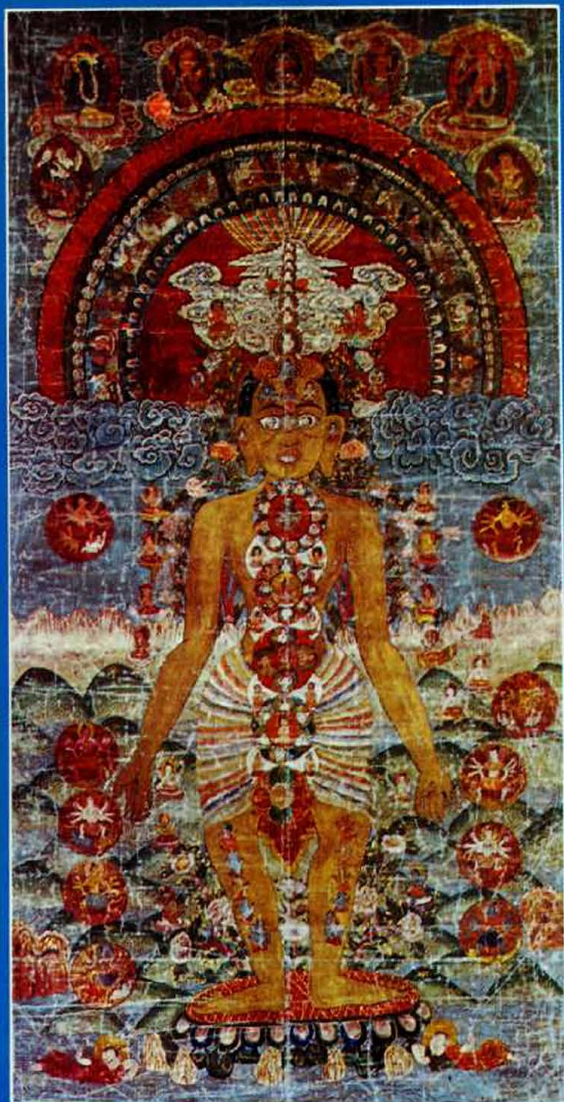


PANDIT GOPI KRISHNA KOUNDALINÎ

L'énergie évolutrice en l'homme



LE COURRIER DU LIVRE

KOUNDALINI

L'énergie évolutive en l'homme

Récit sincère, humble et scrupuleux d'une expérience personnelle d'éveil de Koundalinî, le témoignage du Pandit Gopi Krishna corrobore de manière saisissante les textes sanscrits traditionnels consacrés au Koundalinî-yoga, textes que nous aurions tendance à considérer comme des descriptions purement métaphoriques ou par trop hyperboliques. Gopi Krishna nous rapporte, avec l'honnêteté méticuleuse d'un navigateur perdu en mer inconnue, cette expérience cataclysmique et extraordinaire qui le mit aux prises avec une réalité dont son esprit sceptique et strictement rationaliste ne pouvait aucunement rendre compte, et qui bouleverse également tous les concepts scientifiques reçus. Soudainement emporté par le torrent irrésistible de l'Energie divine déferlant en flots de lumière, imprévisiblement arraché à ses limitations corporelles et à ses horizons familiers, immergé abruptement dans l'océan de la Conscience infinie où le moi est aboli, lorsque Gopi Krishna revient à lui-même, il ne comprend pas et n'accepte pas sa propre expérience. Non averti, non intégré à la tradition hindoue, sans maître, et doté d'un esprit plus critique et plus positiviste que nos savants du XIX^e siècle, il est en proie aux doutes et aux conflits, il s'oppose à l'expérience, il résiste à la souveraineté de la Shakti qui œuvre en lui et pour lui ; il se prend pour un fou ou pour un possédé, il est saisi par les tenailles de la peur, dont l'étau cruel ne se desserrera pas pendant d'interminables périodes. Cette longue suite de doutes, d'affres et d'agonies, entrecoupée de *samâdhis* saisissants, terrible combat avec l'ange jusqu'à ce que l'aube de la compréhension se lève, est racontée fidèlement et minutieusement par l'auteur, dont la défiance systématique vis-à-vis de lui-même et de tout est le garant d'une véracité et d'une impartialité exemplaires. Ce témoignage exceptionnel, tout en jetant une lumière crue et précise sur l'aspect physiologique de phénomènes spirituels d'une ampleur jusqu'ici insoupçonnée, jette résolument un pont vers le monde scientifique par l'abondance des données

qu'il offre à l'investigation, et par la remise en question qu'il ne peut manquer de provoquer. Il est présenté par une Indianiste elle-même en communion avec l'univers hindou, et spécialiste du Yoga classique et tantrique, Madame Tara Michaël, qui dans une longue introduction souligne l'importance et élargit la signification de quelques aspects de l'expérience du Pandit Gopi Krishna.

Sommaire

INTRODUCTION	5
NOTE DU TRADUCTEUR.....	36
CHAPITRE I	37
CHAPITRE II	56
CHAPITRE III.....	68
CHAPITRE IV	81
CHAPITRE V	93
CHAPITRE VI	102
CHAPITRE VII	117
CHAPITRE VIII.....	128
CHAPITRE IX	138
CHAPITRE X.....	149
CHAPITRE XI	159
CHAPITRE XII	171
CHAPITRE XIII.....	180
CHAPITRE XIV.....	191
CHAPITRE XV	204
CHAPITRE XVI.....	215
CHAPITRE XVII	224
CHAPITRE XVIII.....	236
CHAPITRE XIX.....	248

INTRODUCTION

C'est un privilège de pouvoir présenter aux cercles passionnés de yoga ce témoignage unique du Pandit Gopi Krishna. Ce récit sincère, humble et scrupuleux d'une expérience personnelle d'éveil de Koundalinî est destiné à jeter un jour saisissant sur ces descriptions des textes sanscrits traditionnels que nous aurions tendance à considérer sous un angle purement symbolique et par trop théorique. Or, Gopi Krishna nous parle de *vécu*, d'une expérience cataclysmique et complètement inattendue pour lui ; cette expérience, dans les débuts et pendant de longues années, il fut en peine de la comprendre et de l'apprécier à sa juste valeur, à cause de son caractère véritablement extraordinaire, et à cause de l'ignorance où lui-même se trouvait de la tradition du Koundalinî-yoga, désavantage aggravé par l'insuccès de ses efforts acharnés à découvrir un gourou compétent qui puisse le guider dans cette voie spécifique. Nous ne trouverons donc pas dans cette narration de ces évocations nébuleuses ou fantaisistes, de ces allusions à de vagues symptômes complaisamment interprétés, de ces envolées de l'imagination mêlées d'autosuggestion qui constituent la substance habituelle des ouvrages écrits par des auteurs prétendant avoir vécu l'Eveil de la Puissance du Serpent. Au contraire, nous avons ici le compte rendu honnête et méticuleux d'un long combat avec l'Ange. Gopi Krishna, un Brahmane Hindou de naissance mais éduqué dans un de ces collèges britanniques où l'enseignement dispensé, de type purement occidental, lui fit très tôt rejeter sa propre tradition et adopter tous les débats de conscience et tous les problèmes spécifiquement occidentaux, est en fait un autodidacte dont l'avidité intellectuelle précoce ne trouva pas d'autre nourriture sur les rayons de la bibliothèque de son collège que les livres de vulgarisation scientifique importés de l'Occident et les manuels de philosophie positiviste du siècle dernier. Barricadé de rationalisme et de scepticisme, si Gopi Krishna devînt un yoguin, c'est vraiment, non pas un miracle, mais du moins la preuve de la

résurgence d'une tendance profonde et puissante qui se réveilla en lui à l'occasion d'un échec et d'une humiliation qu'il aurait pu vivre tout autrement, et qui suscitèrent en lui une détermination si forte, si inébranlable, et si persévérante à un effort de maîtrise de soi et de yoga, qu'elle ne s'explique — tout du moins du point de vue indien — que par l'actualisation de latences (*samskâra*) accumulées dans des vies antérieures. Néanmoins, une conscience de surface fortement structurée ne cède pas si facilement la place, même devant l'évidence et face à des expériences balayant toute possibilité de conceptualisation. Comme nous en avons eu l'exemple précédemment avec le témoignage de Carlos Castaneda, notre auteur était doué d'un rationalisme invétéré et non harmonisé avec les niveaux plus élevés de l'expérience spirituelle, tel que celui qui est propre à l'Occident. Au contraire le rationalisme qui s'est développé dans le cadre de la Tradition védique, exposé en particulier par les darshanas du Nyàya, de la Mimâmsâ et du Vedânta, mais devenu un héritage commun de tout l'ensemble de la Tradition, ce rationalisme a poussé à un degré d'élaboration et de raffinement extrême les principes de méthodologie, l'examen critique des textes sacrés et des enseignements doctrinaux, et la discussion systématique de n'importe quelle question ; ce rationalisme hindou, malheureusement très mal connu, n'a pas exclu de l'éventail des possibilités humaines les types de perception extrasensorielle, les expériences yogiques et les états de conscience transcendant le mental. Nous assistons dans toute la tradition indienne à un mariage exceptionnel, difficile à trouver en toute autre civilisation, entre Révélation et Raison, entre le roc de l'Expérience inspirée et l'échelle des dialecticiens, entre la science de la Délivrance et celle de l'argumentation. Mais notre brahmane Cachemiri, totalement ignorant de sa propre tradition et se lançant en aventurier dans une pratique du Yoga dont il ne soupçonnait pas toutes les implications et la variété d'expériences possibles, fut complètement pris au dépourvu quand « l'esprit de Dieu » fondit sur lui. Soudainement charrié par le torrent impétueux de la Grâce divine venant couronner une pratique assidue, durant des années, de la plus stricte concentration du type Patanjalien avec une touche de tantrisme puisqu'il méditait sur un lotus lumineux au sommet du crâne,

lorsque cette expérience fulgurante l'arrache à ses limitations corporelles et le propulse avec un élan irrésistible dans l'océan resplendissant de la Conscience béatifique où l'ego est aboli et le Soi s'épand à l'infini, Gopi Krishna, revenu à lui-même, ne comprend pas et n'accepte pas sa propre expérience. Non averti, non intégré à la tradition hindoue, sans maître, et doté d'un esprit plus critique et plus étroitement rationaliste que celui de nos savants du XIX^e siècle, il est en proie aux doutes et aux conflits, il s'oppose à l'expérience, résiste à la souveraineté implacable de la Shakti qui œuvre en lui et pour lui ; il se prend pour un fou ou pour un possédé, il est saisi par les tenailles de la peur, peur de l'inconnu, peur de la folie, peur de la mort, dont l'emprise cruelle ne se desserrera pas pendant d'interminables périodes. Cette longue suite de doutes, d'affres et d'agonies, entrecoupée de *samâdhis* saisissants et de signes extrêmement frappants de l'opération d'une Koundalinî éveillée, est racontée fidèlement et minutieusement par l'auteur, dont la défiance systématique vis-à-vis de lui-même et de tout ce qui lui arrivait est le garant d'une véracité et d'une impartialité exemplaires. Le témoignage est d'autant plus intéressant pour nous que nous participons tous plus ou moins, même si ce n'est qu'à l'état de trace ou de relent, au rationalisme sceptique soi-disant scientifique que nous avons hérité de l'évolution de notre culture depuis « le siècle des lumières » jusqu'à celui d'Auguste Comte, et que ni l'actuelle mode de l'irrationnel, ni les recherches dans le domaine parapsychique, ni la découverte des structures mentales différentes des autres civilisations, ne sont près d'effacer. Cette attitude nous porte, non seulement à dénier la possibilité d'accomplissements exceptionnels dépassant le registre des capacités humaines ordinaires, tels que les pouvoirs surnaturels et les perfections psychiques constatés chez les yoguins, mais aussi et surtout à ignorer l'existence d'un plan de conscience non mental, dépassant le règne de la pensée conceptuelle, et se caractérisant par un mode d'être vide de toute idéation, empreint d'un bonheur indicible et dissous dans la Conscience infinie. Le témoignage de Gopi Krishna est aussi précieux en ce que ses descriptions corroborent de manière frappante et éclairent celles des textes sanscrits traitant de l'éveil de la Shakti. Ce simple fait prouve que l'Energie divine qui a envahi sa vie comme une trombe et qui l'a transporté comme malgré

lui dans l'Autre Dimension, cette irruption toute puissante du sacré au cœur de son existence, balayant ses appuis mentaux ordinaires et provoquant la dissolution de sa personnalité dans la Conscience indicible, cette Koundalinî-Shakti enfin, n'est pas un rêve de poètes ou une spéculation

de théologiens, un concept de théoriciens du Yoga ou une métaphore séduisante de mythologues, mais correspond à un domaine spécifique d'expériences effectives, qui peuvent vous arriver aussi bien à vous qu'à moi ou à quiconque poursuit sérieusement une voie de Yoga. Sans doute le récit des souffrances et des angoisses qu'a traversées Gopi Krishna, quel que soit le caractère prodigieux de ses moments d'illumination et l'aboutissement finalement heureux de son évolution, ne sera pas pour rassurer bien des pratiquants du Yoga, disciples ou « professeurs », déjà suffisamment alarmés par les risques et les dangers que comporte une pratique incorrecte ou mal guidée des postures et du prânâyâma, sans même parler des techniques avancées du Hatha-yoga ou des méthodes de concentration. Ce livre risque ainsi de devenir un épouvantail, destiné à décourager tous ceux qui voudraient bien faire un peu de Yoga, mais à condition de n'en retirer que des bénéfices avec le moindre effort possible, de ne pas perdre une plume dans l'aventure et surtout de ne pas s'engager intérieurement ; en un mot, tous ceux qui n'ont pas de motivation profonde mais souhaitent seulement picorer, ou « adapter le yoga » aux besoins très rase-mottes de l'Occident. Tous ceux-là trouveront en ce livre une bonne justification à ne pas s'engager trop loin. En ce sens, ce livre jouera le rôle de cette tête grimaçante sculptée dans le bois ou la pierre, qu'on appelle *kîrti-moukha* : «visage de gloire», et que l'on trouve dans les temples hindous, au sommet des tours d'entrée (*gopouras*), ou sur la crête du « cercle de rayonnement » (*prabhâ-mandala*) des images divines. Ce visage terrifiant, ce monstre à la crinière léonine, à la gueule ouverte, aux crocs protubérants et aux yeux révulsés, qui semble dans son ire prêt à ne faire qu'une bouchée de tous ceux qui approchent, remplit une fonction bien précise dans l'iconographie hindoue : il est là pour repousser les tièdes, pour effrayer les médiocres et ébranler ceux dont la foi et la résolution sont faibles,

pour décourager tous ceux qui n'acceptent pas l'éventualité d'être complètement « avalés » par le Divin. Il terrifie les ennemis de la divinité présente au cœur du sanctuaire, et ceux qui prétendent entrer avec des intentions impures ou déplacées. Mais par contre, il est source de bénédiction, de réconfort et de protection pour le fidèle sincère, et son faciès puissant que le pèlerin aperçoit de loin est un symbole d'accueil et une assurance qu'il n'y a rien à craindre (*abhaya*) s'il recherche Dieu avec courage et dévotion. De même ceux qui ne se contentent pas de glisser à la surface, sans inclination ni résolution profonde, bien sûr trouveront en ce livre une mise en garde nécessaire et bienvenue sur les excès à éviter, les risques encourus et les attitudes fausses à éviter ; mais ils en dériveront avant tout une stimulation extrême. On remarquera aussi que de chaque coin de la gueule du *kîrti-moukha* émergent des tiges végétales qui s'épanouissent en floraisons se distribuant de chaque côté, promesses d'éclosion spirituelle ; de même celui qui ne cherche pas à préserver égoïstement sa petite personne timorée, limitée, transitoire et de toute façon condamnée à la mort, mais se lance avec intrépidité et don de soi intégral dans la bouche de Dieu où l'engloutissement signifie grâce et immortalité, celui-là est certain d'une croissance spirituelle où la plante du Yoga, enracinée dans la perte de l'ego, se développe en formant toutes sortes d'inflorescences manifestant la variété des épanouissements de la sagesse.

Qu'un certain héroïsme soit nécessaire dans toute quête spirituelle est un fait qu'il ne faut pas se cacher, car l'enjeu dépasse infiniment la mise. Mais cela est particulièrement vrai dans les voies tantriques, telles que le Koundalinî-yoga, qui s'adresse non pas à l'homme ordinaire (*pashou*), pour lequel des voies plus lentes et plus tranquilles ont été tracées, mais à l'homme héroïque (*vira*), à celui qui veut conquérir le Royaume suprême (*parama-pada*) promptement et par un effort intense (*hathât*). On se rappellera à ce propos une histoire qu'aimait à raconter Râmakrishna Paramahansa, le grand saint hindou du siècle dernier :

« On raconte que deux hommes se mirent ensemble à invoquer la Déesse Kâlî en employant le rite terrible qu'on nomme *Shâva-sâdkanâ* (rite tantrique célébré la nuit dans un champ d'incinération et où le *sâdhaka* doit s'asseoir sur un cadavre

et affronter tous les symboles de la mort). L'un des adorateurs fut épouvanté jusqu'à devenir fou par les terrifiantes visions qui se manifestèrent pendant la première partie de la nuit, tandis que l'autre eut, vers l'aube, la faveur d'une vision de la Mère Divine. Il demanda alors à la Déesse : « Mère, pourquoi mon compagnon est-il devenu fou ? » La Divinité répondit : « Toi aussi, mon enfant, tu devins fou maintes fois dans des vies précédentes, et aujourd'hui finalement, tu es parvenu à Me voir *. »

*. *Sayings of Sri Ramakrishna, an exhaustive collection* (Shrî Râmakrishna Math, Mylapore, Madras, 1971), saying n° 573. Cette histoire a été" aussi traduite par Jean Herbert dans : *L'enseignement de Râmakrishna*, paroles groupées, traduites en français et annotées, éditions Albin Michel, collection Spiritualités vivantes, Série Hindouisme, p. 314, n° 847.

L'histoire de ces deux adorateurs, celui qui réussit et celui qui échoue (double possibilité que chacun de nous a à confronter), a de telles affinités avec le cas de Gopi Krishna, qui eut l'impression de frôler maintes fois la folie, que nous ne pouvons résister à la tentation de citer une variante du même dit de Râmakrishna, plus intéressante encore :

« Il faut reconnaître que nous héritons certaines tendances de nos vies antérieures. On raconte l'histoire d'un homme qui dans une forêt épaisse pratiquait la *Shâva-sâdhanâ* afin de réaliser la Mère. Il fut terrifié par d'horribles visions et finalement emporté par un tigre¹. Or, il y avait là un autre homme qui, de peur de l'animal, s'était caché dans un arbre voisin. Il avait vu tous les préparatifs faits pour ce culte tantrique. Il descendit de l'arbre², alla se purifier, puis continua la cérémonie en répétant les mantras. Au bout de peu de temps, la Mère lui apparut et lui dit : « Je suis contente de toi. Demande-Moi ce que tu voudras. » Il se prosterna aux pieds de lotus de la Mère et lui dit : « Mère, il y a une chose que je voudrais comprendre. La façon dont tu agis me remplit de stupeur. Cet autre homme qui était ici s'est donné beaucoup de mal pour réunir tous les ingrédients nécessaires au culte, et il s'est longuement appliqué à obtenir Ta grâce. Et pourtant

¹ L'intervention du tigre possède certainement ici un sens symbolique et n'est pas un simple accident ou un hasard. Il faut se rappeler qu'un fauve également non pas exactement un tigre mais un lion, est dans le bestiaire sacré le symbole de la monture de la Déesse. Pour parvenir à la « vision » (*darshan*) de la Déesse, il faut d'abord affronter sa monture, celui qui n arrive pas à «chevaucher le tigre» est emporté par lui.

² Donc surmonta sa peur

Tu ne lui as pas été favorable. Moi au contraire, je ne sais rien, je n'ai rien fait, je n'ai ni *bhakti*, ni *jnâna*, et pourtant Tu me combles de Tes dons. » — « Mon enfant, répondit la Mère en souriant, tu ne te rappelles pas tes vies antérieures, pendant lesquelles tu as beaucoup travaillé, beaucoup peiné pour arriver à Moi. Le mérite de tous tes efforts passés t'a procuré l'occasion que tu as eue cette nuit, et t'a conféré Ma vision divine. Et maintenant demande-Moi ce que tu voudras. »

Cette version différente de la même anecdote est là pour nous rappeler que dans une voie de yoga, comme Krichna en a assuré Ardjoura sur le champ de bataille de Kouroukchetra, quelles que soient les apparences aucun effort n'est perdu. Ardjoura posa au Seigneur cette question qui nous brûle les lèvres à tous :

« Celui qui entreprend le Yoga avec foi, mais perd le contrôle, et dont le mental dévie et erre hors de la voie, celui qui n'arrive pas à atteindre la perfection en Yoga, quel est son sort, ô Krichna ?

Ne perd-il pas à la fois, ô prince au bras puissant, cette vie et l'état suprême auquel il aspire ? Tombant de l'un comme de l'autre, ne périt-il pas comme un nuage qui se dissipe, sans support, ne s'étant établi en rien, et complètement égaré, déchu de la voie qui mène à l'Absolu ? »

A ce doute qui torture tous ceux qui envisagent l'évidente possibilité de l'échec, de la folie, de la mort et de tous les pièges et défaillances qui guettent quiconque se lance dans l'entreprise ardue du Yoga, l'Incarnation divine répondit :

« O fils de Prithâ, ni en cette vie ni par-delà cette vie il n'y a pour lui de destruction ; en vérité celui qui s'efforce à des actions bénéfiques ne saurait aller à sa perte.

Ayant atteint les mondes des justes et y étant demeuré un temps indéfini, celui qui est tombé de la voie du Yoga renaîtra dans un foyer de gens purs et heureux.

Ou mieux encore il peut renaître dans une famille de yoguins pleins de sagesse, mais une telle naissance est plus difficile à obtenir en ce monde.

Là, il recouvre ce qu'il avait déjà atteint par ses efforts dans son corps précédent, et fort de cela, il s'efforce à nouveau d'atteindre la perfection, ô joie des Kourous.

Par sa pratique précédente il est irrésistiblement poussé. En vérité, même celui qui cherche à comprendre le Yoga va au-delà de l'enseignement scriptural.

Mais le yoguin qui persévère de toutes ses forces, complètement purifié de tout mal, se perfectionnant à travers de nombreuses naissances, celui-là atteint le but suprême⁵. » (*Bhagavad-guîtâ*, VI, 37-45)

Le temps n'existe pas. Comme un enfant qui apprend à marcher tombe et se relève sans être effleuré par un sens de la défaite, toutes les chutes, les erreurs et les échecs dans la voie du Yoga ne sont que des pauses dans l'expérience, qui continue inéluctablement par-delà la mort. Notre vision, limitée à l'espace très restreint de la vie présente, ne nous permet pas de porter des jugements définitifs sur le succès ou l'insuccès d'une démarche de Yoga, sur ses répercussions invisibles et sur ses failles apparentes. L'essentiel, comme l'indique l'Aurige divin, est le dynamisme intérieur profond, et non les obstacles, les accidents et les traverses, qu'ils semblent surgir de l'extérieur ou s'élèvent de notre propre psyché. Ceux qui ont le tempérament héroïque (*vîra-bhâva*) requis dans les *Tantras*, accepteront l'éventualité de devenir fous pour Dieu, et Fous de Dieu. Ni la folie ni la mort, ni aucun péril confronté ne pourront les effrayer, les décourager, ou briser leur élan irrésistible.

Le doute en réalité est un danger plus grand que tous les obstacles, car il est ce par quoi nous nous divisons contre nous-mêmes et nous privons de notre propre force. Gopi Krishna plus qu'un autre a souffert cruellement, à cause de son isolement et du caractère unique de son expérience, du doute qui éclipse le soleil intérieur et provoque une angoisse déchirante. Il a manqué de ces encouragements, de ces confirmations et de l'assistance experte qui auraient pu lui restituer son intrépidité naturelle. Et pourtant ces mêmes situations de doute et de crise, où tout semble nous délaisser et où nous sommes abandonnés par tout

support humain et divin, sont en même temps un feu purificateur qui affine notre sens de la vérité, et la certitude atteinte lorsque les ténèbres se déchirent est plus éclatante que tout flambeau emprunté ou facilement reçu par transmission traditionnelle.

Les aspects négatifs de l'expérience de Gopi Krishna sont aussi captivants que les aspects positifs et heureux de son long cheminement. Il n'est nul d'entre nous qui ne retrouvera, à une échelle plus réduite et moins spectaculaire, certaines des épreuves à travers lesquelles il est lui-même passé, nul qui ne tirera bénéfice et instruction de ce récit sincère en pensant aux épreuves qu'il risque encore de traverser. Sans doute, une grande partie des souffrances et des angoisses de Gopi Krishna furent dues non seulement à l'absence d'un maître pour guider son itinéraire intérieur, à sa peur de l'inconnu extraordinaire, mais aussi à son refus de s'abandonner à la Puissance divine et à sa terreur de perdre son moi. Etre arraché à l'horizon familier du mode d'être ordinaire et être mis face à face avec une Réalité si glorieuse qu'elle semble nous réduire à néant implique une acceptation d'être dissous dans cet océan de Conscience dépassant toutes nos possibilités de compréhension et de saisie, cela implique une mort volontaire, un saut, un plongeon, qui est le moment essentiel de la voie spirituelle. La douleur n'est pas dans la mort, qui conduit immédiatement à la renaissance, au mode d'être infini, mais réside dans les affres, les terreurs, les appréhensions et le refus de la mort. Ce cramponnement à notre moi tel que nous le connaissons (*abhinivesha*), le désir de conserver son individualité tout en étant en même temps incapable de renoncer au goût ineffable de l'expérience d'illimitation, fait que le yoguin ou le mystique se trouve alors dans une situation de passage, ou, pour utiliser une expression populaire, « se trouve entre deux chaises ». C'est le *passage*, qui est difficile, dangereux, douloureux, et c'est pourquoi toutes les situations de passage ont été l'objet dans la tradition hindoue d'une attention particulière. Que ce soit le passage de la vie intra-utérine à la naissance en ce monde, ou le passage de l'enfance à l'adolescence par l'initiation, ou le passage du célibat à la complémentarité du couple, ou le passage de la vie active à la vie contemplative, ou le passage de la

vie en ce corps à l'abandon du corps qu'est la mort physique, ou que soit cette grande mort et ce grand enfantement qu'est l'illumination véritable, toutes ces traversées périlleuses ont été en Inde l'objet de soins particuliers, ont été entourées de rites, de formulations, de solennités et de toutes sortes de précautions magiques, techniques, cérémonielles et spirituelles ; celles-ci étaient destinées à faciliter la transition, à en instaurer une compréhension juste chez celui qui la vit, à le guider entre Charybde et Scylla, à l'empêcher d'être « dérouté » dans tous les sens du mot et de se perdre dans le chaos des forces conflictuelles ou dans la terreur de l'égarement, grâce à ce fil d'Ariane qu'est la prise de conscience de son identité essentielle et fondamentale au travers de changements même bouleversants et radicaux. Si la présence du rite ou du guide spirituel n'est pas là pour apaiser la crainte et indiquer la voie et la méthode, pour couper le cordon ombilical et épauler le saut dans le nouveau mode d'être, la situation de celui qui est entre deux mondes est tout à fait comparable à celle que Râmakrishna décrit dans une de ses paraboles :

« Un jour que je traversais la Pantchavatî, j'entendis une grenouille qui croassait effroyablement. Je devinais qu'elle avait été attrapée par un serpent. Quand longtemps après je revins par le même chemin, j'entendis à nouveau les mêmes cris. Jetant un regard à travers les buissons, je vis un serpent d'eau avec une grenouille dans sa gueule. Il ne pouvait ni l'avalier, ni la rejeter, et l'agonie de la grenouille était interminable. Je me dis alors ; "Si elle avait été la victime d'un cobra, elle aurait été réduite au silence à jamais sans avoir eu le temps de pousser plus de trois croassements, et c'aurait été la fin des souffrances aussi bien de la grenouille que du serpent. Mais ici les affres du serpent égalent presque celles de la grenouille." De même, si dans sa témérité folle un homme non illuminé prend la responsabilité d'en sauver un autre, il n'y aura pas de fin à leur misère à tous les deux. L'ego du disciple ne parviendra pas à se dissiper, et ses liens au monde phénoménal ne seront pas tranchés. Si le disciple tombe sous l'influence d'un maître incapable, il n'obtient jamais la Libération. Mais avec un maître compétent l'égoïsme du *djîva* est détruit avant d'avoir pu pousser plus de trois cris. »

Comme dans tout acte sacrificiel, la mort doit être prompte et sans souffrances de la part de la victime qui est l'ego limité (*pashou*). Seul, le couteau de la connaissance (*jnâna-kshourikâ*) c'est-à-dire la compréhension de la désirabilité d'une telle mort et de la nature immortelle du Soi, peut trancher d'un coup la tête de l'ego, et mettre fin à cette propriété inhérente qu'a l'esprit humain conditionné de causer l'asservissement⁷. Comme nous le prouve l'exemple de Gopi Krishna, même des expériences extraordinaires de *samâdhi*, ne suffisent pas à opérer cette immolation du mental (*mano-nâsha*), si ces expériences ne sont pas comprises et intégrées, s'il n'y a pas une reddition de l'ego consciente et volontaire, en pleine connaissance de cause. Même un face à face total avec la Divinité, même une mise en présence de l'état de conscience transcendant et infini ne suffit pas à provoquer l'immersion harmonieuse et permanente de l'être individuel dans la Réalité suprême, parce que le sentiment de dualité est encore profondément inscrit dans les profondeurs de l'esprit de l'individu ainsi que dans sa conscience de surface. L'état d'union (*yoga*), de dissolution (*laya*), de *samâdhi*, quel que soit le nom qu'on donne à ce mode d'être suprême, ne fait alors que le terroriser car l'ensemble de sa personnalité n'est pas mûre pour cette expérience foudroyante, bien qu'une partie de lui-même y aspire et l'ait attirée à soi. Ce n'est que quand la connaissance de la nature du *Brahman* suprême a pénétré tout l'être conscient et inconscient du yoguin et que son intrépidité jaillit de sa certitude inébranlable qu'il n'a rien à perdre par la mort du mental et que le seul dépouillement qu'il subira sera celui de ses limitations, et qu'au contraire ce qu'il a à gagner par une telle mise à mort, c'est la révélation de son essence véritable et éternelle, c'est alors seulement qu'il est prêt à l'abandon au Divin et regarde sa propre « mort » comme une grâce. A la Shakti suprême qui l'avait arraché au jeu illusoire de son propre esprit et dans sa compassion l'avait rendu tel un esclave dépouillé de volition propre aux pieds du Divin, un grand Shâkta contemporain³ chantait un hymne de reconnaissance en ces termes :

³ Shri T. V. Kapali Sastriar, né en 1887, qui fut successivement disciple de Shri Ramana Maharshi et de Shri Aurobindo, et trouva son épanouissement spirituel à travers l'adoration tantrique et yoguique de Devî Tripûra Soundarî

« M'ayant capturé vivant et me gardant prisonnier dans les rets de ses pieds, de là-haut son regard dominateur, semblable à l'araignée, veille sur moi avec vigilance pour me faire sien en temps voulu ⁹. » (Mahâmanoustava, poème de Shri Kapali Sastriar cité dans *Quintes sence of Sbrl Vidyâ* (Dipti publications, Shri Aurobindo Ashram) p. 34.)

La puissance du regard de la Déesse attirant irrésistiblement son adorateur est comparée à l'action de l'araignée tissant une toile où vient s'empêtrer sa proie. Une fois saisi dans ce réseau, l'insecte captif ne peut plus s'en échapper. Le nectar de l'adoration des pieds de la Déesse retient l'âme de l'adepte comme un adhésif infailible, l'amour le ligote et l'immobilise. L'araignée garde sa proie vivante aussi longtemps qu'elle le désire, puis elle l'avale. Fasciné par le regard de la Déesse qui a établi son empire total sur lui, Sastriar a obtenu le privilège de la proximité de la Maîtresse des mondes, et tel une victime oblatrice ligotée, il attend avec patience et confiance le moment où la Déesse le fera sien totalement, le « dévorera », c'est-à-dire où Elle lui confèrera l'état d'union absolue avec Son propre mode d'être inconcevable, Cela arrivera « en temps voulu », le mot *kâle* signifiant à la fois « le temps fixé », « le moment approprié », et « l'instant de la mort ». « L'apogée et le véritable aboutissement de l'adoration pour l'adorateur est le moment où il est avalé par la Divinité et n'a plus d'existence séparée. Il devient un avec Elle. »

Ici l'immolation du moi, ou engloutissement par le Divin, est aussi ardemment convoité que l'enlacement par les bras d'une Bien-aimée infiniment désirée. Shri Kapali Sastriar, qui suit une voie d'abandon total, s'en remet entièrement à la Volonté divine de décider quand adviendra pour lui l'heure fatale et merveilleuse de cette Union. Mais il arrive que l'impatience du yoguin ou du mystique pour « la mort qui révèle l'immortalité » soit telle, qu'il ne puisse plus supporter un mode d'être séparé du Divin et dans son aspiration ardente, veuille lui-même mettre fin à ses jours. Ce fut le cas notamment de Râmakrishna, dont la violence d'amour pour la Mère divine et sa soif inextinguible de La contempler face à face avaient atteint un degré d'intensité sans parallèle : « Les jours s'envolaient si vite dans les prières et les rites religieux que je n'en avais pas conscience. Seules les cloches et les

conques, qui au crépuscule annonçaient la venue de la nuit, m'obligeaient à me rendre compte qu'un jour encore avait passé. Une frénésie de désespoir saisissait alors mon âme ; je me roulais à terre en criant : "Encore un jour est passé, Mère, et Tu n'es pas venue, Tu n'as pas paru à mes yeux !" L'angoisse me torturait et ceux qui me voyaient ainsi me tordre dans la douleur, me croyaient malade et atteint de coliques. »

« Un jour je fus déchiré par une angoisse intolérable. Mon cœur semblait tordu comme une serviette mouillée qu'on essore. J'étais à la torture. Une frénésie terrible me saisit à la pensée que je n'obtiendrai peut-être jamais la bénédiction de cette vision divine. S'il devait en être ainsi, pensai-je, j'en avais assez de cette vie. Une épée était suspendue dans le sanctuaire de Kâlî. Mes yeux tombèrent sur elle, et une idée traversa mon esprit comme un éclair : "L'épée ! Elle va m'aider à en finir !" Je me précipitai sur l'épée⁴, et m'en emparai comme un fou... Et tout d'un coup, voici que la scène tout entière — les portes, les fenêtres, le temple lui-même — s'évanouit ! On aurait dû que plus rien de tout cela n'existait. A la place je vis un océan de conscience, illimité, étincelant. Dans quelque direction que je me tourne, de grandes vagues lumineuses s'élevaient. Elles déferlèrent sur moi avec un mugissement puissant, comme si elles allaient m'engloutir. En un instant elles furent sur moi. Elles me submergèrent, elles m'engouffrèrent. J'eus la respiration coupée, perdis conscience et tombai à terre, complètement perdu dans l'extase de la vision. J'étais totalement inconscient du monde extérieur. Comment je passai ce jour et le jour suivant, je ne puis le dire. La seule chose que je percevais intérieurement était qu'à travers mon âme tourbillonnait un océan d'ineffable joie, d'une joie telle que jamais auparavant je n'avais eu d'expérience similaire. Et en même temps dans les profondeurs de mon être, j'étais conscient de la présence sacrée de la Mère Divine. »

⁴ Nous ne mentionnons pas ici les cas de suicide rituel effectif, parfois accomplis durant le Moyen Âge indien par des Kshatriyas héroïques dans les sanctuaires de la Déesse. Ils sont très similaires au Hara- kiri des Samourais japonais, sauf que la motivation n'était pas la perte de l'honneur ou le refus d'une défaite, mais une oblation totale de soi, physiquement exécutée, à la Divinité, en général dans le cas d'un conflit de conscience insoluble ; d'autre part le chevalier ne s'éventrait pas mais se tranchait la tête d'un coup d'épée. Des exemples de ces hauts faits exceptionnels sont racontés dans *Les Contes du Vampire*, traduits par Louis Renou, dans la collection Unesco « Connaissance de l'Orient », NRF Gallimard.

Non que cette soif d'une mort qui est une Délivrance et la porte de sortie vers un Bonheur infini ne se retrouve pas aussi chez les mystiques de l'Occident. Nous n'avons qu'à écouter saint Jean de la Croix :

« Je vis sans plus vivre en moi
Et mon espoir est de telle guise
Que je me meurs de ne point mourir

En moi, non, je ne vis plus,
Et sans mon Dieu, vivre ne puis
Car ni sans Lui, ni sans moi demeurer

Qu'est-ce qu'une telle vie ?
Mille morts mieux vaudrait :
Je languis pour ma vie elle-même
Et je meurs de ne point mourir.

Vivre d'une telle vie,
N'est-ce pas être privé de vivre ?
C'est une mort qui n'en finit pas
Jusqu'à ce que je vive en Toi,
Mon Dieu, entends-moi Te dire :
Point ne veux d'une pareille vie,
Car je meurs de ne point mourir...,

Quand je pense me trouver
Soulagé de Te voir en l'hostie,
En plus grand déconfort je demeure :
Je ne puis jouir de Toi !
Et tout m'est plus grand tourment :
Point ne te vois comme je le voudrais :
Et je meurs de ne point mourir.

Et si je suis dans la joie,

Mon Seigneur, en espérant Te voir,
 A voir que je puis encore Te perdre,
 S'en redouble ma détresse :
 Vivant en telle terreur,
 Espérant d'une espérance telle,
 Je me meurs de ne point mourir.

Tire-moi de cette mort,
 Mon Seigneur, et donne-moi la Vie.
 Ne me tiens davantage empêché
 Dans les rets de cette force.
 Vois, je peine pour Te voir,
 Et tant mon mal a tout envahi,
 Que je meurs de ne point mourir... »⁵

Cette longue plainte aboutit au cri :

« Découvre-moi Ta présence
 Que la vision de Ta beauté me tue ! »

Et la grâce divine qui en réponse descend sur le saint est ainsi chantée par lui :

« O cautère délectable
 O caressante blessure
 O flatteuse main, ô touche délicate
 Qui sent la vie éternelle
 Et qui paye toute dette,
 En tuant, de la mort tu as fait la vie. »⁶

Mais pour quiconque ne possède pas soit l'intensité amoureuse de la *bbakti*, soit le calme et la certitude absolue que confère la Connaissance (*jnâna*), soit l'équanimité, la maîtrise et la force qui résultent de la longue préparation physique et mentale que constitue le Yoga, la rencontre avec le Divin dans toute sa splendeur a bien des chances d'être une expérience terrifiante, sinon

⁵ Couplets de l'âme qui peine pour Dieu. Cf. *Les poèmes mystiques* de Saint Jean de la Croix, traduit par le Père Lucien Marie de Saint Joseph (Desclée de Brouwer, 1947) p. 101-103.

⁶ *La Vive flamme*, II, *op. cit.*, p. 87.

traumatisante. De même que dans le mythe grec Zeus se révélant sous sa véritable forme à la mortelle ignorante qui le supplie de lui accorder son « darshan », foudroie et réduit en cendres cette dernière, bien qu'il ne fasse que céder par amour à ses instances⁷, toute rencontre avec le Divin risque de provoquer un saisissement, une étrange émotion qui oscille entre la peur panique et la fascination émerveillée. Nous avons l'exemple illustre d'Ardjouna obtenant la vision de la Forme Universelle de la Divinité qu'il ne connaissait jusqu'ici que sous sa forme humainement incarnée de Krichna :

« Si la splendeur de mille soleils éclatait à la fois dans les cieux, cela serait comparable au rayonnement de ce grand Etre. Le monde entier avec ses myriades de divisions, réuni en une unité dans le corps du Dieu des dieux, devint visible pour le fils de Pându. Alors Ardjouna, pénétré de stupeur, les cheveux se dressant sur la tête, se prosterna et, les mains jointes, s'adressa ainsi à cette Vision :

"O Seigneur de l'Univers, ô forme illimitée, je vois tes formes infinies de tous côtés, mais je ne vois ni l'on milieu, ni ton commencement, ni Ta fin.

Je te vois de tous côtés, couronné de ton diadème et tenant tes emblèmes, la massue et le disque : ta vue est insoutenable, car Tu es de toutes parts autour de moi tel une masse d'énergie lumineuse, un embrasement illimité, étincelant comme le feu, éblouissant comme un soleil incommensurable...

Tout l'espace entre terre et ciel et toutes les directions de l'univers sont emplis de Toi seul, les trois mondes s'affaissent, ô Grand Etre, devant la majesté stupéfiante de Ta terrible manifestation...

Tu saisis tous les mondes en tous sens avec tes langues de feu et tu les engloutis dans le brasier de tes bouches. Ta gloire remplit l'espace, ô Vichnou, et le monde entier est embrasé par Tes rayons incandescents...

⁷ Ce foudroiement, cette annihilation de la personnalité humaine (l'amante mortelle) par cette décharge d'éclairs insoutenable qu'est la révélation du Divin peuvent être considérés, du point de vue humain et extérieur, comme un accident malheureux, une fin malencontreuse, ou du point de vue spirituel, plus intérieur, comme la faveur suprême que confère la Divinité. Cette interprétation semble confirmée par le fait que Zeus sauvegarde et reprend en lui le fœtus qui portait son amante humaine, « morte », c'est-à-dire entièrement réabsorbée en lui.

J'ai vu ce que personne n'a encore contemplé, et j'exulte, mais mon esprit est bouleversé par la crainte. Daigne ne me montrer, ô Dieu, que cette autre forme de Toi [qui m'est familière⁸]. Grâce, ô Maître des Dieux, ô Support des mondes⁹". »

Nul n'a analysé de façon plus magistrale que Rudolf Otto, dans son ouvrage intitulé *Le Sacré*¹⁰, l'« effroi » provoqué par la révélation du « numineux ». Cette soudaine apparition d'une catégorie totalement autre, d'une Réalité surnaturelle, supra-rationnelle et chargée de puissance, est ce qu'il a appelé *mysterium tremendum*, « le mystère qui fait frissonner ». Cette dimension spécifique de l'expérience spirituelle comprend toute une variété de nuances et couvre un vaste éventail de possibilités, depuis les plus frustes et les plus primitives jusqu'aux plus consciemment formulées, celles qui sont insérées dans le cadre d'une civilisation raffinée. Mais la soudaine confrontation avec le sacré, le surnaturel, l'explicable, que celui-ci apparaisse sous une forme démoniaque ou divine, sinistre ou sublime, a engendré de tous temps chez ceux qui sont aux prises avec cette expérience un saisissement ineffable. C'est l'« horreur sacrée » qu'éprouve Ardjourna, la « frayeur panique » (*deima panicon*) dont parlaient les Grecs, la « crainte de Dieu » (*émât Jahveh*) qui joue un rôle si important dans l'Ancien Testament, le « tremblement » qui jette les disciples face contre terre devant la transfiguration du Christ. « Sacré » se dit en grec *sebastos*, littéralement : « ce qui fait frémir ». Le mot *awe* en anglais, si souvent employé par Gopi Krishna, véhicule cette même idée de stupeur et de crainte lorsqu'on est mis en présence de quelque chose qui vous dépasse infiniment. Cette crainte n'est pas réductible à des motivations d'ordre rationnel, elle n'est pas explicable par des considérations éthiques, comme par exemple une appréhension de la justice punitive de Dieu, bien qu'elle ait si souvent été interprétée et rationalisée en ces termes, lorsqu'est perdu de vue et oublié le cœur de l'expérience spirituelle. Le témoignage de Gopi Krishna nous fait approcher de très près une expérience de ce type, nous fait saisir

⁸ La forme humaine, incarnée.

⁹ *Bhagavad-guîtâ*, XI vers 16, 17, 20, 30 et 45

¹⁰ Rudolf Otto, *Le Sacré, l'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel* (Petite Bibliothèque Payot).

sur le fait un cas de manifestation soudaine et violente du numineux. L'énergie spirituelle qui s'éveille en cet Hindou comme « un lever de mille soleils à la fois » est bien pour lui ce *Mysterium* qui apparaît si redoutable parce qu'il est incompréhensible, inexplicable, complètement en dehors du domaine des choses connues et habituelles. Il laisse notre yoguin complètement abasourdi, confondu, interloqué, bafoué. Non seulement il balaye toutes ses idées préconçues, tout son système de valeurs, non seulement il annihile toutes ses catégories mentales, mais il le laisse sans support, sans compréhension sur laquelle il puisse s'appuyer et grâce à laquelle il puisse apaiser son esprit livré aux doutes. Nous avons ici l'aspect négatif de la suppression du mental (*mano-nasba*) chez un esprit non préparé à l'accepter. Au lieu d'aboutir à une dissolution béatifique dans la Réalité inconcevable, le *samâdhi* a pour résultat d'angoisser le sujet privé de ses supports habituels, et ne pouvant imaginer qu'il puisse demeurer en paix dans l'état non mental, transcendant toute pensée. D'où son effort exacerbé pour saisir l'insaisissable, découvrir des explications à l'inconcevable, rationaliser ce qui se dérobe à l'entendement, objectiver le transcendant, mener une enquête méthodique et scientifique afin de saisir du moins les effets physiologiques de cette force souveraine et libre et de fournir ainsi un semblant de détermination sur lequel puisse s'appuyer l'esprit en désarroi. Ce qui transparaît nettement dans ces réactions psychologiques conflictuelles, où le Pandit est déchiré entre son doute méthodique (ce scepticisme honnête qui est devenu sa seconde nature) et l'évidence de ses perceptions spirituelles, c'est l'absence de formation métaphysique, absence qui lui fait refuser l'existence d'une connaissance non conceptuelle (*jnâna*), et le fait vouloir à toute force passer par une voie mentale et tenter de réduire le numineux au mental au moyen d'une forme ou d'une autre d* « explication ». Il s'est tellement identifié, à la suite de sa formation occidentale, à son esprit pensant et rationnel (*manas*), que la sublation de celui-ci lui apparaît comme une véritable négation de lui-même, inacceptable et douloureuse. Dans les stades préliminaires du moins, s'il n'accepte pas et ne s'incline pas, c'est qu'il ne comprend pas que la Réalité mystérieuse et insaisissable qui est l'objet de sa perception spirituelle et en même temps le guide de sa transformation intérieure,

est inconcevable non pas seulement parce que les connaissances humaines relatives à cette Energie-Conscience fondamentale sont encore à l'état de balbutiement, ni même seulement parce que ces connaissances se heurtent inéluctablement à des limites déterminées et infranchissables, mais parce que cette Shakti est *par nature* inconcevable, incommensurable, « toute autre », ne pouvant jamais être « objet » de connaissance puisque son essence est d'être l'énergie de conscience elle-même. La Réalité ultime (*Brahman*) ne peut pas être saisie et comprise, elle est Cela devant lequel les puissances de l'intellect reculent frappées de stupeur, interdites, confondues ; c'est, comme le dit la *Taittirîya Upanishad* :

« Cela que les paroles et la pensée échouent à saisir, et d'où elles reviennent, déconfites¹¹. »

Et la *Kena Upanishad* insiste :

« Là n'atteint pas la vue, n'atteint pas la parole, ni le mental. Nous ne savons, et nous ne pouvons discerner comment de Cela on doit instruire¹². En vérité, Cela est tout autre que le connu, et cela est aussi tout autre que l'inconnu¹³. »

Il y a diverses facettes dans cette manifestation de la Réalité suprême comme *Mysterium*. Elle peut apparaître simplement comme incompréhensible, dans la mesure où elle échappe à notre saisie, où elle est transcendante par rapport à nos catégories mentales. Parfois, non seulement elle les dépasse mais elle paraît

s'opposer à toutes nos idées et nos concepts, les supprimer et les confondre. Elle devient alors le paradoxal :

« Si tu penses : — "je le connais bien", tu connais bien peu la forme du *Brahman*...

¹¹ Taittirîya, II, 9, 1.

¹² « Cette Réalité ne peut pas être indiquée aux autres, car elle n'est perceptible ni par les sens ni par le mental, et ne possède ni qualité, ni genre, ni fonction, ni relation, ni aucune détermination différenciatrice » (commentaire de Shankara)

¹³ *Kena*, I, 3-4.

Celui qui n'en a pas la pensée, celui-là le pense ; celui qui en a la pensée ne le connaît pas. Il n'est pas compris par ceux qui Le comprennent. Il est compris par ceux qui ne le comprennent pas¹⁴. »

Enfin, non seulement le *Brahman* est inscrutable pour l'esprit mais Il se manifeste aussi sous la forme d'antinomies, de ce qui paraît pour l'esprit des contradictions irréconciliables :

« L'Unique qui est immobile, plus prompt que la pensée, les dieux¹⁵ ne peuvent l'atteindre car Il les devance toujours. Cela, en sa stabilité, distance les autres qui courent...

Cela est en mouvement, Cela est sans mouvement. Cela est loin et Cela est proche. Cela est au-dedans de tout, Cela est aussi en dehors de tout¹⁶. »

Le *Brahman* déconcerte et paralyse l'esprit parce qu'il opère la jonction d'attributs s'excluant mutuellement, la conciliation des contraires, la coïncidence des opposés. Il est donc essentiellement impensable et inouï, il fait éclater toutes les structures mentales. Mais cet éclatement peut être redouté, ou peut être désiré comme la véritable voie vers la Libération. Cet éclatement est à la fois l'hommage total des capacités mentales qui s'inclinent et reconnaissent leur impuissance à mesurer l'Incommensurable, et l'explosion de ce ballon gonflé, l'infatuation de l'ego. C'est en tout cas ce qu'enseigne ce mythe de la *Kena-Oupanishad* :

« L'Eternel (*Brahman*) pour les dieux vainquit, et dans cette victoire de l'Eternel les dieux furent magnifiés. Voici ce qu'ils virent : "Nôtre est cette victoire, nôtre est cette grandeur."

Cela discerna cette pensée qu'ils avaient ; pour eux Cela devint manifeste. Ils ne purent discerner Cela, ce qu'était ce puissant daïmon (*yakcha*).

¹⁴ *Kena-Oupanishad*, II, 1 et 3.

¹⁵ Les « dieux » représentent ici les facultés sensorielles et mentales.

¹⁶ *Isha-Oupanishad*, 4 et 5.

Ils dirent à Agni¹⁷ : "O Connaisseur-de-toutes-les-naissances, discerne ce qu'est ce puissant daïmon." — "Soit", dit-il. Il se rua sur Cela et Cela lui dit : "Qui es-tu ?"

— "Je suis Agni, dit-il, et je suis le connaisseur-de-toutes-les- naissances."

— "Si tu es tel, quelle est la force qui est en toi ?" — "Tout ceci, je puis le brûler, tout ce qui est sur la terre."

Devant lui, Cela posa un brin d'herbe : "Ceci, brûle-le." Agni s'élança dessus de toute sa vitesse, mais il ne put le brûler. Et il s'en retourna et dit : "Je n'ai pas pu discerner ce qu'est ce puissant daïmon."

Alors ils dirent à Vâyou¹⁸ : "O Vâyou, discerne ce qu'est ce puissant daïmon." — "Soit", dit-il.

Il se rua sur Cela, et Cela lui dit : "Qui es-tu ?" — "Je suis Vâyou, dit-il, je suis Mâtarishvan ¹⁹"

— "Si tu es tel, quelle est la force qui est en toi ?" — "Tout ceci, je puis l'emporter, tout ce qui est sur la terre."

Devant lui, Cela posa un brin d'herbe : "Ceci, emporte-le." Vâyou s'élança dessus de toute sa vitesse, mais il ne put l'emporter. Et il s'en retourna et dit : "Je n'ai pas pu discerner ce qu'est ce puissant daïmon."

Alors les dieux dirent à Indra²⁰ : "O munificent, découvre, toi, ce qu'est ce puissant daïmon." — "Soit", dit-il. Il se rua sur Cela, mais Cela disparût de sa vue.

Et lui dans ce même espace, s'approcha de la Femme qui resplendit d'innombrables façons, Oumâ la fille de cimes neigeuses. Il lui demanda :

¹⁷ Divinité du Feu, intérieur aussi bien qu'extérieur, principe de la combustion.

¹⁸ Divinité de l'air (vent dans le cosmos, souffle dans l'être vivant), principe de la mobilité.

¹⁹ Mâtarishvan : « Celui qui grossit (*Shvan*) dans la mère (*mâtari*) ». Vâyou est le souffle vital, le principe animateur qui préside à la croissance du fœtus dans le ventre de la mère. Ce nom est aussi interprété comme « Celui qui voyage (*shvayati*) dans l'espace (*mâtari*) ». Vâyou donne à l'existence son extension dans l'espace.

²⁰ Le roi des dieux, principe de la souveraineté.

"Qu'est-ce que ce puissant daïmon ?"

Et Elle lui répondit ; "C'est le *Brahman*. Au *Brahman* appartient cette victoire en laquelle vous vous êtes magnifiés." Par cet enseignement, seulement, en vérité, Indra en vint à connaître le *Brahman*.

C'est pourquoi ces dieux, Agni, Vâyou et Indra, excellent tous les autres dieux, car ils furent le plus près de toucher Cela, et qu'ils furent les premiers à le connaître comme le *Brahman* ²¹.

Et c'est pourquoi Indra excelle les deux autres dieux, car il fut le plus près de toucher Cela, et parce qu'il fut le premier à le connaître comme le *Brahman*²². »

La longue narration de ce mythe oupanishadique n'est pas déplacée ici mais est lourde de significations qui s'appliquent à notre sujet. Les « dieux » sont les puissances à l'œuvre dans l'univers et dans l'homme. Les trois dieux ici mentionnés forment une triade qui représentent, sur le plan du microcosme, la totalité de la personnalité humaine. Sur le plan macrocosmique, Agni est le principe du Feu sur la Terre. Il est la première cause de la vie, le premier jaillissement du Principe divin, sa première et sa plus évidente manifestation. Toute existence peut être comparée à un processus de combustion, à une flamme consumant une substance et dégageant lumière (conscience) et chaleur (énergie). Agni est présent en tous les êtres en tant que feu digestif, et c'est l'oblation continue offerte à ce feu, sous la forme des repas quotidiens, qui maintient les êtres en vie. Agni correspond à la matière (qui est le « bois » qu'il brûle) sur le plan cosmique, à la nourriture (*anna*) sur le plan individuel. Il préside donc à la perpétuation du corps physique (*annamaya-koska*, « l'enveloppe faite de nourriture »), et le corps physique est, pour l'individu, sa « terre », son fondement. De même que le feu est à la fois bénéfique et ravageur, la nature ignée, ardente d'Agni est considérée parfois sous ses aspects négatifs et appelée « la colère de Dieu ». Le Feu est le dévoreur et le transformateur de toutes les existences, et

²¹ Grâce à Indra qui leur impartit la Connaissance qu'il venait d'obtenir.

²² *Kena-Upanisad*, III et IV, 1 à 3.

toute existence ne peut être maintenue qu'au prix d'une oblation, d'un sacrifice perpétuel de substance et de vie. Son nom personnel est Roudra, « celui qui fait gémir », le pouvoir contraignant de la faim, de la mort et de la destruction, et sa nature est *tamas*, obscurité, car tout changement est une mort, toute combustion une destruction de formes temporaires, toute prolongation de l'existence incarnée une succession de morts instantanées.

Le deuxième dieu que fait intervenir ce mythe est la deuxième divinité de la trinité védique : Agni, Vâyou, Aditya. Vâyou est le principe du mouvement dans « l'espace intermédiaire » ou atmosphère. C'est le Vent, l'air, qui dans le microcosme est cette hypostase du Soi qu'est le souffle de vie (*prâna*). De même qu'il y a une circulation atmosphérique, les courants vitaux se divisent en cinq principaux mouvements d'énergie, dont la respiration (appelée aussi *prâna*) est le plus évident.

La troisième divinité n'est pas ici la troisième et la plus haute manifestation du Principe, Aditya, la Lumière dans le Ciel, la Personne d'or, Rayonnement supraphysique que ne fait que voiler cette épiphanie lumineuse qu'est le soleil, ce qui compléterait la trinité dite informelle (*aroupa*) : Feu, Vent, Soleil surnaturel, et la trinité dite formelle ou aspectuelle (*roûpa*) : Terre, Atmosphère, Firmament. La troisième divinité est Indra, qui appartient encore à la sphère du milieu ou espace intermédiaire. Régent de l'atmosphère, chef des dieux, son nom est dérivé de la racine IND, qui signifie « être puissant ». Dans le langage imagé des hymnes védiques, il est celui qui perce les voies, fait jaillir les eaux, le donateur, le progéniteur, le conquérant, dont l'éclair est le carreau de foudre et donc Tare est l'arc-en-ciel. Ses trois fonctions majeures, en termes mythologiques, sont la distribution de l'humidité (il fait pleuvoir, il se déverse en pluie), la mise à mort de Vritra, démon symbolisant l'obstruction, l'avarice et le repli sur soi, et l'accomplissement de tout acte puissant. Vertus royales par excellence, et le nom *indra* en lui-même en vient à signifier « Roi » (*devânâm indra*, le roi des dieux). Indra représente le pouvoir temporel, la maîtrise, la direction. Ce pouvoir est soit légitime, soit usurpé. Il est légitime lorsqu'il est en relation avec la puissance

spirituelle, *Brahman*, dont procède l'être et l'énergie de toutes choses. Il est usurpé quand il a perdu de vue la suprématie de la Réalité ultime, non manifestée, et quand il se croit le réel maître de la situation. Sur le plan social, l'Indra ayant atteint la connaissance du *Brahman*, c'est-à-dire l'Indra non naturel, régénéré, est le chef d'état juste et intronisé sacramentellement qui considère son propre pouvoir comme délégué par la puissance divine et destiné à l'application et à l'adaptation de la Norme éternelle (*dharma*) au domaine dont il a la charge. Au contraire, le type le plus courant d'Indra est l'Indra imbu de lui-même, abusé, se faisant illusion et affirmant son indépendance. De même sur le plan individuel, Indra est le roi des sens, appelés *indriyas*, facultés ou « pouvoirs » ; le roi des cinq facultés de perception²³ : ouïe, vue, goût, toucher, odorat, et des cinq facultés d'action : parole, marche, préhension, génération, et excrétion²⁴ est celui qui leur commande, c'est-à-dire l'esprit (*manas*) ou faculté mentale dont l'élément constituant fondamental est le sens du moi (*ahamkâra*), sentiment qui fait que le sujet affirme : « C'est moi qui pense, c'est moi qui agis, c'est moi qui jouis. » Indra est la personnification du principe de l'ego, du cœur non encore illuminé par la connaissance suprême, et qui agit comme un puissant chef qui a saisi la commande des affaires de l'Etat et méprise le Seigneur Céleste (*Brahman* en tant qu'Ishvara, Seigneur de l'univers) à cause de sa non-intervention. C'est ce même principe de l'ego qui ou bien s'érige en une personne indépendante, s'attribue les fonctions divines, se comporte comme un enfant vantard et outrecuidant, envieux et bagarreur, ou bien est amené, par la confrontation avec une énigme insoluble ébranlant toutes ses certitudes, à partir en quête de la Réalité suprême. C'est une quête conjointe où l'individualité tout entière, c'est-à-dire le moi avec ses facultés mentales (*Indra*), ses énergies vitales (*Vâyou*) et son corps physique (*Agni*) sont tirés brutalement de l'illusion que cette Réalité qu'ils ne peuvent appréhender est non existante. Seul un acte de grâce du *Brahman*, de ce Soi omnipotent, omniscient, intérieur à tous les dieux et à tous les pouvoirs manifestés, est ce qui suscite cette quête en se présentant à eux comme inscrutable, indéfinissable, un

²³ Correspondant aux organes : oreilles, yeux, langue, peau, nez

²⁴ Correspondant aux organes : bouche, pieds, mains, sexe, et anus

défi à leurs capacités respectives de brûler, de souffler, ou d'appréhender. Si le *Brahman* apparaît ainsi par sa propre *Maya* sous la forme d'un fétu de paille, d'un insignifiant je ne sais quoi, mais qui ne peut ni être consumé, ni être déplacé, ni être saisi, c'est afin que les dieux (puissances individuelles) ne soient pas défaits et détruits comme les Titans (les *assouras*, forces chaotiques, démoniaques) à la suite de leur vaine gloire et de leur présomption. Cessant de se glorifier dans leur propre force, les dieux sont mis en présence d'un Pouvoir (*Yakcha*, *daïmon*) insaisissable. Lorsqu'ils s'approchent de ce Pouvoir, ils deviennent silencieux, car ils perdent leur arrogance en sa présence. Et c'est au contraire le Yakcha qui les met en question, qui leur demande : « Qui es-tu ? quel est ton pouvoir ? », et qui place devant eux quelque chose de complètement incompréhensible, mettant en déroute l'opinion qu'ils concevaient de leur propre identité. Successivement, le principe de l'existence physique (*Agni*), puis le principe de l'énergie vitale (*Vâyou*), s'avèrent incapables d'appréhender le *Brahman*, et « s'en retournent », abandonnent la partie, défaits. Mais quand Indra, le seigneur et le plus puissant des dieux, le principe du moi, s'approche, *Brahman* ne lui accorde même pas une entrevue. Il ne lui adresse même pas la parole mais disparaît de sa vue, de manière à annihiler complètement son orgueil. Ainsi la prétention du moi à occuper le trône suprême et à faire la loi comme un potentat arrogant et toujours guerroyant, est extirpée. Mais le mérite d'Indra humilié, d'Indra confronté à l'invisible, à ce qui lui échappe et élude toutes ses facultés, est de ne pas s'en retourner comme les autres dieux, mais de demeurer, de persévérer ; et de méditer continûment sur cette interrogation que représente une Réalité non connaissable par le corps, le souffle et le mental. Dans cet espace même où la vision du *Brahman* en tant que Yakcha s'est dissoute, car le *Brahman* est sans formes, et sa disparition est plus révélatrice de sa nature que son apparition, dans cet espace même qui est l'espace intérieur, appelé aussi « espace du cœur », l'être individuel, Indra, grâce à sa station immobile, à sa concentration continue et à son attitude d'hommage, s'approche de la Femme suprême, de l'Energie-Sagesse de l'Absolu. Oumâ, tel est l'un des noms de la Déesse suprême, de la Shakti du *Brahman* qui est éternellement l'initiatrice des yoguins. Elle est Haimavatî, « fille des sommets

neigeux », elle descend des cimes inaccessibles de la Réalisation spirituelle pour enseigner et guider le disciple sincère, et « elle resplendit d'innombrables façons », car innombrables sont les voies de la Sagesse, multiples les approches qu'Elle révèle, et extrêmement resplendissantes et fascinantes sont Ses révélations. C'est Elle et Elle seule, incarnation de l'exquise beauté de la Connaissance et de l'irrésistible puissance du Divin, qui dispense l'enseignement sur le '*Brahman*. Elle met à mort définitivement l'ego d'Indra et lui révèle la Réalité absolue. Les autres dieux n'ont pu que visualiser le *Brahman* et converser avec lui sans le comprendre. Indra, grâce à ses efforts persistants suscitant l'intervention de la Shakti, rien que par la révélation d'Oumâ et non pas indépendamment (l'Oupanishad y insiste), obtient la Connaissance du *Brahman* et l'abolition de son moi séparé.

Cette nécessité de la défaite d'Indra, principe de l'égoïté, lorsqu'il se comporte en tant que moi individuel non régénéré²⁵, est aussi souligné par l'épisode de l'humiliation d'Indra par Krichna, dans le *Bhagavata-Pourâna*, et de son expulsion du rang de dieu suprême. Indra privé de son culte habituel est furieux et tente de submerger par un déluge de pluie les habitants de Vrindâvana qui, sur les instances de Krichna, ont renoncé à le glorifier. Mais Krichna protège tous les bergers et bergères en tenant sur son petit doigt pendant sept jours la montagne Govardhana qui leur sert de gigantesque parapluie. Finalement Indra se retire bafoué, et ne peut que rendre hommage à Krichna, incarnation de l'Etre Suprême.

Tout ceci converge vers une seule conclusion : quand le principe de l'ego, qui s'exprime en tant que : *aham*, « moi » et *mama* « mien », s'incline et reconnaît ce qui le dépasse en réalité et en puissance, il y a hommage : *namah*. L'hommage, ce geste de prosternation à plat ventre contre terre que font constamment les Hindous devant n'importe quelle représentation ou emblème du Principe divin, est étymologiquement interprété²⁶ comme : *na nama* : « Ni moi, ni mien. »

²⁵ . Au contraire le moi individuel relié au Principe divin est représenté par le fils d'Indra, (le *djtvâtman*) indissolublement associé à Krichna (le *Paramâtman*) dans la *Bhagavad-gîtâ*.

²⁶ Il s'agit de l'étymologie traditionnelle (*niroukta*), fondée sur un jeu de mot, et non pas de l'étymologie linguistique.

Cet effacement du moi, cet anéantissement devant une révélation plénière d'être, de réalité ou de puissance, constitue le cœur de l'hommage, et il est la forme première et brute de l'humilité. C'est le sentiment de n'être rien, d'être réduit à néant face à l'écrasante puissance de la Divinité ou face à son éblouissante omniprésence. Cette expérience, quand elle n'aboutit pas à une totale immersion dans la divinité et à une perte du moi, est souvent suivie d'un retour sur soi de la conscience, d'une réaction émotionnelle de crainte. Dans la Genèse, Abraham s'exclame : — « J'ai eu la hardiesse de m'entretenir avec Toi, moi qui ne suis que poudre et que cendre²⁷ ! » Et Ardjouna dans la *Bhagavad-guîta* :

« Je Te salue mille fois encore et encore, de nouveau et encore je Te salue, en face de Toi et derrière Toi et de toutes parts, car Tu es chacun et Tu es tout ce qui est. Infini en force et incommensurable en puissance, Tu pénètres tout et Tu es chacun.

Et quoi que j'aie pu te dire, irréfléchi dans ma véhémence, pensant à Toi seulement comme à mon ami humain et à mon compagnon — "ô Krichna, ô Yâdava, ô camarade", ne la connaissant point, cette grandeur Tienne, dans mon erreur négligente ou dans mon amour, si je T'ai jamais montré de l'irrespect, par jeu, couché ou assis ou au repas, seul ou en Ta présence, je t'en prie, pardonne-moi, ô Toi incommensurable²⁸. »

La *majestas*, l'inaccessibilité du *numen*, sa prépondérance absolue, son écrasante supériorité de puissance provoquent en contrecoup un « effroi » qui n'a rien d'une peur naturelle, la crainte sacrée (*pavor sacer*) diffère essentiellement de toute crainte naturelle, car elle frappe aux racines de l'être. Elle aboutit à une annihilation du moi, qui apparaît redoutable dans la mesure où l'ignorance spirituelle prévaut encore et où l'être n'est pas suffisamment préparé, et à une affirmation de l'absolue et unique réalité du transcendant. C'est comme si la lumière d'une chandelle pâlisait et disparaissait dans l'éclat resplendissant du

²⁷ Genèse, 18, 27.

²⁸ Chap. XI, 40-42

soleil. De même l'individualité limitée faiblit et se perd lorsque se révèle la Shakti divine, l'Energie du numineux. C'est elle *l'omnipotentia Dei*, la force de Dieu qui subjugué et prend les commandes, bouleverse, et n'est arrêtée par rien. Qu'elle se manifeste comme ardeur dévorante, puissance qui dévore et qui brûle, impétuosité d'amour dont le mystique peut à peine supporter l'approche, ou décharge semblable à celle de mille éclairs à la fois fulgurant dans la colonne vertébrale, elle est irrésistible et souveraine. Elle provoque l'étonnement qui paralyse et rend interdit (le *thambos* des Grecs), elle suspend toutes les facultés d'intellection, elle est objet de stupéfaction, d'admiration, de fascination et de terreur. Rien ne peut arrêter sa course et lui résister est puéril et ne fait que multiplier les angoisses. Cet aspect terrible de la Divinité, cette face de colère (*krodha-mourti*), qui est ainsi appelée parce que l'adorateur qui la contemple avec un frisson d'horreur sacrée tremble jusque dans ses profondeurs en y devinant l'inéluctabilité de sa propre « immolation » très prochaine, est vénérée avec prédilection par les Hindous aussi bien que par les Bouddhistes Mahâyânistes. Le saisissement même qui s'empare du fidèle à la vue de la forme terrifiante et toute-puissante de la déité et qui rend son âme muette et figée sur place est en lui-même une expérience de mort du mental. C'est pourquoi on considère souvent que les aspects bienveillants de la Divinité, son visage protecteur, manifestant les attributs de douceur, de bonté, d'amour et de familiarité, se rapportent à la face tournée vers le monde, à celle qui protège l'être individuel dans son existence samsârique mais sans l'arracher à son moi et à ses limitations, sans le libérer du cycle des naissances. Krichna, qui est essentiellement Vichnou, voile sa majesté, il n'apparaît sous sa véritable forme, universelle et inspirant la terreur, qu'en de rares occasions pour de brefs instants, par exemple lorsqu'il ouvre sa bouche de petit enfant grondé par sa mère pour avoir avalé un peu de poussière, et que celle-ci prise de vertige contemple dans la bouche de son bébé l'univers entier y compris elle-même ; ou lorsqu'il révèle à Ardjouna hésitant à combattre sa forme impitoyable du Temps qui dévore tous les mondes et tous les êtres ; de telles visions, quoique stupéfiantes et terrifiantes, sont considérées comme des grâces exceptionnelles accordées à des âmes d'élite, et sont d'un ordre beaucoup plus

élevé que la vision rassurante et habituelle donnée à tous. De même Roudra, justement parce qu'il est essentiellement terrible, parce qu'il est l'aspect du Divin qui sème la mort et la désolation, est considéré par celui qui fait la reddition de son moi à ce « Maître des créatures » (*Pashoupati*), comme le plus propice (*Shiva*) des dieux. La Déesse suprême est appelée à la fois « la Grande Déesse » (*Mahâdevî*) et « la Grande Démone » (*Mahâsourî*), car Elle est plus puissante et plus terrifiante à voir que les plus redoutables démons, donc qu'elle seule peut les surmonter et les réabsorber en Elle-même. L'élément étrange, déconcertant, de type répulsif, inspirant la terreur, est celui de l'expérience religieuse profonde, quoique encore associé à l'ignorance et à l'impureté, donc à la crainte. Si les dieux hindous sont très souvent représentés faisant un geste de la main pour écarter la peur (*abhaya-moudrâ*), ce n'est pas uniquement, comme on le croit communément, pour indiquer que leur présence nous délivre des angoisses et des soucis de cette vie terrestre, mais sans doute également pour nous rassurer devant la manifestation terrifiante du sacré que leur présence constitue pour l'individu identifié à ses limitations.

L'adoration est souvent appelée une propiciation (*âradhana*). Elle a pour but de nous réconcilier avec ce qui nous semble terrible dans la puissance sacrée, donc apparemment « d'apaiser » la Dêité. En réalité l'apaisement a lieu dans notre propre psyché. L'ascèse yogique et l'adoration sont un processus de purification pour combler la distance qui sépare l'être individuel, habitué à son mode d'être ordinaire et profane, et cette auguste Puissance divine. Le but de la purification est de préparer la rencontre, la jonction et l'union (*yoga*), de nous habilitier à devenir les réceptacles de cette Majesté, de nous rendre à même d'y communier et de nous en imprégner journallement sans être détruits, écrasés ou terrifiés. Une religion qui représenterait un « Bon Dieu » semblable à un gentil papa serait forcément édulcorée et mènerait à des niaiseries sentimentales sous le prétexte de dévotion. Le « Dieu Vivant » est celui qui se déchaîne et devant lequel nous sommes impuissants, Roudra est un ouragan dévastateur, Koundalinî éveillée est un cyclone qui fait rage dans le corps du yoguin. La Réalité est dans son essence

prodigieuse et toute révélation ou prise de conscience de la Réalité risque d'être insupportable et insoutenable pour notre psyché infime et pour nos facultés infirmes. Mais l'essentiel est de connaître la Vérité, même si au cours de cette découverte, nous sommes arrachés à nos horizons familiers et même si tout ce qui nous était cher et connu, notre moi et nos attachements, semblent se rétrécir jusqu'à n'être plus qu'un point infinitésimal dans l'immensité de l'Etre, une poussière négligeable dans la vastitude de la Conscience illimitée.

Quand les deux pôles opposés de terreur et de fascination qui caractérisent l'expérience spirituelle sont réconciliés, quand la Réalité divine n'est plus vue ni comme dangereuse ni comme bienveillante et que les dualités sont dépassées par l'abandon de la prétention à posséder une existence séparée, alors est atteint l'apaisement suprême qui est décrit comme :

Shivam shantam advaitam

« Parfaitement bénéfique, apaisé, non duel. »

Le yoguin, comme s'il se réveillait d'un rêve agité, réalise qu'il n'a rien d'autre à perdre, en s'immergeant dans l'océan de la Conscience infinie, qu'une identification fautive à une individualité limitée, et atteignant sans trembler ni exulter, dans l'équanimité parfaite, l'expérience ultime qui l'établit dans sa véritable nature, il est unifié au *mysterium* qui est ce qui EST réellement, qui est conscience illimitée et Béatitude inouïe.

Nous ne pouvons pas dans le cadre de cette introduction souligner les apports prodigieusement précieux dont foisonne chaque chapitre du livre de Gopi Krishna. Nous ne pouvons même pas effleurer une discussion de tous les problèmes que soulève cette narration ni non plus tenter une comparaison avec ce qu'enseigne la tradition du Koundalinî-yoga. Il est grand temps que nous laissions le texte parler pour lui-même. Mais nous devons seulement ajouter, avant de laisser le lecteur seul à seul avec celui-ci, que toutes les expériences d'éveil de Koundalinî sont loin d'être aussi éprouvantes, heurtées, angoisseuses que Ta été

celle de Gopi Krishna. D'autres expériences au contraire ont été parfaitement harmonieuses et paisibles dès le commencement, ou bien les difficultés rencontrées par le yoguin ont été d'un ordre tout à fait différent. Il faut donc mettre en garde le lecteur contre la tentation d'universaliser les traits de cette expérience spécifique vécue par notre brahmane Cachemiri. Certaines constantes se retrouvent dans tous les cas d'éveil de Koundalinî, mais sans empêcher d'aucune façon la variété des expériences spirituelles selon les individus, leur tempérament, leur formation et leur approche, selon la voie qu'ils suivent et le gourou qui les guide. Ce serait le digne objet d'une recherche, qu'elle soit « scientifique » comme le propose Gopi Krishna, ou non, que de comparer les différents témoignages d'authentique éveil de Koundalinî, ainsi que les descriptions des textes traditionnels, afin de dégager ces constantes et d'entrevoir aussi les variétés, les différences, et les modalités diverses dont ces expériences sont riches.

NOTE DU TRADUCTEUR

Nous avons tenté dans cet ouvrage, destiné à un vaste public en général mal informé des conventions érudites des indianistes, une translittération entièrement francisée des mots sanscrits. Les mots sanscrits qui se trouvent dans ce livre se prononcent donc comme l'indique l'orthographe française. Pour marquer les voyelles longues (s'opposant aux voyelles brèves), nous avons utilisé le circonflexe (*a* long = â, *i* long = î). La diphtongue française *ou* transcrit la voyelle sanscrite qui se prononce de la même façon (*u* dans la transcription internationale des indianistes et dans la transcription anglaise). Naturellement, il n'a pas été possible de mettre un circonflexe sur cette voyelle *ou* lorsque celle-ci est longue, ceci étant contraire aux usages français. Nous avons différencié les deux sifflantes, la palatale (*s*) et la cérébrale (*ś*) en les transcrivant respectivement par *sb* et par *ch* (bien que le groupe *sh* n'appartienne pas à la langue française mais soit emprunté de l'anglais) : ainsi, Siva est transcrit Shiva, et Visnu est transcrit Vichnou, Krsna est transcrit Krichna. Nous n'avons fait d'exception à cette règle que pour le nom de l'auteur, Pandit Gopi Krishna, où nous sommes obligés de garder l'orthographe anglaise. La différence entre les occlusives dentales et cérébrales, et entre les nasales dentales et cérébrales, n'est pas indiquée, cette différence étant trop subtile et n'ayant pas d'équivalent dans les sons dont dispose l'orthographe française. Une légère approximation en résulte mais nous espérons que le recours à des moyens uniquement français aboutira dans l'ensemble à une prononciation plus correcte des termes sanscrits.

CHAPITRE I

Un matin, pendant la période de Noël 1937, je m'assis jambes croisées dans une petite chambre d'une maisonnette aux environs de la ville de Jammou, la capitale d'hiver de l'Etat de Jammou et Cachemire dans l'Inde du Nord. Je méditais le visage tourné vers l'Est, vers la fenêtre par laquelle se déversaient dans la chambre les premières lueurs grises de l'aurore qui s'allumait lentement. Une longue pratique m'avait habitué à m'asseoir dans la même position pendant des heures continûment sans le moindre inconfort, et j'étais assis, respirant lentement et rythmiquement, mon attention rassemblée vers le sommet de ma tête, contemplant un lotus imaginaire pleinement épanoui et rayonnant.

J'étais assis fermement, immobile et droit, mes pensées centrées sans la moindre interruption sur le lotus lumineux, tout entier à mon effort pour empêcher mon attention de vagabonder et pour la ramener encore et encore chaque fois qu'elle s'élançait dans une autre direction. L'intensité de la concentration suspendit ma respiration ; mon souffle se ralentit graduellement à tel point qu'il devenait à certains moments à peine perceptible. Tout mon être était si absorbé dans la contemplation du lotus que pendant plusieurs minutes de suite, je perdis contact avec mon corps et avec l'environnement. Durant ces instants j'avais l'impression de planer au milieu des airs, sans la moindre sensation d'un corps autour de moi. Le seul objet dont j'étais conscient était un lotus de couleur éclatante, émettant des rayons de lumière. Ce type d'expérience est advenu à bien des gens qui pratiquent la méditation, sous une forme ou une autre, régulièrement pendant une durée suffisamment longue ; mais ce qui, dans mon cas, s'ensuivit en ce matin fatal, changeant tout le cours de mon existence ainsi que ma vision des choses, est arrivé à peu d'individus.

Durant une de ces périodes d'intense concentration, je sentis soudainement une étrange sensation au-dessous de la base de ma colonne vertébrale, à l'endroit adhérent au siège, tandis que j'étais assis jambes croisées sur une couverture pliée et placée sur le sol. La sensation était si extraordinaire et si plaisante que mon attention y fut de force attirée. A l'instant où mon attention se retira de cette manière inattendue du point où elle était concentrée, la sensation cessa. Pensant que ce devait être un tour joué par mon imagination pour relâcher la tension de l'exercice spirituel, je bannis l'incident de mon esprit et ramenai mon attention au point d'où elle s'était écartée. Derechef je la fixai sur le lotus, et comme l'image devenait claire et distincte au sommet de ma tête, à nouveau la sensation se produisit. Cette fois j'essayai de maintenir la fixité de mon attention et y réussis pendant quelques secondes, mais la sensation gagnant vers le haut devint si intense, et elle était si extraordinaire, comparée à tout ce que j'avais jamais ressenti auparavant, qu'en dépit de ma volonté mon esprit se porta vers elle, et à l'instant même elle disparut à nouveau. J'étais maintenant convaincu que quelque chose d'inhabituel s'était passé, dont ma pratique quotidienne de la concentration était sans doute responsable.

J'avais lu des exposés mirifiques écrits par de savants auteurs, sur les grands bienfaits résultant de la concentration, et sur les pouvoirs miraculeux acquis par les yoguins grâce à de tels exercices. Mon cœur se mit à battre violemment, et j'eus quelque difficulté à amener mon attention au degré de fixité voulu. Au bout d'un certain temps je me calmai, et me trouvai bientôt en profonde méditation comme auparavant. Quand j'atteignis l'absorption complète, je ressentis à nouveau la sensation, mais cette fois, au lieu de permettre à mon esprit de quitter le point où je l'avais fixé, je maintins une rigidité d'attention sans discontinuité. La sensation à nouveau s'étendit vers le haut, accroissant en intensité, et je me sentis vaciller. Mais faisant un grand effort je gardais mon attention centrée sur le lotus. Brusquement, avec un rugissement semblable à celui d'une cataracte, je sentis un flot de lumière liquide envahissant mon cerveau par la colonne vertébrale.

N'étant en aucune façon préparé à une telle tournure des événements, je fus entièrement saisi par la surprise. Mais regagnant sur-le-champ mon sang-froid, je demeurai assis dans la même posture, maintenant mon esprit sur le point de concentration. L'illumination se fit de plus en plus éclatante, le rugissement plus fort, j'eus une sensation d'oscillation, d'ébranlement, et tout à coup je me sentis glisser hors de mon corps, entièrement enveloppé d'un halo de lumière. Il est impossible de décrire cette expérience adéquatement. Je sentis le point de conscience qui était mon moi s'élargir de plus en plus, entouré par des vagues de lumière. Il s'amplifia encore et encore, s'épandant vers l'extérieur, tandis que le corps, normalement l'objet immédiat de sa perception, semblait avoir reculé de plus en plus dans le lointain, jusqu'à ce que j'en devinsse entièrement inconscient. J'étais maintenant intégralement conscience, sans aucun contour, sans la moindre idée d'un ajout corporel, sans le moindre sentiment de sensation venant des sens, immergé dans un océan de lumière simultanément conscient et pleinement présent en chaque point, répandu, pour ainsi dire, dans toutes les directions sans la moindre barrière ni le moindre obstacle matériel. Je n'étais plus moi-même, ou pour être plus exact, plus moi-même tel que je me connaissais auparavant, un petit point de conscience confiné dans un corps, mais au lieu de cela, j'étais un vaste cercle de conscience dans lequel le corps n'était qu'un point, baigné dans la lumière et dans un état d'exaltation et de bonheur impossible à décrire. Après un certain temps, dont je ne saurais évaluer la durée, le cercle commença à se rétrécir. Je me sentis me contracter, devenir de plus en plus petit, jusqu'au moment où je devins à nouveau vaguement conscient de la configuration de mon corps, puis plus nettement. Et, tandis que je me coulais dans ma condition antérieure, je devins tout à coup conscient des bruits dans la rue, je sentis à nouveau mes bras et mes jambes et ma tête, et redevins comme auparavant mon moi restreint en relation avec mon corps et le milieu extérieur. Quand j'ouvris les yeux et regardai autour de moi, je me sentis un peu étourdi et désorienté, comme si je revenais d'un pays étranger complètement différent. Le soleil s'était levé et dardait ses rayons, réchauffants et apaisants, directement sur mon visage. J'essayai de lever mes mains, qui étaient restées posées sur mon giron, l'une au-dessus de l'autre, pendant

la méditation. Mes bras me donnaient l'impression d'être flasques et sans vie. Je fis un effort pour les soulever et les étendre, pour permettre au sang de circuler librement. Puis j'essayai de dégager mes jambes de la posture dans laquelle j'étais assis et de les placer dans une position plus confortable mais je n'y arrivai pas. Elles étaient lourdes et raides. A l'aide de mes mains je les libérai et les étendis en face de moi, puis je m'appuyai le dos contre le mur, reposant dans une position aisée et confortable.

Que m'était-il arrivé ? Avais-je été la victime d'une hallucination ? Ou par quelque étrange caprice du destin avais-je réussi à avoir une expérience de la Réalité transcendante ? Avais-je vraiment réussi là où des millions d'autres avaient échoué ? Y avait-il, finalement, quelque vérité dans l'assertion tant ressassée des sages et des ascètes de l'Inde, énoncée depuis des milliers d'années et vérifiée et répétée génération après génération, qu'il est possible d'appréhender la Réalité dans cette vie même si l'on suit certaines règles de conduite et pratique la méditation d'une certaine façon ? Mes pensées étaient hébétées par la stupéfaction. J'avais peine à croire que j'avais eu une vision de la divinité. Il y avait eu une expansion de mon être, de ma conscience, et la transformation avait été provoquée par le courant vital qui avait jailli de dessous les vertèbres coccygiennes et était parvenu à mon cerveau à travers la colonne vertébrale. Je me souvins avoir lu, il y avait très longtemps, dans des livres sur le Yoga, quelques passages concernant un certain mécanisme vital appelé Koundalinî, en rapport avec la portion inférieure de la colonne vertébrale. Il était censé devenir actif au moyen de certains exercices, et une fois mis en branle, emporter la conscience humaine limitée à des cimes transcendantes, tout en conférant à l'individu des pouvoirs psychiques et mentaux incroyables. Avais-je eu vraiment la chance fabuleuse de trouver la clef de ce merveilleux mécanisme, enveloppé dans un nuage de mystère depuis des temps immémoriaux, au sujet duquel les gens discouaient ou chuchotaient sans jamais l'avoir vu une seule fois en action ni en eux-mêmes ni chez les autres ? J'essayai une nouvelle fois de répéter l'expérience, mais j'étais si faible et abasourdi que je ne pouvais pas rassembler suffisamment

mes pensées pour établir un état de concentration. Mon esprit bouillonnait. Je regardai le soleil. Se pouvait-il que dans mon état d'extrême concentration je l'eusse pris pour le halo lumineux qui m'avait enveloppé dans l'état supraconscient ? Je fermai mes yeux à nouveau, laissant les rayons solaires se jouer sur mon visage. Non, la lueur que je pouvais percevoir à travers mes paupières fermées était tout à fait différente. Elle était extérieure et n'avait pas la même splendeur. La lumière dont j'avais fait l'expérience était intérieure, faisant partie intégrale de ma conscience agrandie, partie intégrale de moi-même.

Je me levai. Mes jambes étaient faibles, titubantes. Il semblait que ma vitalité ait été drainée hors de moi. Mes bras n'étaient guère en meilleur point. Je massai doucement mes cuisses et mes jambes, et me sentant un peu mieux, je descendis lentement à l'étage au-dessous. Sans rien mentionner à ma femme, je pris mon repas en silence et quittai la maison pour mon travail. Mon appétit n'était pas aiguisé comme d'habitude, j'avais la bouche sèche, et une fois au bureau je ne pus appliquer mes pensées à mon travail. J'étais dans un état d'épuisement et de lassitude, et peu disposé à parler. Au bout d'un certain temps, mal à l'aise et ayant l'impression d'étouffer, je sortis pour une brève promenade dans la rue avec l'idée d'y trouver une diversion à mes pensées. Mon esprit revenait sans cesse sur l'expérience du matin, essayant de recréer en imagination le merveilleux phénomène dont j'avais été témoin, mais sans succès. Mon corps, surtout les jambes, était encore faible, et je ne pus marcher longtemps. Je n'éprouvai aucun intérêt pour les gens que je rencontrai, et je déambulai dans un esprit de détachement et d'indifférence à ce qui m'entourait, tout à fait étranger à mon caractère. Je revins à mon bureau plus tôt que je n'en avais eu l'intention, et passai les heures qui restaient à jouer avec mon crayon et mes papiers, incapable de rassembler suffisamment mes esprits pour travailler. Quand je rentrai chez moi dans l'après-midi, je ne me sentis pas mieux. Je ne pus pas me décider à m'asseoir et à lire, comme je le faisais habituellement dans la soirée. Je mangeai mon dîner en silence, sans appétit ni goût, puis j'allai me coucher. D'ordinaire il suffisait que je pose la tête sur l'oreiller pour être endormi en quelques minutes, mais cette nuit,

j'étais étrangement agité et troublé. Je ne pouvais pas concilier l'exaltation du matin avec la dépression qui s'était installée lourdement en moi tandis que je me tournais et me retournais dans le lit. J'avais un inexplicable sentiment de peur et d'incertitude. Finalement, au milieu de ces pressentiments, je m'endormis. Je dormis irrégulièrement, rêvant d'étranges rêves, et me réveillant à brefs intervalles, ce qui contrastait singulièrement avec mon sommeil habituel, continu. Après trois heures du matin environ le sommeil me quitta définitivement. Je m'assis sur mon lit pendant quelque temps. Le sommeil ne m'avait pas revigoré. Je me sentais encore fatigué et mes pensées manquaient de clarté. Le moment habituel de ma méditation approchait. Je décidai de commencer plus tôt de manière à ne pas avoir le soleil sur les mains et le visage, et sans déranger ma femme, je montai à l'étage au-dessus dans mon cabinet d'étude. J'étendis la couverture sur le sol, et m'asseyant jambes croisées comme d'habitude, je me mis à méditer.

Je n'arrivais pas à me concentrer avec la même intensité que le jour précédent, bien que m'y efforçant de mon mieux. Mes pensées vaguaient, et au lieu d'être dans une disposition d'expectative heureuse, je me sentais bizarrement nerveux et inquiet. Enfin, après des efforts répétés, je maintins mon attention sur le point accoutumé pendant un certain temps, attendant le résultat. Rien ne se passa, et je commençai à éprouver des doutes sur la validité de mon expérience précédente. J'essayai à nouveau, cette fois avec un peu plus de succès. Mobilisant toute mon énergie, j'affermis ma pensée vagabonde, et fixant mon attention sur le sommet de ma tête, m'appliquai à visualiser un lotus pleinement épanoui comme j'avais coutume. Dès que je parvins au degré habituel d'intensité de fixité mentale, je sentis à nouveau le courant s'ébranler vers le haut. Je ne permis pas à mon attention de fléchir, et à nouveau, avec un élan impétueux et un grondement puissant dans mes oreilles le torrent de lumière resplendissante pénétra mon cerveau, m'emplissant de puissance et de vitalité, et je me sentis me diffuser dans toutes les directions, me répandant par-delà les frontières de la chair, entièrement absorbé dans la contemplation d'une éblouissante clarté consciente, faisant un

avec elle et pourtant pas complètement dissous en elle. Cette situation dura moins longtemps que le jour précédent. Le sentiment d'exaltation n'était pas aussi fort. Quand je revins à l'état normal, je sentis mon cœur battre violemment et j'avais un goût amer dans la bouche. C'était comme si une rafale desséchante d'air brûlant était passée à travers mon corps. La sensation d'épuisement et d'abattement était plus prononcée que le jour d'avant.

Je me reposai pendant un moment pour retrouver ma force et mon équilibre. Cette fois je n'avais plus de doute, l'expérience était réelle et le soleil n'avait rien à voir avec la lumière intérieure que j'avais vue. Mais pourquoi me sentais-je mal à l'aise et déprimé ? Au lieu d'être comblé de bonheur par ma chance et de bénir mon étoile, pourquoi le découragement s'était-il emparé de moi ? J'avais l'impression d'être en danger imminent, menacé par quelque chose qui échappait complètement à ma compréhension et à mon pouvoir, quelque chose d'intangible et de mystérieux, que je ne pouvais ni saisir ni analyser. Un épais nuage de découragement et de morne tristesse semblait s'appesantir sur moi, surgissant du tréfonds de moi-même, sans aucun rapport avec les circonstances extérieures ; je ne me sentais plus le même homme que j'avais été seulement quelques jours auparavant, et une condition mentale d'horreur, due au changement inexplicable, commença à prendre possession de moi, dont, en dépit de toutes mes tentatives et quels que soient les efforts de ma volonté, je n'arrivais pas à me libérer. J'étais loin de me douter qu'à partir de ce jour-là je ne devais plus jamais être le même être qu'auparavant je considérais comme mon moi normal, loin de réaliser que j'avais par mégarde et sans préparation ni connaissance adéquate éveillé et mis en branle la plus merveilleuse et la plus implacable puissance en l'homme, que j'étais tombé, sans le savoir, sur la clef du secret le mieux gardé des Anciens, et que désormais pendant longtemps je devais vivre suspendu à un fil, oscillant entre la vie d'un côté et la mort de l'autre, entre la santé d'esprit et la folie, entre la lumière et les ténèbres, entre le ciel et la terre.

J'avais commencé à pratiquer la méditation à l'âge de dix-sept ans. Un échec à un examen subi au Collège, qui m'empêcha d'entrer à l'Université cette année-là,

provoqua une révolution dans mon esprit adolescent. Ce n'était pas tant l'échec en lui-même et la perte d'une année qui me tourmentait, que la pensée de l'extrême peine que cela allait causer à ma mère que je chérissais. Pendant des jours et des nuits je me torturais l'esprit, cherchant à trouver une excuse plausible pour atténuer l'effet de la pénible nouvelle sur elle. Elle était tellement sûre de mon succès que je n'avais purement et simplement pas le courage de lui ôter ses illusions. J'avais obtenu une bourse par mon mérite, et prenais rang parmi les plus brillants élèves du Collège, mais au lieu de consacrer mon temps à l'étude des textes prescrits, je m'absorbais dans la lecture de livres sans rapports avec nos études, que j'empruntais à la bibliothèque. Je me rendis compte trop tard que je ne savais presque rien sur certains sujets, et que je n'avais aucune chance de réussir à l'examen. N'ayant jamais souffert l'ignominie d'un échec durant toute ma vie scolaire, et ayant toujours été tenu en haute estime par mes professeurs, je fus désarçonné et plongé dans le désarroi, transpercé au vif à l'idée que ma mère, fière de mon excellence et certaine de ma capacité de passer l'examen avec mention, allait être profondément blessée à cet aveu de ma négligence.

Né dans un village, d'une famille de paysans durs à la tâche et craignant Dieu, le destin lui avait assigné d'être la compagne d'un homme beaucoup plus âgé qu'elle, originaire d'Amritsar, ville qui, à cette époque, se trouvait à pas moins de six journées de voyage, par train et charrette, de son lieu de naissance. L'insécurité et l'anarchie dans le pays avait contraint l'un de mes arrière-grands-parents à quitter le frais asile de sa terre natale pour tenter sa chance dans la plaine torride du lointain Penjab. Là, ayant changé leur costume et parlant une langue différente de la leur, mon arrière-grand-père et mon grand-père vécurent et progressèrent comme tant d'autres exilés de leur sorte, entièrement assimilés, sauf quant à leurs rites et coutumes religieux et quant à leur physionomie à ne pas s'y tromper de Brahmanes du Cachemire. Mon père, qui avait une tendance mystique profonde, retourna au pays de ses ancêtres, alors qu'il était déjà presque sur le retour de l'âge, pour s'y marier et s'y établir. Même pendant la période la plus active de sa vie dans le monde il était toujours à l'affût des yoguins et des ascètes réputés posséder des

pouvoirs cachés, et il ne se lassait jamais de les servir et de rester assis en leur compagnie pour apprendre le secret de leurs dons merveilleux.

Il était un adepte convaincu des écoles traditionnelles de discipline religieuse et de yoga, existant en Inde depuis les temps les plus reculés, et qui, parmi les nombreux facteurs contribuant à la réalisation spirituelle, accordent la place d'honneur au renoncement, à l'abandon volontaire de toutes les poursuites et possessions mondaines, pour permettre à l'esprit, délivré des lourdes chaînes qui le rivent à la terre, de sonder ses propres profondeurs éthérées sans être troublé par le désir et la passion. L'autorité invoquée pour une telle conduite émane des Védas, bien plus, de l'exemple même donné par les auteurs inspirés des hymnes védiques et par les illustres visionnaires des Upanishads, qui, se conformant à une pratique établie ayant cours dans l'ancienne société des Indo-aryens, lorsqu'ils atteignaient l'âge mûr, à partir de cinquante ans, se retiraient de la vie active de maître de maison, parfois suivis en cette décision par leur épouse, afin de passer le reste de leur vie dans des ermitages de forêt à méditer sans interruption et à enseigner, prélude à une glorieuse et paisible sortie de la scène de ce monde.

Cette manière peu commune de passer le soir de sa vie a exercé en Inde une profonde fascination sur d'innombrables hommes et femmes attirés par la spiritualité, et même actuellement, des centaines de personnes de valeur, couronnées de succès dans leur vie extérieure, et menant une vie de famille heureuse selon les critères courants, quittent le confort et l'agrément de leur foyer, font leurs adieux aux générations de leurs descendants pleins de déférence, et s'en vont dans de distantes retraites pour consacrer le reste de leurs jours à leur quête spirituelle, dans la paix, loin des tracasseries et des fièvres du monde. Mon père, admirateur fervent de cet idéal ancien, qui offre un contraste heureux avec l'attitude « rivée à la terre et sourde au ciel » de la vieillesse de nos jours, choisit de mener une existence recluse quelque douze ans après son mariage. Sa résolution qui se formait graduellement fut précipitée par la mort tragique de son fils aîné âgé de cinq ans. Se retirant volontairement d'un poste gouvernemental lucratif avant même d'atteindre la cinquantaine, mon père abandonna tous les

plaisirs et les soucis de la vie et s'enferma dans la solitude avec ses livres, se déchargeant de l'entière responsabilité de l'entretien de la famille et de l'administration du ménage sur les épaules inexpérimentées de sa jeune épouse.

Elle avait terriblement souffert. Mon père avait renoncé au monde quand elle n'avait que vingt-huit ans, et était mère de trois enfants, deux filles et un fils. Comment elle nous éleva, avec quelle dévotion elle veilla aux besoins très simples de notre austère père, qui se coupa complètement du monde et n'échangeait jamais un mot avec aucun de nous, par quel labeur incessant et quel sacrifice personnel colossal elle parvint à préserver la réputation et l'honneur de la famille, constituerait un thème approprié pour un grand récit d'héroïsme inégalé, de sentiment moral inflexible, de chasteté et d'abnégation suprême. Je me sentais coupable, et j'étais mortifié : comment pourrai-je lui faire face et admettre ma faiblesse ? Prenant conscience que, par mon absence de maîtrise de soi, j'avais trahi la confiance placée en moi, je pris la détermination de rattraper l'opportunité perdue d'une autre façon. Jamais plus dans ma vie ne devrai-je être coupable de la même faute. Mais pour réfréner l'élément vagabond de ma nature et pour régler ma conduite il était nécessaire que je conquière mon propre esprit, lequel, en suivant sans entraves ses propres inclinations, m'avait mené à négliger mes devoirs et fourré dans une situation si pénible, m'avait rendu la proie du remords et d'une douleur poignante, m'avait fait déchoir à mes propres yeux.

Ayant pris cette résolution, je me mis en quête de moyens pour la mettre à exécution. Pour y arriver il fallait que j'eusse au moins quelque notion des méthodes permettant de dompter mon moi rebelle. Par conséquent, je me mis à lire quelques livres du genre usuel sur le développement de la personnalité et la maîtrise de l'esprit. Dans l'énorme masse de matériaux contenus dans ces écrits, je n'accordai mon attention qu'à deux choses : la concentration de l'esprit et la culture de la volonté. J'entrepris la pratique des deux avec un enthousiasme juvénile, dirigeant toutes mes énergies et subordonnant tous mes désirs à l'atteinte de cet objectif unique dans le laps de temps le plus bref possible. Ecœuré et humilié par mon propre manque de contrôle, qui m'avait fait céder passivement à

la tyrannie du désir de substituer des romans, des récits passionnants et de la littérature divertissante aux textes arides et difficiles prescrits pour le collège, je me fis un point d'honneur d'affirmer ma volonté en toutes choses, commençant par les plus petites et progressivement étendant l'application de ce principe à des cas plus importants et plus malaisés, me forçant en guise de pénitence à accomplir des tâches ingrates et ardues, devant lesquelles ma nature éprise de ses aises reculait avec effroi, jusqu'au moment où je commençai à avoir une impression d'empire sur moi-même, une conviction croissante que je n'étais plus susceptible de succomber et de devenir la proie facile de tentations ordinaires.

Du contrôle de l'esprit au Yoga et aux sciences occultes, il n'y avait qu'un pas. Je passai presque imperceptiblement d'une étude de livres consacrés à ce premier sujet, à une investigation sur la littérature traitant de spiritualité, en même temps que je parcourais, pour en avoir une vue d'ensemble, un certain nombre de textes sacrés. Fouaillé par la honte de mon premier échec dans la vie, et aiguillonné par une conscience coupable, j'éprouvai une aversion grandissante envers les choses de ce monde, et leur état inextricable et incurablement embrouillé, qui m'avait exposé à cette humiliation ; et peu à peu le feu du renoncement se mit à brûler furieusement en moi, me poussant à chercher une manière honnête d'échapper aux tensions et au tumulte de la vie pour trouver la paix et la quiétude d'une existence consacrée à un but élevé. Durant cette période de conflit intérieur aigu, le message sublime de la Bhagavad-Guîtâ eut sur moi l'effet le plus profond et salutaire, apaisant les brûlures de ma fièvre mentale et présentant à ma vision les promesses d'une vie perpétuellement paisible au diapason de la Réalité Infinie sous-jacente au monde phénoménal où s'entremêlent la joie et la peine. De cette façon, parti avec l'idée initiale d'obtenir le succès dans mes entreprises mondaines en éliminant la possibilité d'échec due à la mollesse de ma détermination, j'aboutis imperceptiblement à l'autre extrême : je me trouvai bientôt en train d'exercer ma volonté et de pratiquer la méditation non pas pour des buts temporels, mais avec le seul objectif d'atteindre le succès dans le Yoga, même si cela devait nécessiter le sacrifice de toutes mes perspectives d'avenir terrestres.

Mes ambitions mondaines disparurent. A cet âge adolescent, quand on est davantage influencé par des idéaux et des rêves que par des considérations pratiques et qu'on a tendance à voir le monde à travers des lunettes dorées, la vision de la souffrance et de la misère partout présentes, en accentuant le sentiment de l'écart entre ce qui est et ce qui devrait être, tend à modifier la direction de la pensée chez certaines natures particulièrement sensibles. Le résultat chez moi fut double : cela me rendit plus réaliste, m'éjectant brutalement d'un optimisme injustifié reposant sur le rêve d'une existence facile et sans douleur, et en même temps cela raidit ma détermination de découvrir un bonheur de nature durable, et qui n'aurait pas à être acquis aux dépens du bonheur des autres. Souvent, dans l'isolement d'un lieu retiré, ou seul dans ma chambre, je débattais en moi-même des avantages et inconvénients respectifs des différentes voies qui s'ouvraient à moi. Seulement quelques mois plus tôt, mon ambition était de me préparer à une carrière pleine de succès pour pouvoir jouir d'une vie d'abondance et de bien-être, au milieu de tout le luxe et le confort accessibles à la classe affluente de notre société. Maintenant, je voulais mener une vie de sérénité, imperméable aux passions mondaines et exempte de discorde et de conflits. Pourquoi prendre à cœur et fixer mon esprit sur des choses, me disais-je, que finalement je devrai abandonner, bien malgré moi, sous la pointe de l'épée maniée par la mort, à grande douleur et dans la torture de l'esprit ? Pourquoi ne pas vivre dans le contentement avec juste de quoi satisfaire raisonnablement les quelques besoins imposés par la nature, et consacrer le temps ainsi épargné à acquérir des valeurs de nature permanente, qui seront à moi pour toujours, une parure durable pour l'éternel et immuable Soi en moi-même, au lieu que mon labeur serve seulement à glorifier ce corps ?

Plus je réfléchissais à ce problème, plus j'étais fortement attiré par la vie simple, sans ostentation, dénuée d'avidité pour une position sociale élevée, que je me représentais en esprit. Le seul obstacle à la réalisation, par ailleurs facile, de mon projet, obstacle, me semblait-il, assez difficile à surmonter, était qu'il fallait gagner le consentement de ma mère, dont les espoirs, déjà démolis une première

fois par la soudaine décision de mon père de renoncer au monde, étaient maintenant centrés sur moi. Elle souhaitait me voir devenir un homme haut placé et à la fortune solide, au-dessus de tout besoin et capable d'arracher notre famille ruinée à la pauvreté et au labeur ingrat auxquels l'avait condamnée la renonciation de notre père, qui avait libéralement distribué tout ce que ma parcimonieuse mère avait mis de côté, et n'avait gardé aucune réserve pour se retourner en cas de besoin. Je savais que si elle venait tant soit peu à connaître mes plans, cela lui ferait de la peine, et je voulais éviter cela à tout prix. En même temps le besoin de me vouer à une recherche de la Réalité était trop fort pour que je puisse Je supprimer. J'étais pris dans un dilemme, déchiré entre, d'une part, mon devoir filial et mon propre désir bien naturel de relever la fortune déchuée de la famille, et d'autre part mon dégoût pour le monde.

Mais l'idée d'abandonner mon foyer et ma famille ne me vint jamais à l'esprit. J'aurais renoncé à tout, y compris au chemin que je m'étais choisi, plutôt que d'être séparé de mes parents ou de m'écarter d'aucune façon du devoir que j'avais envers eux. A part cela, tout mon être se révoltait à l'idée de devenir un ascète sans feu ni lieu, dépendant du travail des autres pour ma subsistance. Si Dieu est la personnification de tout ce qui est bon, noble et pur, argumentais-je à part moi, comment peut-il ordonner que ceux qui ont un désir ardent de Le trouver et de s'abandonner à Sa volonté, doivent quitter leur famille, envers qui ils ont de nombreuses obligations en vertu des liens que Lui-même a forgés dans le cœur humain, et doivent errer d'un lieu à l'autre, supportés par la charité et la bienfaisance de ceux qui honorent ces liens ? La simple pensée d'une telle existence me répugnait.

Je ne pouvais nullement me faire à l'idée d'une vie qui, d'une façon ou d'une autre, directement ou indirectement, aurait porté atteinte à ma dignité d'homme, à ma capacité de faire usage de mes membres et de mes talents pour subvenir à mes besoins et à ceux de quiconque dépendait de moi, et m'aurait pratiquement réduit à l'état déplorable d'un paralytique, obligé d'infliger aux autres la préoccupation de pourvoir à ses besoins vitaux.

J'étais résolu à vivre une vie de famille, simple et propre, dénuée de luxe, exempte de la fièvre des rivalités et des parades sociales, me permettant de remplir mes obligations et de vivre paisiblement du fruit de mon travail, restreignant mes désirs et réduisant mes besoins, pour avoir suffisamment de temps et la sérénité d'esprit absolument nécessaire pour suivre calmement le chemin que je m'étais tracé. A ce jeune âge ce n'était pas mon intellect mais quelque chose de plus profond et de plus prescient qui, bâtissant sur le revers que j'avais éprouvé et triomphant finalement du conflit déchaîné en moi, décida de la ligne de vie que je devais adopter et toujours suivre par la suite. Je ne pouvais avoir une idée à cette époque du terrible tourbillon de forces supraphysiques dans lequel je devais plonger aveuglément bien des années plus tard pour ramener de ses redoutables profondeurs une réponse à l'énigme qui a défié l'humanité pendant des milliers d'années. Peut-être cette réponse attendait-elle une opportunité, dépendant d'une rare combinaison de circonstances, lui permettant d'entrer en harmonie avec le courant moderne de pensée scientifique, pour que soit comblé l'abîme qui existe entre la foi naïve d'une part et la raison critique de l'autre. Je ne peux assigner d'autre raison à l'apparente singularité dont je fis preuve à cet âge dépourvu de maturité, quand je n'étais pas assez perspicace pour peser toutes les implications du pas que je me proposais de faire en adoptant un mode de vie sobre et modéré, pour m'efforcer d'atteindre la réalisation de soi tout en menant une vie familiale, au lieu de me libérer en brisant tous les liens de l'affection, comme cela est pratiqué par des centaines de jeunes gens désabusés chaque année dans mon pays, par émulation de précédents auréolés de prestige et en accord avec l'autorité scripturale et traditionnelle.

Nous vivions à Lahore à cette époque, et nous occupions la partie supérieure d'une petite maison à trois étages dans une ruelle étroite aux abords de la ville. Le quartier était terriblement surpeuplé, mais par chance les bâtiments voisins étaient plus bas que le nôtre, ce qui nous permettait d'avoir suffisamment d'air et de soleil et de bénéficier sans obstruction d'une belle vue des champs lointains. Je choisis pour ma pratique un coin dans l'une des deux petites pièces dont nous disposions,

et je m'y rendais chaque jour aux premières lueurs de l'aube pour méditer. Commençant par des méditations de courte durée, je prolongeai graduellement l'exercice jusqu'à ce que, en l'espace de quelques années, je devinsse capable de demeurer assis dans la même posture, droit et immobile, avec mon esprit bien sous mon empire et appliqué fermement à l'objet contemplé pendant des heures sans le moindre signe de fatigue ou d'agitation. Avec une rigoureuse détermination je m'efforçai de suivre toutes les règles de conduite prescrites pour les étudiants de Yoga. Ce n'était pas chose facile pour un collégien de mon âge, sans la direction personnelle d'un maître révérend, de vivre à la hauteur des exigences de sobriété, de rectitude et de retenue requises pour que la pratique du Yoga soit couronnée de succès, au milieu de la gaîté et des fascinations d'une cité moderne, et dans la constante compagnie de camarades et d'amis insouciantes et tapageurs. Mais je persistai, adhérant tenacement à ma détermination, chaque échec me stimulait à redoubler d'efforts, et j'étais résolu à dompter mon esprit indiscipliné au lieu de le laisser me dominer. Dans quelle mesure j'y réussis, eu égard aux tendances de mon caractère et aux circonstances, je ne saurais dire, mais si ce n'est pour le vigoureux refrènement que j'exerçai sur moi-même pendant des années, contenant avec une main de fer l'impétuosité et l'exubérance de ma jeunesse turbulente, je crois que je n'aurais jamais survécu à l'épreuve qui m'attendait dans ma trente-cinquième année.

Ma mère comprit à mon comportement soudainement différent et à mon attitude adoucie qu'un changement de grande portée s'était produit en moi. Je n'éprouvai jamais la nécessité de lui expliquer mon point de vue pour la préparer à la résolution que j'avais prise. Répugnant à lui causer la moindre peine, je gardai mes projets pour moi-même, évitant de parler de mon choix quand nous discussions de projets d'avenir, car je considérais prématuré, alors que je n'avais pas encore achevé mes études au collège, d'anticiper une éventualité qui devait se présenter seulement au moment du choix d'une carrière. Mais les circonstances concoururent à m'épargner la tâche désagréable de révéler ma détermination à ma mère. Je fus reçu second dans un concours destiné à la sélection de candidats pour

un haut poste gouvernemental, mais à cause d'un changement de procédure je ne fus finalement pas accepté. Pareillement la désapprobation de mon beau-frère eut pour effet de couper court à une proposition qui m'était faite d'entrer dans la profession médicale.

Sur ces entrefaites, une soudaine altération de ma santé due à la chaleur créa une telle anxiété dans le cœur de ma mère qu'elle insista pour que je parte immédiatement pour le Cachemire, sans attacher aucune importance à mes études, du moment que ma santé était en jeu. Lorsque je reçus à ce moment critique une offre de nomination à un poste d'employé de bureau, faiblement rémunéré, dans le Département des Travaux Publics de cet Etat, je l'acceptai avec empressement, avec le consentement de ma mère, et partis pour la magnifique vallée, sans regrets, pour prendre part pour la première fois à la vie machinale et fastidieuse d'un petit bureau. Un an plus tard mes parents me rejoignirent à Shrinagar, et peu après ma mère s'activa à trouver une alliance matrimoniale pour moi. L'été suivant, dans la trente-troisième année de ma vie, je fus uni par les liens du mariage selon les rites traditionnels à ma femme, de sept ans plus jeune que moi, et qui appartenait à une famille de Pandits de Baramoulla.

Je l'effarai dès notre première rencontre en quittant le lit nuptial à trois heures du matin pour me doucher sous le flot du robinet d'eau courante du temple voisin près de la rivière, et en revenant une heure après m'asseoir en méditation sans prononcer un mot jusqu'à l'heure du départ pour le bureau. Elle s'adapta admirablement à ce qui dut sembler à son esprit ingénu une veine d'excentricité chez son mari, toujours prête à m'accueillir avec un kangri²⁹ chaud quand je revenais du temple, engourdi par le froid. Environ un an plus tard je fus transféré au Jammou pour m'acquitter de mon temps de service dans cette Province. Elle me rejoignit quelques mois après ainsi que mes parents, à qui elle se rendit chère par son sens du devoir et par l'attention assidue qu'elle portait à leur bien-être. Les années passèrent, non sans fautes et défaillances de ma part, et avec des

²⁹ Un kangri est un petit chaudron de terre cuite enfermé dans une enveloppe de vannerie et dans lequel sont déposés des charbons brûlants, pour se réchauffer. On le place habituellement près de la peau, sous la longue robe portée par les habitants du Cachemire.

interruptions dues à des circonstances en dehors de mon pouvoir ; mais je ne perdis jamais de vue le but que je m'étais assigné et je ne m'écartai jamais du chemin que j'avais choisi, comme s'il était écrit que je devais, de cette manière, me préparer dans une certaine mesure, sans le prévoir le moins du monde, à la crise que j'aurais à affronter dans la grande épreuve qui m'attendait.

A l'époque de cet événement extraordinaire en 1937, j'étais employé comme secrétaire sous les ordres du Directeur de l'Education de notre Etat. Avant cela, j'avais eu le même poste dans le Bureau de l'Ingénieur en chef, d'où j'avais été transféré pour avoir eu la témérité de mettre en question une directive injuste du ministre alors en exercice, qui prenait souvent un plaisir pervers à brimer ses subordonnés. Dans aucun des deux bureaux je n'aimais mon travail, bien qu'à en croire mes autres collègues j'occupasse une position enviable. J'étais chargé de tenir à jour les listes classées et les registres d'état de service des fonctionnaires de grade supérieur, de formuler des propositions pour leur avancement et leur transfert, de décider de leurs demandes et de leurs suppliques, et de m'occuper de leurs requêtes. Par conséquent, dans les deux départements j'étais amené à avoir affaire à une importante section du personnel, au sein duquel un grand nombre, anticipant la possibilité de faveurs imméritées aux dépens de camarades employés ne se doutant de rien, fréquentait le bureau assidûment, en quête de gains faciles, ce qui obligeait leurs collègues à faire la même chose de crainte d'être perdants.

De par la nature même de mes fonctions il m'était absolument impossible d'échapper aux commentaires et à la critique de mes décisions, qui influençaient la vie et la carrière d'une personne ou d'une autre. Mais certaines de ces décisions avaient aussi l'effet inverse, de me faire affronter ma propre conscience au profit de quelque pauvre candidat sans aucun appui, mais digne d'intérêt. A cause de mon désir de décider avec une égale justice dans tous les cas, j'entrais souvent en conflit avec des influences cachées qui travaillaient en sous-main derrière la façade apparemment irréprochable de l'administration gouvernementale, et cela créait de temps à autre des problèmes insolubles et des situations détestables pour moi. J'avais une étrange partialité pour la cause des opprimés, et ce trait de mon

caractère se manifestait également à l'encontre de mes propres intérêts ; cela me poussa à refuser pour le moins à deux reprises des offres de promotion avant mon tour, où m'était donné la préférence sur des collègues plus âgés.

Ce type de profession ne convenait pas à mon tempérament, mais ne possédant ni qualifications pour un autre métier, ni les moyens ou l'inclination de me former en vue d'une occupation plus captivante, je continuai le train-train routinier dans lequel je m'étais enlisé dès le début. Je travaillais dur et de mon mieux, mais j'étais plus intéressé par l'étude et la pratique du Yoga que par ma carrière officielle. Je considérais cette dernière uniquement comme un moyen de gagner ma vie, juste suffisant pour pourvoir à nos besoins essentiels. A part cela elle n'avait ni valeur ni importance pour moi. J'avais une véritable répugnance à être pris dans les controverses d'une presse de compétiteurs disputant âprement de part et d'autre, comme cela arrivait presque chaque jour, et ce qui créait parfois des vagues d'anxiété dérangeant la surface normalement calme du lac de mon esprit, que je m'efforçais de garder imperturbable et serein, puisque cela était indispensable pour ma pratique du Yoga.

Seulement quelques années après que je fus entré dans le Département des Travaux Publics, des nuages d'intrigues commencèrent à s'assembler autour de l'Ingénieur en chef de l'époque, dont les tentatives de mettre un frein aux actions louches de fonctionnaires corrompus lui attira toutes sortes de difficultés ; un complot fut ourdi autour de lui par ses subordonnés en collusion avec des personnages officiels du Ministère, où participaient tous ceux qui avaient été privés, à la suite de son intervention, des nombreuses facilités auxquelles ils étaient accoutumés. La conspiration aboutit à sa mise à la retraite d'office, bien avant que son terme expire, au milieu des expressions de stupéfaction devant un tel acte d'injustice de la part de tous ceux qui étaient au courant des dessous de l'affaire. Après sa suspension je restai sans défense face à une légion d'ennemis puissants et vindicatifs qui dressèrent l'esprit du ministre contre moi et eurent recours à des méthodes tortueuses pour me harceler et me nuire. La goutte qui fit déborder le vase fut fournie par une critique que moi-même formulais, alors que

j'étais sous le nouvel Ingénieur en chef, à l'encontre d'un ordre défectueux reçu du Ministère ; cela aboutit, à mon grand soulagement, à mon déplacement de ce lieu où l'atmosphère était devenue beaucoup trop viciée pour que j'y sois à l'aise.

A la Direction de l'Education les conditions étaient plus rassurantes pour moi. Il n'y avait pas d'occasions de corruption à la même échelle que dans le Département des Travaux Publics. Par conséquent l'importune alternance de machinations et de manœuvres de contre-offensive, qui avait caractérisé en permanence le bureau précédent, était aussi absente. Là mon chemin se poursuivit plus ou moins sans encombre jusqu'en 1947. C'est en grande partie à cause du sens de sécurité et de l'atmosphère plaisante dans ce nouveau poste que je fus capable de ne pas briser mon lien avec lui, malgré les épreuves que je devais affronter et l'incertitude angoissante que je dus supporter pendant une longue période, tout en vaquant aux tâches quotidiennes à ma table de travail.

CHAPITRE II

Je naquis en 1903, dans le petit village de Gairou, à environ trente kilomètres de Shrinagar, la capitale du Cachemire. C'était la maison des parents de ma mère, elle était allée y résider au moment de ma naissance pour bénéficier des soins et de l'attention de sa sœur aînée et de ses frères pendant son accouchement. Mon père avait construit pour son compte une petite hutte à un étage dans leur grand terrain. C'était un humble édifice, fait de briques séchées au soleil et d'un toit de chaume, mais qui nous servit d'habitation pendant longtemps, durant mes années d'enfance et, par la suite, de temps à autre, chaque fois que nous étions fatigués de la ville et que nous avions envie de prendre l'air à la campagne.

Mes premiers vagues souvenirs d'enfance s'agencent autour d'une maison de taille moyenne dans un quartier tranquille de la ville de Shrinagar. Je puis encore rappeler à ma mémoire une scène où j'étais porté étroitement serré dans les bras de ma tante maternelle la plus âgée, qui me consolait avec des paroles douces et câlines après un accès de pleurs prolongés causés par la colère de ma mère parce que j'étais resté dehors trop longtemps à jouer avec les autres enfants. Comme j'étais son fils unique elle ne m'habillait jamais avec de beaux vêtements, pour me protéger contre le mauvais œil, ni ne me permettait de disparaître longtemps hors de sa vue, par crainte d'accidents. Un autre souvenir d'enfance ineffaçable est une nuit éclairée par la lune où, avec ma mère et l'un de mes oncles maternels, nous dormîmes à l'étage supérieur, couvert d'un toit mais ouvert sur les côtés, d'une petite cabane en bois qui servait de grange, type de construction très commune dans les habitations rurales du Cachemire. Nous avons voyagé à cheval toute la journée pour nous rendre à la demeure éloignée d'un ermite renommé, mais n'ayant pas réussi à atteindre notre destination, nous dûmes à la tombée de la nuit, chercher refuge dans la maison d'un fermier, qui nous hébergea ainsi pour la nuit.

Je ne puis me souvenir de l'apparence du saint, si ce n'est que ses longs cheveux nattés tombaient sur ses épaules tandis qu'il était assis jambes croisées, appuyé contre l'un des murs de sa petite chambre faisant face directement à la porte. Je me souvins qu'il me prit dans ses bras et caressa mes cheveux, que ma mère avait laissé pousser pour obéir au vœu solennel qu'elle avait fait de ne pas y appliquer de ciseaux ni de rasoir jusqu'au moment où aurait lieu, pour moi, la cérémonie d'investiture du cordon sacré³⁰.

Des années plus tard, quand j'eus suffisamment grandi pour être à même de comprendre, ma mère me révéla le motif de sa visite au saint. Elle me dit que des années auparavant il lui était apparu en rêve durant un moment de grande anxiété. Elle avait passé la journée précédente dans un état d'esprit extrêmement inquiet parce que j'étais incapable d'avaler quoi que ce soit, ma gorge étant enflée et gravement enflammée. D'innombrables témoins oculaires lui avaient fait des récits abasourdissants des prodiges accomplis par ce saint personnage, et dans son rêve, celui-ci ouvrit ma bouche gentiment avec sa main et en toucha l'intérieur, plongeant son doigt doucement jusqu'à ma gorge ; puis il lui fit signe de me nourrir et disparut. S'éveillant en sursaut, ma mère me pressa contre son sein et, à son immense soulagement, me sentit téter et avaler le lait sans difficulté. Transportée de joie par cette guérison soudaine, qu'elle attribua à la puissance miraculeuse du saint, elle fit à cet instant même le vœu de se rendre au lieu où il résidait pour le remercier personnellement pour cette grâce. Mais, à cause des préoccupations du ménage et autres obligations, elle ne put accomplir ce pèlerinage pendant plusieurs années et l'entreprit à une époque où j'avais suffisamment grandi pour garder un vague souvenir du voyage et de la visite. La plus étonnante partie de l'anecdote est que, comme ma mère me l'affirma maintes fois par la suite, l'ermite, au moment même où nous nous approchions de lui après être entrés dans la pièce, s'enquit négligemment si j'avais été capable de téter et d'avaler le lait après la visite qu'il lui fit dans son rêve. Frappée de stupeur, ma mère tomba prosternée à ses pieds, appelant humblement sa bénédiction sur moi.

³⁰ Cérémonie d'initiation **pour** les jeunes brahmanes (*note du traducteur*).

Je ne puis garantir la vérité du côté miraculeux de cet épisode.

Tout ce que je peux dire c'est que ma mère était véridique et douée d'une perspicacité critique en toutes autres choses. J'ai raconté cet épisode simplement en tant que vague mémoire d'un incident de ma prime enfance. Depuis lors d'innombrables récits d'événements similaires et même plus incroyables sont venus à ma connaissance, racontés par des témoins oculaires dignes de confiance, et extrêmement intelligents ; mais à un examen plus serré la matière fournie s'avérait reposer sur des preuves trop faibles pour résister à l'impact d'une enquête scientifique stricte. Pendant longtemps, je n'accordai aucune foi à de telles histoires, et je puis même aujourd'hui affirmer catégoriquement qu'un réel Yoguin en contact avec une autre dimension, et capable de produire des phénomènes psychiques authentiques à volonté, est ce qu'il y a de plus rare au monde.

Un autre événement remarquable de mon enfance, à l'âge de huit ans, dont j'ai gardé un souvenir plus vif, se produisit un jour tandis que je marchais le long d'une route à Shrinagar au début du printemps, m'acheminant vers la maison de notre précepteur spirituel. Le ciel était couvert et la route boueuse, ce qui rendait la marche difficile. Tout à coup, avec la vitesse de l'éclair, une question soudaine, que je ne m'étais jamais posée auparavant, traversa mon esprit. Je demeurai immobile comme une souche au milieu de la route, confronté dans les profondeurs de mon être avec la question pressante : « Que suis-je ? », associée à l'interrogation insistante de tout objet à l'extérieur : « Que signifie tout cela ? » Tout mon être aussi bien que le monde autour de moi semblait avoir assumé l'aspect d'une interrogation ininterrompue, impérieuse, n'admettant aucune réponse, qui me rendit muet et impuissant, tâtonnant dans le noir de toutes mes forces pour trouver une réponse jusqu'à ce que la tête me tourne et que les objets autour de moi commencent à tourner et à danser. J'étais pris de vertige et bouleversé, à peine capable de me retenir de tomber sur la route bourbeuse, et défaillant. Faisant effort pour me raffermir, je continuai mon chemin, mon esprit enfantin bouillonnant à propos de l'incident dont, à cet âge, je ne pouvais absolument pas comprendre la signification. Quelques jours plus tard j'eus un rêve

remarquable dans lequel me fut donné la vision fugitive d'une autre existence, non comme enfant ou comme adulte mais avec une personnalité de rêve tout à fait différente de mon être habituel. Je vis un lieu paradisiaque, peuplé d'êtres divins, célestes, et moi-même sans corps, complètement méconnaissable — diffus, éthéré — un étranger appartenant à un autre ordre et pourtant ressemblant distinctement à moi, intimement proche de moi, mon propre être transfiguré, dans un cadre glorieusement lumineux et paisible, tout à fait l'opposé de l'environnement miséreux et bruyant où je vivais. A cause de son unique et extraordinaire vivacité, le rêve s'imprima de manière si indélébile dans ma mémoire que je puis l'évoquer clairement même aujourd'hui. Pendant les années qui suivirent, le fait de me rappeler cette scène de rêve s'accompagnait invariablement d'un sentiment d'émerveillement et d'une profonde nostalgie pour le bonheur exotique, inexprimable, dont j'avais joui pendant ce bref intervalle. Le rêve était probablement la réponse à la question submergeante et inéluctable qui s'était élevée des profondeurs de mon être quelques jours auparavant, le premier irrésistible appel de l'invisible autre monde qui, comme je vins à le comprendre par la suite, est là tout proche à attendre notre attention, toujours intimement proche et pourtant, pour ceux qui lui tournent le dos, plus lointain que l'étoile la plus éloignée du firmament.

Dans l'année 1914 nous fîmes le voyage jusqu'à Lahore où mon père devait se présenter personnellement au Trésor pour recevoir sa pension. A partir de ce jour jusqu'à ma nomination en 1923 nous vécûmes là été et hiver. Ce fut là que je fis mes études d'école secondaire et deux années de collège, gêné même à ce jeune âge par des circonstances défavorables et éprouvantes. Nous vivions pauvrement et je n'avais pas la chance d'avoir un précepteur ou un guide privé ; c'était avec grande difficulté que ma mère pouvait trouver assez d'argent pour acheter, ne serait-ce que mes vêtements et mes livres absolument indispensables. Comme la possibilité d'acheter d'autres livres m'était déniée, mon étude devait se restreindre aux classiques scolaires, mais bientôt j'eus la chance de lire, quand j'avais environ douze ans, une traduction en Ourdou légèrement abrégée des Mille et Une Nuits,

que je découvris par hasard dans la maison de ma tante. Pour la première fois ce livre créa en moi une soif ardente de contes de fées, d'histoires d'aventure et de voyages, et autre littérature romanesque, et cette soif continua sans décroître pendant plusieurs années. A quatorze ans, commençant par des histoires faciles, je passais de l'Ourdou à l'Anglais, dévorant avidement tous les récits et les romans qui me tombaient entre les mains. Partant de nouvelles et de lectures peu sérieuses je passais progressivement à des ouvrages élémentaires de vulgarisation sur la science et la philosophie, disponibles dans la petite bibliothèque de notre école. Je lisais voracement, mon esprit en train de se développer était avide de réponses satisfaisantes aux questions qui surgissaient à la suite de l'examen attentif auquel je soumettais le petit monde dans lequel je vivais, et les aperçus épars du vaste monde que je venais à connaître de plus en plus à travers les comptes rendus pittoresques contenus dans les livres.

Je fus élevé dans une atmosphère strictement religieuse par ma mère, qui avait une foi inébranlable en chacun des innombrables dieux et déesses de son panthéon surpeuplé. Elle avait l'habitude d'aller au temple longtemps avant que la première bande de lumière aurorale ne marquât l'horizon, et revenait au lever du jour pour s'occuper des nécessités du ménage, en particulier pour préparer pour moi notre frugal déjeuner du matin. Dans ma première enfance j'épousais implicitement l'orientation de sa foi toute simple, parfois au point de renoncer aux délicieuses dernières heures de sommeil vers l'aurore pour aller au temple avec elle. Avec une attention captivée j'écoutais les exploits surhumains de Krishna, que mon oncle maternel lisait tout haut chaque soir jusque vers minuit dans sa traduction favorite du Bhâgavata-Pourâna, un livre fameux de mythologie hindoue, contenant l'histoire des incarnations du dieu Vichnou sous forme humaine. D'après la croyance populaire, Krishna impartit renseignement sublime de la Bhagavad-Guîta au guerrier Ardjouna, sur le champ de bataille, avant le commencement de l'action dans la guerre épique du Mahâbhârata. M'émerveillant des exploits prodigieux et surnaturels de courage et de force racontés dans le récit avec abondance de détails, qui transportaient mon imagination enfantine dans des

domaines fantastiques, j'acceptais aveuglément chaque incident impossible et incroyable dont l'histoire foisonnait comme véritable, et j'étais rempli du désir de devenir moi-même un être surhumain aux pouvoirs identiques.

L'information que je rassemblais maintenant à partir de mes textes scolaires et d'une façon plus approfondie par l'étude d'autres livres, agit comme un drastique et eut pour effet de purger mon esprit graduellement des notions irrationnelles et fantastiques que j'avais accumulées dans mon enfance, les remplaçant par une image rationnelle et réaliste du monde. Parfois, remarquant une exacte identité de pensée entre ce que je sentais mais ne pouvais articuler et l'idée clairement exprimée d'un auteur, j'étais si transporté par l'émotion que laissant le livre, je me levais et arpentai la pièce quelque temps pour me reprendre avant de poursuivre la lecture. De cette manière mon esprit fut façonné peu à peu tout autant par mes propres idées innées sur la nature des choses, développées par l'exercice de la raison dans l'atmosphère salubre de la littérature, que par l'influence des grands penseurs dont je m'assimilais les idées exprimées dans leurs ouvrages. A l'époque où je terminais ma première année de collège, l'effet de mes lectures, en particulier de traités élémentaires d'astronomie et de sciences naturelles auxquels j'avais accès dans la bibliothèque du collège, ainsi que mes propres idées, formées et confirmées par une réflexion continuelle, étaient devenus suffisamment puissants pour me faire me lancer dans une voie opposée à celle que j'avais suivie dans l'enfance, et en peu de temps je me révélai un agnostique intégral, plein de doutes et de questions au sujet des notions extravagantes et des croyances irrationnelles de ma propre religion, auxquelles j'avais accordé complète créance seulement quelques années plus tôt.

Délogé de l'abri sûr que la foi simple de ma mère m'avait fourni, mon esprit encore sans ancrage était ballotté ça et là, s'accrochant à une idée pour un temps puis la remplaçant par une autre, qui s'avérait également intenable au bout d'un moment. Je devins inquiet, agité, et également téméraire, incapable d'apaiser le feu de l'incertitude et du doute allumé par mes propres études décousues. Sans avoir lu aucun livre classique sur la religion ni aucun texte spirituel pour

contrebalancer l'effet de la tendance matérialiste avouée des ouvrages scientifiques que j'avais compulsés, je pris fait et cause pour cette dernière, maniant mes armes avec une telle dextérité que dans les débats du collège ainsi que dans les discussions privées, peu de tenants du premier point de vue arrivaient à défendre leurs positions. Bien que je n'eusse encore, à cette époque, étudié aucune religion, ni essayé aucune méthode d'expérience spirituelle directe, ni acquis de connaissance systématique d'aucune science ou philosophie à part ce qui était fourni par quelques volumes élémentaires, les questions et problèmes qui agitaient mon esprit à ce jeune âge ne trouvaient jamais de solution satisfaisante dans aucun livre de science, de philosophie ou de religion. Plus acharné à démolir qu'à construire, je me livrai à ma passion ravageuse de lecture au point de négliger, pendant ma seconde année, les études prescrites, et de donner à la bibliothèque la préférence sur la salle de classe.

Je fus confronté à une brusque interruption par mon échec à l'examen du collège, vers la fin de 1920. Le choc abattit d'un seul coup la forteresse apparemment invincible de scepticisme intellectuel que mon jugement immature avait bâti autour de moi. Au lieu de fléchir ou de m'effondrer, je me tournai avec détermination vers un chemin tracé en réalité par la nature, comme il l'est en ce moment pour des milliers d'autres hommes et femmes à travers le monde. Je ne pouvais pas prévoir à cette époque ce qui se manifesterait par la suite, de même que nul exercice d'imagination ne peut permettre, même à un homme intelligent, de se former la moindre conception de ce qui l'attend sur le plan supraconscient. Déçu et ayant perdu mes illusions, je me tournai finalement vers la pratique du Yoga, non comme un expédient pour m'arracher moi-même aux conséquences de mes propres manquements, mais comme une méthode pratique, à la disposition des esprits assoiffés, pour vérifier individuellement les vérités centrales de la religion.

Lorsque rien de tangible ne se produisit pendant près de dix-sept ans, de ma dix-septième à ma trente-quatrième année, je commençai à désespérer, porté parfois à douter de la méthode adoptée et d'autres fois à suspecter la science tout

entière.

Même après mon changement d'un état d'esprit chaotique à une tendance plus ou moins spirituelle, l'élément critique dans ma nature ne m'abandonna jamais complètement. Je ne pouvais me satisfaire de chimériques apparitions et de fantasmes dus aux tours d'une imagination tendue par une expectative intense, et les autres phénomènes similaires ne m'impressionnaient absolument pas. Par une pratique continue j'avais sans aucun doute atteint un haut degré de compétence dans l'art de garder l'esprit dans un état de fixité pendant longtemps et de maintenir une condition d'absorption pendant de longues périodes sans inconfort, mais cela en soi-même n'était pas une preuve de développement surnaturel ni une évidence de succès dans l'entreprise dans laquelle je m'étais engagé.

L'étude des écritures sacrées et aussi de la littérature des autres religions ne suffit pas à calmer l'élément inquiet dans ma nature ni à apaiser en moi l'esprit tourmenté de l'investigation critique. Ça et là des passages isolés de l'enseignement des prophètes et des expressions des sages trouvaient un écho dans les profondeurs de mon être sans pour autant emporter l'adhésion de mon intellect intransigeant. Le fait même que les religions existant dans le monde, provenant de prophètes et de sages inspirés, tout en faisant remonter leurs origines à une révélation du Créateur, différaient radicalement dans leur cosmogonie, leur mode d'adoration, leurs observances, leur rituel, et même dans quelques principes de base, était assez pour faire surgir des doutes sérieux dans mon esprit quant au bien-fondé de l'assertion que la matière révélée était une communication venant directement de Dieu, la source infaillible de toute sagesse, et non pas seulement la création d'esprits plus avancés, en contact intermittent avec un plan de conscience plus élevé, mais encore faillibles. La démolition totale par la science dès ses débuts même de quelques-unes des citadelles des religions surannées, en particulier dans le domaine cosmologique, était suffisant à mes yeux pour mettre à découvert la vulnérabilité de leurs autres aspects également et les exposer à n'importe quel moment aux attaques de leur adversaire maintenant devenu robuste. Mais la science elle-même, bien qu'extrêmement utile par ailleurs, et

rendant service en tant que bélier d'assaut pour fracasser la religion, et pour sinon l'annihiler, du moins la mettre hors de combat, était à mes yeux inapte à détenir l'autorité sur le domaine où la religion exerçait sa juridiction. Elle n'avait aucune explication satisfaisante à offrir pour mon existence individuelle ou pour la création infiniment complexe autour de moi. Confrontée à un mystère, qui s'approfondissait avec le progrès de la connaissance, elle n'était pas encore à même d'être une source d'illumination sur des questions qui, de son propre aveu, dépassaient son domaine d'investigation actuel. J'étais assoiffé de rationalisme dans le domaine religieux, de culte rendu à la vérité, quelle qu'elle soit et où qu'elle soit. Il n'y avait pas pour moi de spectacle plus pénible que de voir un homme intelligent et consciencieux défendre une absurdité que même un enfant pouvait percevoir à jour, simplement parce qu'elle formait un article de sa foi auquel il devait souscrire à tout prix, même si cela signifiait sacrifier la raison et la vérité. D'un autre côté, l'irrationalité de ceux qui tentaient de comprimer l'univers dans les limites du registre étroit de la raison était également déplorable. Ils ignoraient tout de la nature de leur propre conscience. L'entité inconnue qui réside dans le corps humain est encore enveloppée de mystère et la faculté rationnelle, l'un de ses attributs intrinsèques, n'est en rien moins une énigme que ne l'est le possesseur de cette faculté. Dès lors la tentative d'expliquer le cosmos purement en termes d'expérience humaine interprétée par la raison, est un effort aussi irrationnel pour résoudre l'énigme de l'univers que le serait un jugement porté sur l'apparence d'un objet d'après sa réflexion dans un miroir, qui, autant que nous sachions, risque de brouiller, de multiplier ou de déformer l'image et de mal représenter l'original.

Les conflits et les controverses qui se poursuivent entre les différentes confessions d'une part, et entre foi et philosophie d'autre part, me faisaient me demander s'il serait jamais possible d'avoir une religion qui soit avenante pour toute l'humanité, qui soit acceptable aussi bien pour le philosophe que pour le paysan, aussi bien accueillie par le rationaliste que par le prêtre. Mais une telle question pouvait-elle recevoir de réponse autre que négative tant que les vérités axiales d'une telle religion mondiale n'étaient pas démontrées empiriquement,

comme les autres lois et phénomènes de la nature universellement reconnus ? Evidemment non. Pour persuader la raison de se transcender elle-même, il est essentiel de ménager son ascension d'une manière qui ne lui soit pas incompatible par la violation d'aucun de ses principes jalousement gardés. Mais comme aucune des religions existantes n'est disposée à accepter ce genre d'approche, même dans le domaine strictement temporel, à plus forte raison dans le spirituel, il semble qu'il n'y ait pas de possibilité de compromis entre les deux et, par conséquent, peu de chances qu'une foi universelle s'épanouisse.

En dépit d'un accroissement impressionnant des connaissances humaines durant les deux derniers siècles dans tous les autres domaines, les principes fondamentaux de la religion sont encore des sujets de débats et de controverses. Il ne saurait en être autrement, eu égard au fait que dans ce cas particulier l'esprit d'enquête ouverte a généralement été réprimé dans le passé. Considérés dans le contexte d'un univers rigidement déterminé par des lois, tel que la science le révèle, les miracles et manifestations surnaturelles associés aux foies religieuses me semblaient n'être que des phénomènes isolés et pas encore correctement interprétés d'une loi cosmique, encore enveloppée de mystère, qui devait d'abord être comprise pour qu'une explication satisfaisante des apparentes obscurités et anomalies des religions et des expériences religieuses soit possible.

Même les comptes rendus de manifestations méticuleusement observées et selon toute apparence, surnaturelles, et de phénomènes extraordinaires démontrés par des médiums et des personnes douées de facultés parapsychiques à travers toute l'Europe, bien que tout à fait saisissants et passionnants, me laissaient souvent sceptique, incapable de concilier l'ordre harmonieux observé par ailleurs dans la nature avec les manifestations fantasques parfois enregistrées dans les séances médiumniques. Je ne pouvais me laisser persuader qu'une nature respectueuse de ses propres lois, et au sommet de sa gloire dans la beauté et la perfection du merveilleux organisme humain, pouvait être si inconséquente dans le cas de quelques hommes et femmes d'une constitution particulière — eux-mêmes aussi ignorants de la nature du pouvoir qui se manifestait à travers eux

que les spectateurs de leurs exploits extraordinaires — au point d'abandonner l'ordre parfait régnant dans l'univers matériel, pour se lancer à corps perdu dans des jeux anarchiques sur le plan spirituel.

Que certaines, au moins, de ces manifestations étaient authentiques, ne pouvait être mis en doute. Mais comment fallait-il en rendre compte ? Ce n'est qu'après de nombreuses années que je fus capable de repérer la source des phénomènes ahurissants **et** de les faire remonter à une merveilleuse puissance supra-intelligente en l'homme, qui est à la fois cause d'illumination et de mystification — d'illumination dans les éclairs révélateurs des génies, de mystification dans les mascarades déconcertantes des esprits et des démons chez les médiums et les possédés — qui est à la fois béatifique et horifique — béatifique dans les visions et les ravissements de l'extase et horifique dans les ombres effroyables de la folie.

L'intérêt que je portais à l'étude et à la pratique du Yoga n'était pas l'aboutissement d'un profond désir de posséder des dons psychiques. Les tours et les duperies parfois pratiqués par les gens de cette catégorie, les mises en garde contenues dans les textes sacrés contre l'étalage et l'abus des pouvoirs spirituels, et par-dessus tout l'extrême futilité d'un effort absolument incapable de procurer aucun bienfait durable ni pour soi-même ni pour les autres, tout cela constituait pour mon esprit des raisons suffisantes pour s'élever au-dessus de la tentation d'acquérir des pouvoirs pour défier les lois de la matière sans posséder en même temps la force de volonté nécessaire pour obéir aux lois de l'esprit. L'importance accordée dans certains livres de Yoga, aussi bien en Orient qu'en Occident, au développement des pouvoirs psychiques, simplement en vue d'obtenir le succès dans des entreprises mondaines, me faisait toujours m'étonner de l'incohérence de la nature humaine qui, même dans le cas d'un système destiné à développer l'aspect spirituel de l'homme, concentre son attention davantage sur l'acquisition de facultés visibles et époustouflantes du corps ou de l'esprit, plutôt que sur les invisibles mais tranquilles possessions de l'âme.

Le but que je visais était bien plus haut et plus noble que ce que je pouvais attendre de plus séduisant de l'acquisition des dons surnaturels si convoités. J'aspirais à atteindre cette condition de la conscience qui est, selon la tradition, le but ultime du Yoga, qui transporte l'être incarné dans des régions de gloire et de bonheur indicibles, au-delà du domaine des oppositions, où il est libéré du désir de vivre et de la peur de la mort. Cet état de conscience extraordinaire, intérieurement conscient de sa propre perfection insurpassable, était le prix suprême vers lequel les véritables candidats au Yoga devaient diriger tous leurs efforts. La possession des pouvoirs surnaturels du genre habituel, qu'ils soient physiques ou psychiques, du moment qu'ils laissent l'homme se débattre encore dans l'océan orageux de l'existence sans l'amener plus près de la solution du grand mystère, ne me semblaient guère plus importante que la possession des autres trésors terrestres, tous destinés à s'évanouir en même temps que la vie. Les réalisations de la science avaient mis à la portée de l'homme des possibilités stupéfiantes, non moins fantastiques que ce qui est rapporté des plus extraordinaires accomplissements du type surnaturel, à l'exception d'un seul — le miracle de l'expérience transcendante, de cette révélation qui, accordée périodiquement à des individus d'une constitution spéciale, avait en accélérant le progrès éthique nécessaire à un ordre social pacifique et productif, non seulement contribué dans une mesure inestimable à élever l'humanité à son haut statut matériel actuel mais aussi rendu possibles et profitables les miracles de la science. C'était vers cet état incomparable de pure cognition, libre des limitations spatiales et temporelles, cet état que les anciens sages de l'Inde avaient célébré en termes enivrés, le considérant comme le plus haut objectif de la vie et de l'effort humain, que je désirais de tout mon cœur prendre mon essor.

CHAPITRE III

Le soudain éveil de Koundalinî, chez une personne dont le système nerveux a atteint le degré voulu de maturité dans son développement, par suite d'une hérédité favorable, d'un mode de vie correct, et d'un effort mental approprié, est souvent susceptible de créer un effet complètement déroutant sur l'esprit. La raison de ce fait, bien qu'extrêmement simple, n'est peut-être pas aisément acceptable pour la pensée contemporaine, qui considère l'esprit humain comme un produit fini, dépendant, selon les uns, exclusivement de l'activité des cellules du cerveau, et apparaissant et prenant fin en même temps que le corps ; selon les autres, de la sensibilité de la matière grise et blanche, enserrée dans son bouclier d'os, à la substance mentale cosmique extrêmement subtile et omniprésente, à l'Esprit Universel ; selon d'autres encore, de l'existence d'une âme individuelle immortelle dans le corps. Sans entrer dans une discussion sur la justesse de ces hypothèses avancées pour rendre compte de l'existence de l'esprit, il suffit pour notre propos de dire que selon les sources faisant autorité en matière de Yoga, l'activité du cerveau et du système nerveux, d'où qu'elle procède, que ce soit d'une source spirituelle éternelle existant par elle-même ou d'une âme incarnée, dépend de l'existence dans le corps d'un élément vital subtil connu comme le *Prâna*, qui permée chaque cellule de tous les tissus et fluides de l'organisme, d'une manière très semblable à celle dont l'électricité permée chaque atome d'une batterie.

Cet élément vital a une contrepartie biologique de même que la pensée a un complément biologique dans le cerveau, sous la forme d'une essence biochimique extrêmement raffinée d'une nature tout ce qu'il y a de plus délicate et volatile, extraite par les nerfs de la masse organique environnante. Après cette extraction, cette essence vitale réside dans le cerveau et le système nerveux, et est capable de générer une radiation subtile impossible à isoler par analyse de laboratoire. Elle

circule dans l'organisme comme impulsion motrice et sensation, dirigeant toutes les fonctions organiques du corps, qui est pénétré et travaillé par l'énergie vitale cosmique supérieurement intelligente, ou *Prâna*, par laquelle il est continuellement modifié, exactement comme la couche chimique sensible sur une plaque photographique est affectée par la lumière. Le terme *Prâna*, tel qu'il est employé par les textes de Yoga, signifie à la fois l'énergie vitale cosmique et son conducteur biologique subtil dans le corps, les deux étant inséparables. A l'instant même où le corps meurt, cette rare essence organique subit immédiatement une altération chimique, cessant de servir de médium pour la première comme elle était apte à le faire auparavant. Normalement, le travail d'extraction du *Prâna* pour nourrir le cerveau est accompli par un groupe limité de nerfs, opérant dans une région circonscrite de l'organisme, avec pour résultat que la conscience d'un individu ne manifeste guère de variation dans sa nature ou son amplitude pendant toute la durée de sa vie, présentant une constance qui contraste fortement avec l'apparence continuellement changeante de son corps. Avec l'éveil de Koundalinî, cet équilibre subit un changement radical affectant le système nerveux tout entier, à la suite de quoi d'autres et de plus vastes groupes de nerfs sont stimulés et entrent en action, ce qui aboutit à la transmission d'un approvisionnement énormément accru du cerveau en une forme plus concentrée de radiation prânique tirée d'une étendue du corps grandement augmentée. Les effets de grande portée de ce flot immensément grossi d'une nouvelle forme de courant vital dans la cavité céphalique à travers le cordon médullaire avant que le système s'y soit pleinement accoutumé peut être imaginé, si l'on considère que le soudain accroissement du flot de sang vers le cerveau peut engendrer des effets tels que l'évanouissement, l'insensibilité complète, l'excitation, l'irritabilité, ou dans des cas extrêmes, le délire, la paralysie, la mort.

L'éveil peut être graduel ou soudain, et varie en intensité et dans ses conséquences, selon le développement, la constitution, et le tempérament des différents individus ; mais dans la plupart des cas il aboutit à une plus grande instabilité de la nature émotive et à une plus grande susceptibilité à des conditions

mentales aberrantes chez le sujet, principalement en raison soit d'une hérédité chargée, soit de modes de conduite fautifs, soit de manques à la modération sous une forme ou sous une autre. Laissant de côté les cas extrêmes qui se terminent par la folie, cette généralisation s'applique à toutes les catégories d'êtres humains en qui Koundalinî est congénitalement plus ou moins active, incluant [es mystiques, les médiums, les hommes de génie et ceux dont le développement intellectuel ou artistique d'un ordre exceptionnellement élevé ne se distingue du génie qu'à une nuance près. Dans le cas de ceux chez qui l'éveil se produit tout à coup comme résultat du Yoga ou d'autres pratiques spirituelles, l'impact soudain de puissants courants vitaux sur le cerveau et d'autres organes s'accompagne souvent de graves risques et de conditions mentales étranges, variant de moment en moment, manifestant au début les particularités anormales du médium, du mystique, du génie et du fou tout à la fois.

Je n'avais absolument aucune notion des secrets techniques de cette science ni du mode d'opération de la grande énergie ni de ses sphères d'activité, aussi vastes et variées que l'humanité elle-même. Je ne savais pas que j'avais enfoncé ma pioche jusqu'à la racine de mon être et que ma vie entière était en jeu. Comme la vaste majorité des gens intéressés par le Yoga, je ne me doutais pas qu'un système conçu pour développer les possibilités latentes et les qualités les plus nobles en l'homme, pouvait comporter des risques parfois redoutables tels que de compromettre la santé de l'esprit et de broyer la vitalité sous le poids de conditions mentales entièrement étrangères à soi et incontrôlables.

Le troisième jour après l'éveil je ne me sentis pas d'humeur à méditer et je passais mon temps alité, quelque peu inquiet au sujet de l'état anormal de mon esprit et de l'épuisement de mon corps. Le jour suivant, quand je m'assis pour méditer, après une nuit pratiquement sans sommeil, je m'aperçus, à ma grande consternation, que j'étais complètement dépourvu de la capacité de concentrer mon attention sur quelque point que ce soit, même pour un bref moment, et qu'un fin filet de l'essence rayonnante, qui avait envahi mon cerveau avec un effet si vivifiant et élevant les deux premières fois, s'y déversait maintenant

automatiquement avec une lumière sinistre qui, au lieu de m'exalter, avait sur moi l'influence la plus déprimante.

Les jours qui suivirent eurent tous l'apparence d'un cauchemar prolongé. C'était comme si je m'étais précipité brusquement depuis le ferme rocher de la normalité dans le tourbillon follement déchaîné d'une existence anormale. Le désir zélé que j'avais eu de m'asseoir et de méditer, qui avait toujours été présent les jours précédents, disparut soudainement et fut remplacé par un sentiment d'horreur pour le surnaturel. Je voulais en fuir même la pensée. En même temps j'éprouvais un dégoût soudain pour le travail et la conversation, avec le résultat inévitable que demeurant sans rien pour m'occuper, le temps m'oppressait lourdement, ajoutant à la condition déjà affolée de mon esprit.

Les nuits étaient encore plus terribles. Je ne pouvais pas supporter d'avoir une lumière dans ma chambre quand je me retirais pour me coucher. Dès que ma tête touchait l'oreiller, une large langue de feu courait à travers ma colonne vertébrale jusque dans l'intérieur de ma tête. C'était comme si le jet de lumière vivante s'engouffrant continuellement dans ma colonne vertébrale et s'élançant jusqu'à mon crâne prenait davantage de vitesse et de volume pendant les heures d'obscurité. Chaque fois que je fermais les yeux je me trouvais en train de regarder un étrange cercle de lumière, dans lequel des courants lumineux formaient des tourbillons et des remous, se déplaçant rapidement d'un côté vers l'autre. Le spectacle était fascinant mais terrifiant, imposant un respect mêlé de crainte mystérieuse et surnaturelle qui parfois me glaçait jusqu'à la moelle des os.

Seulement quelques jours auparavant j'avais l'habitude, quand je me couchais le soir, d'inviter le sommeil en poursuivant une chaîne d'associations de pensées plaisantes qui souvent me conduisait, sans me révéler le moment exact où cela se produisait, de l'état éveillé au royaume fantastique des rêves. Maintenant, tout était changé. Je me tournais et me retournais fiévreusement pendant des heures sans être capable d'amener mon esprit agité au degré de calme nécessaire au sommeil. Après avoir éteint les lumières, au lieu de me sentir transporté

graduellement dans l'obscurité jusque dans l'état de repos exquis qui précède le sommeil, je me trouvais en train de fixer d'un regard effaré et peureux une vaste lueur intérieure, inquiétante et menaçante à certains moments, douée d'un mouvement rapide continu comme si les particules d'une substance lumineuse éthérée se croisaient et s'entrecroisaient, ressemblant aux incessants mouvements des nuages d'écume iridescente, jaillissant impétueusement d'une cascade qui, illuminée par le soleil, se précipite en se vaporisant jusque dans un bassin bouillonnant.

Parfois on aurait dû un jet de cuivre en fusion, qui, s'élançant à travers la colonne vertébrale, s'écrasait contre le sommet de mon crâne et retombait en une averse scintillante de vaste envergure tout autour de moi. Je la contemplais fasciné, mon cœur se resserrant de crainte. De temps en temps cela ressemblait à une parade de feu d'artifice d'une grande magnificence. Aussi loin que je pouvais regarder intérieurement avec mon œil mental, je n'apercevais qu'une pluie brasillante ou une fontaine de lumière flamboyante. J'avais l'impression que ma taille se rétrécissait en comparaison du gigantesque halo qui m'entourait, s'étendant de tous côtés en vagues ondulantes de couleur cuivrée distinctement visibles dans l'obscurité environnante, comme si le nerf optique dans le cerveau était maintenant en contact direct avec une substance lumineuse extrêmement subtile, en mouvement perpétuel, inondant le cerveau et le système nerveux, sans l'intervention des canaux médiateurs de la rétine et du nerf optique.

Il semblait que j'avais touché accidentellement le levier d'un mécanisme inconnu, dissimulé dans la structure nerveuse extrêmement compliquée et encore inexplorée du corps, libérant un torrent jusqu'ici retenu qui, se déversant contre les régions auditives et optiques, créait la sensation de grondements, de mugissements, et de lumières mouvantes insolites, ce qui introduisait une particularité entièrement nouvelle et inattendue dans le fonctionnement normal de mon esprit, et donnait à toutes mes pensées et mes actions une apparence d'irréalité et d'anormalité. Pendant quelques jours, je pensai que je souffrais d'hallucinations, espérant que ma condition allait redevenir normale après

quelque temps. Mais, au lieu de disparaître ou même de diminuer à mesure que les jours passaient, l'anormalité se fit de plus en plus prononcée, assumant graduellement la forme d'une obsession, qui grandit en intensité en même temps que les visions lumineuses devenaient plus extravagantes et fantastiques et les sons plus forts et bizarres. La pensée terrible commença à s'emparer de mon esprit que je m'acheminais inéluctablement vers une catastrophe dont j'étais impuissant à me sauver moi-même.

Pour quelqu'un de non initié dans la science ésotérique de Koundalinî, comme je l'étais à cette époque, tout ce qui se passa par la suite présentait une apparence si anormale et contre nature que je devins extrêmement nerveux au sujet de ce qui allait en résulter. Je passais chaque minute de mon temps dans un état d'anxiété aiguë et de tension, désorienté et ne comprenant pas ce qui m'était arrivé ni pourquoi mon système fonctionnait d'une manière si complètement anormale. Je me sentais épuisé et vidé. Le jour suivant mon expérience, je perdis tout appétit, et la nourriture eut un goût de cendres dans ma bouche. Ma langue était chargée et blanche, mes yeux rougis comme jamais ils ne l'avaient été auparavant. Mon visage arborait une expression hagarde et angoissée, et mes fonctions digestives et excrétoires étaient complètement perturbées.

Je perdis mon rythme de vie régulier et me trouvai à la merci de la force nouvellement déclenchée, au sujet de laquelle j'étais complètement ignorant, et qui provoquait dans mon esprit un état de tumulte et d'agitation comme la tornade d'une tempête crée un tourbillon dans les eaux paisibles d'un lac.

Il n'y avait pas de répit dans l'afflux du courant jaillissant du siège de Koundalinî. Je pouvais le sentir bondir à travers les nerfs de mon dos et même à travers ceux qui tapissent l'avant du corps à partir des reins vers le haut. Mais le plus alarmant était la manière dont mon esprit fonctionnait et se comportait après l'incident. J'avais l'impression de regarder le monde d'un niveau plus élevé que celui d'où je le voyais auparavant. Il est extrêmement difficile d'exprimer cette condition mentale adéquatement. Tout ce que je puis dire c'est qu'il semblait que

ma faculté cognitive avait subi une transformation, et que j'éprouvais, si l'on peut dire, une sorte d'expansion mentale. Ce qui était le plus saisissant et terrifiant était le fait que le centre de conscience en moi n'était pas invariable ni stable comme il l'avait été auparavant. Il se déployait et se contractait, contrôlé d'une manière mystérieuse par le courant lumineux qui s'écoulait vers le haut depuis le plus bas. Ces élargissements et rétrécissements alternatifs engendraient en moi une foule d'effrois. A certains moments je me sentais légèrement exalté, avec un sentiment temporaire de bien-être morbide et de fin accomplie, et j'oubliais pour un temps l'anormalité de mon état, mais peu après j'étais rappelé à la conscience aiguë de ma condition critique et à nouveau oppressé par un nuage de peur. Les quelques brefs intervalles d'exaltation mentale étaient suivis par des crises de dépression bien plus prolongées et si aiguës que je devais rassembler toutes mes forces et toute ma puissance de volonté pour m'empêcher de succomber complètement à leur influence. Parfois, je me bâillonnais la bouche pour ne pas crier et, fuyant la solitude de ma chambre, je me plongeais dans la foule qui emplissait la rue afin de m'empêcher de commettre un acte désespéré.

Pendant des semaines je n'eus aucun répit. Chaque matin annonçait pour moi une nouvelle forme de terreur, une complication encore inconnue dans mon système déjà dérégulé, un plus profond accès de mélancolie ou un accroissement de l'irritabilité de mon esprit, mouvements intérieurs que je devais restreindre, pour les empêcher de me dominer complètement, en demeurant vigilant et sur mes gardes en général après une nuit complètement sans sommeil ; et après avoir supporté patiemment les supplices de la journée, je devais me préparer pour les tourments encore pires de la nuit. Un homme triomphe de difficultés insurmontables et fait face bravement à des problèmes inattendus, même écrasants, quand il peut faire fond sur sa condition mentale et physique. Mais j'avais complètement perdu confiance en mon propre esprit et mon propre corps et je vivais comme un étranger dans ma propre chair, hanté, frappé de terreur, rappelé constamment à la mémoire de la précarité de ma condition. Ma conscience était dans un tel état de flux incessant que je ne pouvais jamais savoir

comment elle allait se comporter pendant les quelques minutes à venir. Elle s'élevait et retombait comme une vague, me soulevant pendant un moment hors des griffes de la peur pour me projeter à nouveau, l'instant d'après, dans les abîmes du désespoir. Il semblait aussi que ce flot de vitalité, montant jusqu'à mon cerveau à travers l'épine dorsale et mystérieusement relié à la région entourant la base de la colonne vertébrale, jouait d'étranges tours à mon imagination. Par ailleurs j'étais incapable de l'arrêter ou d'empêcher ses effets sur mes pensées. Etais-je en train de perdre l'esprit ? Était-ce les premiers symptômes d'un désordre mental ? Cette pensée harcelante me poussait au désespoir. Ce n'était pas tant l'étrangeté extrême de mon état mental que la crainte d'une folie à ses débuts ou de quelque grave désordre du système nerveux qui m'emplissait d'une consternation croissante.

Je perdis tout sentiment d'amour pour ma femme et mes enfants. Je les avais aimés tendrement, de tout mon être. Mais la fontaine d'amour sembla se dessécher complètement en moi. On aurait dit qu'une rafale torride avait déferlé à travers chaque pore de mon corps, effaçant toute trace d'affection. Maintes et maintes fois je regardais mes enfants, essayant d'évoquer le profond sentiment que j'avais pour eux auparavant, mais en vain. Mon amour pour eux semblait être irrévocablement mort. Ils n'étaient plus pour moi que des étrangers. Pour réveiller l'émotion de tendresse dans mon cœur, je les câlinais et les caressais, leur parlais avec des mots affectueux, mais je ne réussissais jamais à éprouver cette spontanéité et cette chaleur caractéristique d'un vrai attachement. Je savais qu'ils étaient ma chair et mon sang et j'étais conscient de mon devoir envers eux. Mon jugement critique était intact, mais l'amour était mort. J'avais beau me remémorer ma mère défunte, dont je m'étais toujours souvenu avec une profonde affection, je ne ressentais pas la moindre vague de la profonde émotion que j'avais toujours éprouvée en pensant à elle. Je considérais avec abattement cette disparition contre-nature d'un sentiment si profondément enraciné, je me découvrais un homme complètement changé et mon chagrin était accru de me voir frustré de ce qui donne à la vie son plus grand charme.

J'étudiais constamment ma condition mentale avec appréhension. Quand je comparais ma nouvelle personnalité consciente avec ce qu'elle avait été auparavant, je pouvais nettement voir un changement radical. Il s'était produit une expansion qu'on ne pouvait mettre en doute. L'énergie vitale qui sustentait la flamme de l'être se déversait de manière visible à l'intérieur de mon cerveau ; cela n'était pas le cas auparavant. Cette lumière, par ailleurs, était impure et variable. La flamme ne brûlait pas avec une splendeur pure, imperceptible et stable comme dans la conscience normale. Elle brasillait et s'affaiblissait alternativement. Certainement, le champ qu'elle illuminait s'était élargi et elle éclairait maintenant un plus vaste cercle, mais elle n'était pas nette et transparente comme avant. C'était comme si je percevais le monde à travers un brouillard. Quand je regardais le ciel, j'étais incapable de faire attention à ce bel azur que j'aimais à contempler auparavant. Ma vision avait toujours été bonne et, même à ce moment-là, on ne pouvait manifestement y déceler aucun défaut. Je pouvais facilement lire les plus petits caractères et distinguer clairement les objets lointains. De toute évidence, ma vision n'avait subi aucune altération, mais il y avait quelque chose qui ne marchait pas dans la faculté cognitive. L'instrument d'enregistrement était encore en parfait état, mais il y avait quelque chose qui clochait chez l'observateur.

Chez l'homme normal, le flot du courant de la conscience est réglé avec tant de justesse que l'individu ne peut y remarquer aucune variation depuis son enfance jusqu'à sa mort. Il se connaît lui-même comme une entité consciente, un point non dimensionnel de prise de conscience localisé plus particulièrement dans la tête avec un prolongement indistinct englobant le tronc et les membres. Quand il ferme les yeux pour l'étudier attentivement, il finit par observer une présence consciente, qui est lui-même en réalité, autour de la région de la tête. Je pouvais facilement discerner même dans cette condition de bouleversement mental que le champ de conscience en moi s'était grandement élargi. Il était similaire à celui que j'avais expérimenté pendant ma première vision, mais dépouillé de toute trace du bonheur qui avait caractérisé cette expérience. Au contraire, il était morose et hanté par la peur, abattu au lieu d'être joyeux, brouillé au lieu d'être transparent et

clair. Il semblait que la concentration prolongée ait touché dans le cerveau un centre qui n'était encore que partiellement développé et qui dépendait, pour son alimentation, du flot d'énergie se ruant constamment vers le haut à partir de la région des organes reproducteurs. Le champ de conscience amplifié était à attribuer à l'ouverture de cette chambre jusqu'ici scellée, qui ne fonctionnait pour le moment qu'imparfaitement, d'abord parce qu'elle avait été ouverte de force et prématurément, et aussi parce que j'ignorais complètement comment m'ajuster à la nouvelle situation.

Pendant des semaines je me débattais contre l'humeur sombre que provoquait ma condition anormale, mais je perdais courage de plus en plus chaque jour. Mon visage devint extrêmement pâle et mon corps amaigri et faible. J'éprouvais un dégoût pour la nourriture et m'apercevais souvent que la crainte serrait mon cœur comme dans un étau dès que j'avalais une bouchée. Souvent je laissais l'assiette qui m'était servie sans y toucher ; très rapidement ma consommation totale de nourriture se réduisit, à une ou deux tasses de lait et à quelques oranges. A part cela je ne pouvais rien avaler. Je savais que je ne pourrais survivre longtemps avec un régime si insuffisant, mais je ne pouvais rien y faire. Je me consumais à l'intérieur mais n'avais aucun moyen d'apaiser ce feu. Tandis que ma consommation de nourriture était ainsi réduite de manière draconienne, ma dépense d'énergie quotidienne s'accrut énormément : mon agitation avait atteint un degré tel que je ne pouvais pas rester assis tranquillement, ne serait-ce qu'une demi-heure. Dès que je restais tranquille, mon attention était attirée irrésistiblement par l'étrange comportement de mon esprit. Immédiatement le sentiment de crainte toujours présent en moi s'intensifiait, et mon cœur se mettait à battre violemment. Je devais distraire mon attention d'une manière ou d'une autre pour m'arracher à l'horreur de ma condition.

Pour empêcher mon esprit de s'appesantir sans cesse sur son propre état, j'eus recours à la marche. Dès que je me levais le matin, tant que j'eus la force de le faire, je partais immédiatement pour une lente promenade afin de contrecarrer les effets d'une nuit sans sommeil oppressante pendant laquelle, obligé de demeurer

tranquille dans l'obscurité, j'avais été contraint d'être le spectateur impressionné du déploiement fantastique et redoutable observable intérieurement. Sur mon chemin, je rencontrais un grand nombre de personnes que je connaissais, faisant leur promenade matinale, riant et parlant en marchant. Je ne pouvais partager leur humeur joyeuse, et je les croisais en silence avec simplement une inclination de tête ou un geste de salut. Je n'avais aucun intérêt pour personne ni pour aucun sujet en ce monde. Ma propre anormalité masquait et excluait toute autre chose de mon esprit. Pendant la journée je marchais dans ma chambre ou dans les alentours, distrayant mon attention d'un objet à l'autre sans jamais lui permettre de se poser sur une chose particulière pendant longtemps. Je comptais mes pas ou je regardais le plafond ou le mur, le sol ou les objets environnants un par un, chacun pendant seulement un bref instant, essayant ainsi avec toute la force de volonté à ma disposition d'empêcher mon esprit d'atteindre un état de fixité à aucun moment. Je luttais désespérément contre mon propre esprit déréglé.

Mais pendant combien de temps ma résistance pourrait-elle durer ? Pendant combien de temps pourrais-je me sauver de la folie qui rampait vers moi ? Mon corps émacié devenait de plus en plus faible ; mes jambes vacillaient sous moi pendant que je marchais, et pourtant marcher était une nécessité si je voulais me dégager des mâchoires de la terreur qui étreignait mon cœur dès que je laissais mon esprit songer sombrement à lui-même. Ma mémoire déclinait, ma parole devint hésitante et défaillante, et l'expression angoissée s'ancra plus profondément sur mon visage. Durant les moments les plus sombres, mes sourcils se nouaient en un froncement anxieux, le front sillonné de rides et un regard égaré dans mes yeux brillants donnaient à ma figure une expression démente. Plusieurs fois par jour je me regardais dans le miroir ou je prenais mon pouls, et j'étais horrifié de voir mon état se détériorer de plus en plus. Je ne sais pas ce qui soutint ma volonté et me permit de garder même pendant les moments de terreur extrême la maîtrise de mes actes et de mes gestes.

Personne ne pouvait, ne serait-ce que soupçonner ce qui m'arrivait intérieurement. Je savais que seule une mince cloison me séparait maintenant de

l'aliénation mentale, et pourtant je ne donnais à personne aucun indice de ma condition. Je supportais l'intolérable supplice en silence, gémissant intérieurement de la triste tournure des événements, me blâmant moi-même amèrement à maintes reprises pour m'être lancé dans le surnaturel sans avoir d'abord acquis une plus complète connaissance de ce domaine et sans m'être prémuni contre les dangers et les risques du chemin.

Même dans les périodes de plus grand désespoir, et même quand j'étais proche de l'effondrement, quelque chose en moi m'empêcha de consulter un médecin. Il n'y avait pas de psychiatre au Jammou à cette époque, et même s'il y en avait eu un, je suis sûr que je ne serais pas allé le voir. Et je fis bien de m'abstenir. Le peu de connaissance des maladies que je possédais était suffisant pour que je me rende compte que mon anormalité était unique, qu'elle n'était ni purement psychique ni purement physique, mais le résultat d'une altération dans l'activité nerveuse de mon corps, qu'aucun thérapeute sur terre ne pouvait diagnostiquer ni traiter correctement. D'autre part, une seule erreur de médication dans cette condition extrêmement dangereuse, quand tout mon organisme était dans un état de complète perturbation et impossible à contrôler, aurait pu s'avérer fatale. Et les erreurs étaient inévitables étant donné la nature entièrement; obscure et non identifiable de la maladie.

Un médecin habile fonde ses observations sur les symptômes manifestes dans la maladie, et dépend pour le succès de son traitement de l'uniformité des conditions pathologiques dans un corps humain normal. Les processus physiologiques suivent un certain rythme spécifique que le corps essaye de maintenir durant toutes les circonstances ordinaires. Mais dans mon cas, puisque l'élément fondamental responsable du rythme et de l'uniformité était lui-même pour le moment dans un état de bouleversement, l'anarchie qui prévalait non seulement dans mon organisme mais aussi dans le domaine de ma pensée, que dis-je, jusque dans les profondeurs les plus cachées de mon être, ne saurait être décrite, je laisse l'imagination du lecteur tenter de la concevoir. Je ne savais pas alors ce que je vins à comprendre plus tard — qu'un mécanisme automatique, hâté

.par la pratique de la méditation, s'était soudainement mis à fonctionner avec le dessein de restructurer mon esprit pour le rendre apte à l'expression d'une conscience plus élevée et plus étendue, au moyen de processus biologiques aussi naturels et gouvernés par des lois aussi inviolables que l'évolution de l'espèce ou le développement et la naissance d'un enfant. Mais à mon grand détriment, je ne le savais pas à cette époque. Autant que je sache, ce grandiose secret de la nature n'est pas connu sur terre de nos jours, bien qu'il y ait abondante évidence pour démontrer que certaines méthodes pour traiter cette condition, quand elle était brusquement provoquée par la pratique du Hatha Yoga, étaient parfaitement connues des adeptes d'autrefois.

J'étudiais ma condition scrupuleusement de jour en jour pour m'assurer que ce que j'expérimentais était réel et non imaginaire. Comme un homme se trouvant dans une situation incroyable se pince pour s'assurer qu'il est bien éveillé et non en train de rêver, je ne manquais jamais d'étudier mes symptômes corporels pour corroborer ma condition mentale. Il serait fallacieux de présumer que j'étais la victime d'une hallucination. Les événements ultérieurs et ma condition présente excluent absolument cette possibilité. Non, la crise que je traversais n'était pas la création de ma propre imagination. Elle avait une réelle base physiologique et elle était inextricablement liée à toute la structure organique de mon corps. Toute la machinerie, depuis le cerveau jusqu'aux organes les plus insignifiants, était profondément impliquée, et il n'y avait pour moi aucune échappatoire possible à l'ouragan de forces nerveuses qui se déchaînait à travers mon organisme jour et nuit, et que j'avais déclenché inopinément par mon propre effort.

CHAPITRE IV

Durant les temps modernes il n'y a guère eu d'exemple d'individus chez qui le serpent de feu ait brûlé sans arrêt depuis le jour de l'éveil de Koundalinî jusqu'à leur dernier jour, provoquant en eux ces changements radicaux que les anciens sages de l'Inde connaissaient bien et auxquels ils faisaient fréquemment allusion. Mais qu'il y ait eu beaucoup de cas d'un type d'éveil sporadique dans lequel la *Sbakti* est active par intermittence, cela ne fait aucun doute. Les mystiques et les saints de tous les pays, qui depuis un âge tendre sont enclins à des visions transcendantes et qui entrent à certains moments dans un état d'extase, pour revenir ensuite à leur conscience normale, appartiennent à cette dernière catégorie. Les personnes douées de dons psychiques, les médiums, et tous ceux qui possèdent le pouvoir de clairvoyance, de lecture des pensées, de prédiction, et autres facultés supranormales du même genre, doivent leurs dons surprenants à l'action d'une Koundalinî éveillée, opérant de manière limitée dans la tête sans atteindre le centre le plus haut, et qui pourtant suffit à éclipser toute conscience normale. La même chose est vraie des hommes de génie chez qui l'énergie nourrit certaines régions spécifiques du cerveau, les portant à des capacités prodigieuses dans l'activité intellectuelle, littéraire ou artistique.

Dans tous les cas cités ci-dessus, soit le flot de courant vital plus puissant est si bien réglé et si circonscrit qu'il ne crée aucune perturbation dans l'organisme, soit, comme dans le cas des mystiques chez qui l'impact du courant sur le cerveau est parfois très puissant, cette condition existe depuis la naissance, si bien que le système nerveux en général y devient accoutumé depuis l'enfance, à cet âge où l'on ne se rend pas compte des variations dans la conscience, où l'on n'est pas capable de donner une signification à des phénomènes anormaux se produisant dans le corps, où l'on ignore le sens de la peur. Mais même dans ces conditions, ce

type d'individus a souvent à affronter maintes crises et à supporter des souffrances et des tourments peu communs avant d'acquérir un état d'esprit stable et paisible, et avant d'être à même d'étudier et d'exprimer dans sa totalité l'expérience qui les marque comme une classe d'êtres à part, différents du commun des mortels. Les individus appartenant à ces catégories, exception faite des mystiques, ne perçoivent pas la luminosité et le mouvement des courants nerveux, sauf dans des cas exceptionnels, étant donné que le flot d'énergie vitale est trop limité pour créer des effets surnaturels. Par ailleurs, comme ce flot fait partie intégrante de l'organisme depuis l'enfance, il devient un trait inhérent à la personnalité de ces individus.

Les livres de vulgarisation sur le Yoga que j'avais lus des années auparavant ne contenaient aucune indication concernant une transformation si anormale et une expérience si traumatisante. Leurs savants auteurs se confinaient dans la description de postures et de méthodes variées, toutes empruntées à d'anciens écrits sur le sujet. Peu d'entre eux prétendaient parler d'expérience et tous étaient pleins de zèle pour enseigner aux autres ce qu'ils n'avaient jamais appris eux-mêmes. Certains de ces livres contenaient une mention rapide du Koundalinî-Yoga. Une ou deux pages, ou un bref chapitre était tout ce que les auteurs considéraient suffisant pour décrire cette forme de Yoga la plus difficile et la moins connue. Il était affirmé que Koundalinî représente l'énergie vitale cosmique demeurant latente dans le corps humain, enroulée à la base de la colonne vertébrale, un peu au-dessous des organes sexuels, pareille à un serpent, profondément endormie et fermant de sa bouche l'ouverture de la Souchoumnâ, le conduit fin comme un cheveu qui s'élève à travers la colonne vertébrale jusqu'au centre de la conscience qui se trouve au sommet de la tête. Quand on la fait se redresser, Koundalinî, disaient-ils, s'élève à travers la Souchoumnâ comme un éclair, entraînant avec elle l'énergie vitale du corps, et tandis que pendant ce temps le corps devient froid et sans vie, avec cessation complète ou partielle de ses fonctions vitales, Koundalinî rejoint son époux divin Shiva dans le dernier ou septième centre, qui se trouve dans le cerveau. Au cours de ce processus, l'être

incarné, libéré de la prison physique, entre dans une condition d'extase connue sous le nom de *Samâdhi*, et se révèle à lui-même immortel, inondé de félicité, et *un* avec la Conscience suprême omniprésente. Seulement dans un ou deux de ces écrits se trouvaient de vagues allusions aux dangers que l'on pouvait rencontrer dans cette voie. La nature de ces dangers et les méthodes possibles pour les prévenir ou les surmonter n'étaient pas expliquées par les auteurs.

A partir des vagues notions que j'avais ramassées dans ces livres ou que je m'étais formées à la suite de discussions ou de causeries sur le Yoga, il n'était que naturel d'inférer que la condition anormale que j'avais attirée sur moi était le résultat direct de ma méditation. L'expérience que j'avais correspondait, à tous égards, aux descriptions de l'état extatique qu'en donnaient ceux qui avaient eux-mêmes atteint cette condition ; il n'y avait, par conséquent, aucune raison pour moi de douter de la validité ni de la possibilité de ma vision. Il était impossible de mettre en doute les sons que j'avais entendus et la lumière que j'avais perçue. Par-dessus tout, il était certainement impossible de mettre en doute la transformation de ma propre conscience, qui était l'aspect de moi-même le plus proche et le plus intime, transformation que j'avais vécue plus d'une fois, et dont la mémoire était si forte qu'elle ne pouvait jamais être effacée ou méprise pour quelque autre condition. Ce ne pouvait pas être une simple création de mon imagination, parce que, durant la vision, je possédais encore la capacité de comparer entre Tétât de conscience amplifié et l'état normal, et lorsque la vision commençait à s'affaiblir, je pouvais percevoir le resserrement qui se produisait. C'était indubitablement une expérience vraie, et elle avait été décrite, avec toute la puissance d'expression à leur disposition, par des mystiques et des saints du monde entier. Mais mon cas s'écartait et se distinguait nettement du type habituel de vision par une particularité : cette sensation tout à fait extraordinaire à la base de la colonne vertébrale suivie par un flot de courant lumineux s'écoulant à travers la colonne vertébrale jusque dans la tête. Cet aspect de l'étrange expérience correspondait avec les phénomènes associés à l'éveil de Koundalinî, et par conséquent je ne pouvais pas être dans l'erreur en supposant que j'avais, sans le

vouloir, éveillé le serpent lové, et en concluant que les perturbations profondes dans mon système nerveux et l'état extraordinaire mais effrayant dans lequel je me trouvais, était d'une manière ou d'une autre à attribuer à cette cause.

Je ne parlai à personne de mon état, excepté à mon beau-frère, qui vint au Jammou à cette époque pour un bref voyage d'affaires. Il était beaucoup plus âgé que moi et m'aimait comme un fils. Je lui parlai sans aucune réserve, conscient de son affection profonde pour moi. Il avait lui-même pratiqué la méditation pendant de nombreuses années sous la direction d'un maître qui prétendait connaître le Koundalinî-Yoga. De nature noble et franche, il me racontait souvent ses propres expériences, avec la simplicité d'un enfant, cherchant confirmation de ma part aux résultats qu'il avait atteints par ses efforts. Sans la moindre prétention à connaître ce sujet, il me donna chaque bribe d'information qu'il possédait, et en un sens contribua à me sauver la vie. Ma femme ignorait tout de la lutte mortelle dans laquelle j'étais engagé, mais, alarmée par mon étrange comportement, mon manque d'appétit, mes troubles physiques, mes marches continuelles, et par-dessus tout par le nuage d'angoisse et de morosité jamais dissipée qui obscurcissait mon visage, elle me conseillait sans cesse de consulter un docteur, et veillait sur moi constamment, jour et nuit, folle d'anxiété.

Mon beau-frère ne pouvait pas saisir le sens de ce que je lui racontais, mais il dit que son gourou avait une fois remarqué que si, par erreur, Koundalinî était éveillée par n'importe quelle nâdî (nerf) autre que Souchoumnâ, il y avait de très grands risques de troubles psychiques et physiques graves, aboutissant à l'infirmité permanente, à la folie ou à la mort. C'était en particulier le cas, avait dit ce maître, si l'éveil se produisait à travers *Pingalâ*, du côté droit de la colonne vertébrale : en ce cas, l'infortuné est littéralement brûlé à mort par une chaleur interne excessive, qui ne peut être maîtrisée par aucun moyen extérieur. J'étais horrifié par cette affirmation et, en désespoir de cause, j'allai consulter un ascète du Cachemire, très savant, qui était venu passer l'hiver au Jammou. Il m'écouta avec patience et me dit que l'expérience que j'avais traversée ne pouvait en aucun cas être due à l'éveil de la puissance du serpent, puisque celle-ci était toujours

béatifique et ne pouvait être associée à aucun facteur capable de causer des maladies ou des troubles mentaux. Il suggéra une autre explication macabre, tirée de ce qu'il avait entendu dire par son maître ou trouvé dans quelque ancien texte ; selon lui, ma maladie était probablement due à la malfaisance d'esprits malins, de fantômes hostiles qui parsèment le chemin des Yoguins, et il me prescrivit une décoction, que je ne pris jamais.

Sur le conseil de quelqu'un d'autre, je jetai un coup d'œil sur deux livres consacrés au Koundalinî-Yoga, traductions en anglais d'anciens textes sanscrits. Je n'étais pas capable de lire, ne serait-ce qu'une seule page attentivement, car l'entreprise impliquait une fixation de l'attention que je ne pouvais maintenir. Le moindre effort aggravait immédiatement ma condition en accroissant le flux d'énergie nouvelle dans le cerveau, ce qui ajoutait à ma terreur et à ma souffrance. Je ne fis que parcourir ces livres, lisant une ligne par-ci et un paragraphe par-là. La description des symptômes qui suivaient l'éveil corroborait ma propre expérience, et affermit ma conviction que j'avais éveillé l'énergie vitale dormante en moi ; mais quant à savoir si les affres du corps et de l'esprit que j'éprouvais étaient un résultat inévitable de l'éveil ou bien si j'avais fait monter l'énergie par un mauvais canal, je ne pouvais arriver à aucune certitude. Il y avait, cependant, une injonction, formulée très brièvement, sur laquelle je tombais — que l'on appelle cela hasard ou providence divine — dans cette masse énorme d'informations parcourue si rapidement. Il y était dit que pendant la durée de la pratique le disciple ne doit pas rester l'estomac vide, mais doit prendre un repas léger toutes les trois heures. Ce bref conseil, qui devait traverser mon esprit en un moment des plus critiques, quand je vacillais entre la vie et la mort et avais perdu le moindre espoir de survivre, devait me sauver la vie, et continue de le faire jusqu'à ce jour.

A cette époque je ne fis pas attention à cette indication d'une grande portée, basée sur l'expérience d'innombrables hommes, dont beaucoup probablement avaient perdu la vie dans leur tentative d'éveiller le serpent, indication transmise d'âge en âge pour guider les novices. Même si je m'étais efforcé de mon mieux à l'appliquer, je n'aurais pu suivre cet avis à ce moment-là, car la nourriture me

répugnait tellement que mon estomac se révoltait rien que d'y penser. Je me consumais dans toutes les fibres de mon corps tandis que mon esprit, flottant comme un ballon, bondissait et retombait et errait en tous sens, incapable de demeurer en place un seul instant.

Chaque fois que mon esprit se retournait vers lui-même, je me surprenais toujours à fixer avec une panique grandissante la luminosité supraterrrestre qui emplissait ma tête, tournoyant et formant des remous comme un formidable tourbillon ; je la voyais se réfléchir même dans l'obscurité complète de ma chambre pendant les heures de la nuit qui s'écoulaient si lentement. Il n'était pas rare qu'elle assume des formes et des configurations horribles, comme si des visages sataniques ricanaient et des statures inhumaines gesticulaient devant moi dans le noir. Cela se reproduisit nuit après nuit pendant des mois, affaiblissant ma volonté et sapant ma résistance jusqu'à ce que je me sente incapable de supporter cette affreuse épreuve plus longtemps, certain qu'à n'importe quel moment j'allais succomber à l'horreur qui me poursuivait sans merci, et que, perdant tout espoir de vivre et tout bon sens, j'allais me précipiter hors de la chambre comme un fou délirant. Mais je persistais, déterminé à tenir bon aussi longtemps qu'il me resterait un vestige de volonté, résolu à renoncer à la vie au premier signe de la débâcle plutôt que de me laisser sombrer dans l'effroyable désert de la folie.

Quand il faisait jour j'attendais la nuit avec impatience et pendant la nuit, je priaï avec ferveur pour que vienne le jour. Comme le temps passait, l'espoir en moi s'amenuisa et le désespoir me saisit. Il n'y avait pas de relâche à ma tension, ni d'apaisement dans la peur qui me hantait sans cesse, ni le moindre répit dans l'impétuosité du torrent de feu qui se précipitait à travers mes nerfs et se déversait dans mon cerveau à l'agonie.

D'autre part, comme ma vitalité déclinait à la suite des jeûnes, et comme ma résistance faiblissait, la maladie s'aggrava à tel point que je m'attendais à la fin à tout moment.

J'étais dans cet état d'esprit quand survint le saint festival de Shivarâtrî ou « nuit de Shiva », vers la fin du mois de février. Ma femme, comme elle avait coutume chaque année, n'avait pas épargné sa peine pour préparer pour cette occasion des mets délicieux, et elle insista gentiment pour que je partage, moi aussi, cette nourriture. Pour ne pas la décevoir et jeter un voile de tristesse sur son esprit déjà empli d'anxiété, j'acquiesçai et me forçai à avaler quelques morceaux, puis je renonçai et me lavai les mains.

Immédiatement j'eus, au creux de l'estomac, la sensation de couler à pic, un puissant flot d'énergie s'élança vers ma tête, je me sentis soulevé de plus en plus haut, ma conscience se déployant de manière terrifiante, tandis qu'un effroi insoutenable m'étreignait de toutes parts. Je fus pris d'un vertige, en proie à l'impression de tourner, cependant que mes mains et mes pieds devenaient froids comme de la glace, comme si toute la chaleur s'écoulait d'eux pour alimenter, dans ma tête, la vapeur ardente qui s'était élevée à travers le cordon médullaire, semblable à une rafale chargée de flammes se dégageant soudain d'une fournaise, et qui maintenant, agissant comme un poison sur le cerveau, me frappait d'engourdissement. Je succombais à l'étourdissement et à la défaillance.

Je me relevai en titubant et me traînai lourdement vers le lit dans la chambre voisine. Avec des mains tremblantes je soulevai la couverture et me glissai dans le lit, essayant de m'étendre dans une position confortable. Mais j'étais dans un état terrible, brûlant intérieurement de la tête aux pieds, extérieurement froid comme de la glace, et frissonnant comme si j'avais été saisi d'un accès de fièvre. Je pris mon pouls : il battait follement et mon cœur cognait furieusement sous mes côtes, son martèlement m'était distinctement audible. Mais ce qui m'horrifiait était l'intensité des courants embrasés qui se ruaient à travers mon corps, pénétrant chaque partie et chaque organe. Mon cerveau travaillait désespérément, incapable de donner de la cohérence à mes pensées affolées. Appeler un docteur pour le consulte! dans une maladie si inouïe eût été un simple gaspillage d'énergie. Sa première pensée, en entendant mes symptômes serait de m'envoyer dans un asile d'aliénés. Il était vain de ma part de chercher du secours de quelque bord que ce

fût pour un mal de ce genre. Que pouvais-je faire pour m'arracher à cette torture ? Se pouvait-il que dans mon état antérieur à demi-mort d'inanition, où je subsistais seulement grâce à quelques oranges et un peu de lait, le courant ne pouvait pas atteindre une intensité aussi redoutable qu'il venait de le faire maintenant, à la suite de l'ingestion d'un peu de nourriture solide ? Comment pouvais-je m'arracher à cela ? Où pouvais-je aller pour échapper à la fournaise qui faisait rage en moi ?

La chaleur grandissait à chaque instant, causant une douleur si intolérable que je me tordais et me roulais dans tous les sens tandis que des ruisseaux de transpiration froide couvraient mon visage et mes mains. Mais la chaleur n'en continuait pas moins à augmenter et bientôt il me sembla que d'innombrables aiguilles chauffées au rouge transperçaient tout mon corps, brûlant et grillant les organes et les tissus comme l'auraient fait des étincelles volantes. C'était un supplice si atroce, que je serrai les poings et me mordis les lèvres pour m'empêcher de bondir hors du lit et de crier de toutes mes forces. Le battement de mon cœur accéléra de manière vertigineuse, arrivant à une telle violence convulsive que je pensai qu'il allait forcément ou s'arrêter ou éclater. La chair et le sang ne pouvaient pas soutenir une telle surtension sans lâcher le coup à tout moment. On pouvait aisément se rendre compte que le corps essayait vaillamment de lutter contre le poison virulent qui s'engouffrait à travers les nerfs et se déversait dans le cerveau. Mais le combat était si inégal et la furie déchaînée dans mon organisme si implacable qu'il n'y avait aucun doute sur ce qu'allait être l'issue. Il y avait des perturbations effrayantes dans tous mes organes, chacune si alarmante et si douloureuse que je me demande comment je parvins à rester maître de moi-même sous cet assaut. Tout l'organisme au délicat équilibre était en feu, se consumant complètement sous le souffle cuisant qui déferlait à l'intérieur. Je savais que j'étais en train de mourir et que mon cœur ne pourrait pas supporter longtemps cet effort fantastique. Ma gorge était desséchée et chaque parcelle de mon corps embrasée et brûlante, mais je ne pouvais rien faire pour soulager cette affreuse souffrance. Si une rivière ou un puits s'étaient trouvés à proximité, j'aurais sauté dans les profondeurs rafraîchissantes de leurs eaux, préférant la mort

à ce que j'endurais. Mais il n'y avait pas de puits et la rivière était à près d'un kilomètre de distance. Je fis un grand effort pour me lever, tout en tremblant, avec l'idée de verser quelques baquets d'eau froide sur ma tête pour tenter d'apaiser la chaleur épouvantable. Mais, à ce moment, mes yeux tombèrent sur ma plus jeune fille, Raguina, reposant sur le lit voisin tout éveillée, observant mes mouvements fiévreux avec des yeux écarquillés par l'anxiété. Avec le peu de raison qui me restait, je compris que le moindre mouvement insolite de ma part à ce moment-là serait suffisant pour la faire éclater en sanglots et que, si je me mettais à déverser de l'eau sur mon corps à cette heure indue, à la fois elle et sa mère, qui s'activait dans la cuisine, toutes deux en mourraient presque de peur. Cette pensée me retint et je décidai de souffrir l'agonie intérieure jusqu'à la fin, qui ne pouvait plus tarder.

Qu'est-ce qui m'était arrivé tout à coup ? Quel pouvoir diabolique d'un monde infernal me tenait dans sa poigne inflexible ?

Etais-je voué à mourir de cette manière détestable, laissant un cadavre aux membres et au visage noircis, pour que les gens se demandent quelle horreur inconnue s'était abattue sur moi comme châtiment des crimes commis dans une vie précédente ?

Je fouaillai mon cerveau éperdu, le pressurant en quête d'un moyen d'évasion, mais ne rencontrai que désespoir absolu dans toutes les directions. Cet effort m'épuisait et je me sentis sombrer, faiblement conscient de la bouillonnante mer de souffrance dans laquelle je me noyais. J'essayai avec acharnement de sortir de ma torpeur, mais seulement pour m'y enfoncer à nouveau, assommé par un supplice qu'il était au-dessus de mes forces de supporter. Au bout d'un certain temps, avec un soudain inexplicable retour de forces qui était le premier signe de la venue du délire, je revins à la vie avec seulement une parcelle de jugement sain qui me restait, Dieu seul sait comment, juste assez pour m'empêcher de succomber complètement à des actes de folie ou de violence contre moi-même.

Tirant la couverture par-dessus mon visage, je m'étendis de tout mon long sur le lit, brûlant dans chaque fibre de mon corps, comme si j'étais cinglé par une pluie

ardente d'aiguilles rougies au feu transperçant ma peau. A cet instant, une idée effrayante me vint à l'esprit. Se pouvait-il que j'eusse éveillé Koundalinî à travers *Pingalâ*, le canal solaire qui contrôle la circulation de la chaleur dans le corps et est situé du côté droit de Souchoumnâ ? Si c'était le cas, j'étais condamné, pensai-je avec désespoir, et comme par dispensation divine l'idée jaillit dans mon cerveau de faire une tentative de la dernière minute pour sortir de sa léthargie *Idâ*, le canal lunaire sur le côté gauche, et le porter à l'activité, pour neutraliser la brûlure et les terribles conséquences du feu qui me dévorait intérieurement. Le vertige faisait vaciller mon esprit, et mes sens étaient engourdis par la douleur, mais avec toute la force de volonté qui restait encore en mon pouvoir, j'amenai mon attention à se porter du côté gauche du siège de Koundalinî, et j'essayai de forcer un courant froid imaginaire à monter le long du centre de la colonne vertébrale. Dans cet état d'agonie et d'épuisement où ma conscience dépassa ses limites de manière extraordinaire, je sentis distinctement la localisation du courant nerveux et fit un effort mental intense pour dériver son cours et l'amener dans le canal central. Alors, comme attendant le moment destiné, un miracle se produisit.

Il y eut un son comme le claquement d'un tendon nerveux et instantanément un filet argenté se faufila en zigzag à travers la colonne vertébrale, exactement comme le mouvement sinueux d'un serpent blanc prenant la fuite ; son essor rapide fit pleuvoir une ondée resplendissante d'énergie vitale lumineuse se déversant en cascade dans mon cerveau, emplissant ma tête d'un éclat béatifique au Heu de la flamme qui m'avait torturé pendant les trois dernières heures. Complètement saisi de surprise à cette soudaine transformation du courant embrasé qui, l'instant d'avant, bondissait à travers tout le réseau de mon système nerveux, et transporté de joie par la cessation de la douleur, je demurai absolument tranquille et sans mouvements pour quelque temps, jouissant du bonheur de ce soulagement, l'esprit submergé par l'émotion, n'arrivant pas à croire que j'étais vraiment libéré de l'horreur. L'agonie que j'avais vécue pendant cette période terrible m'avait mis au supplice et épuisé presque jusqu'à l'effondrement,

de sorte que je tombai immédiatement endormi, baignant dans la lumière, et pour la première fois après des semaines d'angoisse, je sentis le doux embrassement d'un sommeil paisible.

Comme si j'étais brusquement tiré de mon assoupissement je m'éveillai après environ une heure. Le jet de lumière se déversait encore dans mon cerveau, ma tête était claire, mon cœur et mon poulx avaient cessé de battre follement, les sensations de brûlure et la peur s'étaient presque évanouies ; mais ma gorge était encore sèche, ma bouche altérée de soif, et je me sentais dans un état d'épuisement extrême, comme si toute mon énergie s'était écoulé hors de moi. Juste à ce moment-là une autre idée me traversa l'esprit, comme suggérée par une intelligence invisible, et je reçus avec une puissance irrésistible la direction de manger quelque chose immédiatement. Je fis signe à ma femme, qui, comme d'habitude, était allongée sur son lit sans dormir, surveillant anxieusement tous mes mouvements, de m'apporter une tasse de lait et un peu de pain. Prise au dépourvu par cette inhabituelle demande à une heure indue, elle hésita un moment, puis s'exécuta sans mot dire. Je mangeai le pain, l'avalant avec difficulté en l'humectant de lait et immédiatement je tombai endormi à nouveau.

Je m'éveillai à nouveau après deux heures, grandement revigoré par le sommeil. Ma tête était encore emplie d'une luminescence radieuse, et à ma surprise, dans cet état de conscience intensifié et clair je pouvais percevoir nettement une langue de la flamme dorée qui fouillait mon estomac pour y chercher la nourriture et qui se déplaçait autour des nerfs qui le tapissaient. Je pris quelques bouchées de pain et une autre tasse de lait, et tout de suite j'éprouvais que le halo dans ma tête se contractait et qu'une plus grande langue de flamme léchait mon estomac, comme si une partie du ruissellement d'énergie affluant vers mon cerveau était détourné vers la région gastrique pour activer le processus de digestion. Je demeurais éveillé, muet d'étonnement, observant cette lueur vivante qui se déplaçait de-ci delà à travers tout l'appareil digestif, caressant les intestins et le foie, tandis qu'un autre flot lumineux se déversait dans les reins et dans le cœur. Je me pinçai pour m'assurer que je ne rêvais pas ou ne dormais pas,

absolument confondu par ce à quoi j'assistai dans mon propre corps, et complètement impuissant à influencer d'aucune façon sur le débit ou les mouvements du courant. Mais contrairement à l'expérience insupportable d'avant, je n'éprouvais maintenant aucun malaise ; tout ce que je sentais était une douce et apaisante chaleur circulant à travers mon corps en même temps que le courant se propageait de point en point. Je suivais attentivement ce jeu merveilleux en silence, tout mon être débordant d'une gratitude sans limite envers l'Invisible pour cette délivrance de justesse d'un destin affreux ; et une nouvelle assurance commença à se former dans mon esprit que le serpent de feu était réellement à l'œuvre maintenant dans mon corps épuisé et éprouvé ; et que j'étais sauvé.

CHAPITRE V

Arrivé à ce point, tout en priant d'être excusé pour une petite digression dans le fil principal de ma narration, je tiens à préciser que je n'ai pas l'intention d'infliger au lecteur l'histoire des événements variés de ma vie, alors que j'ai déjà trop abusé de sa patience. Mais si je suis obligé de m'embarquer dans une aventure de ce genre, c'est qu'autrement l'extraordinaire changement qui se produisit en moi quand j'avais quarante-six ans n'apparaîtrait pas sous son jour véritable, et perdrait l'immense valeur scientifique qu'à mon avis il possède, et que le dessein de cet ouvrage est d'établir. C'est dans le but d'aider l'enquête scientifique dans le domaine si sujet à caution du surnaturel, que je me suis permis de relater, dans le cadre de cet ouvrage d'introduction, uniquement les incidents de ma vie qui ont eu un impact direct sur le dénouement et sans lesquels l'investigation scientifique de cette culmination unique ne serait pas possible.

J'ai hésité pendant près de vingt ans à m'ouvrir au public de cette expérience, tout d'abord parce que je voulais moi-même éliminer tout doute au sujet de ma propre condition, et ensuite, parce que je répugnais à m'exposer aux critiques de mes amis bien intentionnés et aux moqueries de mes adversaires. Le récit qu'il me fallait faire était si éloigné de l'ordinaire et si plein d'épisodes étranges que je doutais fortement qu'il puisse être accepté comme l'exposé véridique d'une expérience qui, étant donné son extrême rareté, est toujours restée enveloppée de mystère depuis les temps immémoriaux. Je pensais qu'il ne pouvait y avoir que quelques personnes qui ajouteraient foi du premier coup à ce que je devais raconter au sujet de ce phénomène bizarre, mais le besoin de révéler la vérité cachée l'emporta finalement. Je sais qu'en publiant ce livre je m'expose aux critiques venant de milieux variés, et en particulier émanant de ceux qui devraient le plus s'intéresser à la question. Je pense aux hommes de science d'une part et aux

hommes de foi de l'autre, dont certains, au lieu de saisir la chance de réconciliation présentement offerte, traiteront vraisemblablement ce témoignage comme un empiétement sur la chasse gardée de leurs opinions et de leurs vues idolâtrées, oubliant que la vérité est une entité qui s'enrichit dans l'adversité et se fortifie par l'opposition.

Je sais tout cela, mais je cède à un besoin irrépessible, qui apparut dans mon esprit peu après que s'y instaure la condition anormale ; ce besoin, qui depuis ce moment-là ne m'a jamais complètement quitté, réclamait une vaste publicité pour mon expérience comme première étape menant à une recherche organisée, devenue opportune à l'époque actuelle, dans toutes les manifestations du supraconscient ; c'est parce que je cède à ce besoin que je me suis attelé à la tâche de récapituler les incidents de ma vie se rapportant à ce domaine, pour rendre compréhensible et cohérent le surprenant aboutissement. Cet aboutissement, bien que la potentialité en existe comme un don naturel chez une certaine catégorie d'êtres humains, a jusqu'ici échappé à tout effort cherchant à le cerner. J'ai essayé, en même temps, d'attirer l'attention sur les conditions mentales et physiologiques qui précèdent la manifestation de possibilités hors de la normale chez l'homme. Ces transformations mentales et physiologiques possèdent une ressemblance essentielle, bien qu'elles diffèrent dans le détail, avec les autres phénomènes de ce type connus dans le passé. Les manifestations accompagnant l'éveil de Koundalinî sont de nos jours aussi peu connues que le contenu d'une lettre cachetée, en dehors de quelques rares exceptions. S'il n'en était ainsi, le monde se rendrait compte que mes expériences n'ont en fait rien de singulier, comme l'établiront peut-être dans le futur d'autres constatations d'expériences similaires, pour lesquelles le travail présent contribuera peut-être à créer les conditions nécessaires.

En dehors de réactions physiologiques anormales et de l'existence de courants vitaux lumineux dans mon corps se comportant de manière extraordinaire, et entraînant infailliblement dans leur sillage, pour des sujets non initiés et non préparés comme moi, une foule de terreurs, il n'y a rien dans mon expérience qui

approche même de loin les phénomènes sinistres et entièrement anormaux attestés par les médiums professionnels et autres personnes s'occupant de métapsychique. Ce qui me fit hésiter à la soumettre au public est le caractère unique du phénomène ; ni il ne se conforme aux manifestations connues observées par les médiums, ni il ne semble similaire aux expériences rapportées par les mystiques ou saints fameux de l'Orient ou de l'Occident. Sa particularité réside dans le fait que dans son ensemble, le phénomène représente la tentative d'une force vitale du corps humain, jusqu'ici méconnue, mais susceptible d'être mise en branle par des efforts volontaires, de modeler l'appareil psychophysiologique d'un homme et de lui faire atteindre une faculté de sensibilité à des états de conscience non perceptibles auparavant par cet individu en temps normal. C'est cet aspect particulier de mon expérience extraordinaire qui la rend remarquable et mérite l'attention des milieux s'intéressant au supranormal et cherchant à sonder la base physiologique des phénomènes psychiques supra-organiques.

C'est un fait indéniable que la quête de l'inconnu était un trait aussi caractéristique des anciennes civilisations que de la nôtre. Il y avait une recherche systématique du spirituel et du surnaturel et une soif aussi forte que maintenant chez d'innombrables gens d'acquérir des pouvoirs surnaturels et de déchirer le voile qui cache ce qui est au-delà de nos perceptions. Mais, soit parce que les temps n'étaient pas mûrs pour un dévoilement complet du mystère, soit parce que l'esprit humain se complaît à garder la science qui traite exclusivement de sa propre nature, enveloppée d'incertitude, de peur et de superstition, les découvertes faites dans ce domaine constituaient le secret jalousement gardé d'une élite. Il n'y a pas l'ombre d'un doute que pour les anciens adeptes, en Inde, en Chine ou en Egypte, le culte de Koundalinî était davantage connu qu'il ne l'est des plus grands penseurs d'aujourd'hui. Sur la base de ma propre expérience je puis affirmer sans hésitation que le phénomène du courant resplendissant, sa circulation à travers les nerfs, les méthodes d'éveiller la Puissance, le régime à suivre, les précautions à prendre, et le rôle joué par les organes reproducteurs, étaient dans une certaine mesure connus par les experts, comme en témoignent les écrits anciens, ou

comme on peut s'en rendre compte, même en l'absence d'écrits, d'après la nature des rituels accomplis par les initiés. Ces experts, à cause du caractère dangereux de l'expérimentation, des facteurs héréditaires impliqués, et des qualifications mentales et physiques requises, ne pouvaient être qu'en petit nombre.

Il faut reconnaître d'emblée, pour éviter tout malentendu, que le culte de Koundalinî n'était pas la seule voie par laquelle les Anciens approchèrent le domaine difficile à atteindre du surnaturel. Il existait en même temps d'autres croyances, écoles, et systèmes traitant du mystérieux et du surnaturel. Comme cela se produit même de nos jours, les tenants des sectes variées ont dû essayer de s'entre-déchirer, rabaissant les méthodes de leurs rivaux et prônant les leurs. L'existence de cette guerre continuelle, évidemment, n'a pu que porter préjudice à l'acceptance générale du système ayant trait à Koundalinî ; par conséquent ce système a dû être relégué à l'arrière-plan, en particulier à cause du régime physique rigide, de la grandeur du risque, et enfin, surtout, à cause de la rareté d'un accomplissement réussi ; à la longue, ce système fut enseveli dans le fatras des croyances tombées en désuétude. On peut aussi affirmer, sans crainte de se contredire, que l'essor de toutes les grandes religions du monde, en dépit du fait que chacune d'elles est enracinée inextricablement dans le terrain préparé et humecté par ce culte préhistorique, n'a pas peu contribué à éclipser la foi en Koundalinî en tant que système établi et prestigieux de discipline mentale et physique élaboré pour accéder à la réalité transcendante. Ce système, pourtant, continue à exister en Inde d'une manière purement formelle, dépouillé de son importance et de son influence antérieures, mais conservant encore une grande part de la fascination qu'il exerçait autrefois sur les chercheurs aspirant à atteindre l'Invisible.

Il est évident que toutes les religions, toutes les croyances, toutes les sectes, y compris même les cultes sanglants des populations sauvages et les pratiques de torture de soi-même et d'auto-mutilation qui se sont poursuivies jusqu'à une époque récente, doivent leur origine à l'existence d'un besoin, profondément enraciné dans la nature humaine, et qui s'exprime d'innombrables manières, saines

ou malsaines. Ce besoin a été constamment présent en l'homme tout au long de son évolution, depuis la condition la plus primitive jusqu'à son état actuel. Le désir de résoudre l'énigme de l'existence, la soif d'expériences suprasensorielles, la volonté d'établir un contact avec les forces cachées de la nature ou d'obtenir des pouvoirs supranormaux, sont des aspirations présentes dans maints esprits, où elles exercent une influence prédominante et irrésistible; et elles ne sont rien d'autre qu'un mode d'expression de cette impulsion encore incomplètement comprise mais combien puissante, qui s'élève des profondeurs de l'être, et qui se manifeste comme partie intégrante de la personnalité, impulsion souvent discernable dans les pensées et les actions des gens dès leur âge le plus tendre.

Toutes les pratiques religieuses, tous les modes d'adoration, toutes les méthodes de développement spirituel, et toutes les doctrines ésotériques qui d'une manière ou d'une autre, fournissent une voie de communication avec le suprasensible, le divin ou l'occulte, ou qui offrent une ouverture permettant d'explorer le mystère de l'être, sont tous des moyens, effectifs ou déficients, destinés à satisfaire ce besoin profond et universellement présent. Ils peuvent prendre la forme d'exécrables sacrifices sanglants, de blessures béantes infligées à soi-même, de la cécité qu'il s'est lui-même imposée de l'ascète qui regarde fixement le soleil, du supplice continu du fakir sur son lit de clous, de psalmodies d'hymnes mélodieux, de récitation de prières, de prosternations pleines d'adoration fervente, de disciplines de Yoga, ou de n'importe quel autre exercice spirituel ; le but invariablement est la réalité occulte, mystérieuse, suprasensible, qu'elle assume un aspect divin, démoniaque ou spirituel.

Depuis le tout commencement, ce besoin s'est exprimé en une infinie variété de croyances et de fois religieuses, de superstitions et de tabous, dont on peut trouver la trace jusque dans les époques les plus reculées de l'existence de l'homme. La tendance à prêter de l'intelligence aux forces inanimées de la nature et à reconnaître aux esprits des décédés la capacité d'une existence se prolongeant au-delà de la mort, est caractéristique de la mentalité primitive, tandis que l'effort de l'homme civilisé est d'inférer la présence d'un Dieu tout-puissant et de lui offrir

son adoration ; mais les deux attitudes proviennent de la même source et doivent leur existence à la présence, dans l'organisme humain, d'un mécanisme extrêmement compliqué et difficile à localiser, que les anciens savants indiens appelaient Koundalinî.

Que le but soit l'expérience religieuse, la communication avec les esprits désincarnés, la vision de la réalité, la libération de l'âme, les dons de clairvoyance ou de prophétie, la capacité d'influencer les foules, le succès dans des entreprises profanes par des moyens surnaturels, ou n'importe quel autre objectif mondain ou supramondain en relation avec la puissance occulte ou divine, le désir jaillit de la même source psychosomatique, est un rameau ou une branche du même arbre profondément enraciné. Koundalinî est un dispositif aussi naturel et efficace pour l'obtention d'états de conscience plus élevés et pour l'expérience transcendante que le système reproducteur est un efficace artifice de la nature pour la perpétuation de la race. La contiguïté des deux systèmes dans le corps est un agencement doué d'une finalité spécifique, car la tendance évolutive d'une part et, d'autre part, le degré d'évolution atteint dans le cours de ses transformations par l'organisme parental, ne peuvent être transmis et perpétués qu'à travers la semence.

Les hommes n'ont jamais été capables de comprendre la compétence exceptionnelle qu'un homme de génie apporte à ses créations intellectuelles ou manuelles ; ils sont encore moins capables de se faire une idée de la condition mentale d'un mystique en extase. Le premier, complètement absorbé par son problème ou son ouvrage, et le second, ravi dans la contemplation d'une manifestation intérieure béatifique ou d'un objet d'adoration extérieur, arrachés au monde pendant ce temps et transportés dans un état plus attirant, représentent une énigme pour l'observateur objectif. Pour résoudre cette énigme il est nécessaire d'inspecter soigneusement la structure de l'organisme humain afin de localiser la source cachée d'où le cerveau, dans ces états d'extrême absorption, tire la sustentation nécessaire pour maintenir une activité d'un très haut niveau pendant de longues périodes. La nature complètement isolée de la conscience individuelle,

causée par l'opération séparatrice de l'ego, rend impossible à tout homme de jeter un regard dans la chambre fermée à clef de l'esprit d'un autre, fût-ce celui de son meilleur ami ou de son plus proche parent. Cette complète inaccessibilité d'un esprit à l'autre a engendré certaines idées fausses très répandues, et il faudra longtemps pour en débarrasser la pensée humaine.

L'homme ordinaire, quand il étudie un génie, un mystique, ou un médium, est enclin à présumer, à cause de son incapacité à pénétrer leur esprit comme il perçoit le sien, qu'ils sont des entités conscientes pareilles à lui-même, avec la seule différence que l'autre a plus d'intelligence et d'habileté à manier la plume ou le pinceau ou le ciseau, qu'il a une plus grande capacité d'attention soutenue et d'application, ou encore un œil plus observateur ; l'autre, suppose-t-il, a plus d'amour et de dévotion pour la divinité, une plus grande maîtrise de ses passions et de ses appétits, une plus grande aptitude au sacrifice ; l'autre, assume-t-il, est lié par un lien incompréhensible aux esprits des autres ou aux forces de la nature, et il a le pouvoir de susciter en lui-même une condition mentale qui permet parfois à des intelligences désincarnées de s'exprimer à travers lui. Sans entrer dans une discussion détaillée des hypothèses variées qu'on avance pour rendre compte de l'existence du génie ou des facultés supra-normales chez les êtres doués d'une sensibilité métapsychique, pour notre propos il suffit de dire que, quelle que soit l'explication offerte, elle repose invariablement sur la supposition, tacite ou explicite, que les individus possédant ces dons extraordinaires, en dépit de leur puissance intellectuelle surprenante ou de leurs pouvoirs inquiétants ou de leur immense distance par rapport à l'état d'esprit normal, ont une conscience qui est de même nature que celle de l'homme ou de la femme ordinaires. Ceci est une conception tout à fait erronée qui a toujours fait obstacle à une compréhension et à une investigation correctes du phénomène.

De leur côté, les êtres doués par la nature depuis leur naissance, incapables de sonder l'esprit des autres, et souvent entièrement dans l'ignorance quant à la source réelle des remarquables variations qui se produisent en eux, rendent la pareille à l'homme ordinaire en adoptant ses vues, et souvent attribuent leurs

propres talents exceptionnels aux mêmes causes que ce dernier leur prête. Ce faisant, ils ignorent le fait toujours inaperçu qu'il existe une différence fondamentale dans la nature de la conscience, dans les profondeurs même de la personnalité consciente qui habite leur corps, et dans la nature intrinsèque de l'essence vitale qui les anime, Il existe à présent une méconnaissance générale du fait démontrable que l'organisme humain en cours d'évolution manifeste une tendance à développer une personnalité supérieure, douée des attributs qui caractérisent les hommes de génie et les visionnaires, par un raffinement et un perfectionnement du principe vital avec un ajustement simultané du système nerveux et cérébral. Ces modifications ne sont pas sans rappeler la manière dont un courant électrique plus puissant, passant par un filament plus adapté au voltage, dans une ampoule, produit inmanquablement une illumination plus vive.

J'ai seulement effleuré ici cette question, en passant, afin de jeter plus de clarté sur ce qui doit suivre dans les chapitres subséquents. J'en discuterai plus en détail dans un autre ouvrage. Le besoin de connaître l'inconnu, le besoin de connaissance supra-sensorielle et d'expérience religieuse, inhérent à l'esprit humain, est l'expression de l'effort de la conscience humaine, incarnée et emprisonnée, pour se rapprocher de la majesté de sa forme originelle, triomphant au cours de cette progression des infirmités imposées par l'armature charnelle. L'évolution de l'homme en réalité signifie l'évolution de sa conscience, du principe vital habitant son corps, l'évolution grâce à laquelle le soi incarné prend connaissance de son véritable état immortel. Elle ne signifie pas seulement le développement de son intellect ou de sa raison, qui ne sont que des instruments de l'esprit résidant dans la demeure corporelle, mais elle implique une transmutation de la personnalité tout entière, dans ses aspects subconscients aussi bien que conscients ; ceci nécessite une révision complète et une restructuration de la machine organique pour la rendre apte à devenir le séjour d'une intelligence plus haute, d'un ordre essentiellement supérieur à celle qui réside dans un corps humain normal. C'est pour cette raison que le comportement ou l'activité intellectuelle normaux chez un prophète apparaissent entièrement au-delà des

capacités de l'homme moyen ; celui-ci, submergé par la passion au contact d'un corps aimé ou assailli par le désir à la vue d'un objet convoité, a rarement été capable de se conformer à la norme de moralité prescrite pour le premier, dont le cerveau, alimenté par une forme plus subtile d'énergie vitale perméant sa personnalité tout entière, appartient davantage au monde divin qu'au plan terrestre.

CHAPITRE VI

Avant ce fatal matin de décembre, où j'eus le premier aperçu fugitif de l'état supraconscient et où j'entrevis la prodigieuse Koundalinî en action, même si l'homme le plus véridique qui soit m'avait raconté un incident similaire, je l'aurais sans hésitation rangé dans la catégorie des hommes intelligents mais crédules qui, tout en montrant une grande exactitude et une rigueur scrupuleuse dans tous les autres domaines, font preuve, dès qu'il s'agit du surnaturel, d'un brin de puérilité. Comme la suite le montrera, je demeurai pendant très longtemps incertain au sujet de mon étrange condition, complètement désorienté et incapable de donner un sens à ce qui s'était passé. Ce n'est qu'après des années de suspens, lorsque l'aventure aboutit au développement d'attributs psychiques marqués et évidents, non manifestes auparavant, que je décidai de mettre par écrit cet extraordinaire épisode. Cette résolution fut encore renforcée par la réflexion que Koundalinî est active chez des millions d'hommes intelligents de toutes les nations civilisées, bien qu'à un moindre degré et plus imperceptiblement, et qu'elle crée chez la majorité des êtres des troubles psychiques et physiques que la thérapie moderne est incapable de prévenir ou de guérir parce qu'elle ignore absolument leur cause.

Considérant la nature colossale de la métamorphose physique et mentale qui doit être effectuée en prélude à un épanouissement spirituel, je ne m'étonne pas des épreuves et des tribulations qui l'accompagnent, puisque l'état mystique représente la dernière étape et la plus ardue dans le voyage qui commença avec l'émergence de l'homme de la poussière, et qui se termine lorsqu'il goûte, au bout d'épreuves et d'efforts innombrables, l'incomparable béatitude de l'existence non incarnée, non pas après la mort mais pendant le cours même de sa vie terrestre. Le chemin qui s'ouvre à l'homme présentement est si difficile et d'un tracé si déroutant qu'il lui faudra toute la force de sa volonté et toutes les ressources de son

intellect pour le parcourir sans accident, étape par étape, jusqu'à ce que le but devienne clairement visible.

Quand je me réveillai le matin suivant, je me sentis trop faible pour me lever de mon lit sans être aidé, et je demeurai couché, repassant dans mon esprit les incidents effrayants de la veille, tandis que d'abondantes larmes de reconnaissance ruisselaient sur mon visage pour ce que je considérais comme une intervention divine au moment le plus critique pour m'arracher à un sort terrible. Plus j'y pensais, plus j'étais convaincu qu'une instance suprahumaine agissant à travers mon esprit avait transmis une indication, à laquelle, dans mon état d'extrême agitation, je n'aurais jamais pensé par moi-même, et qui m'avait permis de m'extirper d'une situation absolument désespérée et hors de l'atteinte de toute aide humaine. Aucune puissance sur terre n'aurait pu me sauver de la mort ou de la folie, et aucun médicament n'aurait pu soulager ma souffrance. J'avais éprouvé, dès le premier jour de mon tourment, une profonde répugnance à me confier à des médecins au sujet de ce mal extraordinaire, comme si cette aversion s'était implantée dans mon esprit depuis le tout commencement pour m'empêcher de soumettre mon corps à l'expérimentation de docteurs incompetents à traiter ma condition, et pour me protéger des effets nuisibles des médicaments usuels, qui auraient agi comme de véritables poisons dans cet état extrêmement sensible et délicat de mes nerfs. Non que je n'eusse pas de respect pour la profession médicale, mais j'avais l'intuition que ma maladie échappait à la compréhension et au ressort des plus hautes autorités médicales.

Avec un sentiment de soulagement je me levai enfin du lit, très faible, mais comme un homme chez qui un feu intérieur invisible mais intense a brûlé pendant des heures et qui découvre que non seulement le feu s'est éteint, mais que même la douleur aiguë des brûlures s'est miraculeusement dissipée en une nuit. Je me regardai dans un miroir et trouvai mon visage pâle et hagard, mais l'expression obsédée s'était presque évanouie et la lueur de folie avait presque disparu de mes yeux. Ce que je voyais était une physionomie ayant toute sa raison mais extrêmement affaiblie et angoissée pour avoir supporté, pour ainsi dire, les

tortures de l'enfer pendant des jours et des jours. Ma langue était encore chargée et mon pouls faible et irrégulier, mais tous les autres indices et symptômes révélant l'état de mes organes étaient si rassurants que mon cœur bondit de joie et d'espoir. Il n'y avait pas de diminution dans l'irradiation vitale qui, émanant du siège de Koundalinî, se pressait à travers mes nerfs jusque dans chaque partie de mon corps, et emplissait mes oreilles de sons étranges et ma tête de lumières étranges ; mais le courant était maintenant tiède et plaisant au lieu de chaud et brûlant, et il apaisait et délassait les cellules et les tissus torturés de façon vraiment miraculeuse.

Le lendemain et les jours suivants, je prêtai une attention scrupuleuse à ma diète, prenant seulement quelques tranches de pain ou un peu de riz bouilli avec une tasse de lait toutes les trois heures à partir du matin jusque vers dix heures du soir. La quantité de nourriture que j'absorbais à chaque fois était infime, quelques bouchées seulement. Après le dernier repas, quand je m'étendais pour dormir, je sentais à ma grande joie une douce somnolence me circonvenir en dépit du halo lumineux qui entourait ma tête, et je tombais endormi enveloppé d'un rayonnant et tranquillisant manteau de lumière. Je m'éveillais le matin suivant avec l'esprit grandement restauré, mais le corps encore extrêmement faible. Je n'avais pas la force de marcher et je chancelais quand je me mettais debout. Mais ma tête était claire et la peur qui m'avait poursuivi avait considérablement décru. J'étais capable, pour la première fois après des semaines d'angoisse, de rassembler mes pensées et de penser avec lucidité. Je mis environ une semaine à gagner suffisamment de force pour marcher d'une chambre à l'autre et pour demeurer debout aussi longtemps que je le voulais. Je ne sais quelle réserve insoupçonnée d'énergie me soutint pendant la terrible épreuve qui précéda ce dernier miraculeux épisode, car je n'avais eu pratiquement aucune nourriture pendant plus de deux mois. Je ne m'étais pas senti aussi faible, alors, que je ne me sentais juste après, sans doute parce que dans l'état intoxiqué de mon système nerveux j'étais entièrement incapable d'estimer correctement la condition de mon corps.

Les jours et les semaines passèrent, augmentant ma force et mon assurance que je n'encourais aucun danger imminent, physique ou mental. Mais mon état était anormal, et plus je l'étudiais avec une clarté d'esprit croissante, plus je m'étonnais et plus je devenais incertain quant à ce qu'il allait en résulter. J'étais dans un état extraordinaire : un agent lumineux intensément vivant et finement sensible, brillant nuit et jour, perméait tout mon organisme, se propageant à travers chaque zone de mon corps, parfaitement à l'aise et absolument sûr de son chemin. J'observais souvent avec le plus grand ahurissement le merveilleux spectacle de cette force lumineuse. Je ne doutais plus que Koundalinî fût maintenant pleinement éveillée en moi, mais il n'y avait aucun signe des pouvoirs miraculeux parapsychiques et mentaux associés à son éveil par les Anciens. Je ne pouvais découvrir en moi le moindre changement pour le mieux ; au contraire, ma condition physique s'était notablement détériorée et mon esprit était encore loin d'être stable. Je ne pouvais pas lire attentivement ni me consacrer avec une attention exclusive à aucune tâche. Tout effort soutenu de concentration inmanquablement aboutissait à une intensification de l'état anormal. Le halo dans ma tête prenait des dimensions beaucoup plus larges après chaque période d'attention prolongée, créant une intensification additionnelle de ma conscience, en même temps qu'un accroissement correspondant du sentiment de peur qui maintenant n'était présent en moi que de temps en temps, et encore, sous une forme atténuée.

Comme je ne percevais aucun signe d'épanouissement spirituel et que j'étais sans cesse confronté au comportement erratique d'un esprit changé, je ne pus m'empêcher d'être assailli par des doutes sérieux après avoir observé mon état pendant quelques semaines. Était-ce là tout ce qu'on pouvait atteindre après avoir éveillé le serpent de feu ? Je me posais et me reposais cette question sans arrêt. Était-ce seulement cela, ce pour quoi d'innombrables hommes avaient risqué leur vie, abandonné leur foyer et leur famille, bravé les périls des forêts vierges, souffert la faim et les privations ? Était-ce seulement pour connaître cela, qu'ils étaient restés assis aux pieds de leurs maîtres pendant des années ? Était-ce

seulement cette expérience que les Yoguins, les saints et les mystiques avaient pendant leurs transes extatiques, cette expansion de la conscience accompagnée de lumières et de sons supraterrrestres, transportant un homme momentanément dans un état mental anormal pour ensuite le projeter à nouveau sur terre, sans produire aucun talent ni aucune qualité extraordinaire qui le distinguât du reste des mortels ? Ce flux et ce reflux d'une subtile essence lumineuse et l'élargissement et le rétrécissement de la conscience qui en résultaient, auxquels I assistais nuit et jour, étaient-ils le but ultime que toutes les doctrines ésotériques du monde visaient avec assurance ? Si cela était tout ce qu'on pouvait atteindre, alors vraiment il valait bien mieux ne pas plonger dans le surnaturel, mais se consacrer exclusivement à des objectifs mondains et suivre la voie commune, pour passer une existence paisible et heureuse exempte de l'incertitude et de la peur qui faisaient maintenant partie intégrante de ma vie.

Je continuai à porter une grande attention à mon régime, car l'expérience m'avait fait pleinement réaliser que ma vie et ma santé d'esprit en dépendaient. Je ne dépassais pas la quantité de nourriture que j'estimais me convenir, déterminant son importance d'après les réactions de mon système digestif, et je ne permettais à aucun mets délicieux de me tenter et de me faire dévier de la diète que je m'étais imposée. J'avais suffisamment de raisons d'être extrêmement précautionneux sur ce point, car le moindre écart quant à la quantité ou à la qualité de la nourriture que je consommais, et la moindre irrégularité par rapport au temps fixé, engendraient des résultats et des réactions si pénibles et si angoissants qu'ils me faisaient me reprocher sévèrement à moi-même d'avoir commis cette erreur. Cela arriva maintes fois, comme pour imprimer de manière indélébile dans mon esprit le fait que désormais je ne devais plus manger pour le plaisir ou pour la satisfaction automatique de la faim, mais je devais régler l'ingestion de nourriture avec une telle précision qu'elle n'impose pas la moindre fatigue à mon système nerveux dont la sensibilité et l'activité étaient exacerbées. Il n'y avait aucun moyen d'éviter cette réglementation forcée, et pendant les quelques premières semaines, même la plus légère erreur était instantanément sanctionnée par une

intensification de la peur et par des troubles du cœur et des centres digestifs, qui me servaient d'avertissement. En général, en de telles occasions, mon esprit perdait sa souplesse et je me sentais impuissant à me dégager de la mélancolie qui s'abattait sur moi inexplicablement, tout à coup, après avoir mangé la bouchée non permise. Dans mon souci d'éviter ces intermèdes peu plaisants, j'apportai un soin méticuleux à ne pas commettre la moindre faute ; mais j'avais beau m'y efforcer de mon mieux, des erreurs se produisaient de temps en temps, presque toujours suivies de souffrances et de contrition de ma part.

Pour une juste compréhension de la condition où je me trouvais après la nuit mémorable de ma délivrance, il est nécessaire de dire quelques mots sur mon état mental ainsi que sur le courant vital lumineux qui se ruait dans le sens ascendant et descendant au travers de ma colonne vertébrale, et qui faisait maintenant partie intégrante de mon être. Mon esprit ne fonctionnait plus comme avant. Il s'était produit indubitablement un changement prononcé. Auparavant, mes images mentales allaient et venaient sur un arrière-plan sombre et possédaient d'une manière estompée la même combinaison de lumière, d'ombre et de couleur qui caractérisait les objets originaux qu'elles représentaient ; mais maintenant les images étaient vives et brillantes comme si elles étaient sculptées dans une flamme vivante, et elles flottaient sur un arrière-plan lumineux, comme si l'opération de la pensée se faisait maintenant avec une autre sorte de substance mentale, chatoyante, non seulement elle-même lumineuse mais aussi capable de percevoir son propre éclat. Chaque fois que je tournais mon œil mental vers moi-même, je percevais invariablement une luminescence vive, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de ma tête, dans un état de vibration constante, comme si un jet d'une substance extrêmement subtile et brillante, s'élevant à travers la colonne vertébrale, se répandait dans le crâne, l'emplissant et l'entourant d'un rayonnement indescriptible. Ce halo éclatant ne demeurait jamais constant en dimensions ou en intensité. Il croissait et décroissait, s'avivait et s'affaiblissait, ou sa couleur se modifiait, de l'éclat de l'argent à celui de l'or et vice versa. Quand il augmentait en taille ou en splendeur, l'étrange son dans mes oreilles, désormais toujours présent,

devenait plus fort et plus insistant, comme s'il cherchait à attirer mon attention vers quelque chose que je ne pouvais pas comprendre. L'auréole de lumière n'était jamais stationnaire mais dans un état de mouvement perpétuel, dansant et bondissant, formant des remous et des tourbillons, comme si elle était composée d'innombrables particules resplendissantes, extrêmement subtiles, de quelque substance immatérielle, jaillissant dans tous les sens et se combinant pour présenter l'apparence d'une nappe de lumière tournoyante et scintillante.

La présence constante de ce nimbe lumineux dans ma tête et son association étroite avec mes processus de pensée n'était pas tant une source d'étonnement que son intervention continuelle dans le fonctionnement normal de mes organes vitaux. Je pouvais nettement sentir et percevoir son passage à travers la colonne vertébrale et les autres conduits nerveux jusque dans le cœur, le foie, l'estomac ou les autres organes du corps, dont il semblait régler l'activité d'une manière mystérieuse. Quand il pénétrait dans le cœur, mon pouls devenait plus ample et plus fort, prouvant sans qu'on puisse s'y tromper que quelque sorte de radiation à l'effet tonifiant se déversait dans le cœur par les nerfs afférents. De ceci je conclus que sa pénétration dans les autres organes devait avoir le même effet vivifiant et revigorant et que son objet, en s'élançant à travers les nerfs pour les atteindre, était de répandre sa substance tonifiante dans leurs tissus et leurs cellules à travers les fins filaments nerveux, pour stimuler ou modifier l'action de ces organes. La pénétration provoquait parfois une douleur, soit dans l'organe lui-même, soit à l'endroit où le nerf qui le liait à l'organisme entrait, soit au point de contact avec la colonne vertébrale, ou encore à ces deux endroits à la fois, et elle était souvent accompagnée de sentiments de crainte. On aurait dit en pareilles occasions que le flot d'énergie rayonnante s'élevant jusqu'au cerveau envoyait des rejets dans les autres organes vitaux pour régler et améliorer leurs fonctions en harmonie avec la transformation se produisant dans ma tête. Je me creusais la tête pour trouver une explication et passais et repassais en mon esprit chaque possibilité pouvant rendre compte de ce qui se passait, empli de surprise tandis que j'observais attentivement le mouvement incroyable de cette radiation intelligente d'heure en heure et de jour

en jour. Parfois, j'étais stupéfié par la mystérieuse connaissance dont elle faisait preuve de la complexité des mécanismes nerveux, et par la manière magistrale dont elle se précipitait ici et là, comme si elle était avisée de tout ce qui se passait dans chaque coin et recoin du corps. Très probablement c'est à cause de cette souveraineté presque illimitée sur tout l'équilibre vital que les anciens écrivains nommèrent Koundalinî la reine du système nerveux, gouvernant tous les milliers de nâdîs ou conduits nerveux dans le corps, et pour la même raison qu'ils l'ont désignée sous le nom de *Adhâra-Shakti*, « Energie de base », celle dont dépend l'existence du corps et de l'univers, du microcosme et du macrocosme.

Mais je ne pouvais déceler aucun changement dans mes capacités mentales ; je pensais les mêmes pensées, et à la fois intérieurement et extérieurement j'étais le même médiocre type d'homme semblable à des millions d'autres qui naissent et meurent chaque année sans créer la moindre ride à la surface du flot sans cesse s'écoulant de l'humanité. Il y avait, sans aucun doute, un changement extraordinaire dans mon appareil nerveux, et une nouvelle sorte d'énergie circulait maintenant dans mon organisme, reliée incontestablement aux organes sexuels, qui semblaient également manifester une nouvelle sorte d'activité non perceptible auparavant. Les nerfs qui tapissent les parties génitales et la région environnante étaient tous dans un état d'effervescence intense, comme s'ils étaient contraints par un mécanisme invisible à produire la semence vitale en abondance anormale pour qu'elle soit aspirée par le réseau de nerfs à la base de la colonne vertébrale et transmise au cerveau à travers le cordon médullaire. Le sperme sublimé formait partie intégrante de l'énergie rayonnante qui m'ahurissait tellement, et au sujet de laquelle j'étais incapable de spéculer avec le moindre degré d'assurance. Je pouvais aisément percevoir la transmutation de la semence vitale en radiation, et l'activité inhabituelle des organes reproducteurs pour fournir la matière première afin qu'elle soit transformée, dans le mystérieux laboratoire au niveau du plexus le plus bas, le *moulâdhâra-chakra*, comme l'appellent les Yoguins, en cette extrêmement subtile et normalement imperceptible substance que nous appelons l'énergie nerveuse. C'est de cette énergie nerveuse que tout le mécanisme du corps

dépend, à la différence que l'énergie engendrée maintenant était douée de luminosité et avait la propriété de permettre la détection de son passage rapide à travers les nerfs et les tissus, non seulement par son rayonnement, mais aussi par les sensations qu'elle causait par son mouvement.

Pendant longtemps je n'arrivais pas à comprendre quel dessein caché était poursuivi par le flot ininterrompu du rayonnement nerveux nouvellement produit et quels changements étaient amenés dans les organes, dans les nerfs et dans la structure du cerveau par cette averse incessante d'une essence vitale puissamment active, extraite de la sécrétion corporelle la plus précieuse et douée des pouvoirs les plus étonnants. Immédiatement après la crise, cependant, je remarquai un changement marqué dans mes fonctions de digestion et d'élimination, un changement si remarquable qu'il ne pouvait pas être attribué à un accident ni à aucun autre facteur excepté le serpent de feu et ses effets sur l'organisme. On aurait dit que je subissais un processus de purgation, de purification interne des organes et des nerfs, et que mon appareil digestif était modifié pour s'ajuster à un plus haut degré d'efficacité, afin d'assurer une meilleure santé et pureté des nerfs et des autres tissus. Je ne souffrais jamais de constipation ou d'indigestion, pourvu que je m'abstienne de surcharger mon estomac et que je suive strictement le régime que l'expérience m'avait forcé à adopter. Mon devoir le plus important, désormais, était d'alimenter la flamme sacrée avec une nourriture de qualité, à intervalles appropriés, en veillant à ce que le régime soit substantiel et contienne tous les éléments et vitamines nécessaires à l'entretien d'un corps robuste et sain.

J'étais maintenant le spectateur d'une étrange pièce de théâtre se jouant dans mon propre corps, dans ce corps où une force vitale puissante et immensément active, libérée tout à coup par le pouvoir de la méditation, travaillait sans relâche. Après avoir pris les commandes de tous les organes et du cerveau, elle était en train de les marteler et de les pilonner pour leur faire prendre une certaine forme. Je ne faisais qu'observer l'exécution fantastique de la pièce, les mouvements pareils à l'éclair de la puissance intelligente et resplendissante qui détenait la connaissance et la maîtrise absolue du corps. Je ne savais pas, à cette époque, que

j'assistais dans mon propre corps à l'activité immensément multipliée d'une énergie non encore connue de la science, qui charrie toute l'humanité vers les cimes de la supraconscience, pourvu que l'homme, par ses pensées et ses actions, accorde à cette force évolutive l'opportunité complète d'accomplir sans entraves l'œuvre de transformation. J'étais loin de savoir que le clair feu sacrificiel, auquel tant de sainteté et d'importance ont été attribuées par toutes les écritures anciennes de l'Inde, qui, une fois allumé, était nourri d'oblations de beurre clarifié, de fruits secs de premier choix, de substances sucrées, et de céréales, aliments nourrissants et purs, n'était qu'une représentation symbolique du feu transmutateur allumé par Koundalinî dans le corps. Ce feu intérieur, similairement, requiert l'offrande de nourriture facilement digestible et nutritive, et l'observance d'une complète chasteté de pensée et rectitude d'action, pour être à même d'accomplir sa tâche divine, qui normalement prend des siècles, en l'espace d'une vie d'homme.

Je me rendis compte en quelques jours seulement que le courant lumineux agissait en pleine connaissance de la tâche qu'il avait à accomplir et qu'il fonctionnait en harmonie complète avec les organes corporels, sachant leurs forces et leurs faiblesses, régi par ses propres lois et agissant avec une intelligence supérieure dépassant ma compréhension. Le feu vivant, invisible à n'importe qui d'autre, dardait ses flammes ici ou là comme guidé infailliblement par une direction magistrale qui connaissait la position de chaque veine, de chaque artère et de chaque fibre nerveuse, et qui décidait instantanément ce qui devait être fait au moindre signe d'anicroche ou de trouble dans n'importe quel organe. Avec une merveilleuse agilité il s'élançait d'un lieu à l'autre, poussant tel organe à une activité plus grande, ralentissant tel autre, provoquant un accroissement ou une diminution de telle ou telle sécrétion, stimulant le cœur et le foie, amenant d'innombrables changements fonctionnels et organiques dans les myriades de cellules, de vaisseaux sanguins, de fibres nerveuses, et autres tissus. Je regardais le phénomène avec stupeur. A l'aide de la substance lumineuse qui emplissait maintenant mes nerfs, je pouvais, en dirigeant mon attention vers l'intérieur, discerner clairement les contours des organes vitaux et le réseau de nerfs se

déployant dans tout mon corps, comme si le centre de conscience dans le cerveau, maintenant resplendissant de lumière, avait acquis une vision intérieure plus pénétrante qui lui permettait de regarder au-dedans et de percevoir indistinctement l'intérieur du corps, comme il aurait pu voir la forme extérieure du corps dans une lumière floue et indécise. Parfois, tournant mon attention vers moi-même, je voyais nettement mon corps comme une colonne de feu vivant, se dressant de la pointe des orteils jusqu'à la tête, dans laquelle d'innombrables courants tournoyaient et se mêlaient, formant à certains endroits des tourbillons et des vortex, faisant tous part d'une vaste mer de lumière qui se soulevait et palpitait dans un mouvement perpétuel. La seule explication que je pus trouver pour en rendre compte était qu'en de telles occasions ma conscience qui s'était indéniablement amplifiée, était en contact avec l'univers du *prâna*, ou énergie vitale cosmique, qui normalement n'est pas perceptible à l'homme ordinaire, mais qui est la première substance subtile, immatérielle, à entrer dans le champ de vision de la vue supraconsciente.

Comme un homme soudainement transporté sur une planète distante, où il se trouve complètement dérouté par l'énigmatique et fantastique nature de l'environnement, qu'il ne pouvait même pas concevoir en pensée sur la terre, est empli de crainte et de stupéfaction, j'étais complètement abasourdi et démonté par cette soudaine plongée dans l'inconnu. Dès le premier jour je me sentis marcher sur un terrain qui était non seulement étrange mais qui présentait des reliefs si bizarres que, désorienté et perdant ma confiance en moi-même, je posais les pieds avec hésitation et précaution extrême, craignant à chaque pas de tomber dans un piège. Je cherchais désespérément autour de moi quelqu'un ou quelque chose qui puisse me guider, mais ne rencontrais que déception dans toutes les directions.

Sans révéler mon état, je parlai avec plusieurs érudits et sadhous versés dans la culture Tantrique, dans le dessein de glaner quelques indications qui puissent m'être utiles ; mais je fus affligé de découvrir qu'à part une répétition à la manière de perroquets des informations qu'ils avaient ramassées dans les livres, ils étaient incapables de me donner aucun conseil ni aucune direction sûre fondée en

expérience. En outre, il n'était pas rare qu'ils admettent franchement que la signification des textes traitant du Yoga de la Koundalinî n'était pas facile à comprendre, et qu'eux-mêmes s'étaient heurtés à des difficultés en maints endroits. Que devais-je faire alors pour calmer mes doutes et trouver une explication tant soit peu satisfaisante et, si possible, une méthode efficace pour faire face à ma condition anormale ?

Je fis mentalement un tour d'horizon de toutes les sources possibles en Inde qui m'étaient connues de près ou de loin pour décider lesquelles d'entre elles je pourrais aborder. Il y avait les dignes pontifes à la tête des différents ordres religieux avec des centaines de fidèles fervents. Il y avait les dignitaires religieux entourés d'une pompe princière et résidant dans les villes, comptant des aristocrates titrés, des radjahs, et des magnats parmi leurs disciples, et il y avait les ascètes silencieux vivant isolés dans des endroits perdus, et dont la réputation attirait de vastes foules venant des coins les plus reculés pour leur rendre hommage. Et puis il y avait les sadhous groupés en colonies ou vivant seuls ou errant de lieu en lieu, vêtus d'accoutrements divers ou presque nus, appartenant à des sectes variées reconnaissables à leurs particularités frappantes et à leurs tenues bizarres ; partout où ils allaient ils amenaient avec eux une atmosphère d'étrangeté inquiétante et de mystère. J'en avais vu un grand nombre et conversé avec beaucoup d'entre eux depuis mon enfance, avec les plus accomplis comme avec les moins sophistiqués, et toutes les impressions que j'avais pu en retenir ne me laissaient aucun espoir qu'il puisse y en avoir même un seul parmi eux capable de me conseiller correctement au sujet de mon état.

Du moins n'en connaissais-je aucun, et par conséquent la seule solution qui me restait possible était de faire une quête sur une grande échelle pour en trouver un. Mais je n'avais ni les moyens ni les capacités physiques de voyager de lieu en lieu à la recherche d'un Yoguin dans tout le vaste sous-continent qu'est l'Inde, avec toute sa variété infinie d'ordres monastiques et de cultes spirituels, avec tous ses mendiants religieux, ses sadhous et ses saints, pour découvrir celui qui pourrait diagnostiquer correctement mes difficultés et me guérir grâce à ses propres

pouvoirs spirituels.

Finalement, rassemblant tout mon courage, j'écrivis à l'un des saints modernes de l'Inde les plus connus, auteur de nombreux ouvrages à grande diffusion en anglais sur le Yoga, en lui donnant une description détaillée de mon état extraordinaire et en le priant de me guider. J'attendis sa réponse avec une impatience extrême, et comme pendant quelques jours elle tardait à venir, j'envoyai aussi un télégramme. Je traversai une période très anxieuse quand la réponse arriva. Elle disait qu'il n'y avait aucun doute que j'avais éveillé Koundalinî à la manière dont parlent les Tantras, et que la seule façon dont je pouvais rechercher une direction spirituelle était de trouver un Yoguin qui avait lui-même parfaitement réussi à amener la Shakti dans le Septième Centre dans la tête. J'étais reconnaissant pour cette réponse qui confirmait pleinement ma propre opinion, suscitant par là mes espoirs et me donnant de l'assurance. Il était évident que les symptômes que j'avais mentionnés avaient été reconnus comme ceux qui caractérisaient l'éveil, ce qui donnait à mon expérience insolite une certaine apparence de normalité. Si je passais par un état d'anormalité, ce n'était donc pas un cas isolé ni une anormalité particulière à moi seul, cela devait être une conséquence nécessaire de l'éveil de Koundalinî ; et cet état, avec les modifications adaptées aux différents tempéraments, devait s'être produit chez presque tous ceux en qui l'éveil avait eu lieu. Mais où pouvais-je trouver un Yoguin qui avait fait monter la Shakti jusqu'au Septième Centre ?

Quelques temps plus tard je rencontrai au Jammou un autre sadhou, natif du Bengale, et je lui décrivis ma situation. Il étudia les symptômes pendant quelque temps puis il me donna l'adresse d'un Ashram dans le Bengale oriental, dirigé, disait-il, par un Yoguin du plus haut niveau, qui avait lui-même pratiqué le Yoga de la Koundalinî. J'écrivis à l'adresse indiquée, et je reçus une réponse comme quoi j'avais indubitablement éveillé la Shakti, mais l'homme qui pouvait me guider était parti en pèlerinage.

Je consultai d'autres saints hommes et cherchai des éclaircissements et des directives en plusieurs hauts lieux réputés mais je ne rencontrai pas un seul individu qui pût hardiment affirmer qu'il possédait effectivement une connaissance personnelle intime de l'état en question et qui pût répondre avec assurance à mes questions. Ceux qui parlaient avec une digne réserve, paraissant très sages et très profonds, s'avéraient finalement aussi dénués d'information précise sur le pouvoir mystérieux qui faisait rage en moi que ceux qui, dépouillés de la moindre prétention, s'ouvraient complètement dès la première rencontre sans chercher le moins du monde à faire accroire qu'ils en savaient plus que ce qu'ils savaient réellement. Et ainsi, dans le grand pays qui avait donné naissance à la sublime science de Koundalinî des milliers d'années auparavant, et dont le sol même était imprégné des effluves de cette science, et dont l'abondant folklore religieux et la riche mythologie étaient pleins d'un bout à l'autre de références à cette science, je ne trouvais personne capable de me venir en aide.

La seule chose dont j'étais certain, était qu'une nouvelle sorte d'activité s'était développée dans mon système nerveux ; mais je ne pouvais pas déterminer quel nerf ou quels nerfs particuliers étaient impliqués, bien que je puisse clairement marquer la localisation à l'extrémité de la colonne vertébrale et autour de l'orifice inférieur. Là se trouvait indéniablement la demeure de Koundalinî, ainsi qu'elle avait été décrite par les Yoguins, le Heu où celle-ci gît endormie chez l'homme ordinaire, enroulée trois fois et demi autour de l'extrémité triangulaire de la colonne vertébrale, et où elle est éveillée et mise en activité au moyen d'exercices adéquats dont la concentration constitue l'article essentiel.

Si j'avais été sous la direction d'un maître mes doutes auraient pu être résolus dès le premier jour ou au moins dès le jour où je surmontai la période critique ; mais, ne pouvant pas recourir à l'expérience pratique d'un maître et ne disposant pas non plus d'une expérience théorique suffisante pour me former une opinion décisive indépendamment, je demeurai incertain et vacillant dans mes idées concernant ma propre condition mentale. Cet état d'esprit oscillant et indécis était encore augmenté par les variations qui se produisaient dans ma conscience, les

phénomènes périodiques d'intensification et de diminution. Peut-être le destin voulait-il qu'il en fût ainsi et que je demeure sans maître et sans connaissance adéquate, pour me permettre de me former un jugement indépendant sur cette expérience, exempt de préjugés ou d'idées préconçues. Peut-être l'acuité de ma souffrance pendant des années, due au manque de direction spirituelle et à mon ignorance, faisait-elle partie, elle aussi, du plan du destin, pour que cette souffrance m'habilite à aplanir le sentier pour ceux chez qui le feu sacré brûlera dans les jours à venir.

CHAPITRE VII

Avant de continuer à raconter les événements qui suivirent, il est nécessaire de dire quelques mots sur le réservoir d'énergie vitale en l'homme, connu depuis longtemps mais rarement découvert effectivement, nommé Koundalinî. Bien des étudiants avertis de Yoga en entendent parler ou rencontrent ce sujet dans leurs lectures à un moment ou à un autre, mais les comptes rendus qu'en donnent les écrits modernes sont trop maigres et trop vagues pour servir de sources utiles d'information authentique. Les traités anciens consacrés exclusivement à la question du Koundalinî-Yoga abondent en passages hermétiques et contiennent des détails sur des rituels fantastiques, et même parfois obscènes, des allusions à d'innombrables divinités, des exercices physiques et mentaux extrêmement difficiles et souvent dangereux, des incantations et des formules connues techniquement sous le nom de *mantras*, des postures physiques appelées *âssanas*, et des instructions détaillées sur la maîtrise du souffle, tout cela exprimé dans un langage difficile à comprendre, avec une masse de verbiage mythologique qui, au lieu d'attirer, risque de repousser l'étudiant moderne.

A vrai dire, aucun texte de base bien documenté n'est disponible, soit dans les exposés anciens, soit dans les modernes, qui puisse faire comprendre lucidement quelle est la réalité objective des méthodes préconisées et quels sont les changements organiques et mentaux que l'on est en droit d'en attendre.

Le résultat est que cette science strictement expérimentale, au lieu d'être lumineuse et pragmatique, est maintenant détractée et tombée en discrédit. Certaines de ses pratiques, qui faisaient partie intégrante d'un tout indissociable et servaient de moyens orientés vers un but défini, tels les *âssanas* et les exercices

respiratoires, sont maintenant considérées comme des fins louables en elles-mêmes, et le but ultime, en vue duquel ces exercices ont été inventés, est négligé. Le but réel de ce système de Yoga est de développer un mode de conscience qui outrepassé les frontières restreignant l'esprit aux limitations sensorielles, et qui transporte la conscience incarnée jusqu'aux régions suprasensorielles. Dispersés par les exigences tyranniques de la civilisation moderne et découragés par l'attitude généralement incrédule vis-à-vis de la possibilité d'une telle évolution en l'homme, les candidats actuels à la sagesse se contentent souvent de quelques postures et de quelques exercices respiratoires, tout en caressant la conviction qu'ils sont en train de pratiquer le Yoga pour leur élévation spirituelle.

La description des *chakras* et des lotus, des signes surnaturels et des présages qui accompagnent une pratique réussie, des pouvoirs miraculeux susceptibles d'être atteints, la genèse du système et l'origine des méthodes variées sont si outrées et si pleines d'exagération que pour le non-initié l'intégralité des conceptions véhiculées par la littérature ancienne consacrée à cette question apparaît incroyable sinon absurde. A partir d'une telle documentation il est extrêmement difficile, pour le chercheur moderne, d'arriver à une connaissance claire et simple du sujet, dépouillée de tout l'arrière-plan surnaturel et mythologique, et d'obtenir des éclaircissements à ses doutes et à ses difficultés. A en juger d'après les exposés fantastiques contenus dans la littérature non seulement des anciens traités originaux mais aussi de certains livres modernes, Koundalinî, pour un homme intelligent et à l'esprit positif, ne peut être rien d'autre qu'un mythe, une chimère née du désir inné chez l'homme de trouver une échappatoire facile aux rigueurs imposées par un monde de causes et d'effets aux lois implacables, de même que la pierre philosophale est à ses yeux une invention destinée à satisfaire le même désir sous une forme différente, en fournissant un raccourci pour l'acquisition de la richesse nécessaire pour arriver au même but. En Inde, aucun autre sujet n'a suscité une telle masse de littérature que le Yoga et le surnaturel, et pourtant aucun livre consacré à cette question ne jette une lumière

pénétrante sur Koundalinî, et nul expert n'a apporté plus d'information que ce qui est fourni par les ouvrages anciens. Le résultat est qu'à l'exception peut-être de quelques maîtres presque inaccessibles, aussi rares maintenant que les alchimistes de jadis, il n'y a personne dans tout le continent indien, foyer de cette science, vers qui l'on puisse se tourner pour obtenir des connaissances valides sur ce sujet.

Le système d'exercices physiques et mentaux compliqués particulièrement en rapport avec Koundalinî est connu techniquement sous le nom de Hatha-Yoga, pour le distinguer des autres formes de Yoga en vogue en Inde depuis les temps les plus reculés. *Hatha* en sanscrit est composé de deux mots, *ha* et *tha*, signifiant le soleil et la lune, et par conséquent le nom Hatha-Yoga est conçu pour désigner la forme de Yoga qui résulte de la jonction de ces deux astres. Pour parler brièvement, le soleil et la lune dans ce langage sont utilisés pour indiquer les deux courants nerveux circulant du côté gauche et du côté droit de la colonne vertébrale, à travers les deux *nâdîs* ou tracés nerveux, appelés *Ida* et *Pingalâ*. Le premier, étant frais, est dit ressembler au lustre pâle de la lune ; le second, étant chaud, est assimilé au rayonnement du soleil. Tous les systèmes de Yoga sont fondés sur l'hypothèse que les corps vivants doivent leur existence à l'action d'une substance immatérielle extrêmement subtile, perméant tout l'univers et désignée sous le nom de *Prâna* ; cette substance, cause de tous les phénomènes organiques, contrôle les organismes par l'intermédiaire du système nerveux et du cerveau, et se manifeste comme énergie vitale. Le *Prâna*, « énergie vitale » dans la terminologie moderne, assume différents aspects pour s'acquitter de fonctions différentes dans le corps, et circule dans l'organisme en deux flots distincts, l'un à l'action échauffante et l'autre à l'action refroidissante, clairement perceptibles aux Yoguins dans leur état d'éveil spirituel. Ma propre expérience me permet aussi d'affirmer sans aucune hésitation qu'il y a certainement deux sortes principales de courants vitaux dans le corps, qui ont les uns un effet rafraîchissant et les autres un effet réchauffant sur l'organisme. *Ida* et *Pingalâ* existent simultanément dans chaque tissu et chaque cellule du corps ; elles coulent toutes deux à travers les nerfs les plus importants et leurs minuscules ramifications, comme deux courants

distincts bien que leur passage ne soit jamais senti dans l'état de conscience normal, les nerfs étant habitués à cette circulation depuis le commencement de la vie.

A cause de sa nature extrêmement subtile, l'énergie vitale a été comparée au souffle par les autorités anciennes sur le Yoga ; et il est affirmé que l'air que nous respirons est saturé de Prâna et que les courants vitaux circulent alternativement à travers les deux narines en même temps que l'air pendant l'inspiration et l'expiration. Comme nous le savons, l'air que nous respirons est composé principalement de deux gaz, l'oxygène et le nitrogène. L'oxygène est l'agent principal de la combustion, brûlant les impuretés du sang par son action à travers les poumons, tandis que le nitrogène exerce un effet modérateur sur son ardeur. Etant donné le fait que les anciens écrivains sur le Koundalinî-Yoga utilisent parfois le même terme pour Prâna et pour Vâyû, qui est employé pour désigner l'air que nous respirons, il y a une possibilité de confusion et l'on risque de croire que le souffle et le Prâna sont identiques. Ce n'est pas du tout le cas. La vie telle que nous la connaissons sur terre n'est pas du tout possible sans oxygène, et il est intéressant de noter que ce corps est un ingrédient aussi bien de l'air que de l'eau, les deux éléments essentiels indispensables à la vie terrestre. Ceci indique clairement que sur le globe terrestre l'énergie vitale cosmique, ou Prâna-Shakti, utilise l'oxygène comme le principal véhicule de son activité. Il est possible que la biochimie, au cours de ses investigations, soit amenée dans le futur à accepter l'instrumentalité de l'oxygène dans tous les phénomènes organiques comme principal canal de l'activité de la force vitale intelligente appelée Prâna.

La terre a son propre approvisionnement en Prâna, pénétrant chaque atome et chaque molécule de tous les éléments et de tous les composés qui constituent son cœur flamboyant, les régions en fusion incandescente sous sa croûte, la couche dure de sa surface avec ses montagnes et ses mers, et son atmosphère jusqu'à la zone marginale la plus éloignée. Le soleil, vaste réservoir d'énergie vitale, répand à flots continuellement sur la terre un énorme approvisionnement de radiations prâniques faisant partie de son rayonnement. Les superstitions associées aux

éclipses ont peut-être un élément de vérité, car en de telles occasions les émanations prâniques du soleil ou de la lune sont partiellement ou totalement coupées pour quelque temps. Les variations climatiques et les changements dans la proportion de vapeur et de poussière présentes dans l'atmosphère, qui ont un effet prononcé sur certains tempéraments sensibles, sont peut-être aussi susceptibles de créer des altérations dans le flot des courants prâniques. La lune est un autre important centre fournissant le Prâna à la terre. Les planètes et les étoiles proches et lointaines sont toutes des réserves inépuisables de Prâna, dynamisant la terre avec des flots d'énergie transmise par leur rayonnement. Les émanations prâniques du soleil et de la lune, des planètes et des étoiles, ne sont pas toutes semblables, mais chacune a ses caractéristiques particulières, de même que la lumière des corps célestes, lorsqu'elle est analysée sur terre après avoir traversé d'énormes distances, révèle des variations spectrales particulières à chacune. Il est impossible à l'imagination de l'homme de visualiser, même faiblement, les interactions d'innombrables flots de lumière émis par des billions et des billions d'étoiles, se croisant et s'entrecroisant en un nombre incalculable de points, remplissant la prodigieuse étendue de l'espace en chaque endroit d'un bout à l'autre. De même il est absolument impossible de se représenter ou de dépeindre, même vaguement, le monde colossal du Prâna, ou énergie vitale, tel qu'il a été décrit par les visionnaires, son étendue illimitée traversée par des courants et des contre-courants, des ondes s'entrecroisant, irradiées par d'innombrables planètes et étoiles avec des zones d'immobilité et des centres tempétueux, des succions et des tourbillons, tout cela palpitant d'activité partout, tandis que les mondes animés émergent de cet océan merveilleusement intelligent mais subtil d'activité vitale comme l'écume apparaît à la surface des courants océaniques perpétuellement en mouvement.

Pour expliquer le phénomène de la vie sur la terre, il n'y a pas d'autre possibilité que d'admettre l'existence d'un médium vital intelligent qui, se servant des éléments et des composés du monde matériel comme de briques et de mortier, agit comme l'architecte des structures organiques. Celles-ci apportent l'évidence d'une

extraordinaire intelligence et d'une finalité ; elles se constituent avec un savoir-faire si étourdissant et sont produites en une telle profusion, dans une telle diversité de formes qu'elles s'inscrivent en faux contre toute hypothèse de génération spontanée ou fortuite. L'existence de ce médium ne peut être prouvée empiriquement ; l'ingéniosité et la technique humaines n'ont pas encore atteint le degré de perfection qui permettrait de traiter expérimentalement des médias de nature aussi fine.

Une immense importance a été attachée aux radiations prâniques venant à la terre du soleil et de la lune. En fait, quelques autorités anciennes font remonter l'origine de la faculté mentale humaine à la lune. Tout l'édifice du Yoga est basé sur la validité de cette assomption du Prâna comme substance supraphysique connaissable. Pendant des milliers d'années les générations successives de Yoguins ont vérifié les assertions de leurs précurseurs. La réalité du Prâna comme principal agent conduisant à l'état supraconscient appelé Samâdhi n'a jamais été mise en question par aucune école de Yoga. Ceux qui ajoutent foi à la tradition du Yoga doivent d'abord croire en l'existence du Prâna. Si l'on prend en considération le fait que, pour atteindre le succès dans l'entreprise yogique, on doit non seulement posséder des dons mentaux et physiques sortant de l'ordinaire, mais aussi avoir tous les attributs d'un caractère plein de sainteté : honnêteté, chasteté, rectitude, etc., ce serait pure obstination que de discréditer le témoignage de nombreux visionnaires fameux, qui ont attesté en termes sans équivoque leur propre expérience des états supra-conscients résultant de la manipulation systématique du Prâna qu'ils ont apprise de leurs propres précepteurs.

D'après les croyances religieuses de l'Inde, remontant aux temps préhistoriques, l'existence du Prâna, comme véhicule pour l'activité de la pensée et la transmission des sensations et des impulsions dans les organismes vivants, et comme substance cosmique normalement imperceptible présente dans toutes les formations matérielles — lesquelles sont classées par les cosmologues hindous en cinq catégories : terre, eau, air, feu et éther — est un fait établi, vérifiable par la pratique du Yoga si celle-ci est entreprise par le type d'homme approprié et selon

des directives correctes. Selon ces croyances, le Prâna n'est pas matière, et n'est pas non plus esprit ou intelligence ou conscience, mais plutôt fait inséparablement partie de l'énergie cosmique ou Shakti qui réside en tout et qui est la force motrice à la base de tous les phénomènes cosmiques, comme l'énergie dans la matière et la vitalité dans les organismes vivants ; en bref, c'est le véhicule par lequel l'intelligence cosmique dirige l'activité inconcevablement vaste de ce monde prodigieux, par lequel elle crée, maintient et détruit les gigantesques formations globulaires brûlant constamment dans l'espace ainsi que les minuscules microbes, aussi bien virulents que bénéfiques, remplissant chaque parcelle de la terre. En d'autres mots, Shakti, quand on applique ce terme à la matière inorganique, est énergie, et quand on l'applique au plan organique, est vie, les deux étant différents aspects de la puissance cosmique créatrice opérant à la fois sur les plans organique et inorganique. Pour une question de commodité et pour éviter la confusion, le terme Prâna ou Prâna-Shakti est généralement appliqué à cet aspect de l'énergie cosmique qui opère dans le domaine organique, en tant qu'impulsion nerveuse et vitalité, tandis que le nom générique de Shakti est appliqué à toute forme d'énergie, animée et inanimée ; en résumé, à l'aspect créatif et actif de la Réalité.

En nous occupant de Koundalinî-Yoga, nous sommes concernés seulement par le Prâna ou la « Prâna-Shakti », que nous désignons parfois simplement comme « Shakti » pour être bref, bien que, à strictement parler, la désignation de Shakti soit appliquée à l'énergie cosmique, créatrice de l'univers. La science actuelle est amenée irrésistiblement à la conclusion que l'énergie est la substance de base de l'univers physique. Le doute sur l'existence de la vie en tant qu'agent vital immortel indépendant de ses prolongements corporels, est aussi ancien que la civilisation ; il est suscité principalement par l'inexorable nature des lois physiques qui opèrent sur le corps, par l'inévitabilité de la dégénérescence et de la mort, par la nature extrêmement insaisissable du principe vital, par l'impossibilité totale de le percevoir indépendamment du cadre organique, par l'irrévocabilité de la mort comme fin de l'organisme, et par-dessus tout par l'absence complète de

toute preuve démontrable et incontestable de survie après la mort corporelle. Selon les Yoguins pourtant, l'existence de l'énergie de vie en tant qu'entité immortelle devient subjectivement apparente dans l'état supraconscient du Samâdhi, et sa circulation à travers les nerfs peut être expérimentée même avant cet aboutissement, dès qu'un certain degré de succès est atteint dans la méditation. Quand cela se produit, une plus grande demande de cette énergie est éprouvée durant l'état de concentration cérébrale, et pour y répondre, l'énergie vitale ou Prâna, résidant dans les autres parties du corps, afflue vers la tête, parfois à un tel point que même des organes vitaux comme le cœur, les poumons, et le système digestif cessent presque de fonctionner, le pouls et la respiration deviennent imperceptibles, et le corps tout entier semble froid et sans vie. Avec le combustible supplémentaire fourni par l'afflux augmenté d'énergie vitale, le cerveau devient plus intensément vivant, la conscience de surface s'élève au-dessus des sensations corporelles et sa faculté perceptive est grandement amplifiée, ce qui la rend capable de prendre connaissance d'existences supraphysiques. Dans cet état le premier objet de perception est le Prâna, expérimenté comme une substance brillante et immatérielle, douée de sensibilité et dans un état de vibration rapide à la fois au-dedans et au-dehors du corps, s'étendant sans limite dans toutes les directions.

Dans le langage du Yoga, le Prâna est vie et la vie est Prâna.

La vie et la vitalité, dans le sens employé ici, ne signifient pas l'âme ou l'étincelle de divinité dans l'homme. Le Prâna est seulement l'énergie de vie grâce à laquelle la divinité amène à l'existence les règnes organiques et agit sur les structures organiques, de même qu'elle crée et agit sur l'univers au moyen de l'énergie physique. Le Prâna n'est pas la Réalité de même que la lumière solaire n'est pas le soleil ; et pourtant il en fait essentiellement partie, assumant différentes formes et apparences, entrant dans d'innombrables sortes de formations, bâtissant durablement les unités élémentaires ou matériaux pour créer les structures organiques compliquées, de la même façon que l'énergie physique commence, avec les électrons, les protons et les atomes pour constituer le puissant

édifice de l'univers ; toute son activité est gouvernée par des lois éternelles aussi rigides et universelles que les lois qui régissent le monde physique. Après avoir créé les atomes, l'énergie physique se transforme en d'innombrables sortes de molécules, résultant de l'existence d'innombrables composés variant en forme, en couleur et en goût, qui, derechef, par combinaison et mélange, différences de température et de pression, créent la diversité stupéfiante de l'apparence de l'univers. Le Prâna, partant du protoplasme et des organismes unicellulaires, amène à l'existence l'étonnant règne de la vie, d'une infinie variété, excessivement riche en formes et en couleurs, créant les catégories, les genres, les espèces, les sous-espèces, et les groupes, utilisant pour créer cette diversité les matériaux fournis par le monde physique et l'environnement, agissant intelligemment et dans un dessein défini avec une connaissance plénière des lois et des propriétés de la matière ainsi que de la multiplicité des créations organiques qu'il amène à l'être. Tout en demeurant constant et fondamentalement inchangé, il entre dans d'innombrables combinaisons, agissant à la fois comme l'architecte et comme l'objet produit. Il existe en tant que puissant univers plus vaste et plus merveilleux que le cosmos perçu par nos sens, avec ses propres sphères et plans correspondants aux soleils et aux terres de ce dernier, avec ses propres matériaux, son mouvement et son inertie propres, sa lumière et son obscurité, ses lois et ses propriétés, existant parallèlement à l'univers que nous voyons, enchevêtré dans la trame de nos pensées et de nos actions, pénétrant les atomes et les molécules de la matière, émettant un rayonnement, se déplaçant comme vents et marées, extraordinairement subtil et agile, la substance de nos imaginations et de nos rêves, le principe de vie de la création, tissé inextricablement dans la texture même de notre être.

Nous ne soupçonnons pas quelle mystérieuse substance anime les cellules et les organes des corps vivants, causant des réactions physico-chimiques merveilleusement appropriées, pendant que les propriétaires du corps, si intelligents et si perspicaces soient-ils, n'ont aucune idée de ce qui se passe en eux, ne savent rien de l'intelligence qui règle la machine corporelle, qui l'édifie dans le

sein maternel, qui la sauvegarde dans la maladie, qui la soutient quand elle est en danger, guérit ses blessures, s'en charge pendant le sommeil ou dans les états de délire ou d'inconscience, qui suscite des besoins et des tendances qui emportent et gouvernent les propriétaires des corps comme le vent agite un roseau. Chose plus stupéfiante encore : après s'être occupé de tout et avoir tout exécuté, au point même d'aspirer l'air dans les poumons et d'induire les pensées, la nature miraculeuse, et pour l'intelligence humaine, tout à fait incompréhensible de cet agent mystérieux, fait qu'il s'efface et demeure lui-même toujours derrière la scène, permettant à la conscience de surface, qu'il sustend comme l'huile alimente la flamme, de penser et d'agir en maître, radicalement inconscient de l'activité, invisible mais étonnante d'efficacité, de la véritable maîtresse de maison : le médium supra-physique, Prâna-Shakti, l'aspect de l'énergie cosmique manifestant la vie.

Les fondateurs du Yoga de la Koundalinî ont posé le principe de l'existence du Prâna comme réalité concrète aussi bien dans ses aspects individuels que dans ses aspects cosmiques ; ceci, sans aucun doute, à la suite des expériences menées à bien par maintes générations d'experts. Ils arrivèrent ainsi à cette découverte capitale : il est possible d'acquérir un contrôle volontaire du système nerveux au point de diriger un plus grand flot de Prâna jusqu'au cerveau, ce qui a pour conséquence naturelle une intensification de l'activité cérébrale ; et c'est à cette fin qu'ils élaborèrent toutes leurs méthodes de maîtrise corporelle et de discipline mentale. Ils réussirent admirablement puisque le principal exercice, la concentration, qui est la pierre d'angle de tout système de Yoga, s'harmonise aussi avec les méthodes mises en œuvre par la nature également pour accélérer révolution humaine. Ils constatèrent qu'en acquérant un certain degré de compétence dans la maîtrise de l'esprit et dans la concentration, ils pouvaient, dans certains cas favorables, aspirer à travers le canal de l'épine dorsale un rayonnement puissant, d'un vif éclat, se déplaçant avec célérité ; qu'il était possible de le faire monter dans le cerveau pendant seulement de brefs moments au commencement, puis de prolonger la durée de cette absorption grâce à la

pratique ; et que cela avait un effet absolument extraordinaire sur l'esprit, le rendait capable de prendre son essor dans des régions incomparablement glorieuses, transcendant toute expérience appartenant au monde matériel grossier.

Ils nommèrent ce canal Souchoumnâ, et comme le jet lumineux était distinctement senti comme s'élevant à partir de la base du canal, ils considérèrent ce lieu comme le siège de la Déesse ; ils représentèrent celle-ci comme gisant là endormie sous la forme d'un serpent, bouchant avec sa tête l'ouverture conduisant au canal spinal. Les systèmes de nerfs sur la gauche et sur la droite de Souchoumnâ qui contribuaient à la formation du flot flamboyant en cédant une partie de l'énergie vitale se déplaçant en eux, furent nommés Ida et Pingalâ. Bien que les connaissances que rend accessibles la science moderne leur fissent défaut, il ne leur fallut pas longtemps, étant donné le haut niveau de leur état de conscience, pour postuler l'existence du monde subtil de la vie, interpénétrant le cosmos matériel et parallèle à lui. Par conséquent les anciens écrits sur le Hatha-Yoga abondent en références énigmatiques à Prâna-Shakti, à l'énergie vitale et à ses systèmes de réseaux conducteurs dans le corps, ce qui constitue fréquemment pour les lecteurs débutants une source d'incompréhension et de confusion.

CHAPITRE VIII

Je me rends bien compte qu'il est impossible pour moi de faire comprendre exactement et pour le lecteur moyen de saisir clairement ce que je veux dire par l'expression « expansion et contraction de la conscience », que j'utilise fréquemment pour dénoter les fluctuations de ma condition mentale. Cependant, c'est seulement en employant cette locution que je puis décrire, ne serait-ce que vaguement, une expérience purement subjective, qui échoit rarement en partage à l'homme ordinaire. Autant que je sache, les phénomènes bizarres qui suivent l'éveil de Koundalinî n'ont jamais, jusqu'ici, été révélés en détail ni fait l'objet d'une analyse sérieuse. Le sujet est demeuré enveloppé de mystère, non seulement à cause de l'extrême rareté et de la nature abasourdissante de la manifestation, mais aussi parce que certaines caractéristiques essentielles de la transformation sont étroitement liées à la vie intime et aux parties génitales de l'individu qui a ses expériences. Les divulgations faites dans ce livre apparaîtront vraisemblablement saisissantes, et même incroyables, parce que cette question y est discutée ouvertement pour la première fois après des siècles d'existence cachée.

On peut suivre plus ou moins la signification des mots, quelque difficile qu'elle soit, décrivant les états mentaux communs à tous, ou discuter de problèmes intellectuels et de propositions abstraites basées sur l'expérience et les connaissances communes. Mais le phénomène que j'ai essayé d'expliquer en ces pages est si peu commun et si éloigné de l'ordinaire qu'en toute probabilité seulement une poignée de ceux qui se trouveront lire cet exposé auront entendu parler déjà de quelque chose d'aussi extraordinaire. Les maîtres accomplis de Koundalinî-Yoga, toujours extrêmement rares, sont presque non existants de nos jours, et les cas d'un type d'éveil spontané, où l'éveil de Koundalinî s'opère soudainement à un certain moment de la vie, aboutissent le plus souvent à des

désordres mentaux, qui rendent impossible la narration cohérente de l'expérience. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'on ne puisse trouver nulle part d'exposé circonstancié de cette étrange expérience.

J'ajoute, cependant, qu'en dépit de tout cela l'expérience n'est pas si singulière ou invérifiable qu'elle apparaît à première vue. Nous disposons de suffisamment de preuves indiquant que depuis des temps immémoriaux, sans doute depuis la naissance même de la civilisation et même avant, il y a eu des cas, extrêmement rares certainement, d'éveil de Koundalinî, spontané ou provoqué par des exercices appropriés. Dans les quelques cas de la première sorte où l'éveil s'est acheminé vers une culmination heureuse, les symptômes étaient en général modérés et le développement graduel, comme chez les mystiques par disposition innée ; les caractéristiques essentielles de la renaissance spirituelle, qui dans mon cas furent si étonnantes et frappantes, ont pu, on le comprend, échapper à l'attention, ou quand on les remarquait, ont pu être attribuées à d'autres causes par suite de l'ignorance de la cause véritable. Dans la vaste majorité des cas de la même catégorie où l'éveil était pathologique, les manifestations frénétiques de la personne atteinte, même quand elles étaient justes, ont toutes les chances d'avoir été méprisées et regardées comme les bêtises absurdes d'un cerveau délirant. Dans les cas d'éveil provoqué par effort volontaire, comme les manifestations ont dû généralement se produire derrière les murs de monastères inaccessibles, ou dans des ermitages solitaires, ou dans des écoles de Yoga perdues dans les profondeurs de la forêt, les phénomènes extraordinaires qui escortent l'éveil n'étaient pas exposés à l'observation critique ; ou bien, quand ils étaient remarqués, ils étaient traités comme l'accompagnement surnaturel nécessaire de l'aventure et par conséquent, ils n'étaient pas tenus pour quelque chose d'important à consigner par écrit et à communiquer ; ou au contraire, ils étaient considérés comme trop sacrés pour être divulgués, et ils étaient jalousement gardés comme un secret impénétrable accessible seulement aux initiés.

En conséquence, comme j'avance péniblement, handicapé par la difficulté de décrire, en cet âge scientifique à l'esprit critique, un phénomène mental bizarre

jamais retracé en détail auparavant, je suis obligé, pour des raisons de prudence, de passer sous silence bien des aspects de l'expérience qui auraient dû trouver place en ce livre ; ces aspects, j'en suis sûr, feront partie de l'expérience des nombreuses personnes à qui il arrivera, dans les jours à venir, d'allumer accidentellement, comme moi, le feu ophidien, sans être passées par une période d'entraînement préparatoire.

Me conformant à ce principe, il suffira donc que je dise, sans entrer dans la narration de maints événements pour la plupart étranges et inquiétants que j'observais en moi-même, que pendant les mois suivants, ma condition mentale continua à être la même à part une notable amélioration dans ma santé corporelle, et que je sentais ma force et ma vigueur d'autrefois me revenir progressivement.

Les bureaux gouvernementaux étaient en général transférés du Jammou à Shrinagar, la capitale d'été de l'Etat, pendant le mois de mai ; mais comme j'étais en congé et que je me sentais incapable de supporter les effets pénibles de la chaleur vu l'état affaibli de mes nerfs, je partis pour le Cachemire au début avril. Le changement me fit du bien. La vallée était couverte de fleurs, et l'air vif du printemps chargé de senteurs eut sur moi un effet tonifiant. Il n'y avait aucun changement dans le mouvement constant du courant irradiant ni dans le comportement intensifié de l'orbe lumineux dans ma tête. Au contraire, leur activité était augmentée. Mais la force, l'équilibre, et la capacité d'endurance de mon esprit, qui semblaient avoir été réduits presque à néant, me revinrent en partie, et je me sentis capable de prendre un vif intérêt aux conversations. Ce qui était encore plus précieux à mes yeux : mon sentiment d'amour profond pour ma famille, qui paraissait être mort, se ranima dans mon cœur. En l'espace de quelques semaines après mon arrivée, je me trouvai capable de faire de longues marches et de m'occuper d'affaires ordinaires ne requérant pas trop d'effort ; mais j'étais encore incapable de lire attentivement pendant longtemps et je continuais à avoir une crainte du surnaturel. J'évitais obstinément de penser à ce sujet ou d'en parler.

Mon appétit d'autrefois me revint et je pus manger tout ce que j'avais l'habitude de manger auparavant sans avoir à craindre que quelques bouchées de plus ou de moins provoquent un ouragan à l'intérieur de mon corps. Je pus même prolonger les intervalles entre les repas, mais pas trop longtemps sans malaise. Lorsque mon bureau s'ouvrit à Shrinagar j'avais acquis suffisamment de force et d'endurance pour avoir l'assurance que je pouvais à nouveau reprendre mes fonctions officielles sans courir le risque d'aggraver mon état mental ou de me rendre ridicule en faisant preuve d'un manque d'efficacité dans mon travail ou en présentant des signes d'anormalité dans ma conduite. Lorsque je compulsai les documents accumulés sur mon bureau, je remarquai que ma mémoire n'était pas altérée et que l'horrible expérience que j'avais traversée n'avait nullement affecté défavorablement mes facultés.

Cependant, je me fatiguais rapidement, et je devenais nerveux et agité après quelques heures seulement d'application attentive. Après une période prolongée de travail mental, je me rendais toujours compte en fermant les yeux et en écoutant intérieurement, que le cercle lumineux s'était élargi et que le bourdonnement dans les oreilles était plus fort qu'à l'ordinaire. Ceci m'indiquait que je n'étais pas encore capable de maintenir un état d'attention soutenue pendant de longues périodes et que je devais procéder avec précaution pour éviter une recrudescence des symptômes antérieurs. Par conséquent, je décidai de faire alterner les périodes de travail avec des intervalles de détente, en bavardant avec mes collègues, en regardant par la fenêtre, ou en allant de mon bureau à la rue encombrée, au-dehors, où se trouvait une grande variété d'objets pour distraire mon attention.

Je ne sais pas par quelle chance, même dans cet état d'esprit extrêmement anormal, nécessitant constamment l'application de nouveaux expédients pour s'adapter aux circonstances changeantes, j'ai souvent touché juste et découvert le procédé approprié pour faire face aux situations inattendues et épineuses qui surgissaient dans mes rapports quotidiens. Si j'avais, ne serait-ce que soufflé mot tant soit peu aux autres de mon anormalité et des manifestations bizarres qui

constituaient maintenant un trait habituel de mon existence, j'aurais probablement été étiqueté comme lunatique et traité en conséquence, et j'aurais rencontré la dérision et non pas la compassion. Si j'avais essayé de tirer parti de l'événement mystérieux et prétendu posséder une connaissance de l'occulte qu'en réalité je n'avais pas, j'aurais pu être salué comme un saint et j'aurais été importuné nuit et jour par des gens cherchant quelque échappatoire miraculeuse pour se tirer de leurs difficultés. A part quelques indications à mots couverts que je laissais échapper en présence de quelques-uns de mes parents au tout commencement, quand j'étais complètement pris par surprise par l'étrange maladie, à part mes initiatives pour révéler mon état du mieux que je pouvais à quelques experts en Yoga afin d'obtenir d'eux des avis éclairés, je maintins toujours un strict silence sur mon état anormal ; je n'en faisais jamais mention dans mes conversations avec mes amis intimes, bien que même dans mes moments les plus optimistes, la crainte de la folie, telle une épée de Damoclès, ne me quittait jamais entièrement. L'importance du risque que l'on court dans le cas d'un éveil puissant et soudain de Koundalinî, peut être estimée si l'on considère les faits suivants : en même temps que se dégage une énergie nouvelle, de profonds changements fonctionnels et structurels commencent à se produire dans l'étoffe délicate du système nerveux, avec une rapidité et une violence telles qu'ils suffisent à détraquer instantanément le cerveau si l'organisme, dans son ensemble, n'a pas une capacité d'adaptation assez grande pour soutenir la pression formidable, comme cela se passe en fait dans un grand pourcentage de cas. Parmi les pensionnaires des hôpitaux psychiatriques, il doit y avoir bien des personnes dont la maladie est due à l'activité prématurée ou à un fonctionnement morbide de Koundalinî.

Avec le rétablissement de mes facultés, mon esprit devenait de plus en plus clair et je me mis à spéculer sur mon état. Je lus tout ce que je pus me procurer sur la question de Koundalinî et sur le Yoga, mais je ne tombai sur aucun exposé d'une expérience analogue à la mienne. Les courants chauds et froids jaillissants, la luminosité dans la tête, les sons surnaturels dans les oreilles, et la peur qui vous étreint, tout cela était bien mentionné, mais il n'y avait aucun signe en moi de

pénétration clairvoyante des esprits des autres, d'extase, de communication avec les esprits désincarnés ou de quelque autre de ces dons psychiques extraordinaires, tous considérés depuis l'aube des temps comme des marques distinctives d'une Koundalinî éveillée³¹.

Souvent, dans le silence et l'obscurité de ma chambre, je me surprénais à regarder avec terreur des visages horriblement défigurés et des formes tourmentées se courbant et se tordant en dessinant toutes sortes de figures, apparaissant et disparaissant rapidement dans le médium brillant, tournoyant et tourbillonnant en moi et autour de moi. Elles me laissaient tout tremblant de peur, incapable de trouver une explication à leur présence. Parfois, bien que de telles circonstances soient rares, je pouvais percevoir à l'intérieur du brouillard lumineux une lumière plus éclatante émanant d'une forme scintillante et éthérée, avec un visage et une silhouette à peine distincts, mais néanmoins une présence, émettant un rayonnement si doux, enchanteur et apaisant qu'en de telles occasions mon esprit débordait de bonheur et qu'une paix divine, indescriptible, emplissait chaque fibre de mon être. Curieusement, en chacune de ces occasions, la mémoire de ma vision originelle, celle qui m'avait été octroyée le premier jour de l'éveil, me revenait avec vivacité, comme pour me redonner courage dans mon abattement grâce à un aperçu fugace de l'état transcendant vers lequel j'étais douloureusement et inexorablement entraîné.

Je ne pouvais déterminer à cette époque si ces visions offraient de réels aperçus de l'existence supramondaine ou si elles étaient de simples fictions de mon imagination surexcitée et littéralement embrasée. Je ne comprenais pas ce qui me rendait perpétuellement conscient de la luminosité, comme si ma propre substance mentale intangible s'était métamorphosée en une matière radiante et comme si cette métamorphose de la substance de mon esprit était responsable du rayonnement des images mentales.

³¹ La communication avec les esprits des morts n'a jamais été dans la tradition hindoue considérée comme un don psychique résultant de l'éveil de Koundalinî. L'auteur a sans doute été induit en erreur sur ce point par des lectures occultistes ou théosophiques (*note du traducteur*).

Je continuai à m'occuper de mes affaires officielles et de mes devoirs familiaux, et je reprenais de plus en plus de forces chaque jour. Après quelques semaines de plus, je fus capable de travailler attentivement pendant des heures, avec mon appareil intellectuel maintenant transformé, sans éprouver le moindre symptôme pénible. Mais il n'y avait aucun changement perceptible dans mon attitude en général, ni dans mon efficacité au travail ; et, excepté l'intervention de ce mystérieux et incompréhensible facteur dans ma vie, j'étais le même qu'auparavant.

Progressivement, à mesure que ma résistance à la fatigue augmentait et que les moments de peur devenaient plus rares, je me réconciliai avec mon apparente anormalité qui cessa de retenir mon attention tout au long de la journée, et je devins davantage libre de m'occuper à ce qu'il me plaisait de faire. Je n'étais plus désormais conscient avec autant d'acuité qu'auparavant des mouvements du courant vital nouvellement engendré dans ma colonne vertébrale et dans les autres tracés nerveux. A la longue, du temps s'étant écoulé, le passage du courant à travers les filaments nerveux disséminés devint moins perceptible, et souvent je ne le remarquais plus du tout. Je pouvais maintenant me consacrer attentivement à n'importe quel travail pendant des heures. Comparant ma récente condition mentale stable à ce qu'elle avait été dans les stades initiaux après la crise, j'en vins à réaliser que j'avais échappé de justesse aux griffes de la folie et que je devais ma délivrance non à aucun effort de ma part mais aux dispositions bénignes de l'énergie elle-même. Dans les premiers stades, en particulier avant la crise, pour certaines raisons puissamment judicieuses, le courant vital avait eu l'air d'agir de manière extravagante et aveugle, comme les eaux en crue d'une rivière débordante qui, jaillissant à travers une brèche dans une digue, se précipitent furieusement ici et là, cherchant à affouiller un nouveau lit pour leur passage. Des années plus tard j'entrevis ce qui s'était réellement passé, et je fus à même de pressentir la merveille cachée, présente dans le corps humain, insoupçonnée, attendant, pour se mettre d'un bond en action, d'être évoquée adéquatement par l'habitant du corps et de trouver les circonstances favorables : alors, ouvrant son chemin à travers la chair

comme le cours d'eau creuse une dérivation pendant la crue, elle trace de nouvelles voies dans le système nerveux et dans le cerveau pour doter l'individu fortuné de pouvoirs mentaux et spirituels incroyables.

Les six mois de cet été passé au Cachemire passèrent sans que se produise aucun événement remarquable ni aucun changement notable en moi. Les remous provoqués par mon étrange indisposition s'apaisèrent peu à peu. La plupart des gens qui en avaient eu tant soit peu connaissance attribuèrent l'altération soudaine de ma santé à des causes nerveuses. Mais une rumeur avait circulé dans certains milieux que mon curieux dérangement mental était le résultat de certaines pratiques de Yoga, associées étroitement à l'énergie appelée Koundalinî ; à la suite de ce bruit, des curieux vinrent me voir sous un prétexte ou un autre, essayant d'obtenir plus d'information et de s'assurer, en me faisant exhiber quelque talent surnaturel, que j'avais vraiment dépassé la frontière qui sépare l'humain du divin. Ils n'étaient pas à blâmer. La plupart des hommes semblent croire qu'il n'y a qu'un pas de la conscience humaine à la conscience cosmique, un pas qu'on peut franchir tout d'un coup avec l'assistance d'un maître ou à l'aide d'exercices spirituels, aussi aisément et sûrement que l'on franchit le pas d'une porte séparant une petite chambre d'une chambre plus grande.

Cette idée fallacieuse est souvent appuyée par des maîtres incompetents, qui exploitent la crédulité humaine, et prétendent avoir une connaissance suffisante du Yoga pour être capables de susciter des résultats authentiques chez leurs disciples ; ils ne se rendent pas compte eux-mêmes que le Yoga est une science qui s'atteint par étapes progressives, et que cette science est tombée en désuétude depuis les derniers siècles ; à part réciter comme des perroquets quelques textes des maîtres anciens, ils n'en savent pas plus à ce sujet que les ignorants qu'ils prétendent enseigner. Dans le temps passé la gravité et la difficulté de la tâche étaient pleinement reconnues et les novices qui s'y appliquaient prenaient grand soin de se dépouiller de toutes leurs responsabilités mondaines et de cultiver une attitude d'esprit stoïque, afin d'être préparés à faire face à toutes les éventualités sans fléchir ou céder sous l'effort.

Je faisais généralement la sourde oreille, maintenant une réserve que j'ai gardée jusqu'à ce jour, lorsque les enquêtes visant à obtenir plus d'informations sur mon expérience étaient motivées par des raisons frivoles. Comme les gens ne réussissaient pas à satisfaire leur curiosité et ne découvraient aucun changement remarquable en moi, l'histoire de mon aventure spirituelle fut traitée comme un mythe, et aux yeux de certains je devins même un objet de risée pour avoir pris un mal physique pour une grâce divine.

A la fin de l'été, j'étais presque aussi fort qu'autrefois. A part les courants lumineux et le rayonnement dans ma tête, je ne repérai aucun autre changement en moi-même, et je ne me sentais pas plus mal à la suite de cette redoutable aventure, si ce n'est qu'à certains moments, en général dans l'après-midi, le passage du courant devenait perceptible au point d'être dérangeant, et s'accompagnait d'un léger malaise dans la tête. A ces moments-là, d'habitude, j'éprouvais une certaine difficulté à m'appliquer attentivement à n'importe quelle tâche, et je passais souvent l'intervalle à bavarder ou à faire quelques pas en plein air.

Parfois, en de telles occasions, je remarquais une plus grande pression sur les centres nerveux dans la région cardiaque et hépatique, en particulier dans cette dernière, comme si un plus grand afflux de la radiation faisait irruption dans l'organe pour augmenter son activité. Il n'y avait aucun autre signe de quoi que ce soit de remarquable ou d'insolite en moi. Je dormais bien, je mangeais avec appétit, et afin de surmonter les effets sur mon corps de plusieurs mois d'inactivité forcée, je fis un peu d'exercice, ce dont j'avais pris l'habitude depuis l'enfance, mais j'évitais l'effort excessif et l'épuisement. Cependant, après les heures passées au bureau, je ne me sentais aucune inclination à la lecture dans la soirée, alors que dans le passé cette habitude m'était chère ; et je n'avais pas envie non plus de faire aucun travail mental. Je considérai ces dispositions comme une indication venant de l'intérieur que je ne devais pas demander plus d'effort à mon cerveau, et je me retirais habituellement dans ma chambre, peu après le dîner, pour me détendre et dormir.

Vers la fin d'octobre 1939, je me préparai à mon départ pour le Jammou en même temps que tout le personnel de mon bureau. Je me sentais si complètement d'aplomb pour le voyage et le séjour qui s'ensuivrait pendant six mois, tout seul là-bas, que, prenant sa santé en considération, je laissai ma femme, mon unique compagne indéfectible dans toutes mes vicissitudes, au Cachemire, certain que j'étais tout à fait capable de m'occuper de moi-même. Je ne me rendis pas compte à ce moment que je prenais un risque grave en ne l'emmenant pas avec moi lorsque je m'éloignais de mon foyer ; sans que je le sache la force orageuse libérée dans mon corps était encore activement à l'œuvre, et bien que je ne sentisse plus avec netteté ses mouvements, la pression sur mes organes vitaux n'était pas moins forte qu'auparavant. La pensée que j'étais dans un état anormal intérieurement n'était pourtant jamais complètement absente de mon esprit, car la luminosité intérieure me le rappelait constamment. Mais, comme le temps passait et que mon état demeurait stabilisé, il avait perdu pour moi une grande part de son étrangeté et de sa singularité, et était devenu, si l'on peut dire, partie intégrante de mon être, mon état habituel et normal.

CHAPITRE IX

Vu l'immense portée des processus de régénération et de transformation à l'œuvre dans mon corps, en particulier durant mon sommeil, qui devaient aboutir finalement à la formation de dons psychiques que je n'avais jamais possédés avant l'âge de quarante-six ans, il m'est nécessaire de m'attarder sur cette phase extrêmement importante de mon expérience. Non seulement les anciens traités sur le Yoga mais de nombreux autres textes traditionnels de l'Inde "contiennent des références à la puissance miraculeuse de Shakti, ou énergie cosmique féminine, pour opérer des transformations chez ses adorateurs. Le fameux *mantra* Gâyatrî, que tout Brahmane doit réciter chaque jour après ses ablutions matinales, est une invocation à Koundalinî, la priant d'octroyer le dépassement des possibilités apparentes. Le cordon sacré porté par les Hindous « deux-fois-nés », qui consiste généralement en trois ou six fils distincts maintenus ensemble par un nœud, symbolise les trois canaux bien connus de l'énergie vitale, Ida, Pingalâ et Souchoumnâ, passant respectivement de chaque côté et au centre de la colonne vertébrale. La touffe de cheveux au sommet du crâne portée en général par les hommes indique la localisation du centre de conscience, habituellement inopérant, qui s'ouvre comme un lotus épanoui lorsqu'il est arrosé par le courant ambrosiaque s'élevant à travers Souchoumnâ, et qui fonctionne comme le siège de la perception suprasensorielle, le sixième sens ou le troisième œil, chez ceux qui sont divinement favorisés par Koundalinî.

Les mentions évidentes, ne prêtant à aucune équivoque, de ses exploits créateurs et transformateurs, contenues dans les hymnes composés à la louange de la Déesse par des sages renommés et de grands maîtres spirituels, eux-mêmes vénérés quasiment comme des dieux, et dans la plupart des cas, si l'on en croit leurs propres aveux, eux-mêmes les bénéficiaires de sa grâce, ne peuvent pas être

prises à la légère et éludées comme simples effusions poétiques vides de tout fondement effectif. Si l'on tient également compte du fait que les résultats atteints par les maîtres constituaient des sujets d'expérimentation et de vérification pour leurs disciples, et que ceux-ci devaient donc nécessairement jauger leur exactitude, les affirmations de ces maîtres ne peuvent pas être traitées soit comme de simples métaphores, destinées à faire entendre quelque autre signification, soit comme les exagérations grossières de quelques réussites triviales. En tout cas, c'est sur l'acceptation universelle de la vérité de ces croyances anciennes, en Inde, que tous les systèmes de Yoga et l'impressionnant édifice de la religion Védique ont été bâtis ; ces assises sont si solides et profondes qu'elles en sont venues à faire partie intégrante de tout acte religieux et de toute cérémonie hindoue. En consonance avec ses principes de base, l'adorateur ordinaire de Kâlî, de Dourgâ, de Shiva ou de Vichnou, lorsqu'il se prosterne devant l'image de sa divinité avec des yeux emplis de larmes et des lèvres tremblantes d'émotion, implore le bienfait non seulement de faveurs mondaines mais aussi de qualités supraphysiques le rendant capable de voir par-delà le voile des apparences illusoires.

Si l'on peut faire fond sur le dossier historique s'étendant sur plus de trente siècles que représentent les Védas et autres textes spirituels, et si l'on peut se fier au témoignage formel d'une masse d'investigateurs intelligents et d'observateurs perspicaces, la société ancienne des Indo-aryens abondait en nombreux cas authentiques de transfiguration au moyen d'efforts spirituels et yogiques, aboutissant à une métamorphose complète de la personnalité ; des individus d'une envergure ordinaire étaient transformés en visionnaires aux accomplissements extraordinaires par l'attouchement d'une puissance invisible qui était reconnue et adorée avec le cérémonial approprié. En fait l'un des principes de base de la religion hindoue et la clef de voûte de la science du Yoga est la croyance, énergiquement affirmée par presque tous les textes sacrés, que par un effort correctement dirigé il est possible pour l'homme de compléter le cycle évolutif de l'existence humaine en une seule vie et de s'épanouir en un être transfiguré, un adepte en harmonie avec la Réalité infinie transcendant le monde phénoménal, à

jamais libéré de la chaîne autrement indéfinie des naissances et des morts.

En plus des cas de transformation spontanée se produisant soudainement ou par gradation lente chez les mystiques et les saints, anciens et modernes, aussi bien en Orient qu'en Occident, et corroborés par des preuves irrécusables qui mettent la science moderne en face d'une énigme aussi insoluble maintenant qu'à l'époque médiévale, il y a aussi des cas authentiques où une transformation réelle de la personnalité s'est produite comme résultat d'une discipline de Yoga ou de quelque autre forme d'effort spirituel, entrepris délibérément de façon continue pendant un temps défini ; ces disciplines ont abouti finalement au développement soudain ou lent de facultés psychiques anormales et de qualités mentales non observables auparavant. Quel est le mystère derrière ce phénomène souvent répété et généralement accepté ?

Quelle force, spirituelle, psychique, ou physique, est mise en mouvement automatiquement ou par un effort volontaire, et, travaillant mystérieusement selon ses propres lois insondables, amène un changement radical dans l'organisme, le refaçonnant selon un modèle distinct possédant certaines caractéristiques définies qui différencient les mystiques et les visionnaires de tous les temps et de tous les pays ?

Non seulement en Inde mais dans presque tous les pays professant une religion révélée, la croyance dans l'efficacité de la prière, de l'adoration, et des autres pratiques religieuses, pour induire une condition mentale favorable à la descente de la grâce divine, a été répandue depuis des temps immémoriaux, et la transformation qui s'opère en conséquence de telles pratiques est, par conséquent, naturellement attribuée à la faveur divine. Il faut pourtant garder présent à l'esprit qu'un recours irréfléchi et hâtif à des agents surnaturels pour rendre compte de n'importe quel phénomène obscur inexplicable par l'intellect a été un trait marquant chez l'homme depuis les tout premiers stades de son développement en tant qu'être rationnel, et est encore presque aussi commun de nos jours dans les couches inférieures de toute société qu'il l'était dans les temps préhistoriques.

Cette habitude a encore cours dans la majorité de l'humanité bien que son champ d'application ait été quelque peu restreint à cause des explications fournies par la science à bien des phénomènes de la nature auparavant incompréhensibles.

Faire intervenir la divinité pour expliquer un phénomène isolé, alors que sa perpétuelle souveraineté sur l'univers tout entier et sa position de cause primordiale de toute existence sont reconnues, est une inconséquence dont les intellects posés et mûrs ne devraient pas se rendre coupables. Dans la perspective de cette récognition, ni une feuille ne peut bouger, ni un atome se mouvoir, ni une goutte de pluie tomber ni aucune créature respirer sans la providence divine ; l'incohérence consiste à fournir des explications rationnelles pour quelques-uns des problèmes et à invoquer un agent surnaturel pour rendre compte du reste. Au grand détriment de l'humanité, c'est ce qui a toujours été fait, en mettant à part certaines questions comme affaires temporelles et d'autres comme affaires spirituelles. Il est possible qu'il faille admettre qu'il y a une différence radicale entre la matière et l'esprit, que les deux s'opposent diamétralement l'un à l'autre, et que par conséquent, ce qui est vrai de l'un ne l'est pas nécessairement de l'autre ; mais cela ne peut fournir de raison valide que pour employer des méthodes d'approche différentes pour les problèmes soulevés par chacun, et non pour dénier à l'un ce que nous concédons à l'autre quand tous les deux doivent leur origine à la même éternelle cause. L'existence de talents intellectuels extraordinaires chez certains alors que d'autres sont moins doués, la présence de qualités spirituelles et parapsychiques chez quelques-uns et leur absence chez la plupart ne peuvent donc pas être attribuées à une intervention divine ; il ne peut pas y avoir de favoris dorlotés dans la juste hiérarchie du royaume des deux. Mais, de même que dans le cas des phénomènes matériels, les exceptions ou les écarts par rapport à la règle, lorsqu'on peut les observer de manière répétée, devraient agir comme un aiguillon pour piquer l'intellect, et le stimuler à l'investigation des problèmes présentés d'une part par les extraordinaires accomplissements des hommes de génie et d'autre part par les exploits déconcertants des hommes doués de vision spirituelle.

Envisageant les choses sous cet angle, le premier effort de tout investigateur devrait viser d'abord à déterminer le degré de relation entre le corps et l'esprit, pour évaluer si les conditions et les actions du premier affectent invariablement le second et vice versa, ou si chacun fonctionne complètement ou partiellement comme une unité indépendante. Il suffit d'un instant de réflexion pour convaincre même le plus borné des observateurs que le corps et l'esprit sont indissolublement liés l'un à l'autre de la naissance à la mort, chacun exerçant une immense influence sur l'autre à chaque instant de leur existence conjointe, et ceci au point que bien des examinateurs acharnés et perspicaces de la nature humaine sont en vif désaccord sur la question de savoir si l'esprit est le produit des transformations biochimiques du corps ou si le corps est le résultat des opérations idéatrices de l'esprit. La profondeur des connaissances et l'acuité intellectuelle déployées dans les deux camps sont abasourdissantes, mais aucun des deux n'a été capable de l'emporter complètement et de gagner l'autre à ses vues. Pour les besoins de notre argument, il suffit de savoir que le corps et l'esprit sont mutuellement dépendants et solidaires à un point qui confond l'entendement : pas une paupière ne cligne, pas un muscle ne bouge, pas une artère ne palpète sans que l'esprit ne le sache, et semblablement pas un souvenir ne s'élève, pas une pensée ne nous frappe, pas une idée ne surgit sans causer une réaction dans le corps. L'effet sur l'esprit des maladies, des changements organiques dans les tissus, de la fatigue, des régimes alimentaires, des médicaments, des drogues et des narcotiques, et l'effet sur le corps des plaisirs et des souffrances, des peines et des douleurs, des émotions et des passions, de la peur et de l'anxiété, sont trop connus pour avoir besoin d'être mentionnés. La relation étroite entre les deux peut à juste titre être comparée à celle qui existe entre un miroir et l'objet qui s'y reflète. Le moindre changement dans l'objet est instantanément réfléchi par le miroir, et inversement tout changement dans la réflexion dénote un changement correspondant dans l'objet simultanément.

Dans toutes les affaires temporelles qui affectent un individu à chaque moment de son existence, la corrélation et l'interdépendance du corps, de nature grossière

et de l'esprit, de nature éthérée, sont reconnues et acceptées sans conteste ; mais curieusement quand il s'agit de questions spirituelles cette règle évidemment invariable qui détermine la relation des deux dans le monde physique est inexplicablement perdue de vue. Même des savants éminents, lorsqu'ils discutent de phénomènes psychiques du type le plus extraordinaire, raisonnent comme si le cadre corporel — qui obéit fidèlement aux lois régissant ce long voyage qu'accomplissent conjointement le corps et l'esprit sur le plan physique — disparaissait entièrement de la scène dès le moment où l'on entre dans le domaine spirituel. Même en tenant compte sans rien en dénier des miracles accomplis par les saints, les mystiques et les prophètes connus, leurs biographies prouvent incontestablement que les lois biologiques inviolables étaient presque aussi effectives dans leur cas que dans le cas des autres êtres humains, et qu'ils étaient aussi sujets à la faim, à la soif, à la fatigue, aussi facilement victimes de la maladie, aussi soumis à la sénescence et à la mort que les autres hommes extraordinaires de leur temps. Aucun d'entre eux n'a vécu pendant un temps remarquablement plus long que celui qui est normalement assigné aux mortels, disons quelques dizaines d'années, et aucun n'a démontré de manière concluante la victoire de l'esprit sur la chair, aucun n'a complètement conquis la faim, la soif et le sommeil ni radicalement changé la prédisposition du corps au vieillissement, à la maladie et au dépérissement. La plupart d'entre eux, sans aucun doute, fournissent des exemples uniques de courage et de persévérance incomparables dans l'adversité, de caractère extraordinairement sublime, d'adhésion inébranlable à la vérité, et autres vertus admirables ; mais dans la mesure où c'est cet aspect de leur existence qui est pris en considération, l'histoire de toutes les nations contient de nombreux parallèles dans d'autres sphères de l'effort humain : dans la politique et dans la guerre, dans l'art et dans la littérature, dans la philosophie, dans la science, dans l'invention et dans l'exploration, dans les voyages et les aventures, et même dans le brigandage et la piraterie, des hommes et des femmes normaux ont fait preuve d'une manière presque aussi hors pair de quelques-unes ou d'un grand nombre des qualités exceptionnelles qui caractérisent les hommes au génie visionnaire, et cela sans jamais chercher à attribuer leurs capacités remarquables à

quelque cause surnaturelle ou à des faveurs divines extraordinaires.

On peut aisément citer des exemples innombrables, empruntés à n'importe quel pays et se situant à n'importe quelle époque de l'histoire, de domination de l'esprit en dépit de la faiblesse et de la fragilité de la chair. De tels exemples se rencontrent quotidiennement, en particulier dans les portions les plus humbles des sociétés. Par conséquent il serait fallacieux d'affirmer qu'ils sont des traits appartenant exclusivement au domaine spirituel au sens où l'on prend habituellement ce terme, ou que le fait qu'ils se produisent modifie ou annule l'opération des lois biologiques par ailleurs inviolables qui déterminent la relation entre le corps et l'esprit. Quand même le passage d'une pensée ou l'empire momentané d'une passion produit sur le corps une réaction perceptible ou engendre un effet sensible sur tel ou tel organe particulier, il est inconcevable que les états d'esprit anormaux et extraordinaires associés avec les phénomènes spirituels, tels que la perception de présences, l'audition de voix supraterrrestres, la contemplation de visions provoquant un ravissement ou inspirant frayeur, transports et extase, ou n'importe quelle autre forme d'activité psychique, n'aient pas une réaction physiologique correspondante sur le corps. On a souvent observé qu'au moment des manifestations psychiques ou des phénomènes physiques se produisant chez les mystiques ou les médiums, des signes d'évanouissement, d'insensibilité complète ou partielle à l'environnement, des mouvements convulsifs, et d'autres symptômes de trouble organique sont fréquemment présents. Ce fait à lui seul devrait fournir une raison suffisante de mettre en question l'attitude de ceux qui acceptent l'existence du phénomène comme allant de soi, comme une activité parfaitement légitime de l'esprit seul, au-delà de la portée des lois organiques, et aussi l'attitude de ceux qui avec autant de facilité et de complaisance dénie qu'il se passe des choses de cet ordre. C'est devenu une habitude répandue lorsque l'on s'occupe des manifestations extraordinaires de l'esprit, de ne pas tenir compte du corps et de traiter de tels phénomènes comme des événements capricieux, des incidents imprévisibles et bizarres, ne ressortissant pas des lois biologiques ordinaires.

En toute probabilité il y a un malentendu fondamental, dû à une fausse interprétation des doctrines religieuses ou procédant des superstitions : il consiste à assigner à la faculté cognitive en l'homme un statut entièrement indépendant, complètement divorcé du corps sous le rapport de son activité suprasensorielle et supra-physique. C'est sous l'influence de tels présupposés erronés que bien souvent même des érudits donnent leur appui à des dogmes prêtent à l'esprit humain des pouvoirs illimités, jusqu'au point de le croire capable de comprendre la Réalité ultime par-delà l'univers visible, et capable d'assigner à cette Réalité des véhicules appropriés pour son incarnation sous forme humaine. Si l'on cherche à se représenter l'expansion prodigieuse de l'univers, la conception de Créateur confond tellement l'imagination qu'elle dépasse entièrement les capacités de l'esprit humain. Même la conscience évoluée d'un homme capable d'entrer en extase, bien qu'elle soit elle-même une substance universelle indestructible transcendant l'intellect humain limité par les sens, est absolument incapable d'appréhender la nature réelle de sa propre source immesurable. Par conséquent même dans la plus haute condition d'envolée supraconsciente, tout ce que les mystiques renommés ont été capables de dire est trop fragmentaire et trop vague pour justifier la conclusion que ce qu'ils ont perçu par des voies suprasensorielles est la Réalité en elle-même, et non pas seulement un rayonnement légèrement plus éclatant d'un Soleil conscient extrêmement distant et inimaginable, dont une plus grande proximité signifierait la destruction instantanée du frêle instrument réceptif qu'est le corps humain, incapable de supporter à son présent stade d'évolution rien d'autre que la plus infime mesure de l'énergie vitale ruisselant partout à travers l'univers en abondance incalculable à partir de cette source inexhaustible.

Pour parler plus clairement, l'état transcendant n'est peut-être rien de plus qu'un aperçu fugitif d'un minuscule fragment du monde supraconscient illuminé par les rayons d'un formidable et inconcevable Soleil, de la même manière qu'avec notre vision normale nous ne voyons qu'une toute petite portion de l'univers physique gigantesque qui nous entoure. Puisque le corps est le véhicule et que l'esprit est le

produit de la radiation qui s'infiltré à travers celui-ci, animant ses innombrables cellules comme un courant électrique vivifiant, amenant la délicate matière cérébrale à un bien plus haut degré de sensibilité et d'activité vitale que toute autre région, la machine tout entière ne peut manifester qu'un champ de conscience limité, dépendant des capacités cérébrales et de l'efficacité des organes et des éléments variés qui la composent.

A cause des restrictions rigoureuses imposées à son appareil sensoriel et des limites extrêmement étroites de son orbite mentale, l'homme moyen n'est jamais, dans sa vie, entré en contact avec un état de conscience nettement supérieur au sien, et il est absolument incapable de se former une idée, même vague, de l'Energie consciente impérissable, incorporelle et de volume infini, de l'Energie dont la mobilité et le pouvoir de pénétration sont également infinis, qui est capable d'agir simultanément dans des millions et des millions d'êtres vivants sur toute la terre, pour ne rien dire de la création inconcevablement vaste dans les autres parties de l'univers, et à l'invisible activité de laquelle l'homme doit sa propre existence. La principale pierre d'achoppement dans la tentative de visualiser un plan de conscience ne serait-ce que légèrement plus haut, est la capacité normalement inchangeable et limitée du cerveau humain, qui en chaque individu n'est à même d'utiliser qu'une quantité spécifique de l'énergie vitale pour l'activité du corps et de l'esprit. Il n'existe pas de méthode connue grâce à laquelle le cerveau d'un homme normal serait rendu capable d'outrepasser les frontières que lui a fixées la nature, bien que les capacités cérébrales puissent être améliorées et aiguisées par l'application et l'étude, et amenées à s'appropriier plus d'informations et à assimiler plus de faits ; mais à l'exception de quelques individus doués qui sont formés d'une manière quelque peu différente, on ne peut pas faire en sorte qu'elles transcendent les limites de l'état de conscience natif et qu'elles débouchent dans la sphère immédiatement plus élevée, où elles seraient capables de percevoir ce qui leur est maintenant imperceptible et de savoir ce qui leur est inconnaissable avant un tel passage.

La question est de savoir si ce passage d'une sphère de conscience à une autre peut être effectué et s'il y en a eu des exemples authentiques durant les temps récents. La réponse à la première partie de cette question est un « oui » catégorique. Toute la panoplie de chaque système de Yoga, de chaque culte hermétique et de chaque doctrine religieuse ésotérique est destinée à atteindre ce but. Le seul défaut, qui rend la prétention d'arriver à cette fin apparemment absurde, et trop fantastique pour un esprit strictement scientifique, est que le processus biologique par lequel le changement peut se produire n'a pas été expliqué ou même probablement qu'on n'y a même pas pensé, à cause de la fausse impression, à laquelle nous avons déjà fait allusion, que l'esprit humain peut parvenir à entrer dans le règne suprasensoriel sans que le corps soit modifié d'aucune façon. Presque toutes les méthodes utilisées depuis les temps immémoriaux pour obtenir des expériences visionnaires ou des perceptions suprasensorielles — concentration, exercices du souffle, postures, prière, jeûne, ascétisme et ainsi de suite — affectent à la fois le support corporel et l'esprit. Il est donc rien moins que sensé de supposer que tout changement provoqué par ces moyens dans le domaine de l'activité mentale doit aussi être précédé de transformations dans la chimie du corps.

Les autorités anciennes sur le Yoga, tout en étant conscientes du rôle important joué par l'organisme physique dans le développement des modes suprasensoriels de cognition, et tout en étant pleinement compétentes dans les méthodes visant à canaliser les énergies dans cette direction, étaient beaucoup plus intéressées par l'aspect spirituel de cette science que par son aspect physique ; elles attachèrent peu d'importance aux changements biologiques se produisant dans le corps en comparaison des transformations capitales qui s'ensuivaient dans le domaine de l'esprit. Le niveau général des connaissances en ces époques et les tendances d'alors écartaient la possibilité d'une telle investigation. Même les adeptes du Koundalinî-Yoga commençant leur discipline par la purification des organes internes, n'ont pas réussi à donner au support corporel le statut qu'il mérite, d'unique voie menant au succès dans l'entreprise yogique, qui consiste à accéder

à la transcendance.

De par la nature même des exercices et de la discipline enjointe, il doit pourtant sauter aux yeux même des observateurs les moins bien informés que l'axe sur lequel le système entier pivotait était l'organisme vivant, c'était pour amener cet organisme au degré voulu d'aptitude que les initiés consacraient les précieuses années de leur vie à acquérir la capacité de maintenir des postures difficiles, l'art de nettoyer le colon, l'estomac, les fosses nasales, et la gorge, la technique leur permettant de retenir le souffle presque jusqu'à l'asphyxie, et d'autres pratiques extrêmement malaisées et dangereuses. A la lumière des faits constatés dans ce volume, il n'est pas difficile de saisir que toutes ces pratiques dénotaient non seulement un effort soutenu pour purifier et ajuster l'organisme afin de l'adapter à un état de perception plus élevé, mais aussi constituaient une préparation très ardue, un entraînement préalable du corps pour lui permettre d'encaisser sans dommage un choc éventuel ou une pression excessive lors du déchaînement du cyclone énergétique, qui se déclenche pour effectuer des changements organiques draconiens, s'étendant sur des années, et aboutissant soit à la mort soit à l'immortalité, à moins qu'on ne rencontre, en fin de compte, que l'amère frustration d'une vie passée dans les efforts et l'abnégation continuelle et qui s'achève vainement. En tout cas, il est tout à fait patent que tous les exercices avaient pour finalité de manipuler un système de commande organique bien précis dans le corps, capable d'accomplir, par des moyens mystérieux encore moins bien compris de nos jours qu'ils ne l'étaient autrefois, la consommation si instamment recherchée.

CHAPITRE X

Je revins au Jammou dans une humeur joyeuse, ayant presque retrouvé ma santé physique et morale normale. La crainte du surnaturel et l'antipathie à l'égard de la religion, qui avaient été constamment présentes en moi pendant les quelques premiers mois, avaient complètement disparu. Pendant longtemps, je ne pouvais m'expliquer ce soudain revirement de ce qui avait été en moi un sentiment profond, et même pendant les jours de bouleversement aigu, j'étais surpris de ce changement en moi-même. Ce n'était pas seulement parce que mon désir irrépressible d'expérience religieuse m'avait valu une ordalie terrible, que j'éprouvais peur et aversion, mais il semblait s'être produit réellement une modification inexplicable dans les profondeurs mêmes de ma personnalité, et j'étais en peine d'en découvrir la raison.

Fervent et plein de révérence envers Dieu jusqu'à ma période de déséquilibre, j'avais perdu tout sentiment d'amour et de vénération pour le divin, tout respect pour le sacré, tout intérêt pour les Ecritures saintes et les sacrements. L'idée même du surnaturel m'était devenue odieuse et je ne permettais pas à ma pensée de s'y poser, ne serait-ce qu'un instant. De dévot que j'étais, je m'étais transformé en un ennemi invétéré de la foi, et j'éprouvais un ressentiment exaspéré à l'égard de ceux que je voyais aller aux lieux de culte ou en ressortir. J'étais complètement métamorphosé, absolument dénué de tout sentiment religieux, mué en un athée grossier, en un hérétique violent, l'antithèse même de l'homme religieux ou spirituel.

Dans les stades initiaux, quand j'étais désespérément engagé dans une course serrée contre la mort d'un côté et la folie de l'autre, je n'avais ni le temps ni l'humeur de songer sérieusement à cette soudaine disparition d'une impulsion puissante qui avait dominé mes pensées depuis un tout jeune âge. Lorsque mon

esprit se fut rasséréné, je m'étonnais de plus en plus de cette transformation tout à fait inattendue. Quand ma santé générale fut rétablie, et que les sentiments d'amour me revinrent, la répugnance pour le surnaturel persista ; je me sentais vidé de toute aspiration religieuse, comme si toute dévotion avait été balayée, et je devins inquiet à l'idée que ce n'était peut-être pas Koundalinî, considérée comme la fontaine inexhaustible de l'amour divin et la source éternelle de la spiritualité, qui était active en moi, mais quelque obscure force du mal qui m'entraînait vers des gouffres d'irréligion et d'impiété. En de tels moments, les paroles du sadhou brahmane que j'avais consulté pendant l'hiver précédent, quand j'étais au comble du désespoir, me revenaient toujours comme un présage sinistre. Il avait rendu son verdict lentement, appuyant chaque mot comme pour le graver profondément dans mon esprit, en proie à une agitation terrible : les symptômes que j'avais mentionnés ne pouvaient, d'aucune façon, être attribués à Koundalinî, l'océan de béatitude, puisque celle-ci ne pouvait jamais être associée à quoi que ce soit de douloureux ou de déséquilibré ; ma maladie était, selon toute probabilité, due à l'influence pernicieuse de quelque esprit des éléments disposé au mal. J'avais été horrifié par ces mots, proférés avec une certitude absolue en présence d'un homme qui luttait désespérément contre la folie, ces mots qui signifiaient l'extinction de toute étincelle d'espoir demeurant en moi ; ils me revenaient souvent dans les moments les plus sombres, comme pour rabattre le couvercle sur la dernière lueur de raison qui se démenait encore pour exister. Quand ma santé d'esprit se fut rétablie, mais que cette caractéristique fortement accusée, curieusement, l'altérait encore, cette idée revenait sans cesse me tourmenter avec une force écrasante, car je n'arrivais à trouver aucune explication satisfaisante qui justifiât mon changement.

Peu de temps avant de venir au Jammou, j'avais commencé à ressentir vaguement de faibles mouvements de l'impulsion apparemment morte. Ceci se produisait habituellement dans les premières heures de la matinée, dès que je me réveillais, comme si l'état délassé de mon cerveau après un sommeil réparateur offrait une occasion favorable à la tendance évanouie de faire une apparition

indécise, pendant un bref instant. A ces moments-là, ma pensée en général s'attardait sur l'histoire de la vie de certains mystiques dont les paroles avaient exercé jadis un puissant attrait sur moi. Je les avais complètement oubliés durant les mois précédents, et quand je me les rappelais par accident, le souvenir ne réussissait pas à évoquer en moi le moindre sentiment. Généralement je détournais mon attention vers d'autres choses pour éviter de penser à eux. Maintenant, la mémoire m'en revenait comme autrefois pour un instant, mais le charme en était mêlé d'une certaine amertume, car ils n'avaient rien dit en termes clairs de l'épreuve terrible qu'eux aussi avaient dû traverser, et qui doit être le lot commun de ceux qui cherchent à atteindre ce but ouvert à tous. Mais s'ils avaient vraiment souffert autant que moi ou seulement une fraction de cela, et s'ils avaient émergé de leurs tribulations pour composer des vers inspirants qui avaient captivé mon cœur dès la première audition, certainement étaient-ils dignes du plus grand hommage, bien supérieurs à un homme comme moi, secoué et brisé par les mêmes épreuves.

Quelques semaines après mon arrivée au Jammou, je remarquai que le fossé se comblait rapidement et que mes idées, sentiments, et souvenirs religieux se ravivaient tous rapidement. J'éprouvai à nouveau la même profonde soif de l'expérience religieuse et le même intérêt passionné pour le surnaturel et le mystique. Je pouvais à nouveau m'asseoir à l'écart pour rêver au problème encore sans réponse de l'être et à l'énigme de ma propre existence ; je pouvais écouter des chants de dévotion et des poèmes mystiques avec un ravissement qui ne fléchissait pas, du commencement à la fin, sans le moindre indice de perturbation et sans aucun symptôme de terreur obsédante. Quand cela devint possible, la menace suspendue continuellement au-dessus de moi, d'un esprit maléfique me conduisant à l'avilissement et à la destruction, disparut, et mon cœur se dilata de gratitude envers le pouvoir mystérieux à l'œuvre en moi. C'était seulement maintenant que je commençais réellement à me reconnaître moi-même, l'être qui, environ une année auparavant, s'était assis jambes croisées en méditation, déterminé à évoquer le suprasensible, incapable de prévoir dans son ignorance

que l'assise corporelle d'un homme moyen d'aujourd'hui, émasculé par une civilisation dévoyée et aveuli par des ambitions et des désirs incontrôlés, n'est pas suffisamment forte pour supporter la splendeur de la vision puissante sans une longue période préparatoire de formation, d'austérité et de discipline.

Lentement, la compréhension se fit jour en moi que le supplice que j'avais enduré au commencement était causé par le dégagement inattendu d'une puissante énergie vitale ne prenant pas la voie qu'il fallait mais passant à travers Pingalâ, de sorte que la rafale brûlante se déchaînant à travers mes cellules nerveuses et cérébrales aurait sans aucun doute abouti à la mort si ce n'avait été la miraculeuse intervention de dernière minute. Par la suite, mes souffrances probablement étaient dues, tout d'abord aux dommages déjà subis par mon système nerveux ; secondement, au fait que je n'étais aucunement initié à ce mystère ; enfin et surtout à la condition de mon corps, qui, bien que supérieur à la moyenne en force musculaire, n'était pas suffisamment développé intérieurement pour soutenir impunément la ruée soudaine d'une énergie vitale beaucoup plus dynamique et puissante que celle à laquelle le corps humain ordinaire est normalement habitué. J'étais passé par suffisamment d'expériences pour être à même de comprendre que cette puissante force vitale, une fois qu'elle est libérée même accidentellement, ne peut pas être retenue et entraîne irrésistiblement l'individu vers des degrés de conscience plus élevés et plus pénétrants, ce pour quoi elle est le seul et unique instrument. L'éveil de Koundalinî, me semblait-il, impliquait l'intervention dans le corps humain d'une plus haute forme d'énergie nerveuse grâce à la transmutation continue de la semence, amenant en fin de compte à la radieuse conscience transcendante, qui, à partir de cet épanouissement, resplendit pour toujours dans l'esprit transfiguré des initiés couronnés de succès. Je spéculais ainsi sans être sûr de la justesse de mes conjectures. J'avais vécu une expérience singulière, mais comment pouvais-je être certain que je n'étais pas la victime d'un état pathologique, anormal, particulier à moi seul ? Comment pouvais-je être certain que je ne souffrais pas d'un mal hallucinatoire continu sous ce rapport particulier, tout en étant normal à d'autres égards ? Était-ce une psychose

hallucinatoire résultant de manière imprévue, dans mon cas, d'une concentration prolongée et d'un trop grand intérêt porté à l'occulte ? Si j'avais eu à portée de la main le récit d'une expérience ressemblant même de loin, à la mienne, ou si j'avais eu un maître vraiment compétent pour me guider, mes doutes auraient été résolus sur-le-champ, toute ma vie aurait pris une direction différente, et une autre période d'agonie également longue et également atroce, semblable à celle dont je venais juste d'émerger, aurait pu m'être épargnée.

Comme je n'arrivais toujours pas à détecter le développement d'aucun talent extraordinaire ni d'aucune faculté surnaturelle en moi, je continuai à être tourmenté par des doutes graves sur la nature réelle de l'anormalité dont j'étais victime. Le rayonnement continuellement présent, baignant ma tête de lumière et resplendissant le long des voies d'innombrables tracés nerveux dans le corps, affluant ici et là de la manière la plus merveilleuse et parfois la plus saisissante, avait peu de choses en commun avec les visions de lumière décrites par les yoguins et les mystiques. En dehors du spectacle d'un cercle lumineux enveloppant ma tête, qui était maintenant constamment présent, et à part l'expansion de ma conscience, je ne sentais et ne voyais rien d'extraordinaire, rien qui s'approche le moins du monde du règne surnaturel, mais en pratique à tous égards j'étais le même homme que j'avais toujours été. La seule différence était que maintenant je voyais le monde reflété dans un miroir mental plus grand. Il m'est extrêmement difficile d'expliquer adéquatement ce changement dans mon appareil cognitif. Le mieux que je puisse dire est qu'il semblait qu'une image agrandie du monde se formait maintenant dans mon esprit, non pas agrandie au sens d'un grossissement comme par un microscope, mais comme si l'image du monde était maintenant présentée par une surface consciente plus vaste qu'auparavant. En d'autres mots, le moi conscient semblait avoir acquis des proportions nettement plus étendues.

C'était presque dès le début que j'avais pris conscience de cette modification énigmatique. Mais à cette époque je n'étais pas en état d'y donner une attention sérieuse et je prenais comme allant de soi que le changement était causé par la

vapeur lumineuse affluant dans mon cerveau. Comme je l'ai déjà expliqué, les dimensions du brouillard lumineux dans ma tête variaient constamment, provoquant un élargissement et un rétrécissement de la conscience. Ces modifications rapides dans le miroir perceptif, escortées par un sens toujours présent de frayeur mortelle, avaient été le premier trait intensément angoissant et complètement déroutant de mon expérience bizarre. Comme le temps passait, l'expansion devînt de plus en plus manifeste, avec des contractions de moins en moins fréquentes, mais même dans l'état de perception le plus étroit, ma conscience était plus large qu'auparavant. Je n'avais pu m'empêcher de remarquer ce changement ahurissant en moi-même, car il s'était produit brusquement, me transportant d'un état de conscience à l'autre presque de la veille au lendemain. S'il s'était produit progressivement, en respectant une transition, et sans les autres facteurs qui l'accompagnèrent, tels les courants irradiants dans la colonne vertébrale et les sensations extraordinaires qui rendirent le phénomène tout entier si déconcertant et extravagant, j'aurais bien pu ne pas remarquer du tout l'expansion de conscience, de même qu'on ne remarque pas les changements infimes qui se produisent chaque jour dans son propre visage alors que ceux-ci frappent immédiatement un ami qui nous revoit après une longue séparation.

Comme la transformation de mon état de conscience est la particularité la plus importante de mon expérience, celle sur laquelle je voudrais attirer l'attention, à cause de la portée incalculable de ses résultats, il est nécessaire que je m'étende un peu plus sur cette modification extraordinaire, que pendant longtemps je considérai comme une anomalie ou une illusion. L'état de conscience élevé et amplifié, pénétré d'un indicible bonheur d'ordre supraterrestre, que j'éprouvai lors de la première manifestation du serpent de feu en moi, était un phénomène intérieur, de nature subjective, indiquant une expansion du champ de conscience, ou du moi connaisseur, sans forme, invisible et infiniment subtil ; c'était l'observateur dans le corps, toujours au-delà de tout examen, impossible à définir ou à décrire. A partir de l'unité de conscience que j'étais originellement, dominée par l'ego, et à laquelle j'étais habitué depuis l'enfance, je me dilatai tout à coup en

un resplendissant cercle de conscience, s'élargissant de plus en plus, jusqu'à ce qu'un maximum soit atteint : le « je » demeurait ce qu'il était, mais au lieu d'être une unité resserrante, limitatrice, il était maintenant lui-même entouré d'une sphère de conscience lumineuse de vastes dimensions. Faute de meilleure comparaison, je dirais que de minuscule lueur qu'elle était la conscience en moi était devenue un vaste lac de lumière irradiante ; le « je », tout en étant immergé en ce lac, avait en même temps pleinement connaissance du volume béatiquement resplendissant de la conscience tout autour, aussi bien proche que lointaine. Pour parler plus précisément, il y avait la conscience du « je » en même temps qu'un champ de conscience de vaste expansion, existant simultanément, distincts et pourtant ne faisant qu'un.

Ce phénomène remarquable, imprimé ineffaçablement dans ma mémoire, aussi vivant quand je l'évoque aujourd'hui qu'au moment où il se produisit, ne se répéta plus dans toute sa splendeur originelle que longtemps après. Pendant les semaines et les mois pénibles qui suivirent, il n'y avait absolument aucune ressemblance entre mon expérience initiale et les conditions mentales subséquentes extrêmement troublées, si ce n'est le fait que j'étais douloureusement conscient qu'une expansion s'était, d'une manière ou d'une autre, produite dans ce qui constituait originellement l'aire de ma conscience, et qu'elle était fréquemment sujette à des contractions partielles.

Au moment de ma venue au Jammou j'avais retrouvé mon équilibre mental, et au bout de peu de temps je fus rendu pleinement à moi-même, avec tous mes traits individuels et mes particularités. Mais l'incontestable modification dans ma faculté cognitive, que j'avais remarquée depuis un certain temps et qui m'était constamment rappelée lorsque je contemplais un objet extérieur ou une image mentale intérieure, ne subit aucun changement ; le seul fait nouveau, c'est qu'à mesure que le temps passait le cercle lumineux dans ma tête devenait de plus en plus grand par degrés imperceptibles, avec un accroissement correspondant à l'étendue de la conscience. Il ne faisait pas de doute que je regardais maintenant l'univers à l'aide d'une surface mentale notablement amplifiée, et que, par

conséquent, l'image du monde que je percevais était reflétée par une surface plus grande que celle que fournissait mon esprit durant toutes les années depuis mon enfance jusqu'au moment de ma vision extatique. La contenance de la sphère de ma conscience avait indéniablement augmenté, car je ne pouvais pas me méprendre sur un fait que je constatais continuellement pendant l'état éveillé.

Le phénomène était si étrange et si hors de l'ordinaire que j'étais convaincu qu'il était inutile de chercher l'exemple d'un cas analogue, même si l'insolite transformation était due à l'action d'une Koundalinî éveillée et n'était pas une anomalie unique n'affectant que moi seul. Comprenant aussi la futilité de vouloir révéler à d'autres cette évolution entièrement hors du commun et inouïe, je gardais cela strictement secret, et je n'en dis rien même à ceux qui m'étaient intimement liés. Comme mon état physique et mental ne me causait plus aucun malaise à aucun égard, à part le fait qu'il présentait cette inexplicable particularité, je cessai graduellement de m'en préoccuper.

Comme je l'ai expliqué dans un chapitre précédent, dans les stades initiaux de mon expérience on aurait dit que je regardais le monde à travers une brume mentale, ou, pour être plus clair, comme si une fine couche de poussière extrêmement fine était suspendue entre moi et les objets perçus. Ce n'était pas un défaut optique, car ma vue était aussi perçante que jamais et la brume semblait envelopper non les objets sensoriels mais les organes perceptifs. La poussière était sur le miroir conscient qui reflétait l'image des objets. On aurait dit que les objets perçus étaient vus à travers un milieu blanchâtre, qui les faisait paraître comme si une couche uniforme et extrêmement fine de poudre crayeuse était posée sur eux, sans en brouiller le moins du monde le contour ni voiler la couleur normale particulière à chacun. Cette couche était suspendue entre moi et le ciel, les branches et les feuilles des arbres, l'herbe verte, les maisons, les rues pavées, les vêtements et les visages des gens, leur prêtant à tous une apparence crayeuse ; c'était exactement comme si le centre de conscience en moi, qui interprétait les impressions sensorielles, opérait maintenant à travers un médium blanc, qui avait besoin d'être davantage raffiné et purifié pour devenir parfaitement transparent.

Comme pour le phénomène d'amplification des images visuelles, j'étais complètement dérouté et ne savais quelle raison satisfaisante assigner à l'apparence blanchâtre des objets perçus. Tout changement de temps, de lieu ou de conditions atmosphériques n'avait absolument aucun effet sur cette transformation. Elle était aussi évidente à la lumière des lampes qu'au soleil, aussi sensible dans la claire lumière du matin qu'au crépuscule. Manifestement le changement était intérieur et n'était pas affecté par les variations des influences extérieures. Etonné, mais restant muet, je continuai à passer les jours et les nuits au Jammou à m'occuper de mes devoirs et à m'appliquer à mes tâches comme faisaient tous les autres. La seule raison plausible de ce changement dans ma faculté cognitive que je pouvais entrevoir était celle-ci : le principe animant le corps et résidant en lui faisait maintenant fonctionner ce mécanisme par l'intermédiaire d'un médium vital modifié ; ceci conduisait à une modification dans la qualité et dans le comportement des courants nerveux commandant les fonctions des organes, ainsi que dans la qualité des impressions sensorielles et de leur interprétation par l'esprit observant. Mais tout ce qui était arrivé et tout ce qui arrivait encore était tellement dénué de précédents et incroyable que je me sentais plus à l'aise en moi-même à traiter tout cela d'anomalie, qu'à le considérer comme une croissance naturelle gouvernée par des lois biologiques, ce que finalement cela devait s'avérer être.

De cette manière, en proie aux doutes et à l'inquiétude, je continuais à passer mon temps en diverses activités, jusqu'à une journée ensoleillée où j'étais en chemin vers mon bureau : je regardai par hasard la façade du Palais Rajgarh, dans lequel les bureaux gouvernementaux étaient installés, et je promenais mon regard sur le ciel, sur le toit et la partie supérieure des bâtiments. Je regardais tout d'abord en passant, négligemment, puis, frappé par quelque chose d'étrange dans leur apparence, plus attentivement, incapable de détacher mon regard, et finalement cloué sur place, je fixai avec stupeur ce spectacle, incapable d'ajouter foi au témoignage de mes yeux. Je regardais une scène qui m'était familière d'une part avant mon expérience majeure et d'autre part pendant les quelques derniers mois,

mais ce que je voyais maintenant était si extraordinaire que j'en étais tout figé de surprise. Je contemplais une scène qui n'appartenait pas à ce monde mais à quelque royaume féerique : la façade du bâtiment, ancienne, dégradée par le temps, sans ornement et banale, et la voûte du ciel au-dessus d'elle, baignant dans la vive lumière du soleil, étaient toutes deux illuminées par un étincelant éclat argenté qui leur conférait une beauté et un faste glorieux, et créait un merveilleux effet, impossible à décrire, d'ombres et de clarté. Ebloui, enchanté, je tournais mes yeux dans les autres directions, pour être derechef fasciné par le chatoiement argenté qui transfigurait toutes choses. Certainement, j'étais le témoin d'une nouvelle phase de ma transformation. La nitescence que je percevais de tous côtés et en tous objets n'émanait pas d'eux mais devait être, sans aucun doute, la projection de ma propre luminosité intérieure.

CHAPITRE XI

Entièrement absorbé dans la contemplation de la vision enchanteresse, j'avais entièrement cessé de prendre conscience de ce qui m'entourait, oubliant complètement que je me tenais debout comme une statue au milieu d'une avenue encombrée où affluait, à ce moment de la journée, une foule d'employés se rendant au Secrétariat. Revenant à moi, comme quelqu'un soudainement éveillé d'une vision béatifique, je jetai les yeux alentour, arrachant mon regard avec difficulté de la scène exquise. D'innombrables yeux, dans la foule qui s'écoulait rapidement de tous côtés, me dévisageaient avec surprise, ne s'expliquant pas ma halte soudaine et mon immobilité consécutive. Reprenant mes esprits, je marchai sans me presser dans la direction du bureau, tout en gardant dans le champ de mon regard le bâtiment et la portion du ciel qui le surplombait en face de moi. J'étais tout à fait pris au dépourvu par un tel événement, et je n'arrivais pas à me convaincre que ce que je voyais était réel, et non pas une vision suscitée par mon imagination suractivée par l'auréole dont la présence sans cesse perceptible autour de ma tête m'intriguait toujours. Je regardai avec une attention soutenue et volontaire en face et autour de moi à maintes reprises, me frottant les yeux pour m'assurer que je ne rêvais pas. Non, j'étais bien au centre de la cour carrée du Secrétariat, avançant lentement au milieu d'une foule affairée qui se pressait dans toutes les directions. J'étais exactement comme eux à tous égards excepté que je regardais le monde sous un angle de vision différent.

En entrant dans ma pièce, au lieu de m'asseoir à mon bureau je sortis sur la véranda de derrière, où j'avais l'habitude de passer un moment chaque jour pour respirer une bouffée d'air frais tout en contemplant le beau panorama qui s'étendait en face. Il y avait une rangée de maisons devant moi bordée par une pente boisée descendant à pic vers la rive de la rivière Tawi. Au milieu du vaste lit

de cette rivière, recouvert de galets brillant au soleil, courait un fin filet d'eau, et à la lisière de l'autre rive se dressait une autre colline avec une petite forteresse médiévale plantée en son sommet. J'avais regardé le même paysage presque chaque jour en hiver pendant plusieurs années, et l'image en était vivement présente dans ma mémoire. Durant les quelques derniers mois, lorsque je le scrutais, je trouvais qu'il avait lui aussi assumé des proportions plus vastes, et qu'il avait la même apparence crayeuse que j'avais remarquée à tous les autres objets. En ce jour mémorable où mes yeux balayèrent l'espace par-dessus le lit de la rivière jusqu'à la colline avoisinante et de là jusqu'au ciel, essayant d'englober la totalité du panorama dans un seul regard pour faire une comparaison entre ce que j'avais l'habitude de voir et ce que je percevais maintenant, je fus absolument stupéfait par la remarquable transformation. Les dimensions amplifiées de l'image et l'apparence légèrement blanchâtre des objets étaient présentes, mais la brume poussiéreuse devant mes yeux avait disparu et à la place j'apercevais avec fascination une harmonie de couleurs et de nuances extraordinairement riche, scintillant d'un éclat argenté qui conférait à la scène une beauté indescriptible.

Le souffle coupé d'enthousiasme, je tournai mon regard dans toutes les directions, examinant chaque objet attentivement, impatient de découvrir si la transformation était sensible en toutes choses ou si c'était une illusion provoquée par le temps particulièrement clair et ensoleillé de ce jour-là. Je regardai et regardai, laissant mes yeux s'attarder longtemps sur chaque endroit, plus fermement persuadé après chaque examen insistant que loin d'être la victime d'une illusion d'optique, ce que je voyais était un paysage réel brillamment coloré, étincelant d'un éclat lactescent que je n'avais jamais perçu auparavant. Une vague d'émotion trop profonde pour être exprimable submergea tout mon être, et les larmes me montèrent aux yeux, en dépit de moi-même, à la pensée de la portée immense de ce qui m'arrivait. Mais même dans cet état, regardant à travers mes larmes, je pouvais percevoir des rayons tremblants de lumière argentée danser devant mes yeux, rehaussant la beauté radieuse de la scène. Il n'était pas difficile de comprendre que, sans que j'en fusse conscient, un changement extraordinaire

s'était produit dans le centre cognitif désormais luminescent dans mon cerveau, et que la clarté fascinante que je percevais, enrobant chaque objet, n'était pas une chimère de mon imagination, et n'était pas non plus un attribut effectivement possédé par les objets, mais devait être une projection de ma propre luminosité intérieure.

Les jours et les semaines passèrent sans modification dans la forme lumineuse de ma perception visuelle. Un vif rutillement argenté autour de chaque objet, sur toute la largeur du champ de vision, devint un trait permanent de ma perception. Le dôme azuré du ciel, chaque fois que j'y jetais un coup d'œil, avait une couleur et un éclat d'une pureté impossible à décrire. Si j'avais possédé la même sorte de vision depuis ma plus tendre enfance, je n'y aurais sans doute rien vu d'étonnant, et je l'aurais considérée comme le don naturel ordinaire de tout homme normal, mais le changement de l'état antérieur à l'état présent était si manifeste, si remarquable, et si fascinant que je ne pouvais m'empêcher d'être extrêmement ému et ébahi. Me soumettant moi-même à un examen serré pour déceler toute autre modification dans mes perceptions sensorielles, je pris conscience qu'il s'était produit une amplification et un raffinement des sensations auditives aussi : les sons que j'entendais possédaient maintenant un attrait étrange et une netteté qui donnaient à la musique et aux chants un charme plus puissant, et aux bruits et aux cris une dureté plus pénible. Ce changement, toutefois, ne devint aussi marqué et frappant que le changement dans les impressions visuelles que plusieurs années plus tard. Les sens olfactif, gustatif et tactile également manifestaient une sensibilité et une finesse particulières, nettement perceptibles, mais à un degré qui ne pouvait pas se comparer à ce qu'il était advenu à ma faculté visuelle. Le phénomène était observable aussi dans l'obscurité. Pendant la nuit, les lampes étincelaient d'un feu nouveau, et les objets éclairés se nimbaient d'un rayonnement particulier, pas entièrement emprunté aux lampes. Au bout de quelques semaines, la transformation cessa de provoquer en moi émerveillement ou exaltation, et j'en vins progressivement à la regarder comme un aspect inséparable de moi-même, une caractéristique normale de mon être. Partout où

j'allais et quoi que je fisse, j'étais conscient de moi-même de cette nouvelle manière, présent à la luminosité intérieure et au resplendissement objectif à l'extérieur. J'étais en cours de mutation. L'ancien moi cédait la place à une nouvelle personnalité dotée d'un appareil perceptif plus brillant, plus raffiné et plus artistique, qui s'était formé à partir du système antérieur par un étrange processus de régénération cellulaire et organique.

Vers la mi-avril de cette année, avant de partir pour Shrinagar, j'allai à Hardwar avec les restes sacrés de ma défunte mère, qu'à ma grande douleur j'avais perdue au cours de l'année qui précéda mon expérience. J'avais été à Hardwar une fois auparavant pour une mission semblable, après la mort de mon père. A cette occasion, pendant tout le voyage par train et durant les quelques jours de mon séjour à Hardwar, le merveilleux changement en moi-même m'était constamment remémoré. Je voyageai par le même itinéraire, je vis les mêmes gares, les mêmes villes et les mêmes paysages jusqu'au moment où j'arrivai à destination ; et là aussi, c'était les mêmes rues pittoresques, les mêmes maisons vieillotées, le même Gange au cours rapide couleur de saphir, les mêmes emplacements pour se baigner et les mêmes ghats bondés de pèlerins. Tout était tel que je l'avais vu la fois précédente mais combien différente était l'image que j'en percevais cette fois ! Chaque objet maintenant faisait partie d'un champ de vision grandement amplifié, en contraste frappant avec celui qui était le mien auparavant, et tout l'ensemble était illuminé par un scintillement pareil à celui d'une neige fraîchement tombée quand le soleil la fait étinceler. Après avoir accompli les rites funéraires, je retournai au Jammou, délassé par le changement, plus fermement convaincu de la réalité de la transformation s'opérant en moi. Peu après, je partis pour Shrinagar, en même temps que mon bureau y était transféré, comme chaque année.

Les années s'écoulèrent. Ma santé et ma vitalité étaient complètement rétablies. Je pouvais lire continuellement pendant de longues périodes sans fatigue, et même m'adonner à mon passe-temps favori, les échecs, demandant une attention soutenue pendant des heures. Mon régime alimentaire était normal et la seule

particularité qui pouvait me rappeler mon expérience était une tasse de lait dans la matinée et une autre tasse dans l'après-midi avec une tranche de pain. Je ne pouvais pas, cependant, supporter impunément un jeûne, mais si j'y étais astreint je n'en étais pas non plus sérieusement affecté. En dépit de tous ces signes de normalité, il m'était facile de me rendre compte que mentalement je n'étais plus le même. La splendeur à l'intérieur et à l'extérieur devînt de plus en plus visible à mesure que le temps passait. Avec ma vision intérieure je pouvais distinctement percevoir le flux des courants lumineux d'énergie vitale à travers le réseau de conduits nerveux dans mon corps. Une flamme vivante, de couleur argentée se teintant délicatement d'une nuance dorée, était clairement perceptible dans l'intérieur de mon cerveau, traversant verticalement le front. Mes images mentales brillaient d'un vif éclat, et chaque objet évoqué dans ma mémoire possédait un rayonnement semblable à celui des objets concrets.

Ma manière de réagir aux infections et aux maladies, elle aussi, n'était pas ordinaire. Dans chaque affection les symptômes caractéristiques du mal, bien que présents, étaient nettement plus bénins et en général je n'avais pas de température. La rapidité du pouls était la principale indication de l'indisposition, mais elle était rarement, sinon jamais, accompagnée d'une élévation simultanée de la température du corps comme cela se produit normalement dans une maladie. Cette particularité est aussi observable chez moi maintenant qu'à cette époque. La seule explication à laquelle je puisse penser est que mon organisme, dont le système nerveux est très susceptible, ne permet pas à l'afflux de sang échauffé d'accéder au cerveau, comme mesure de sécurité pour éviter toute atteinte portée à la matière cérébrale maintenant exceptionnellement sensible ; il adopte d'autres mesures pour libérer le corps de l'infection. Je ne pouvais pas supporter de médicaments en cas de maladie ou de jeûne et j'avais toujours recours à des remèdes diététiques pour me guérir.

J'ai beaucoup parlé du fonctionnement de mon appareil mental pendant les heures de veille, mais je n'ai rien dit de son état durant le sommeil. La première fois que je me rendis compte d'une modification dans ma conscience de rêve, ce

fut pendant une nuit de février 1938 où je surmontai la période critique, savourant le sommeil après plusieurs semaines d'insomnie accompagnée d'un état mental à rendre fou. Je tombai endormi, cette nuit-là, enveloppé d'un manteau de lumière perceptible dans mes rêves aussi. A partir de ce jour, des rêves extraordinairement intenses et précis me devinrent habituels. La vive luminosité dans ma tête, toujours présente pendant l'état de veille, persistait sans diminution pendant le sommeil. Bien plutôt, elle était plus nettement manifeste et plus active pendant la nuit que pendant le jour. Dès que je posais ma tête sur l'oreiller et fermais les yeux pour inviter le sommeil, le premier objet qui attirait mon attention était ce flamboiement dans le crâne : clairement distinguable dans l'obscurité, il n'était pas stationnaire et régulier, mais il s'étalait et se rétrécissait comme un tourbillon ou une masse liquide tournoyant au soleil. Au commencement et pendant de nombreux mois, l'impression que j'avais était comme si un piston, fonctionnant à la base du canal spinal, projetait vers le haut jet après jet d'un fluide très brillant, impalpable mais distinctement visible, avec une telle force que je sentais véritablement mon corps tout entier être ébranlé par l'impact du courant, au point que parfois cela faisait craquer le lit.

Les rêves étaient merveilleux, et se déroulaient toujours sur un arrière-plan brillant constitué par la vaste diffusion de l'incandescence intérieure, qui donnait aussi aux images de rêve une phosphorescence étrange. Chaque nuit, pendant mon sommeil, j'étais transporté dans un pays de fées scintillant où revêtu de lumière je glissais de lieu en lieu, aussi léger qu'une plume. Des scènes d'un faste indicible se déroulaient l'une après l'autre devant mes yeux. Les événements étaient du genre habituel commun dans les rêves. Ils manquaient souvent de cohérence et de continuité, mais bien qu'étranges, imaginaires et fantastiques, ils possédaient un style visionnaire, et abondaient en paysages d'une immensité et d'une magnificence qu'on rencontre rarement dans la vie ordinaire. Dans mes rêves j'éprouvais en général un sentiment de sécurité et de contentement, que rien de dérangeant ou de disharmonieux ne venait troubler, et tout était fondu dans une atmosphère de paix et de bonheur, qui donnait à la nature de mes rêves un

caractère si unique et si attrayant que je ne ratais jamais mes dix heures de sommeil et, quand j'étais perturbé ou consterné durant la journée, je recherchais toujours le sanctuaire du sommeil pour me délivrer du souci et de la peur. Je n'avais jamais fait de rêves si vivants auparavant. Ils se modelaient naturellement sur le type de ma personnalité nouvelle, et ils étaient tissés avec la même substance lumineuse qui formait la texture de mes pensées et de mes rêveries diurnes. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute que la lumière, non seulement emplissait ma conscience périphérique, mais avait pénétré profondément jusque dans les replis de mon subconscient également.

Au bout d'un certain temps une idée commença à prendre racine dans mon esprit : l'activité intensifiée du courant lumineux pendant mon sommeil était une indication du fait que d'une manière incompréhensible, l'opportunité fournie par l'état passif des centres cérébraux était utilisée pour les immuniser, ainsi que les complexes structures nerveuses, à l'action de la force dynamique qui se dégageait récemment au lieu de l'énergie vitale d'auparavant, moins puissante. Mais pendant des années je fus incapable de deviner ce qui se passait en moi.

J'étais bien tombé sur quelques vagues affirmations, dans certains textes anciens sur le Koundalinî-Yoga, qui faisaient allusion au pouvoir transformateur de l'énergie divine. Mais ces mentions étaient si obscures et si dénuées d'explications détaillées que je ne pouvais pas saisir comment l'organisme humain, avec son legs immuable d'innombrables facteurs héréditaires s'étendant sur une période remontant à plusieurs millions d'années (durée pendant laquelle il s'était modelé sur un type défini, possédant certaines capacités cérébrales et intellectuelles strictement circonscrites), pouvait être rebâti de l'intérieur conformément à un type supérieur d'activité cérébrale, lui permettant de transcender les limites que la nature lui avait assignées depuis la naissance. Si l'on prend en considération les changements organiques impliqués par un processus de ce genre, affectant simultanément tous les éléments constitutifs du corps et aussi les tissus extrêmement délicats du cerveau et du système nerveux, l'œuvre de transformation, envisagée dans son envergure véritable, assume des proportions si

colossales qu'elle semble outrepasser les limites du possible.

Mais quelque chose d'entièrement inexplicable se manigançait dans mon métabolisme corporel, en particulier pendant les longs intervalles consacrés au sommeil, lorsque ma volonté, inactive, était incapable d'interférer d'aucune manière dans les phénomènes anaboliques et cataboliques du corps. Que mon organisme tout entier soit en train de fonctionner selon un plan modifié, et soit poussé à un beaucoup plus haut degré d'activité métabolique sous la contrainte de l'énergie vitale resplendissante qui courait à travers mes nerfs, cela je l'avais déjà compris immédiatement après la phase critique. Il était impossible de se méprendre sur l'accélération du pouls et sur la plus grande activité du cœur pendant la première partie de la nuit, ainsi que sur le soudain et indéniable changement dans mes fonctions digestive et excrétoire.

Je ne pouvais pas refuser de croire au témoignage de mes propres sens pendant des mois et des années, ni aux attestations apportées par ceux qui m'entouraient et prenaient soin de moi, pas plus que je ne peux prendre en défiance la preuve que me fournissent mes sens maintenant, étant donné que l'activité métabolique apparemment anormale qui a commencé il y a plus de vingt-cinq ans a continué au même rythme jusqu'à l'heure présente, et selon toutes probabilités, continuera jusqu'à la fin. Il n'est pas nécessaire que j'aligne les preuves à l'appui des divulgations étonnantes que je fais. Cela rendrait cet ouvrage trop prolix et technique. Mais tout observateur exercé qui a tant soit peu de connaissances en physiologie peut se convaincre de ces faits en un seul jour après avoir allumé le feu sacré en lui-même.

Le cadre de ce livre ne me permet pas de décrire en détail les réactions et les transformations physiologiques se produisant constamment et les changements dont j'étais le témoin journallement, qui m'amenèrent à une conviction au-delà de toute possibilité de doute que mon corps était en train d'être soumis simultanément à un processus de purification et de réjuvenation, dans un but défini qui échappait entièrement à ma compréhension. Autrement, il ne pouvait y

avoir aucune autre explication raisonnable à l'activité fiévreuse et même parfois effrénée qui se poursuivait jour et nuit à l'intérieur de moi, si ce n'est que l'organisme dans son ensemble réagissait à la nouvelle situation créée intérieurement par une activité modifiée des organes vitaux, comme cela se produit dans toutes les conditions pathologiques où il s'adapte aux changements dans le milieu intérieur. Assurément, les désordres dans mon corps étaient causés par le rapide passage de l'énergie vitale lumineuse de cellule à cellule.

Sous l'effet d'un courant plus fort que celui pour lequel elle a été conçue, n'importe quelle machine fabriquée de main d'homme, bien qu'elle ne puisse posséder qu'un centième de la sensibilité et de la complexité du corps humain, se détraquerait ou s'abîmerait immédiatement ; mais, grâce à certaines qualités inhérentes développées par l'organisme comme moyens d'évolution, la soudaine libération de la puissance du serpent, pourvu que le sang soit sain et les organes bien portants, n'est pas suivie de résultats fatals dans les cas favorables, à cause des mesures de sécurité déjà prévues par la nature pour parer à une situation de ce genre chez les individus prêts pour l'expérience.

Même dans de tels cas, il est essentiel que l'énergie soit dans des dispositions bienveillantes et que le sujet prenne les précautions nécessaires pour maintenir la force de son corps et l'équilibre de son esprit pendant la période subséquente d'épreuve indescriptiblement sévère. Dans quelle mesure j'étais doué d'une constitution appropriée pour traverser la grande épreuve, je ne puis en juger, mais étant totalement ignorant de cette science, pris par surprise sans être passé par le régime préliminaire nécessaire de discipline physique et mentale, je fus la proie facile de l'adversité, et je reçus une volée continue pendant plusieurs années, en partie à cause de mon ignorance et de mon manque d'énergie adéquate, et en partie à cause de l'extrême soudaineté et de la rapidité de la transformation extraordinaire.

Après la période d'épreuve la plus pénible, je trouvai dans le sommeil le suprême médecin pour mes souffrances physiques et mentales de la journée. Il y

avait d'incontestables indices d'une activité anormale dans la région de Koundalinî depuis le moment où j'allais me coucher jusqu'au lendemain matin. Il était évident que par quelque processus mystérieux, la précieuse sécrétion des glandes séminales était aspirée dans le canal spinal et à travers les nerfs intermédiaires était transmutée en une essence subtile, ensuite distribuée dans le cerveau et aux organes vitaux ; cette essence s'élançait à travers les filaments nerveux et la colonne vertébrale pour les atteindre. La succion était appliquée avec une telle vigueur qu'elle était nettement sensible, et parfois dans les stades initiaux elle s'effectuait avec une telle violence qu'elle provoquait une véritable douleur dans ces parties délicates. En ces moments, l'effervescence engendrée dans le corps ressemblait en fait à l'effort frénétique de la dernière minute pour porter secours à une vie en danger de mort imminente, et moi, témoin muet et impuissant de ce spectacle, je ne pouvais m'empêcher de passer des heures d'angoisse à penser à cette manifestation anormale. Il était facile de se rendre compte que le but de cette activité entièrement nouvelle et inattendue était de dériver l'essence séminale vers la tête et les autres organes vitaux, après sublimation, apparemment pour faire face à une situation imprévue causée par un désordre soudain dans un organe ou par une disharmonie générale défavorable à la transformation nouvelle.

Avec la capacité d'observation qui me restait, même dans l'état d'affolement initial de mon esprit, je ne pouvais pas manquer de m'apercevoir d'une modification si frappante dans la région sexuelle, qui fonctionnait tout à fait normalement jusqu'à ce moment. Je ne pouvais pas ne pas remarquer l'agitation qui gagnait cette zone jusque-là paisible, maintenant dans un état d'activité fiévreuse et de mouvement incessant, comme si elle était forcée par un mécanisme invisible mais effectif, qui n'avait jamais été à l'œuvre auparavant, de produire le liquide spermatique surabondamment et sans cesse, afin de satisfaire à la demande continuelle des lobes cérébraux et du système nerveux. Après avoir observé pendant seulement quelques jours ce phénomène organique indubitable, l'idée se fit jour en moi que j'avais sans le vouloir ouvert par effraction un centre

encore imparfaitement développé dans le cerveau, par la pratique prolongée de la concentration, et que l'activité anormale et apparemment chaotique des courants vitaux que je ressentais clairement était l'effort naturel de l'organisme pour maîtriser la situation ainsi créée. Il était aussi manifeste que dans cet état d'urgence le corps mettait abondamment à profit la source d'énergie vitale la plus riche et la plus puissante qui soit en lui, l'essence vitale, toujours disponible dans la région commandée par Koundalinî.

Je ne fais qu'une simple constatation en affirmant que pendant des années, je fus comme quelqu'un ligoté à une poutre emportée follement par un torrent, échappant miraculeusement maintes et maintes fois au choc fracassant contre les nombreux blocs de pierre qui surplombent de tous côtés les eaux tourbillonnantes, en réchappant chaque fois de justesse et à point nommé, projeté et ballotté ça et là, comme si j'étais guidé par une main extrêmement rapide et adroite, infailliblement correcte dans tous ses mouvements. Souvent, la nuit, pendant des années, lorsque j'étais étendu sans dormir en attendant que vienne le sommeil, je sentais la puissante énergie de vie nouvelle déferler comme une tempête dans les régions abdominale et thoracique, ainsi que dans le cerveau, avec un grondement dans les oreilles, une averse scintillante dans le cerveau, et un mouvement fiévreux dans la région sexuelle et aux abords de celle-ci, tout autour de la base de la colonne vertébrale, à la fois devant et derrière ; c'était comme si un effort extensif était fait pour parer à des circonstances imprévues causées par quelque poison ou quelque obstruction dans l'organisme, menaçant le système cérébro-spinal, étant donné son état hypersensible et extrêmement délicat.

En de tels moments, je sentais instinctivement qu'une lutte pour la vie se déroulait en moi, à laquelle moi, le propriétaire du corps, j'étais entièrement impuissant à participer : j'étais contraint de demeurer étendu tranquillement et de regarder comme un spectateur l'étrange drame se déployant dans ma propre chair. Rien ne peut davantage exprimer graphiquement mon état que la représentation de Shiva et de Shakti, peinte par les artistes d'autrefois, dans laquelle le premier est montré étendu impuissant sur le dos pendant que cette dernière avec une

audace complètement insouciant, danse allègrement sur le corps prostré du dieu. L'observateur conscient en moi, le soi-disant possesseur du véhicule charnel, maintenant complètement subjugué et relégué à l'arrière-plan, se trouvait absolument à la merci, littéralement sous les pieds d'une puissance inspirant une terreur sacrée, indifférente à ce qu'il pouvait penser et sentir, et qui continuait impassiblement à disposer du corps comme il lui semblait bon, sans même lui concéder le droit de savoir ce qu'il avait fait pour mériter cette indignité. J'avais toutes les raisons de croire que cette représentation avait été conçue pour dépeindre une condition exactement semblable à la mienne, par un initié qui était lui-même passé par la même ordalie.

La totale impuissance du fidèle et son entière dépendance à la merci et à la grâce de l'énergie vitale cosmique, Shakti, quand Koundalinî est éveillée, est le thème constant des hymnes adressés à la déesse par les yoguins éminents de jadis. En tant que suprême maîtresse du corps, elle et elle seule est considérée comme apte à conférer aux disciples sincères, qui l'adorent avec vraie dévotion, consacrant toutes leurs pensées et toutes leurs actions à elle et qui s'abandonnent entièrement à sa volonté, la faveur si convoitée et si difficile à obtenir de la connaissance transcendante et des pouvoirs psychiques supranormaux. Tous ces textes assignent à Koundalinî la position suprême de reine et d'architecte de l'organisme vivant, ayant le pouvoir de le modeler, de le transformer, ou même le détruire comme il lui plaît. Mais comment elle parvient à accomplir tout cela, par des voies compatibles avec les lois biologiques qui gouvernent le monde organique, personne n'a tenté de l'élucider en termes explicites. Certainement cela ne peut être exécuté instantanément, par un coup de baguette magique, réduisant à néant la loi de causalité dans ce domaine particulier. A mon avis, il est plus rationnel de présumer que, même dans les cas où se produit apparemment une transformation spirituelle soudaine, des changements graduels dans les cellules et les tissus du corps ont dû avoir lieu pendant une période assez longue, peut-être même depuis la phase « embryonnaire » ou depuis la tendre enfance, sans que les individus ne se soient jamais rendu compte de ce qui se passait à l'intérieur d'eux-mêmes.

CHAPITRE XII

Les réactions physiologiques dont mon corps fournissait la preuve évidente et indiscutable chaque jour me donnaient une raison suffisante de supposer que quelque sorte de transformation était en cours en moi-même, mais je ne pouvais pas dire dans quel but. Le maximum que je pouvais imaginer était que j'étais graduellement amené à une condition du cerveau et du système nerveux qui rendrait possible pour moi d'atteindre occasionnellement l'état de conscience amplifié particulier aux yoguins et aux mystiques dans leurs états d'extase. Ceci ne veut pas dire que je n'avais pas une conscience élargie à partir du moment de ma première expérience de Koundalinî, qui m'avait causé tant de surprise et de tortures, et qui m'était constamment rappelée à l'esprit chaque fois que mes pensées se posaient sur moi-même ; mais l'extension que j'avais en vue était d'un ordre supérieur, et impliquait une complète négation des liens qui assujettissent l'esprit au corps, le laissant libre de prendre son essor vers les cimes supraphysiques et de retourner à l'état normal revigoré et tonifié.

Telle était mon idée de l'expérience suprasensible, glanée dans les Ecritures, les vies d'hommes spirituels et leurs propres relations de leurs états extatiques. Si l'on met à part la vision béatifique de personnalité en expansion que j'avais obtenue deux fois à la suite, au tout commencement, il n'y avait certainement aucune comparaison entre mon moi indéniablement plus épandu et lumineux, mais aussi fermement ligoté au corps et à la terre, aussi aisément affecté par les besoins physiques, aussi fortement influencé par le désir et la passion, la chaleur et le froid, le plaisir et la peine que l'homme du commun, et la conscience exaltée, débordante de bonheur, libérée de toute crainte, non altérée par la douleur, et indifférente à la mort, du mystique. J'étais la même personne, sur le plan mental, qu'auparavant : un homme tiré de la poussière commune, bien au-dessous,

intellectuellement et moralement, des géants de la spiritualité que j'avais pu connaître par mes lectures.

Je ne ratais aucune opportunité d'étudier mes symptômes d'un œil critique et minutieusement. Il n'y avait pas d'autre changement, excepté l'inexplicable modification dans les courants nerveux et le rayonnement constamment présent à l'intérieur et à l'extérieur. Le caractère lumineux de mes perceptions visuelles, qui représentait le dernier stade de mon étrange transformation, eut sur moi un effet réconfortant et exaltant. Cela était vraiment quelque chose qui donnait à mon aventure insolite une note de sublimité. Il n'y avait plus de doute maintenant que je subissais une mue, et bien que je ne fusse, à aucun égard, élevé au-dessus de l'ordinaire, j'avais au moins la consolation que sur ce point particulier j'étais plus proche de la hiérarchie des êtres sanctifiés que les hommes du calibre commun auxquels j'étais semblable sous tous autres rapports. Mais, en même temps, je ne pouvais fermer les yeux sur le fait criant que les souffrances que j'avais supportées étaient sans proportion avec les résultats atteints ; à l'insuffisance de ces derniers il n'y avait pas d'explication, sinon que soit j'avais développé une anomalie, soit la tentative intérieure de purification et de transformation qui avait commencé avec l'éveil avait avorté dans mon cas ; et par conséquent, peut-être à la suite de déficiences inhérentes physiques ou mentales, je détenais la position peu enviable de « candidat rejeté » : *Yoga-bhrachta*³² quelqu'un qui a été mis à l'épreuve et a ensuite été abandonné comme complètement inapte pour l'état suprême du Yoga.

Comme les années passaient et que je ne percevais pas d'autre indication d'épanouissement spirituel, ou de croissance d'une personnalité supérieure douée de qualités morales et intellectuelles plus hautes, caractérisant les bienheureux chez qui Koundalinî allume le feu sacré, j'étais de plus en plus porté à la conclusion décourageante que je n'étais pas pourvu des attributs mentaux et physiques essentiels. Mais, comme il n'y avait pas de diminution dans l'activité de

³² Littéralement, « quelqu'un qui est tombé du yoga », qui a été désarçonné, qui a failli, dont la pratique du yoga a été interrompue. Cf. Bhagavad-Gîta, VI, 37-44, où le Seigneur Krishna enseigne que même la position de « raté du Yoga » est privilégiée (N. du T.).

la force irradiante, je ne cessais pas tout à fait d'espérer que, peut-être, la tentative n'avait pas complètement échoué, et qu'un jour, imprévisiblement je pourrais me trouver favorisé par la Shakti, sinon pleinement, du moins dans une mesure appréciable.

Physiquement, je retrouvais ma forme d'autrefois, robuste et résistante, capable d'endurer la faim, les rigueurs de l'hiver et les ardeurs de l'été, les dérangements et l'inconfort. La seule chose que je ne pouvais pas bien supporter était l'absence de sommeil. Cela me mettait toujours dans un état d'esprit nébuleux et déprimé, qui durait pendant plusieurs jours et ne disparaissait pas tant que le manque n'avait pas été comblé par une plus grande période de repos pendant le jour ou la nuit qui suivait la nuit sans sommeil. J'avais l'impression, en de telles occasions, que mon cerveau avait été privé de sa dose d'énergie coutumière qui le rendait à même de maintenir les dimensions amplifiées qu'il avait progressivement assumées au cours des ans.

Mais il n'y avait absolument aucune diminution dans l'activité des courants vitaux nitescents pendant le sommeil. Mes rêves, qui possédaient un charme très étrange et insaisissable, étaient si extraordinairement vivants et baignés de lumière que, dans l'état de rêve, je vivais littéralement dans un monde resplendissant où chaque scène et chaque objet rayonnait d'un vif éclat sur un fond merveilleusement éclairé ; le tout constituait un tableau d'une telle splendeur et d'une beauté si sublime que sans la moindre exagération j'avais le sentiment que chaque nuit, pendant mon sommeil, j'errais dans l'empyrée, parcourant les régions enchanteresses de la vie céleste. La dernière chose dont je me souvenais en m'éveillant soudainement, était en général un paysage ou une silhouette enveloppés d'un somptueux flamboiement, contrastant si fortement avec la morne pénombre environnante que je découvrais, en me réveillant, qu'on aurait dit qu'un orbe céleste brillant magnifiquement à l'intérieur de moi s'était tout d'un coup éclipsé, m'abandonnant à mon sort dans les ténèbres. Les impressions vivaces que me laissait un rêve heureux clairement enregistré dans ma mémoire pendant la nuit subsistaient encore pendant toute la journée subséquente, tel un doux

souvenir de ce qui semblait une existence supraterrrestre de quelques heures, devant se prolonger par les impressions d'une autre vision de rêve la nuit d'après, aussi suave et vive que celle de la nuit précédente.

Le splendide effet de lumière présent dans mes rêves était perceptible, quoique dans une mesure considérablement moindre, dans l'état de veille également, mais le sentiment d'exaltation présent dans les premiers était entièrement absent dans ce dernier. J'éprouvais nettement une éclipse partielle de ma personnalité, une descente d'un plan supérieur à un plan inférieur pendant le bref intervalle qui séparait l'état de rêve de celui de veille, et je pouvais clairement remarquer un rétrécissement du moi, comme si j'étais forcé de me contracter d'un état de vaste expansion à un confinement étroit. Il y avait des preuves incontestables que cette transformation temporaire de la personnalité manifeste dans les rêves était produite par des processus physiologiques qui affectaient l'organisme tout entier, et causaient une forte pression sur chaque partie du corps. Pendant le sommeil le rythme de mon pouls était souvent notablement plus rapide que pendant le jour. Je vérifiai ce fait fréquemment en tâtant mon pouls dès que je me réveillais à n'importe quel moment de la nuit. En de nombreuses occasions, je le trouvai si rapide que cela m'inquiétait. Les battements pleins et rapides indiquaient nettement un métabolisme indéniablement intensifié, une circulation sanguine accélérée, des formations et transformations innombrables dans les tissus cellulaires, tous affectés par le courant vital qui déferlait comme un ouragan dans tout l'organisme, dans le but évident de le refaçonner pour le rendre capable d'un fonctionnement d'un ordre plus élevé.

Le manque de connaissances adéquates de physiologie rendait difficile aux adeptes anciens de mettre en corrélation les effets psychiques et les réactions physiologiques provoqués par l'activité de Koundalinî. Je souffrais du même désavantage, mais, étant donné qu'une connaissance superficielle de chaque branche de la science est aisément accessible à notre époque de recherche et de vulgarisation, et comme j'avais amplement le temps d'étudier mon état de jour en jour pendant de nombreuses années, il me devint possible d'observer avec un

esprit critique les effets de la soudaine modification dans mon équilibre et d'essayer d'en tirer des déductions devant servir d'hypothèses de travail.

Je suis irrésistiblement poussé à la conclusion que cette extraordinaire activité du système nerveux et du cerveau est présente à des degrés variés dans tous les cas d'évolution spirituelle et psychique supranormale ; dans une mesure plus restreinte, chez tous les génies ; sous une forme encore moindre, chez tous les hommes d'un niveau intellectuel exceptionnellement élevé ; et, d'une manière morbide, lorsqu'elle opère trop violemment ou soudainement ou à travers un tracé nerveux erroné, dans de nombreux cas de folie, de névrose, et autres affections mentales et nerveuses obscures et difficiles à traiter.

Koundalinî, telle qu'elle est connue et décrite par les autorités anciennes, implique la manifestation, parfois spontanée et moins souvent au moyen d'exercices psycho-physiologiques spéciaux, de pouvoirs mentaux et spirituels extraordinaires associés à l'expérience religieuse et surnaturelle. Sans le moindre doute, le mouvement rapide, incessant, aisément perceptible à la base de ma colonne vertébrale, qui affectait les nerfs tapissant toute cette zone, était un indice du fait que, contrôlé par un mécanisme invisible, un organe caché s'était mis à fonctionner tout à coup dans cette région qui jusqu'ici n'avait l'air de rien ; cet organe convertissait le liquide reproducteur en une essence vitale lumineuse d'une grande puissance qui, s'élançant à travers les fibres nerveuses et le tube spinal, nourrissait le cerveau et les organes avec une substance rajeunissante impossible à élaborer autrement. Pendant longtemps je fus victime de l'illusion que la luminosité dans ma tête et les puissants courants nerveux qui bondissaient à travers mon corps étaient tous engendrés par le sperme transmuté, mais au bout d'un certain temps je fus contraint de changer d'opinion. L'activité, dans la région des organes reproducteurs, n'était pas le seul changement qui s'était produit. Un changement simultané dans le cerveau et les autres centres nerveux avait également eu lieu, et réglait la consommation et le débit de l'énergie engendrée par le nouveau mécanisme. Après la crise, les courants lumineux ne se déplaçaient pas de manière désordonnée mais dans un but défini qui transparaissait avec

évidence, du fait que tout l'organisme surmonta la résistance initiale de ses parties inférieures et récalcitrantes et commença à s'adapter graduellement à la transformation nouvelle.

Me fondant sur ces faits et sur d'autres encore, j'en vins peu à peu à la conclusion, qu'il incombera à d'autres investigateurs de confirmer ou d'infirmier, qu'en vertu de processus évolutifs à l'œuvre dans le corps humain, un centre de conscience hautement puissant est développé par la nature dans le cerveau humain, dans une région proche du sommet du crâne, constitué de tissus cérébraux exceptionnellement sensibles. La localisation du centre lui permet de commander toutes les parties du cerveau et le système nerveux tout entier, avec une connexion directe le rattachant aux organes reproducteurs à travers le canal spinal. Chez l'homme du commun, ce centre à l'état de bourgeon tire la sève qui le sustente de l'aliment nerveux concentré présent dans la semence, mais il le fait dans une mesure extrêmement limitée afin de ne pas entraver la fonction reproductrice normale des parties génitales. Lorsqu'il est complètement élaboré, ce centre, chez les individus évolués, est destiné à fonctionner à la place du centre de conscience habituel, et il utilise pour son activité un carburant vital plus puissant extrait par les fibres nerveuses des tissus du corps en quantités infimes, recueillies et charriées à travers la colonne vertébrale jusqu'au cerveau. Quand par accident ce centre commence à fonctionner prématurément, avant que les liens et les connexions nerveuses aient été pleinement établis et que les délicates cellules cérébrales se soient habituées au flot du puissant courant, le résultat risque d'être désastreux. Les tissus fragiles du corps, dans ce cas, risquent d'être endommagés irréparablement, engendrant d'étranges maladies, la folie ou la mort. Dans une situation dangereuse de cette sorte, le seul recours qui s'offre à la nature pour éviter une catastrophe est d'utiliser libéralement l'ambrosie contenue dans la semence humaine et de la transporter d'urgence sous forme sublimée dans le cerveau, dans le réseau nerveux et dans les principaux organes, afin d'approvisionner les cellules endommagées et mourantes avec l'aliment reconstituant et le remède tonique le plus puissant dans le corps pour empêcher

leur destruction.

Tout l'organisme se met alors à fonctionner d'une manière tout à fait effarante, qui ne peut manquer de frapper de terreur le cœur le plus vaillant. Ballotté entre l'ancien et le nouveau centre de conscience encore incomplètement édifié, le sujet, pris à l'improviste par une tournure des événements si déconcertante, se voit perdre la maîtrise de ses pensées et de ses actions. Il se trouve confronté à un esprit rebelle et à des sens dérégés, à des organes travaillant d'une manière inexplicable, entièrement étrangère à sa volonté, comme si le monde, soudainement renversé, l'avait poussé de force dans une existence sens dessus-dessous, aussi extravagante et bizarre que le rêve le plus fantastique. C'est pour cette raison que les anciens maîtres du Koundalinî-Yoga, avertis par une expérience s'étendant sur des milliers d'années, insistaient sur la nécessité d'une constitution exceptionnellement robuste et endurante, d'une maîtrise des appétits et des désirs, d'un contrôle volontaire acquis par l'entraînement sur les organes et les fonctions vitales ; mais, outre toutes ces aptitudes, pardessus tout, ils regardaient la possession d'une volonté inflexible comme la qualification essentielle requise de ceux qui s'offrent eux-mêmes dans la suprême entreprise d'éveiller la Shakti. Une condition à la fois physique et mentale excellente, difficile à atteindre dans l'environnement défavorable de la civilisation moderne, est absolument nécessaire dans une entreprise de cette nature, pour empêcher le cerveau de céder complètement sous la pression intolérable. Il n'est pas surprenant, par conséquent, que quiconque s'engageait avec détermination dans la mission hasardeuse d'éveiller Koundalinî avant son heure, était acclamé comme un *Vira*, « un héros », et la pratique elle-même était appelée une *vîrasadhanâ*, « une entreprise héroïque », par les intrépides ascètes eux-mêmes, pourtant indifférents à la souffrance physique et à la mort.

On ne doit pas penser une seconde que l'altération alarmante des processus mentaux et l'état du système nerveux, qui tendent à produire un effet complètement incongru et stupéfiant sur le plus hardi des aspirants, ne persistent que pour une courte durée, et sont suivis sans tarder d'un retour à la normalité

s'accompagnant d'une maîtrise sur les pouvoirs nouvellement apparus. Après l'éveil, le spectateur de cette voie vît continuellement à la merci de Koundalinî, transporté dans un nouveau mode d'existence et introduit dans un nouveau monde aussi éloigné de ce monde de changement et de dépérissement rapide que la réalité est éloignée du rêve. L'état hypersensible et dangereusement vulnérable des nerfs et du cerveau, causé par l'effort incessant du merveilleux pouvoir invisible pour les restructurer en vue d'une capacité de cognition de plus en plus haute, la possibilité de lésion et d'endommagement des tissus extrêmement sensitifs, le processus de restauration et de renouvellement par l'administration de toniques et de reconstituants nerveux présents dans l'organisme, et l'énorme effort demandé aux organes reproducteurs surmenés, tous ces phénomènes peuvent continuer sans diminution pendant des années. Le seul changement est qu'avec le passage du temps l'individu devient de plus en plus accoutumé au jeu de la force récemment intervenue en lui, et il est capable de régler ses habitudes et ses besoins en fonction des exigences de son organisme, se fondant sur l'expérience acquise.

La période du sommeil, où le corps est au repos et l'esprit relativement tranquille, fournit la meilleure occasion permettant au processus de remodelage de s'accélérer en utilisant le surplus d'énergie, dissipé pendant le jour en activité volontaire physique et mentale, à des fins reconstructives. Ceci aboutit à un plus grand flux de l'énergie vitale brillante dans le cerveau, avec une amplification correspondante de la personnalité de rêve et des autres contenus oniriques. Toute la matière du cerveau est revigorée par un flot copieux de l'essence subtile, abondamment fournie par les organes reproducteurs ; cela permet aux tissus délicats de maintenir leur activité au diapason auquel ils ont été élevés par le puissant courant vital affluant dans la cavité céphalique, conformément aux besoins du centre de conscience supérieure nouvellement épanoui. Le mécanisme d'autorégulation du corps, essayant désespérément de s'adapter à la soudaine transformation, ne laisse échapper aucune opportunité d'opérer les changements nécessaires dans l'organisme. Il agit de la sorte en toute occasion favorable, en

dépit de la résistance offerte par l'ego en particulier, durant le temps de veille ; car la conscience individuelle, agissant durant le jour et rêvant pendant la nuit, projetée tantôt vers le haut tantôt vers le bas comme un bouchon de liège flottant à la surface d'une mer démontée, demeure complètement dans l'ignorance des prodiges s'accomplissant au sein de son enveloppe mortelle.

Ainsi, mes rêves avaient une importance particulière, et depuis le moment de l'éveil jusqu'au jour présent, ils sont restés un aspect de mon existence non moins actif et remarquable que les heures affairées du temps de veille.

CHAPITRE XIII

L'éveil de Koundalinî, bien qu'il s'accompagne de manifestations psychiques de nature extraordinaire présentant une apparence anormale, est un phénomène biologique parfaitement naturel d'un type peu commun, qui peut se manifester en n'importe quel corps humain en bonne santé lorsqu'un certain état de perfection dans l'évolution est atteint. La seule particularité qui lui donne un semblant de bizarre et de mystérieux est le processus biologique qui, une fois mis en branle, conduit à l'apparition d'une personnalité consciente si supérieure et possédant des attributs si impressionnants, presque surhumains, que le phénomène tout entier semble être l'exploit d'un agent surnaturel plutôt que l'aboutissement de l'opération de lois biologiques naturelles bien qu'encore inconnues. Ceux qui possèdent une connaissance approfondie du règne animal peuvent citer de nombreux exemples surprenants de comportement instinctif si extraordinaire chez certaines formes de vie inférieures que ces exemples peuvent être justement classifiés comme merveilleux et même mystérieux ; mais quand des dons analogues de nature saisissante, manifestés par l'opération de lois biologiques encore obscures, sont consciemment exercés par un être humain possédant un cerveau et un système nerveux beaucoup plus élaborés, le phénomène est souvent regardé avec suspicion et incrédulité par les mêmes observateurs qui l'acceptent sans question quand il s'agit de formes inférieures de la vie.

Dénier que le corps humain soit capable de faire preuve d'une activité organique qui puisse sustenter une conscience d'un type suprasensoriel ou [mener! à une telle conscience, implique aussi un démenti de certaines conceptions fondamentales de la religion, des dires inspirés des prophètes, et de toutes sortes de phénomènes spirituels. Si l'organisme humain est incapable de développer une activité cérébrale et nerveuse exprimant une plus haute forme de

conscience que celle qui est commune à tous les hommes, en ce cas il est également incapable de manifester des facultés mentales dépassant l'ordinaire ou des attributs spirituels supranormaux, pour la simple raison que dans toutes les formes de vie 'existant sur terre, il y a une relation invariable entre l'organisme et le niveau de conscience ; et puisqu'il serait non scientifique de supposer sans preuves démontrables que, de toutes les créatures vivantes, l'homme seul forme une exception à cette règle, on est forcé d'admettre qu'un développement extraordinaire de l'esprit humain, radicalement différent de ou remarquablement supérieur à son champ d'expression normal, doit nécessairement s'accompagner de changements correspondants ou d'un développement parallèle de l'équipement biologique également.

La première question pertinente qu'on peut poser est celle-ci : comment cette modification et ce développement peuvent-ils avoir lieu, étant donné que pour qu'une telle activité se produise effectivement il faut qu'elle ait existé en tant que processus évolutif pendant des millénaires ? Or, le corps humain, et en particulier le crâne, n'apportent aucune preuve convaincante de ce fait, puisqu'ils n'ont présenté aucune variation marquée pendant les derniers milliers d'années, pas de variation suffisamment frappante en tout cas pour fournir une preuve concluante d'un changement radical dans le cerveau, siège de l'expression mentale. Mais si l'on répond que la modification qui se produit ne réside pas dans la taille ou la forme du cerveau ou de tout autre organe vital ou du corps dans son ensemble, mais dans l'agencement, la qualité et la composition des constituants du corps en relation avec l'élément de vie extrêmement subtil présent dans chaque cellule et dans chaque partie de l'organisme, alors l'objection soulevée par cette question cesse d'avoir aucun poids. La répugnance évidente de nombreux esprits, par ailleurs très intelligents, à reconnaître la validité de l'expérience spirituelle et la réalité des phénomènes parapsychiques, est due principalement à l'incapacité de la science empirique à saisir ou à analyser la véritable nature du principe de vie animant la cellule, unité ultime de toutes les structures organiques. Au stade actuel de nos connaissances, l'activation de Koundalinî fournit la seule méthode

possible pour étudier le comportement extraordinaire et les possibilités de l'élément de vie, et le médium biochimique subtil au moyen duquel ce dernier manipule l'organisme et est capable d'augmenter ou de réduire son efficacité et sa puissance, ce qui aboutit à une diversité ahurissante dans la pénétration intellectuelle et dans la clairvoyance spirituelle, chez des personnes qui possèdent approximativement les mêmes dimensions de la tête, la même taille et le même poids du cerveau.

C'est une grande erreur que de considérer l'homme comme un produit absolument fini sur lequel des scellés ont été hermétiquement apposés, et de croire qu'il lui est entièrement interdit de passer par-delà les limites imposées par sa constitution mentale. Il y a une énorme solution de continuité entre lui et le plus intelligent des singes anthropoïdes, dont il partageait les habitudes, est-il affirmé, il y a seulement quelques milliers de siècles ; selon cette hypothèse, il aurait évolué d'une manière inexplicable, dépassant les frontières mentales atteintes par les autres membres de cette famille. La cause de cette déviation a dû trouver son origine dans le milieu intérieur, puisque les influences extérieures n'ont pas un effet qui puisse modifier radicalement un compartiment mental scellé par la nature.

Selon les croyances populaires en Inde, Koundalinî possède de merveilleux attributs. Elle est Para Shakti, la Suprême Energie, qui, en tant que Maya, Puissance d'Illusion, attire le *Djîva*³³ incarné dans le filet des apparences transitoires, où il est ligoté sans recours au cycle sans cesse rotatoire de la vie et de la mort. Elle est l'enchanteresse dont la séduction l'entraîne dans le lit des jouissances suivies par l'engendrement et la douleur, et elle est aussi la mère compatissante qui suscite en lui la soif de connaissances et le désir de l'expérience suprasensible, et qui finalement lui confère la vision spirituelle le guidant vers la réalisation de sa propre nature divine. Des histoires ébahissantes sont racontées sur la manière dont certains génies littéraires très célèbres dans l'Inde, dont les

³³ être vivant, soi incarné (N. du T.).

noms sont sur toutes les bouches, devinrent les bénéficiaires fortunés de sa grâce, et, d'hommes du commun qu'ils étaient, s'élevèrent presque du jour au lendemain à des cimes littéraires ou poétiques incomparables. Ils se révélèrent poètes, rhétoriciens, dramaturges ou philosophes accomplis sans l'aide d'aucun maître, sans formation, et parfois même sans aucun rudiment d'éducation. Il y a aussi des anecdotes incroyables et inouïes sur les dons psychiques merveilleux dont elle combla maints adorateurs exceptionnellement favorisés ; dès sa première apparition à leurs yeux dans une vision, elle investit ces novices, jusque-là inconnus, de pouvoirs miraculeux qui les rendaient capables, selon toute apparence, de défier à volonté certaines lois de la nature normalement inviolables.

J'avais beau faire, je n'arrivais pas à déceler en moi-même le moindre signe d'aucune manifestation prodigieuse de ce genre, et comme les années passaient sans apporter le moindre changement à mes dons mentaux et spirituels, si ce n'est la luminosité et l'élargissement de ma conscience, je commençais à penser que l'épisode était clos, et que ces particularités dans mon fonctionnement mental était probablement tout ce que j'étais destiné à entrevoir du suprasensible en cette vie. Je n'étais ni réjoui ni découragé par cette pensée. La redoutable expérience que j'avais traversée et la terreur qui m'avait assiégé implacablement pendant des mois avait châtié et assagi mon ardeur initiale pour l'expérience surnaturelle. La ligne de démarcation entre le naturel et le surnaturel n'était pas, pensais-je, franchissable par le premier venu ; et, comme les événements postérieurs me le montrèrent clairement, cette étroite zone intermédiaire est si bien protégée que le plus malin des hommes est sûr de faire un faux pas et de tomber dans un piège ou un autre à moins d'être guidé à chaque étape par une intelligence illuminatrice d'un niveau supérieur, qui cesse de briller à la moindre trace d'impureté dans le cœur. L'existence d'un maître intérieur, manifestant une intelligence supérieure, a été ouvertement reconnue par des sages très glorieux du monde entier, aussi bien dans le passé que maintenant ; et ce guide intérieur n'est autre que la personnalité mystique engendrée par Koundalinî, imperceptiblement active en eux depuis leur naissance.

Après les incidents racontés dans les chapitres précédents, je vécus une vie presque normale pendant des années, semblable à celle des autres hommes à tous égards excepté quant à l'effervescence observable pendant les heures de sommeil. Le grand accroissement de l'activité métabolique de mon corps, menant à un rythme cardiaque plus rapide suivi de lassitude dans la matinée, et à des rêves de nature dynamique, suggérait comme un fait possible que mon organisme fût soumis à quelque sorte de pression intérieure qui tendait à accélérer les fonctions organiques au-delà des limites normales. En de nombreuses occasions je fus fortement frappé par la ressemblance qu'il y avait pendant cette période entre moi et un bébé qui grandit, complètement inconscient des grands changements qui se produisent dans chaque partie de son tout petit corps, et qui tendent à amener celui-ci, par degrés imperceptibles, de plus en plus près des proportions massives de l'adulte. Je ressemblais tout à fait à un bébé par la fréquence de mes repas et par la digestion plus rapide de la nourriture, par l'élimination plus prompte et plus complète, par les plus longues périodes de repos et de sommeil, et par l'anormale rapidité du pouls, sans qu'il y ait de fièvre ou d'autres symptômes de maladie. Il était évident que sous l'action de l'énergie nerveuse transformée mon corps fonctionnait d'une manière décidément modifiée à certains égards, et qu'il était contraint à une plus grande activité probablement dans quelque dessein lointain que je ne pouvais aucunement deviner à cette époque.

Apparemment mon corps était devenu une cible pour des forces vivantes invisibles mais d'une intelligence supérieure, qui, profitant du surplus d'énergie fourni par ma consommation considérablement augmentée et par ma meilleure assimilation de la nourriture, par mes habitudes tempérées, et par mes longues et fréquentes périodes de stricte continence, travaillaient d'arrache-pied à modeler mon milieu intérieur, martelant les cellules et les organes pour leur faire prendre la forme voulue ou le degré requis d'activité fonctionnelle afin d'ajuster le système tout entier à l'opération d'une énergie de vie plus puissante. La cohérence des symptômes et la régularité mécanique du fonctionnement de mon corps sous l'action du nouveau courant vital manifestaient avec évidence que même dans son

comportement altéré mon organisme suivait un certain rythme clairement marqué, ce qui est la caractéristique essentielle de la vie sous n'importe quelle forme. Ceci était un grand motif de consolation pour un homme comme moi qui, chaque nuit, était témoin d'activités étranges et incompréhensibles se déroulant en lui ; en effet cela tendait à apporter la preuve que tout ce qui se tramait avait lieu conformément à certaines lois biologiques, et que le corps réagissait d'une manière ordonnée et systématique. Cela n'aurait pas été le cas si une condition contre-nature et chaotique s'était emparée de mon organisme.

Au commencement, j'avais mépris le mode d'opération — qui était normal — de la nouvelle énergie vitale pour un soudain trouble du système nerveux accompagné d'anomalies et de comportements désordonnés des courants nerveux. Les descriptions contenues dans les anciens traités ésotériques sur Koundalinî représentent la Déesse comme un flot d'énergie resplendissante d'effet ambrosiaque, que l'on fait jaillir par la puissance de la concentration et du prânâyâma, et que l'on conduit progressivement à son suprême séjour au sommet de la tête : c'est là qu'elle goûte la béatitude ineffable de l'embrassement de son époux divin, le Dieu Shiva, résidant dans la conscience du Yoguin. Au cours de son ascension depuis son siège à la base de la colonne vertébrale jusqu'à la couronne du crâne, elle arrose de nectar, est-il affirmé, les six « lotus » qui fleurissent aux six importantes jonctions de nerfs le long de l'axe cérébro-spinal, et gouvernent les organes sensoriels et vitaux ; ces lotus s'épanouissent l'un après l'autre à son approche, jusqu'à ce qu'elle arrive au lotus à mille pétales au sommet de la tête, où elle s'absorbe dans une union extatique avec son époux céleste ; dégagée alors des chaînes qui l'attachent à la terre, la conscience incarnée prend son essor vers les cimes sublimes de la réalisation du Soi, éveillée pour la première fois après des éternités d'asservissement à sa propre nature indicible et immortelle.

Au moment de sa descente, Koundalinî repasse par les mêmes lotus, qui s'inclinent et referment leurs pétales lorsqu'elle les quitte ; finalement, elle assume à nouveau son état originel assoupi à la base de la colonne vertébrale. Dans sa

course descendante, elle entraîne avec elle la conscience temporairement libérée, ajoutant lien après lien aux fers qui rivent inexorablement à la chair la substance éternelle et vide de tout attribut, jusqu'à ce que l'enchaînement soit complet à la dernière étape ; lorsque cette étape est atteinte, le yoguin, ayant émergé graduellement de l'état de béatitude incommunicable, s'éveille à nouveau au monde en tant qu'esprit incarné, dominé par les sens, ne retenant qu'un souvenir bref mais frappant de son envolée vers l'Infini. Les textes de Hatha-Yoga contiennent des descriptions graphiques de ces lotus, décrivent leur localisation exacte, le nombre de pétales de chacun, le nom et la forme de la divinité qui y préside, les lettres de l'alphabet sanscrit qui y sont associées, et ainsi de suite. Il est enjoint aux disciples de méditer sur ces lotus sous cette forme tout en pratiquant le prânâyâma, en commençant en particulier par le plus bas, le Moulâdhâra-chakra, proche du séjour de la Déesse. Les centres qui portent ces lotus sont appelés *chakras*. Cinq d'entre eux sont considérés comme des centres d'énergie vitale se distinguant par d'épais faisceaux de nerfs, situés en différents points le long de la colonne vertébrale, et quelques écrivains modernes les identifient avec des plexus variés. Le sixième est dit être localisé dans le cerveau en un endroit correspondant au point de Jonction des deux sourcils et de la racine du nez, et le septième est dans le cerveau.

Biologiquement, un organisme humain en bonne santé, pourvu d'un cerveau intelligent, devrait fournir au stade présent d'évolution un réceptacle approprié pour la manifestation d'une plus haute forme de conscience que celle dont est normalement douée l'humanité à l'époque actuelle. Le cerveau, le système nerveux, et les organes vitaux devraient avoir atteint le degré de perfection, conforme au niveau d'évolution requis, qui permettrait à une personnalité d'un ordre plus élevé d'entrer en scène sans trop de commotion, et de prendre les commandes du corps.

Mais des lustres de vie incorrecte soumise aux tyrannies de la civilisation ont fait des ravages dans cette machine si compliquée, entravant la croissance des organes, émoussant la sensibilité des nerfs et surchargeant l'organisme de poisons

nerveux trop subtils pour être éliminés par l'administration de médicaments ou autres agents thérapeutiques. C'est la principale raison pour laquelle l'organisme humain d'aujourd'hui, au lieu d'activer le processus, présente une forte résistance à la forme d'énergie plus puissante destinée à l'investir, alors que cet envahissement constitue un préliminaire essentiel à l'établissement d'une personnalité d'un plus haut niveau. Cette purification et cette restructuration du corps pour le rendre apte au transfert du pouvoir ne peuvent être effectuées par aucun moyen connu de la science. Tous les systèmes de Yoga visent à atteindre ce but en surmontant toutes les insuffisances et les imperfections. Koundalinî est le mécanisme, ainsi que la force motrice, grâce auxquels cette mise en état et ce remaniement biologiques sont accomplis de la manière la plus efficace, pourvu que l'organisme ne soit pas trop détérioré, soit par son propre mode de vie défectueux, soit par une hérédité dégénérante.

L'éveil de Koundalinî étant un phénomène biologique rare mais naturel, il est vain d'entrer dans une discussion sur la réalité des « lotus », sur l'importance desquels les anciennes autorités en matière de Yoga ont beaucoup insisté. Personnellement je n'ai rencontré aucun phénomène semblable pendant tout le cours de ma longue aventure, pas même l'ombre d'un lotus en aucune partie du système cérébro-spinal. Assumer littéralement leur existence, ne serait-ce qu'un instant en ces jours de science et de recherche sur la physiologie, ne serait rien moins qu'une insulte à l'intelligence. En toutes probabilités leur existence était suggérée graphiquement aux disciples avec abondance de détails et précision des couleurs comme une aide à la concentration, et pour indiquer la localisation des centres nerveux et cérébraux plus sensibles et plus faciles à influencer. C'était aussi peut-être un symbole de chasteté : la fleur de lotus, que ne souille ni ne mouille l'eau dans laquelle elle a poussé, a toujours servi d'emblème de pureté. En niant l'existence des lotus et autres accessoires associés à eux, mon intention n'est nullement de sous-estimer ou de ridiculiser d'aucune façon le travail colossal accompli par les maîtres anciens, dont les réalisations dans ce domaine dangereux et inaccessible ont été tout simplement merveilleuses.

L'idée des *chakras* et des lotus a dû être suggérée à l'esprit des anciens précepteurs par la ressemblance singulière que présentent, dans l'état éveillé, les centres nerveux lumineux avec un disque brillant en train de tourner, constellé de feux, ou bien à une fleur de lotus pleinement épanouie scintillant sous les rayons du soleil. Le cercle de clarté resplendissante autour de la tête, se teintant à certains moments des couleurs de l'arc-en-ciel, et supporté par un fin filet de lumière s'élevant à travers le conduit spinal, ressemble incontestablement à un lotus épanoui avec sa fine tige se prolongeant jusque dans l'eau, qui lui véhicule les éléments nutritifs qu'elle aspire par les innombrables fibres de sa racine, exactement comme la tige vivante qu'est Souchoumnâ charrie l'essence organique subtile extraite de toutes les parties du système corporel au moyen d'innombrables filaments nerveux, pour alimenter la Flamme allumée par Koundalinî. Ce nimbe autour de la tête ressemble en effet à un magnifique lotus d'un éclat extraordinaire, et lui attribuer mille pétales vise à signifier ses vastes dimensions. En l'absence de connaissances physiologiques adéquates les anciens savants ne pouvaient probablement pas trouver une meilleure méthode, non seulement d'indiquer la position des faisceaux de nerfs qui devaient devenir les sièges d'une intense activité lors de l'éveil, mais aussi de préparer les disciples non initiés à l'illumination soudaine qui les attendait et qui prend l'apparence d'un lotus de lumière.

J'ai essayé d'éclaircir ce point, car les lecteurs tant soit peu familiarisés avec les écrits sur Koundalinî seront probablement frappés par l'absence singulière de toute référence, dans cet ouvrage, aux *chakras* et aux lotus, dont les autres livres traitent avec tant de prolixité que toute une littérature s'est formée à leur sujet, qui diminue la valeur scientifique du phénomène réel. Je n'ai jamais pratiqué le Yoga selon les méthodes tantriques, parmi lesquelles le prânâyâma, la méditation sur les *chakras*, et les postures, sont des articles essentiels. Si je l'avais fait avec une ferme croyance en l'existence des lotus, j'aurais pu prendre les formations lumineuses et les disques de lumière resplendissants aux différentes jonctions nerveuses le long de la colonne vertébrale, pour des lotus, et dans l'état enflammé

de mon imagination j'aurais même peut-être été amené à percevoir les lettres et les divinités régentes sous une forme précise, suggérée par les images déjà présentes dans mon esprit. Par la grâce de l'énergie divine, j'étais destiné à être témoin d'un phénomène d'une autre sorte, un phénomène unique qui s'est, sans aucun doute, répété de nombreuses fois dans le passé mais selon toutes probabilités fut rarement étudié en détail et certainement jamais rapporté en langage clair exempt de mots inintelligibles et de métaphores. Aussi étonnant que cela paraisse, je suis convaincu que c'est à dessein qu'une grande souffrance a mis en relief particulièrement à mes yeux tels aspects de l'expérience qui ont pu me rendre capable, bien que très imparfaitement, de remonter aux processus biologiques responsables du phénomène. C'est principalement à cause de cela que je suis à même de témoigner de certains faits jusqu'ici inexplicables, et j'ai le ferme espoir que cette piste indistincte, passant en zigzaguant à travers l'épaisse jungle de la superstition et du rituel, maintenant qu'elle est indiquée, mènera bientôt, grâce aux travaux d'investigateurs compétents, à des découvertes surprenantes et à des résultats d'une grande portée.

J'étais destiné à assister à ma propre transformation, ne se comparant d'aucune façon aux grandes transfigurations du passé, et non pas semblable non plus, quant aux résultats, aux merveilleux accomplissements des génies ; mais bien que simple dans sa nature et ordinaire dans ses effets, une transformation quand même, escortée tout du long par de grandes souffrances physiques et mentales. Mais ce dont je fus témoin et suis encore témoin en moi-même est si contraire à tant de notions scientifiques reçues, si en désaccord avec de nombreux dogmes religieux consacrés par le temps, et si opposé à bien des axiomes universellement acceptés de la civilisation, que quand ce que j'ai expérimenté sera prouvé empiriquement il faudra qu'il se produise un changement révolutionnaire, de grande envergure, dans chaque sphère de l'activité humaine.

Ce dont j'ai pris conscience sans la moindre ombre de doute est le fait, corroboré en partie par les anciens visionnaires de nombreux pays et plus particulièrement par ceux de l'Iode, que dans le corps humain existe un

mécanisme extrêmement subtil et complexe localisé dans la région sexuelle ; ce mécanisme, actif chez l'homme normal dans une mesure naturellement restreinte, tend à faire se développer le corps, génération après génération, sous réserve, bien sûr, de vicissitudes imposées par la vie, avec, pour but lointain, l'expression d'une personnalité d'un ordre plus élevé ; mais quand il est mis en branle et porté à une rapide activité, il réagit fortement sur l'organisme parent, et effectue dans un laps de temps déterminé, pourvu, encore une fois, que n'interviennent pas de nombreux facteurs adverses, une merveilleuse transformation des systèmes nerveux et cérébral, aboutissant à la manifestation d'un type supérieur de conscience, destiné à être l'héritage commun de l'homme dans un avenir lointain. Ce mécanisme, connu sous le nom de Koundalinî, est la cause réelle de tout phénomène psychique et spirituel, est la base biologique de l'évolution et du développement de la personnalité, l'origine cachée de toutes les doctrines ésotériques et secrètes, la clef du mystère non résolu de la création, la source inexhaustible de la philosophie, de l'art et de la science, et la fontaine d'où jaillissent toutes les religions passées, présentes et futures.

CHAPITRE XIV

La fortune me favorisa en me donnant des parents et des amis dont l'affection, la loyauté, et l'assistance contribuèrent à aplanir et à faciliter le chemin hasardeux que je poursuivais. Mes deux sœurs, leurs maris, le père et les frères de ma femme, ainsi que mes amis, peu nombreux mais sincères, m'entourèrent d'une affection fidèle. Ma mère était morte plus d'un an et demi avant l'événement, et pourtant ce ne fut pas moins à son excellente éducation qu'à la grande dévotion de ma femme que je dus ma survie. Parmi tous mes bienfaiteurs, ces deux femmes se distinguent comme deux anges secourables, et je n'ai aucun espoir de pouvoir m'acquitter en ce monde de ma dette de gratitude pour l'amour sans bornes qu'elles me portèrent et les services inestimables qu'elles me rendirent. Ce fut ma très grande chance d'avoir une mère dont la tendresse de cœur, la noblesse de caractère, le sens du devoir, et la pureté étaient exemplaires, et dont l'amour illimité forma mon enfance et ma jeunesse, et exerça la plus grande influence bénéfique sur ma vie tout entière.

Lorsque je me tourne maintenant rétrospectivement vers les années qui suivirent l'éveil, je puis affirmer sans hésitation que, n'était-ce la constitution robuste que m'ont léguée mes parents, et certains traits de caractère positifs que j'ai hérités ou appris d'eux, je n'aurais jamais pu survivre à l'épreuve et vivre pour la raconter. Bien que, pendant de nombreuses années de ma vie altérée, je n'aie jamais respiré librement comme un homme sûr de lui et de ce qu'il a à faire, et que je n'aie à aucun moment été complètement libéré des doutes concernant mon état, j'adoptai une attitude de calme résignation à l'inévitable et d'indifférence à la mort, en partie résultant de l'influence parentale et en partie cultivée par moi-même, pour garder mon esprit non affecté même dans les situations graves. Souvent, ces situations étaient causées par ma propre négligence des conditions réglant mon

existence particulière, et elles étaient inévitables, étant donné les orages et les troubles de la vie ; et parfois elles étaient causées par Tas-saut de maladies communes pour chacune desquelles je devais découvrir et appliquer en tâtonnant le traitement approprié aux réactions changées de mon corps.

Homme ordinaire dans un humble chemin de la vie, chargé de responsabilités, comme j'ai toujours été et me suis toujours considéré, je n'ai jamais permis à aucune fausse conception de moi-même de prendre racine dans mon esprit après le nouveau cours des événements. En outre, mon impuissance absolue face au pouvoir qui se manifestait en moi eut l'effet de ramener à l'humilité le reste d'orgueil que je pouvais encore posséder. Je m'occupais de toutes mes affaires de la même manière que je l'avais toujours fait avant le changement. La seule chose qui me rappelait le bouleversement intérieur était la rigide régularité de mon régime et l'adhérence à certains types de conduite austères que l'expérience m'avait enseigné à adopter afin de minimiser la résistance à l'activité de la formidable énergie à l'œuvre en moi-même.

Extérieurement je vivais une vie strictement normale, ne permettant à personne, excepté à mon épouse dévouée, d'avoir le moindre aperçu de ce qui se tramait mystérieusement en moi. Chaque année j'allais au Jammou en hiver en même temps que mon bureau y était transféré, et au Cachemire en été, et de cette manière j'échappais aux rigueurs du froid ou de la chaleur qui auraient pu s'avérer nocives à la croissance des tissus hypersensibles en cours de développement en moi. Progressivement, en l'espace de quelques années mon corps atteignit un degré de robustesse et de force suffisant pour supporter les effets des jeûnes, de l'inconfort des voyages, des rigueurs du climat, des irrégularités de régime, des fatigues excessives, des soucis, et des circonstances adverses qui sont une inévitable conséquence de la lutte pour l'existence.

Je redevins presque le même homme qu'auparavant, rendu humble et assagi par l'expérience, avec beaucoup moins d'ego et bien plus de foi dans l'invisible Arbitre des destinées humaines. La seule chose dont je me rendais compte était

l'expansion progressive de mon champ de conscience et l'éclat s'intensifiant lentement des objets de perception extérieure et intérieure, ce qui, avec le passage du temps, me fit sentir irrésistiblement que bien qu'extérieurement je fisse corps avec la masse sans cesse fiévreusement active de l'humanité, intérieurement j'étais un être différent, vivant dans un monde lumineux de couleurs éclatantes que les autres ne soupçonnaient absolument pas.

Si je mentionne des détails apparemment mineurs, c'est poussé par la considération que je ne dois omettre aucun fait. La transformation de la personnalité est grosse de risques, et requiert une attention portée à chaque aspect de la conduite et un vigilant contrôle de l'activité. Si tout ce que j'ai à relater avait été connu quelques siècles plus tôt, cette connaissance correctement systématisée et appliquée aurait pu aider les médecins à sauver bien des personnes des griffes de la folie.

Ce fut ma grande malchance de ne pas avoir compris, pendant de nombreuses années, ce que j'ai maintenant appris après des luttes acharnées réitérées. De pair avec la souffrance, cependant, j'ai aussi goûté des moments de bonheur incomparable, moments suprêmes qui compensaient libéralement les longues périodes de douleur et d'angoisse, comme le simple fait de s'éveiller à la réalité instantanément contrebalance pour un dormeur l'horrible agonie qu'il a soufferte dans un cauchemar prolongé.

Environ trois ans après les incidents rapportés dans les chapitres précédents, je commençai à sentir un désir irrésistible d'une alimentation plus nourrissante et substantielle que celle à laquelle je m'étais accoutumé depuis le moment de l'éveil. Ce désir se manifestait davantage en hiver quand j'étais au Jammou que dans les mois d'été passés au Cachemire. Ces années étaient celles de la fin de la Seconde Guerre mondiale et le prix des denrées avait augmenté énormément. Incapable d'assigner aucune raison à ce soudain débordement d'un appétit auparavant normal, je restreignis cette inclination parce que je considérais inconvenant de céder à un désir qui ressemblait quelque peu à de la gloutonnerie, et aussi parce

que nos moyens extrêmement limités «e me permettaient pas cette dépense supplémentaire. En dépit de nos maigres ressources notre régime était suffisamment nourrissant et équilibré, et incluait certaines variétés d'aliments non végétariens, contre lesquels la communauté des brahmanes du Cachemire n'a pas d'objection. Mais ce besoin en moi n'était pas sans fondement, et je dus payer amèrement pour ma résistance bornée à une impulsion destinée à accélérer le processus qui allait son train avec autant de force que jamais à l'intérieur de moi. Peu après notre déménagement au Jammou au mois de novembre 1943, je reçus une invitation de parents à Moultan me pressant de passer quelques jours avec eux pendant cet hiver-là. Comme cela me donnait une opportunité de rencontrer mes cousins que je n'avais pas vus pendant des années, je décidai d'accepter l'invitation et d'y aller pendant les vacances de Noël, et de prolonger ce séjour de quelques jours si nécessaire. Cette année, me sentant particulièrement fort et en bonne forme, j'avais laissé ma femme à Shrinagar et j'étais venu seul au Jammou où je résidais avec son frère, l'ingénieur municipal de cette ville. Il avait loué une maison dans un lieu découvert aux abords de la ville, et j'y avais une chambre pour moi seul ; comme tous mes simples besoins étaient amplement satisfaits, je me sentis tout à fait chez moi, heureux du changement et ne me doutant pas le moins du monde que toute ma bonne humeur allait s'évanouir dans l'horreur d'une autre épreuve terrible.

J'étais heureux de me trouver en possession complète de ma santé normale, avec un surplus d'énergie demandant un moyen d'expression. A partir du début novembre je commençai à faire des exercices physiques faciles. Je m'y mettais aux premières lueurs grises de l'aube et je m'arrêtais lorsque le soleil approchait de l'horizon, après quoi je prenais une douche froide et je me retirais dans ma chambre pour me reposer et faire des études jusqu'à l'heure d'ouverture de mon bureau. Je ne sais pas comment cela se fit, mais après seulement quelques semaines de ce programme, le besoin de faire de l'exercice disparut partiellement, cédant la place à un puissant, presque irrésistible désir de méditation. L'ardeur de la santé resplendissante résultant de mon entraînement régulier me rendit

téméraire, et cherchant un débouché pour faire le meilleur usage de ma forme physique superbe, je me sentis incliné à céder à cette impulsion et à tenter ma chance à nouveau, poussé par la pensée qu'avec l'expérience que j'avais acquise et l'immunité que mon organisme avait développée, je pourrais peut-être réussir sans rencontrer la mésaventure dont j'avais souffert la fois précédente. J'avais réchappé par miracle et passé des années d'incertitude et de suspens avant de me trouver à nouveau sur un terrain ferme. Quel imbécile j'étais, me disais-je sévèrement à moi-même, de ne pas avoir tiré la leçon de mon expérience antérieure extrêmement amère et de vouloir m'exposer à nouveau à la même bataille effroyable, alors que les blessures qu'elle avait laissées dans mon cœur étaient encore fraîches !

En dépit de ces sobres réflexions, en dépit de moi-même, en dépit de la souffrance que j'avais endurée, je me remis à méditer. Commenant aux primes heures de l'aube, je me perdais dans la contemplation du merveilleux resplendissement intérieur, jusqu'à ce que le soleil, s'élevant assez haut au-dessus de l'horizon, illumine pleinement ma chambre, indiquant l'approche de mon heure de bureau. Je commençai à pratiquer dans la première semaine de décembre. Pendant de nombreux jours j'éprouvai un sentiment d'élévation et de pouvoir impossible à décrire. Il persistait pendant toute la journée et se perpétuait dans mes rêves, jusqu'à l'heure de ma pratique le lendemain matin, qui le renouvelait pour encore un autre jour.

Ebloui du résultat de mes efforts, j'augmentai la durée de ma méditation en commençant plus tôt. J'étais complètement subjugué par l'émerveillement et par la gloire de la vision qui, enchantant mes sens et les entraînant loin de cet âpre monde composé de joies et de douleurs inextricablement mêlées, les transportait sur un plan suprasensible ; là, caressé par les vagues resplendissantes d'un ravissement inexprimable, je me trouvais immergé dans l'océan infini de l'être inconditionné. C'était vraiment une prodigieuse expérience, et je sentais littéralement mes cheveux et mes poils se dresser sur mon corps quand la vision fabuleuse revêtait son aspect le plus majestueux. Il semblait à chaque fois, en de

pareilles occasions, que mon être ou le soi cognitif invisible en moi, abandonnant la sécurité de son ancrage dans la chair, était emporté hors du port par la puissante marée d'une conscience resplendissante vers une existence d'une telle immensité et d'une telle puissance qu'elle rendait terne et falot par comparaison tout ce qui existait sur terre ou tout ce que je pouvais y concevoir : une existence que ne perturbait pas la moindre idée de dépendance ou de limitation, et dans laquelle je me trouvais fondu dans un extraordinaire univers immatériel d'étendue si stupéfiante, de nature si merveilleuse et si sublime, que l'élément humain demeurant encore en moi, même au plus haut degré de l'expérience, restait confondu et tremblait de saisissement en contemplant le prodigieux spectacle présenté à son œil intérieur. J'exultais, tellement glorieuse était la possibilité qui était maintenant à ma portée. Il ne pouvait plus y avoir aucun doute que j'étais le détenteur fabuleusement fortuné d'une Koundalinî éveillée. C'était seulement maintenant que je pouvais comprendre pourquoi, dans les temps anciens, le succès dans cette aventure était considéré comme le plus grand accomplissement possible pour l'homme et pourquoi les adeptes de cette voie ne jugeaient aucun sacrifice trop coûteux et aucun effort trop grand pour le prix suprême qu'on pouvait atteindre en fin de compte. Je comprenais maintenant pourquoi les Yoguins accomplis étaient toujours traités avec le plus grand respect en Inde et pourquoi les adeptes qui avaient vécu il y a très longtemps inspiraient même encore maintenant une admiration et un respect qui n'ont échu en partage à aucune autre classe d'hommes, pas même aux plus puissants souverains et empereurs. Il n'y avait assurément pas d'honneur plus insigne ni de chance plus précieuse que ceux qui, sans que je les aie demandés, m'avaient été conférés.

Mais, hélas, ma bonne fortune fut de bien courte durée. Après seulement une quinzaine de jours je me rendis compte que l'effervescence causée dans mon esprit par cette expérience inouïe était si grande que je pouvais à peine dormir tant j'étais excité et que j'étais éveillé des heures avant le moment de la méditation, impatient de provoquer à nouveau l'état béatifique le plus tôt possible. Les impressions des trois derniers jours terminant cette période extraordinaire

d'incursions dans le domaine normalement interdit du suprasensible sont imprimées en ma mémoire de manière indélébile. Avant de me perdre complètement dans la contemplation d'un vide illimité, lumineux et conscient, je sentis distinctement une sensation de bonheur incomparable dans tous mes nerfs, se déplaçant depuis le bout des doigts, des orteils, des autres parties du tronc et des membres vers la colonne vertébrale, où, concentrée et intensifiée, elle monta vers le haut avec une intensité de délice qui allait en s'accroissant encore pour finalement inonder la région supérieure du cerveau du torrent extatique et vivificateur d'une rare sécrétion nerveuse rayonnante de lumière. En l'absence de désignation plus appropriée, je l'appelle « nectar », un nom qui lui était donné par les anciens experts. Tous les textes faisant autorité sur le Koundalinî-Yoga s'accordent à témoigner la réalité du courant ambrosiaque qui irrigue le septième centre dans le cerveau au moment de l'union de Shakti à Shiva, le Principe supraconscient sous-jacent au soi incarné ; et ces textes disent que le flot du nectar en ce centre ou dans l'un des centres inférieurs le long de l'axe vertébral est toujours accompagné d'un ravissement extatique d'une jouissance infiniment délectable, impossible à décrire, surpassant des milliers de fois en intensité la plus voluptueuse des sensations corporelles, l'orgasme, qui marque le point culminant de l'union sexuelle.

Le dernier jour de cette expérience unique je n'arrivai pas à dormir de toute la nuit. Mon esprit était dans un état de surexcitation et de bouillonnement causé par la joie et l'enthousiasme inspirés par ce coup de chance imprévu et incroyable. Je me levai en hâte à l'heure habituelle et je festoyai mon œil mental dans la contemplation de cette beauté et de cette grandeur qui élevaient l'âme et qui étaient maintenant devenues une réalité pour moi. Puis j'allai au marché pour faire quelques achats. Je revins vers environ une heure de l'après-midi dans un état d'épuisement inhabituel qui me surprit. Je n'avais pas pris mon petit déjeuner ce jour-là et en conséquence j'attribuai ma faiblesse au fait que j'étais resté sur un estomac vide. Le jour suivant, le vingt-cinq décembre, je devais partir pour Moulton par le train du matin pour me rendre chez mes cousins. Je m'activai

jusqu'au soir à préparer ce voyage, et après avoir dîné à l'heure habituelle je me retirai pour me coucher tôt. Je n'étais pas étendu depuis quelques minutes que l'intuition me vint comme un choc inexorable que j'avais à nouveau commis un impair malheureux. La tête me tournait, mes oreilles bourdonnaient, avec un son strident et discordant, et au lieu de la lumière resplendissante habituellement présente dans ma tête s'élevait une large colonne de feu, dardant les langues fourchues de ses flammes dans toutes les directions. Tremblant de crainte, j'observai le terrifiant spectacle. J'avais compris trop tard ce qui s'était passé. J'avais été excessif dans ma pratique de la méditation et j'avais surmené mon système nerveux déjà suractivé, l'amenant jusqu'à une limite périlleuse.

Point n'est besoin que je récapitule tous les incidents et m'étende sur les détails de la torture que je souffris à nouveau à cette occasion pendant plus de trois mois. Il suffit de dire qu'après avoir passé une nuit terriblement agitée je ne me sentis pas capable d'entreprendre le long voyage pour Moulta n dans la matinée et je fus obligé d'abandonner ce projet. Délaissant la méditation, je consacrai à nouveau tous mes soins à régler mon régime comme je l'avais fait la dernière fois. En quelques jours je remarquai un léger soulagement dans la tension cérébrale, mais l'insomnie empira et je devins plus faible de jour en jour. Alarmé par mon état, mon beau-frère exprima son intention d'écrire à ma femme de venir au Jammou. C'était la mi-janvier maintenant et les routes de montagne, balayées par le vent, qui menaient de Shrinagar au Jammou étaient couvertes de neige, rendant le voyage extrêmement pénible et même dangereux.

Anxieux d'éviter à ma femme ce déplacement difficile et aussi le choc de la nouvelle, je le dissuadai de le faire en espérant que mes troubles allaient cesser au bout d'un certain temps.

Un jour, me rendant compte que j'étais incapable de me lever de mon lit sans être aidé et perdant tout espoir de survie, je cédai aux exhortations de mon beau-frère et je le laissai envoyer un télégramme à ma femme. Elle arriva en toute hâte, à moitié morte d'anxiété, accompagnée de son père et de mon plus jeune fils.

Jour et nuit, sans se garder pour elle-même une heure de repos exempte de dérangements, ma femme veilla sur moi, s'occupant de tous mes besoins, essayant d'adoucir par sa présence l'agonie intérieure que je souffrais, qu'elle ne pouvait se représenter dans toute son horreur mais dont elle voyait aisément à chaque instant les signes extérieurs. Mon beau-père, que son affection paternelle pour moi et sa sollicitude avaient poussé à entreprendre le voyage malaisé jusqu'au Jammou en "dépit de son âge, était hors de lui-même d'affliction et d'anxiété à la vue de ma condition précaire ; mais retenu par un sentiment de terreur sacrée, que tous ceux qui m'entouraient à ce moment éprouvaient malgré eux, il ne fit aucune tentative de donner son avis ou de faire des suggestions.

Effrayés par la gravité de mon état et incapables de penser à aucune autre solution, en dernier recours et à mon insu ils décidèrent de se confier au sujet de mon cas à des sadhous expérimentés et à des fakirs experts. Mais tous ceux qui étaient amenés pour me traiter exprimèrent leur incapacité à faire quoi que ce soit. L'un d'entre eux, un saint révérent que l'âge rendait plus vénérable, alors en visite au Jammou, et vers lequel des milliers de fidèles affluaient chaque jour, après m'avoir écouté attentivement, secoua la tête et dit qu'il n'avait jamais entendu parler de rien de semblable pendant toute sa vie, et il suggéra que je cherche des directives spirituelles auprès du même maître qui avait prescrit la pratique responsable de mes troubles.

Devenant de plus en plus désespérés à mesure que mon état empirait, ils convièrent finalement un sadhou Cachemiri demeurant à Lahore pendant ces jours-là et le persuadèrent de venir au Jammou pour me voir. Il demeura quelques jours avec nous pour étudier ma condition attentivement. J'étais maintenant devenu extrêmement faible, presque exténué, avec des jambes décharnées et des bras émaciés, un squelette aux yeux brillants, qui faisait tressaillir ma femme chaque fois qu'elle me regardait. Pendant plus d'un mois je m'étais privé de nourriture, subsistant seulement grâce à une demi-tasse de riz cuit à l'eau et une tasse de lait deux ou trois fois par jour. L'état vicié de mes nerfs, causé par des troubles digestifs aigus, s'était traduit par une peur incontrôlable de manger à

cause de la menace constante de terribles conséquences. J'aurais préféré ne rien manger du tout, mais sachant qu'un estomac demeurant complètement vide signifierait une pénible mort, en dépit de la nausée et de la révolte de mon estomac, j'employais toute ma force de volonté pour exécuter cette tâche extrêmement déplaisante.

Incapable de comprendre la cause de ma répulsion, le savant sadhou, imputant mon dégoût pour la nourriture à une lubie, me demanda de manger en sa présence, ordonnant que la quantité entière de nourriture que j'avais coutume de prendre me fût servie. Comme il insistait, j'avalais avec grande difficulté quelques bouchées de plus que mon ingestion habituelle, les faisant descendre par quelques gorgées d'eau pour surmonter la résistance offerte par ma gorge. A peine eussé-je fait cela qu'un élancement soudain d'une douleur intolérable transperça mon ventre et la région autour du plexus sacral, et cette douleur atteignit une telle intensité que je tombais à plat sur le sol, me tordant et me contorsionnant, jetant un regard lourd de reproches au sadhou pour m'avoir infligé un tel supplice par son avis malencontreux. Pâle d'humiliation, il se leva en toute hâte et quitta la pièce. Ce soir-là il fut en butte à un soudain accès de nausée qui le garda sur ses pieds toute la nuit sans dormir, et il quitta la maison dans les premières heures de la matinée, attribuant sa propre maladie au terrible pouvoir qui me possédait.

Je me remis de cette douleur au bout de quelques heures sans aucun effet secondaire sérieux, mais l'incident mit à jour l'impossibilité de faire quoi que ce soit pour améliorer ma condition, qui était entièrement au-delà du ressort de l'aide humaine, et ceci aggrava immensément le souci que se faisait ma femme. Quelques jours après cet épisode, mon fils vint par hasard dans ma chambre avec une petite assiette de nourriture dans ses mains menues et potelées. Il était environ midi. Comme d'habitude j'avais pris quelques cuillerées de riz, mon principal repas de la journée, une heure auparavant. Le garçonnet s'accroupit en face de moi et se mit à manger, se léchant les lèvres et se délectant de chaque bouchée à la manière des enfants. Contrairement aux autres fois, la vue de la nourriture ne provoqua pas de répulsion en moi, et tandis que je regardais l'enfant manger avec

délice, je sentis de vagues tiraillements de faim pour la première fois depuis des semaines. Au lieu de l'amertume habituelle dans ma bouche, j'y remarquai un sens du goût réveillé. J'aurais pu manger quelques bouchées avec appétit à ce moment-là, mais la peur des terribles conséquences qui suivaient la moindre erreur de diète dans mon état critique me retint et je ne réussis pas à rassembler suffisamment de forces pour prendre le risque et demander quelque chose à manger. Après seulement quelques minutes cette impulsion disparut et Tétât chaotique antérieur prît le dessus à nouveau.

Intrigué par cet événement, qui ne pouvait manquer de me frapper vivement en dépit de mon état égaré, je pressurai mon cerveau pour trouver une explication satisfaisante à ce qui était apparemment un incident insignifiant, mais empreint d'une extrême importance à mes yeux. Se pouvait-il, me demandai-je, que l'intervalle que j'avais fixé entre mes repas était trop long dans mon état actuellement débile ? Le jour suivant je fis scrupuleusement attention aux horaires, prenant quelques bouchées de nourriture avec une tasse de lait toutes les trois heures, à chaque fois à contrecœur et le cœur serré par la crainte. Mais je réussis à mener à bien mon plan sans remarquer de conséquence adverse, quoiqu'il n'y eût pas non plus d'amélioration sensible. Je continuai de cette manière pendant quelques jours, mais l'état de mon cerveau se détériorait et les mouvements convulsifs de mes membres associés à des sensations intensément douloureuses le long des voies nerveuses, en particulier dans le dos et dans le ventre, dénotaient de sérieux troubles du système nerveux. Je me sentais sombrer et même la volonté de vivre qui m'avait soutenu jusque-là semblait prête à abandonner la lutte apparaissant sans espoir et à laisser le corps dériver vers son destin fatal.

Après quelques jours je m'aperçus avec saisissement que j'entrais parfois dans un léger délire. J'avais encore suffisamment mes esprits pour comprendre que si cet état empirait j'étais condamné. J'avais essayé tous les expédients, appliqué toute mon intelligence et épuisé toutes mes ressources, mais j'avais échoué misérablement à trouver une issue. Finalement, perdant tout espoir de guérison et

craignant le pire, j'arrivai à une dépression mentale complète, et je me préparai à la mort, résolu à mettre fin à ma vie avant que le délire de la folie ne me rende la tâche impossible. Débordé par l'horreur qui me cernait de toutes parts, j'avais maintenant presque perdu la capacité de penser rationnellement ou d'employer ma volonté à résister à cette impulsion cruelle. Avant de me coucher cette nuit-là, j'étreignis ma femme avec des bras affaiblis, presque paralysés, pendant longtemps, remarquant avec angoisse son visage aux traits tirés, et avec des larmes brûlantes je la recommandai à Dieu, plein de douleur à l'idée de l'inévitable séparation qui nous attendait, qui ne me laissait aucune chance de pouvoir payer de retour, par un amour redoublé, sa loyauté sans égale et ses sacrifices immesurables. Je fis venir à moi mes deux fils en les appelant par leur nom, je les embrassai tendrement, serrant chacun d'eux contre ma poitrine et je les confiai aussi à Sa garde pour l'éternité. Avec un serrement du cœur je me rappelai que je ne pourrais pas voir une dernière fois ma fille chérie, qui était restée à Shrinagar pour prendre soin de la maison. La remettant aussi entre les mains de Dieu et contemplant pour la dernière fois son image en mon esprit, je repris haleine, et étendant sur le lit mon corps endolori, je fermais les yeux, incapable d'étouffer les grands sanglots qui me secouaient la poitrine.

Je mis un certain temps à me calmer quelque peu après ce que je croyais être mon dernier adieu à ma femme et à mes enfants avant une mort inévitable. Puis je commençai à penser sérieusement à ma résolution. Il était déraisonnable de s'attendre à ce que la maladie, si on la laissait aller son cours, me permette d'avoir une fin paisible, me disais-je à moi-même. La mort serait certainement précédée de folie furieuse que je devais éviter à tout prix. Tout en débattant de cette manière, je passais en revue dans mon esprit les différentes méthodes à ma portée pour mettre fin à ma vie, essayant d'en choisir une qui soit à la fois la plus facile et la moins douloureuse, et possible à exécuter par quelqu'un d'extrêmement faible. Je soupesais toutes les possibilités, passant de temps à autre dans un état de délire, et pendant tout ce temps me tournant et me retournant dans le lit en proie à une insomnie implacable et insurmontable. Les heures passaient et mon esprit agité ne

parvenait pas à prendre une décision, passant d'une chaîne de pensées brumeuse à une autre, sans avoir l'énergie d'en terminer aucune. Je ne puis expliquer comment il se fit que vers les premiers moments de l'aube je tombai dans une somnolence, la première depuis des semaines, et pendant un bref intervalle je fis un rêve frappant où je me voyais assis, attablé, avec une assiette à demi-remplie en face de moi, contenant du riz cuit à l'eau et aussi un mets à base de viande, populaire au Cachemire, que je mangeais avec délices.

Je m'éveillai sur-le-champ, la luminosité perçue dans le rêve persista pendant l'état de veille durant un certain temps. Tout d'un coup, une idée traversa mon esprit maintenant presque dans un état de délire : appelant ma femme à mes côtés, d'une faible voix je lui demandai de me servir de la nourriture toutes les deux heures ce jour-là, commençant très tôt, et d'inclure à chaque service, en plus du lait, quelques grammes de viande bien cuite, facile à digérer. Suivant à la lettre des instructions que je lui murmurai, ma femme prépara de ses propres mains et me servit ces aliments aux heures spécifiées, avec une ponctualité absolue. Je mangeai machinalement, mes bras et mes mains tremblants tout en portant la nourriture à ma bouche, ce qui indiquait clairement un état proche du délire. J'eus encore plus de difficultés ce jour-là à mâcher et à avaler la nourriture, mais je me débrouillai pour l'ingurgiter à l'aide de gorgées de lait. Après avoir fini mon dernier repas à neuf heures du soir, je sentis un léger soulagement. La tension avait diminué, cédant la place à une sensation d'épuisement extrême suivie bientôt par une vague apaisante d'engourdissement. Finalement, je sentis, avec un inexprimable transport de joie, qui m'arracha des larmes, le bienheureux sommeil descendre sur moi. Je dormis profondément jusqu'au lendemain matin, enveloppé d'un manteau de lumière, comme d'habitude dans mes rêves.

CHAPITRE XV

Le jour suivant je réduisis l'intervalle entre les repas à une heure, et au bout d'une semaine je le fis durer une heure et demie ; j'ajoutai alors des fruits et un peu de lait caillé à mon régime. Progressivement les signes de délire s'évanouirent et l'insomnie fit place à un excessif besoin de dormir. Je me soumis de plein gré, jour et nuit, à cette bénéfique influence soporifique, et je ne m'éveillais qu'aux heures des repas, obéissant à l'attouchement doux et précautionneux de ma femme, qui passait la journée dans la cuisine à préparer repas après repas, et me servait des mets tout chauds et appétissants avec un amour et un soin que seule une épouse dévouée peut déployer. Grâce aux soins qu'elle me prodiguait, grâce à sa ponctualité rigoureuse et à l'excellence de la nourriture qu'elle me servait, je commençai à me rétablir et, en l'espace de deux semaines, je fus capable de marcher d'une chambre à l'autre. Après cette période je prolongeai l'intervalle à deux heures, réduisant ainsi dans une certaine mesure la quantité de nourriture ingérée par jour.

Restauré par le sommeil, mon esprit devint plus clair, échappant par degrés à l'horreur. Bien que le rayonnement vital eût maintenant assumé une apparence colossale, je commençai à éprouver un sentiment croissant de confiance en moi-même, et à espérer que si nul incident malencontreux ne se produisait, je pourrais peut-être traverser la crise sans encombres, après tout.

Comme si j'étais guidé par un sens du goût nouvellement formé, je sélectionnais les ingrédients de chaque repas, rejetant tel aliment et prenant davantage de tel autre, choisissant une combinaison d'acides et d'alcalis, de sucres et de sels, de fruits et de légumes, la plus apte à aider mon estomac à digérer, sans souffrir d'aucune réaction indésirable, la quantité de nourriture énormément augmentée sous l'effet stimulant du courant lumineux beaucoup plus puissant.

L'expérience par laquelle je passais maintenant était aussi sidérante et singulière que tout ce que j'avais éprouvé jusque-là, et j'étais complètement dérouté par la nouvelle direction que prenait mon organisme fonctionnant si bizarrement. Aucun homme jouissant de son bon sens n'aurait pu croire qu'une telle performance anormale de ses organes digestifs soit possible tout d'un coup, le transformant de mangeur modéré qu'il était en un consommateur vorace ; mon estomac, travaillant sous l'incitation d'une vapeur ardente, absorbait d'incroyables volumes sans que cela provoque la moindre conséquence défavorable, comme si des flammes léchaient ses parois. J'avais entendu parler et rencontré des textes au cours de mes lectures où il était fait mention de yoguins qui, disait-on, disposaient de capacités digestives incroyables, et qui pouvaient consommer de prodigieux monceaux de nourriture sans souffrir d'effets adverses grâce à l'action de l'énergie lumineuse, mais je n'avais jamais ajouté foi à de telles histoires. Ce que j'avais refusé de croire, j'en étais maintenant le témoin en moi-même, et j'étais tout le temps au comble de l'étonnement, ne cessant d'admirer les pouvoirs et les possibilités qui gisent cachés dans le corps humain.

Je n'étais pas tant alarmé par la voracité de mon appétit que je n'étais stupéfié par les capacités de mon estomac. Selon l'évaluation la plus basse, je consommais au moins quatre fois la quantité de nourriture que j'avais l'habitude d'ingérer avant cette aventure. Pendant la première semaine la masse dévorée a dû représenter six fois la quantité normale. C'était épouvantable. La nourriture disparaissait dans mon estomac comme si elle s'était évaporée, sans doute absorbée avidement par les cellules de mon corps. Si l'heure du repas n'était pas respectée il s'ensuivait une soudaine cessation du désir de nourriture et une perte du sens du goût, aggravées parfois par une sensation de nausée et un dégoût extrême pour toute espèce d'aliment. L'expérience m'a appris que de tels symptômes indiquent un état d'intoxication du système nerveux, résultat inévitable de l'éveil dans les étapes initiales ; à cela il n'y a pas d'antidote connu excepté une alimentation appropriée en dépit de l'aversion, prise en tenant compte des indications fournies par les habitudes et par la condition de l'organisme. On doit avoir soin de n'utiliser qu'une

nourriture de premier choix, facilement digestible, de n'employer que des aliments entièrement naturels, et en quantité telle qu'elle puisse être facilement tolérée par l'organisme à intervalles réguliers, de normalement pas plus de trois heures. Il est essentiel, dans tous les cas normaux, de pouvoir disposer d'un régime alimentaire nourrissant, et par conséquent on doit y apporter le plus grand soin, afin de permettre à l'organisme de se débarrasser de ses impuretés.

Pour le moment, nous sommes dans une obscurité complète quant à la nature de l'essence organique subtile dans le corps qui sert à alimenter les cellules nerveuses sans cesse actives et à sustenter l'énergie nerveuse et mentale qui s'échappe continuellement. Dans les étapes initiales de l'éveil et jusqu'à ce que l'organisme s'accoutume au passage du courant lumineux, le seul et unique moyen de sauvegarder sa vie et sa santé d'esprit est d'adopter un régime alimentaire comportant une juste quantité de nourriture, une combinaison appropriée des ingrédients, et des intervalles entre les repas d'une durée correcte.

Toute la science de Koundalinî est essentiellement fondée sur la présomption qu'il est possible de mettre en action une formidable puissance latente dans le corps humain, en vue de libérer l'esprit incarné de la domination des sens, et de le rendre capable de s'élever sans entraves jusqu'à son état primordial céleste. L'idée d'amener à l'activité une force vitale latente dans le corps, si on l'examine à la lumière des connaissances modernes, ne peut signifier autre chose que le développement ou la production d'un nouveau type de vitalité ou d'énergie vitale ; ceci implique clairement une restructuration du système nerveux impossible sans une évolution biologique.

Dans les stades initiaux et par la suite également, les initiés prennent une nourriture, conforme à leur appétit et adaptée à leur constitution, en quantité surprenante, en tant qu'offrande au Pouvoir intérieur à eux. L'aversion pour la nourriture est un trait fréquent dans les cas de soudain éveil de Koundalinî. Le dégagement brusque d'une nouvelle énergie et son irruption cyclonesque à travers les nerfs provoquent des troubles aigus dans les systèmes digestifs et excrétoires.

La présence constante du maître qui guide le disciple dans cette période critique a toujours été, pour cette raison, considérée comme essentielle, et il n'est pas rare que le maître recoure à l'alimentation forcée du disciple pour préserver la vie de celui-ci, lorsque, complètement démonté Par les fantastiques phénomènes se manifestant en lui, il perd tout contrôle de lui-même et est incapable de rassembler suffisamment de force de volonté pour accomplir Pacte de manger en dépit de la nausée et du chaos prédominant en lui. Pour éviter le désastre dans les états graves et pour parer au comportement complètement imprévisible des organes digestifs et excrétoires après l'éveil, les étudiants de Hatha-Yoga doivent consacrer de nombreuses années de leur vie à acquérir la capacité de vider leur estomac et leur colon à volonté, afin de pouvoir faire face aux situations d'urgence qui doivent presque certainement se produire tôt ou tard. Si ce n'est dans cette finalité, on ne peut découvrir aucune autre signification ou utilité mise à part la valeur gymnastique et l'efficacité comme démonstration bon marché, au système extrêmement difficile de discipline physique et de contrôle corporel, enjoint par tous les propagateurs de cette forme de Yoga comme un préliminaire indispensable à quiconque est initié aux pratiques ésotériques avancées de cette voie. Ceux qui aspirent à être disciples doivent nécessairement obtenir la maîtrise de tous les exercices préliminaires et des méthodes de contrôle corporel avant de s'embarquer dans l'aventure suprême mais périlleuse d'éveiller le Serpent.

Nous fîmes le voyage jusqu'à Shrinagar au début d'avril 1944. Grâce aux efforts conjugués de ma femme et de son père, et aux soins qu'ils prirent à emporter toutes les provisions nécessaires pour ce voyage de deux jours à travers les montagnes, j'atteignis Shrinagar sans contretemps, en dépit de mon état extrêmement affaibli. Là, entouré de parents et d'amis et soigné avec une attention assidue par ma femme et ma fille, je fis de rapides progrès, et recouvrai suffisamment de forces en quelques mois pour reprendre mon travail au bureau. Au bout d'une année, je devins robuste et fort, capable de supporter les efforts de la fatigue, le surmenage et la pression des activités urgentes, mais je ne pouvais pas surmonter la susceptibilité de mon organisme aux troubles intestinaux, dans le

cas d'un retard inhabituel ou d'une irrégularité dans mon régime. Je revins à mon ancienne habitude de prendre deux repas par jour, avec une tasse de lait et une tranche de pain dans la matinée et dans l'après-midi. Au bout d'un an mon appétit revint à la normale et la quantité de nourriture était redevenue modérée, avec une petite dose de viande comme ingrédient nécessaire. L'apparence brillante des objets extérieurs ainsi que des formes mentales et la luminosité des images de rêve s'étaient intensifiées pendant la pire période de ma dernière crise ; elles gagnèrent encore en éclat, à tel point que quand je contemplais un magnifique paysage éclairé par le soleil, j'avais toujours l'impression que j'étais en train de regarder une scène paradisiaque, appartenant à un Elysée distant éloigné de notre terre, et illuminée par des rayons dansants d'argent en fusion. Cette particularité surprenante de ma conscience, purement subjective bien sûr, a toujours été constante, si ce n'est qu'avec le passage du temps elle a gagné en transparence, en éclat et en pouvoir pénétrant, et elle continue jusqu'à ce jour à me revêtir et à envelopper tout ce que je perçois d'une clarté indescriptible.

Les années s'écoulèrent sans amener en moi aucune nouvelle transformation en surface. Tout ce qui se passait s'élaborait à l'intérieur, et échappait à ma connaissance et à la portée de ma vision. Comme je n'arrivais pas à détecter aucun autre changement en moi, excepté la mer de lumière dans laquelle je vivais en permanence, et comme la dernière terrible épreuve m'avait servi d'avertissement sévère et m'avait engagé à renoncer à évoquer le surnaturel à nouveau, je m'occupai entièrement de ce monde et de ses affaires pour tenter de vivre une vie normale. En 1946, en collaboration avec quelques amis et collègues, je lançai un mouvement de réformes économiques dans toutes les cérémonies sociales obligatoires pour notre communauté. J'étais devenu intensément sensibilisé à l'écrasant poids de misère et même d'infamie que les membres d'une famille au salaire très bas devaient porter toute leur vie, presque jusqu'au bûcher funéraire, pour le plaisir transitoire de surpasser leurs voisins en faste et en ostentation dans la magnificence d'une fête, dans la richesse d'une dot, ou dans d'autres semblables chefs de dépense du rituel social ; je voulais créer les conditions qui rendraient

possible à un homme aux moyens modestes d'échapper au pilori qui autrement l'attend, sans blessure à son amour-propre et sans préjudice pour sa position dans la société. Nous fîmes une tentative, nous attirant plus d'ennemis que d'amis, provoquant plus de critiques que d'approbation, rencontrant plus d'opposition que de support ; finalement, nous dûmes abandonner la partie.

Pendant l'été de 1947, ma fille fut mariée d'une manière simple et sans ostentation, conformément aux idées de notre réforme ; le mérite en fut attribué, non pas à nous, mais à son mari, un jeune homme de loi en proie aux difficultés, orphelin dès son jeune âge et demeuré sans ressources, qui refusa des offres tentantes de riches dots pour épouser la fille sans dot d'un homme pauvre. L'alliance fut proposée par l'intermédiaire de son frère aîné par un ami tandis que j'étais au Jammou, et tout ce que j'eus à faire fut de donner mon consentement. De cette manière, dans mon état mental particulier, la nature m'épargna l'ordalie d'avoir à pourchasser indéfiniment un partenaire convenable pour ma fille, qui, dans sa loyauté filiale, tenait autant que moi-même à faire en sorte que mes principes à l'égard de la dot ne soient violés d'aucune façon.

L'automne de la même année, la paisible vallée du Cachemire fut bouleversée par un raid soudain de hordes pillardes de tribus frontalières ; organisées et menées avec un talent martial aguerri, elles fondirent sur les Cachemiris sans défense, pillant, violant, massacrant sans discrimination, jusqu'à ce que presque toute la partie nord de la vallée retentisse des lamentations des survivants pleurant leurs morts et des cris de ceux qui avaient tout perdu ou subi des violences. Quand le carnage prit fin et que les envahisseurs se retirèrent après plusieurs combats avec les forces indiennes, les membres de notre petit groupe d'enthousiastes, prêts à consacrer leurs énergies à une noble cause, se jetèrent dans la tâche ardue de porter secours à l'importante partie de la population victime des ravages.

Cet hiver-là, à cause des assauts qui avaient lieu dans de nombreux districts limitrophes de l'Etat, suivis de massacres et de viols massifs, les bureaux ne se transportèrent pas au Jammou, et par conséquent je continuai à vaquer à mes

obligations à Shrinagar, tâchant d'oublier l'horreur de la situation en m'absorbant dans la mission entièrement prenante de secours à laquelle nous nous étions voués. Comme j'étais extrêmement préoccupé par cette tâche, je ne pus quitter le Cachemire pendant l'hiver de 1948 non plus, et je dus solliciter un congé me permettant de m'absenter du bureau afin de compléter l'œuvre entreprise, à une époque où notre propre destin était en jeu. Durant cette période, d'importants changements se produisirent dans le système politique de l'Etat. Le souverain héréditaire dut abdiquer pour céder la place à un gouvernement du peuple. Cette grande convulsion politique entraîna dans son sillage d'innombrables bouleversements de moindre envergure, qui instauraient de nouvelles valeurs à la place des anciennes et de nouveaux modes de pensée et d'action. L'ancien ordre changea, comme cela s'est toujours produit, sans que s'effectue le changement parallèle nécessaire pour améliorer la nature humaine ; celle-ci, oubliant rapidement la leçon enseignée par une révolution, agit de nouveau de manière à rendre un autre soulèvement inévitable au bout d'un certain temps.

En novembre 1949, je recommençai à me rendre au Jammou en même temps que mon bureau y était transféré. Ma femme préféra rester à Shrinagar pour s'occuper de la maison et des enfants. Elle était devenue assurée de la solidité de ma santé et de ma capacité à prendre soin de moi-même, étant donné l'endurance dont j'avais fait preuve pendant les deux dernières années. Mon organisme avait fonctionné si régulièrement qu'il ne s'était pas produit la moindre source de malaise. D'autre part, je m'étais avéré pleinement à la hauteur de la tâche et j'avais même pris plaisir à l'œuvre ardue de soulager la détresse de centaines de familles, œuvre dont nous nous étions chargés alors que nous étions une simple poignée d'hommes sans ressources ni influence, dans une période d'extrême tension et dans des conditions très dures.

Je résidais au Jammou avec un ami de longue date qui avait eu la bonté de mettre à ma disposition une de ses pièces. J'étais heureux d'accepter son hospitalité, offerte avec beaucoup de cordialité et d'affection, car cela m'assurait des conditions confortables, et en particulier l'opportunité de demeurer

entièrement seul, et de m'absorber dans la contemplation du resplendissement intérieur, qui commençait à assumer dans une certaine mesure l'aspect enchanteur de la vision perçue lors du premier jour de l'éveil.

Tirant profit de l'expérience poignante que j'avais subie précédemment, je ne fis absolument aucune tentative de méditation comme auparavant. Ce que je faisais maintenant était tout à fait différent. Sans aucun effort et parfois même sans m'en rendre compte, je plongeais de plus en plus profondément en moi-même, englouti de plus en plus par les vagues conscientes lumineuses, qui semblaient s'accroître en dimensions et en étendue, plus je me permettais de m'enfoncer sans résistance en cet océan de conscience dans lequel je me trouvais souvent immergé. Au bout de douze années environ, une curieuse transformation s'était opérée dans le cercle lumineux de conscience autour de ma tête, qui me rendait constamment conscient d'un monde subtil de vie s'étendant dans toutes les directions, et où je respirais, marchais, agissais sans affecter d'aucune façon son caractère homogène et omnipénétrant, sans être affecté par lui dans mes affaires quotidiennes de ce monde. Pour parler plus clairement, c'était comme si je respirais, je me mouvais, et j'agissais entouré d'un vide conscient, échappant à toute perception, extrêmement subtil, de même que nous sommes entourés par des ondes de radio, avec cette différence que je ne peux pas percevoir ou sentir l'existence de ces ondes et suis obligé d'admettre leur présence par la logique de certains faits ; tandis que, dans ce cas, j'étais rendu conscient du médium invisible par des facteurs internes, comme si ma propre conscience restreinte, transcendant ses limitations, était maintenant en relation directe avec sa propre substance présente dans toutes les directions, telle une goutte de rosée douée de conscience qui flotterait intacte dans un océan d'être pur sans se mélanger à la masse d'eau environnante.

Pendant les mois précédents, j'avais remarqué, à plusieurs reprises, cette tendance de mon esprit à se tourner vers l'extérieur sans pour autant rencontrer aucun obstacle à son expansion à l'intérieur de lui-même ; il s'étendait comme une goutte d'huile se répandant à la surface des eaux, jusqu'à ce que, me rassemblant

avec effort, je revinsse à mon état normal, lui-même bien plus ample que le champ de conscience originel que je possédais avant l'éveil. Je n'avais guère attaché d'importance à cette phase de mon évolution, la considérant comme une tentative de mon esprit de se perdre dans des rêveries qui, à cause de leur vastitude lumineuse, donnaient l'impression d'une expansion intérieure plus grande sans comporter en réalité de changement supplémentaire dans ma condition mentale déjà particulière. Environ un mois après mon arrivée au Jammou, je remarquai que, non seulement cette tendance était devenue plus marquée et plus fréquente, mais la plongée dans les profondeurs de mon être lumineux, parvenant à maturation, devenait une grande source de bonheur et de force pour moi. Cette transformation, cependant, était si progressive et le changement si insensible que j'étais porté à croire que tout ce qui se passait était seulement le résultat de l'amélioration générale de ma santé due au climat salubre, plutôt que de quelque nouveau facteur opérant en moi.

Vers la troisième semaine de décembre je m'aperçus que quand je revenais de ces moments prolongés d'absorption qui étaient maintenant devenus une habitude régulière de mes heures de solitude mon esprit en général s'attardait sur les poèmes de mes mystiques favoris. Sans penser le moins du monde à essayer mon talent en composition poétique, je fis quelques tentatives dans ce sens, prenant pour modèle les vers que j'aimais le plus. A part le fait que j'avais appris par cœur quelques douzaines de vers sanscrits choisis dans les textes sacrés et quelques douzaines de stances ramassées dans les œuvres des mystiques, je ne connaissais rien à la poésie. Après quelques jours de simple tripotage pour m'amuser, je devins nerveux, et pour la première fois dans ma vie je sentis le besoin d'écrire en vers. Sans prendre du tout au sérieux ce que je pensais être une impulsion passagère, je couchais sur le papier quelques strophes, consacrant plusieurs heures par jour à cet ouvrage.

J'écrivais en Cachemiri, mais après environ quinze jours d'application quotidienne, je trouvai que je ne faisais aucun progrès. La stérilité de mes efforts pour écrire en vers, cependant, au lieu de refroidir mon ardeur, me poussa à

m'évertuer davantage, et je passai de plus en plus de temps à ce qui devint pour moi un violon d'Ingres régulier et fascinant. Le niveau de mes compositions ne s'améliorait pas du tout, et souvent je devais peiner pendant des heures pour achever une ligne et encore plus longtemps pour en trouver une autre qui lui fasse pendant. Il ne me vint pas à l'esprit d'associer cette nouvelle tendance avec l'agent mystérieux à l'œuvre dans mon corps. Mais ces tentatives infructueuses que je faisais pour façonner des vers étaient un prélude délibérément amené à un événement saisissant qui devait suivre peu après. J'étais éduqué de l'intérieur à exercer un talent qui commençait à se développer en moi, sur l'existence duquel autrement je n'aurais pu avoir le moindre pressentiment, et mes frustes essais étaient la première indication de l'entraînement.

Pendant ces jours-là, un membre enthousiaste de notre petit groupe travaillant avec zèle à des œuvres sociales au Cachemire, était en visite au Jammou. Elle vint souvent chez moi, en général pour avoir des nouvelles de notre travail à Shrinagar sur lequel je recevais des rapports réguliers de notre trésorier ou de notre secrétaire. Un jour, je lui proposai de la raccompagner chez elle quand elle se leva pour partir, espérant me débarrasser par cette longue marche d'un léger sentiment de dépression que j'éprouvais ^a ce moment. Nous marchâmes tranquillement, discutant de nos projets, quand, soudain, en traversant le pont sur la Tawi je sentis ^une humeur d'absorption profonde descendre sur moi au point que Je perdis presque conscience de ce qui m'entourait. Je n'entendis plus la voix de ma compagne ; elle semblait avoir reculé dans le lointain bien qu'elle fût en train de marcher à mes côtés. Près de moi, dans une conflagration de lumière éblouissante, je sentis subitement ce qui semblait être une puissante présence consciente, surgie de nulle part, m'environnant et éclipsant tous les objets alentour, de laquelle jaillirent deux lignes d'un admirable vers en Cachemiri qui flotta devant ma vision, comme un écrit lumineux dans le ciel, et qui disparut aussi soudainement qu'il était apparu.

Quand je revins à moi, je trouvai la jeune femme en train de me regarder avec stupeur, confondue par mon brusque silence et par l'expression de détachement

absolu de mon visage. Sans lui révéler tout ce qui était arrivé, je répétais le vers, disant qu'il avait tout à coup pris forme dans mon esprit en dépit de moi-même, et que cela expliquait l'interruption de notre conversation. Elle écouta avec surprise, frappée par la beauté de l'énoncé, soupesant chaque mot ; puis elle s'exclama, affirmant que c'était vraiment un miracle que quelqu'un qui n'avait jamais été favorisé par la Muse auparavant compose un vers si exquis dès sa première tentative, avec la rapidité de l'éclair. Je l'écoutais en silence, transporté par la profondeur de l'expérience que je venais juste de vivre.

Jusqu'à cette heure, toutes mes expériences du supraconscient avaient été purement subjectives, ni démontrables par moi ni vérifiables par les autres. Mais maintenant, pour la première fois, j'avais devant moi une preuve tangible du changement qui s'était opéré en moi, changement inintelligible et indépendant de ma conscience de surface.

CHAPITRE XVI

Après avoir reconduit ma compagne à sa destination, je revins à temps pour le dîner à ma résidence. Pendant tout le chemin du retour, dans le calme de la soirée plaisante et dans la solitude bienvenue de ce chemin peu fréquenté, je demeurai profondément préoccupé par l'énigme que représentait ma dernière vision et le saut soudain dans une direction nouvelle que mon esprit venait d'accomplir. Plus j'examinais le problème attentivement, plus j'étais étonné par la profonde signification de cette création, par sa composition exquise, et par le langage extrêmement enchanteur des vers. Sous aucun rapport je ne pouvais prétendre que cette composition artistique était mienne, était la création volontaire de ma propre pensée délibérée.

J'arrivai chez moi encore absorbé profondément par la même chaîne de pensées et toujours préoccupé, je m'assis pour dîner. Je pris les quelques premières bouchées de nourriture machinalement, en silence, oublieux de ce qui m'entourait et sans apprécier la nourriture que j'absorbais, incapable de m'arracher à l'état d'intense absorption dans lequel j'étais plongé, et je ne gardais qu'un faible lien avec mon environnement, comme un somnambule qui évite instinctivement de se heurter aux objets sur son chemin sans se rendre compte consciemment de leur présence. Au milieu du repas, pendant que j'étais dans le même état de semi-ravissement, je m'arrêtai brusquement, contemplant avec un respect terrifié et une stupéfaction sans bornes, qui me faisaient se dresser les cheveux sur la tête, un phénomène merveilleux en train de se dérouler dans les profondeurs de mon être. Sans le moindre effort de ma part et pendant que j'étais assis confortablement sur une chaise, j'avais progressivement passé, sans m'en rendre compte, dans un état d'élévation et d'expansion de la conscience semblable à celui que j'avais éprouvé lors de ma première expérience, en décembre 1937, avec la différence

qu'à la place du mugissement puissant dans mes oreilles il y avait maintenant une tonalité pareille au bourdonnement d'un essaim d'abeilles, enchanteur et mélodieux, et le rayonnement qui m'avait encerclé alors était maintenant remplacé par une lumière argentée pénétrant tout, laquelle était déjà devenue un attribut permanent de mon être aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

La nature merveilleuse de cet état résidait dans la réalisation soudaine que bien que relié à mon corps et à ce qui m'entourait je m'étais amplifié d'une manière indescriptible jusqu'à assumer une personnalité titanesque, consciente de l'intérieur d'un contact direct et immédiat avec un univers intensément conscient, une extraordinaire indicible immanence tout autour de moi. Mon corps, la chaise sur laquelle j'étais assis, la table en face de moi, la chambre délimitée par des murs, la pelouse à l'extérieur et l'espace au-delà incluant la terre et le ciel, apparaissaient de la manière la plus stupéfiante n'être que des fantômes dans cette Réalité, dans cet océan d'existence pénétrant tout et omniprésent. Cet océan du Réel, pour tenter d'expliquer son plus incroyable aspect du mieux que je puis, semblait être simultanément illimité, s'étendant immensurablement dans toutes les directions, et en même temps n'être pas plus grand qu'un point infiniment petit. De ce point merveilleux l'existence tout entière, dont mon corps et son environnement n'étaient qu'une parcelle, s'épandait comme une radiation ; c'était comme si une réflexion aussi vaste que ma conception du cosmos était projetée sur l'infini par un projecteur pas plus grand que la pointe d'une aiguille, l'entière image du monde, intensément active et gigantesque, dépendant des rayons qui en émanaient. L'océan sans rivage de la Conscience dans lequel j'étais maintenant immergé apparaissait infiniment vaste et infiniment petit en même temps, vaste quand on l'envisageait par rapport à l'image du monde qui flottait en lui, et infinitésimal en lui-même, immesurable, sans forme et sans dimension, un rien qui pourtant était le tout.

C'était une expérience ahurissante et confondante, à laquelle je ne peux citer aucun parallèle ni aucune comparaison, une expérience dépassant tout ce qui appartient à ce monde, tout ce qui est concevable par l'esprit ou perceptible par les

sens. J'étais intensément éveillé intérieurement à un mode d'être si densément et massivement conscient qu'il dépassait infiniment en splendeur et en importance l'image cosmique présente devant moi, non seulement sous le rapport de l'étendue et de l'éclat mais sous le rapport de la réalité et de la substance également. Le monde phénoménal, en mouvement incessant caractérisé par la création, le changement continu, et la dissolution, reculait à l'arrière-plan et assumait l'apparence d'une couche d'écume extrêmement fine, et s'évanouissant rapidement, sur un océan de vie réel, et déferlant ; ou d'un voile de vapeur extrêmement fine devant un soleil conscient infiniment vaste ; cela constituait un renversement complet de la relation entre le monde et la conscience humaine limitée. Cela montrait le cosmos, auparavant entièrement dominant, réduit à l'état d'une apparence transitoire, et la pointe de conscience, précédemment chargée de soucis et circonscrite par le corps, épandue dans l'espace jusqu'à assumer les dimensions d'un univers puissant et la position exaltée d'une immanence glorieuse devant laquelle le cosmos matériel se rétrécissait et rétrogradait jusqu'au statut subalterne d'une dépendance évanescence et illusoire.

Je m'éveillai de cet état de semi-transe au bout d'environ une demi-heure, ébranlé jusque dans les profondeurs de mon être par la majesté et le merveilleux de la vision, complètement oublieux de l'écoulement du temps, comme si j'avais, par l'intensité de cette expérience, vécu une vie entière de l'existence ordinaire. Pendant cette durée, probablement en raison des fluctuations dans l'état de mon corps et de mon esprit causées par des stimuli intérieurs et extérieurs, il y avait des intervalles de plus profonde et de moindre pénétration, distinctibles non par le passage du temps mais par le degré d'immanence ; l'état d'immanence, au moment de la plus profonde pénétration, inspirait une terreur mystérieuse mêlée de respect profond, et assumait un caractère si grandiose de puissance absolue, d'omniscience, et de béatitude, et en même temps, était si totalement immobile, intangible, et sans forme, que l'invisible ligne de démarcation entre le monde matériel et l'infinie omni-consciente Réalité cessait d'exister, les deux fusionnaient en une seule Réalité ; le puissant océan était aspiré par une goutte,

l'énorme univers tridimensionnel était avalé par un grain de sable, la création tout entière, incluant le connaisseur et le connu, le percevant et le perçu, était réduite à un inexprimable vide non dimensionnel qu'aucun esprit ne peut concevoir ni aucun langage décrire.

Avant d'émerger complètement de cette condition, et avant que la gloire dans laquelle je me trouvais plongé ne se soit complètement dissipée, je vis flotter dans la lumière resplendissante de mon esprit des vers faisant suite au couplet qui avait soudainement pris forme en moi près du pont sur la Tawi, ce jour-là. Les vers apparurent l'un après l'autre, comme s'ils avaient été déposés dans le champ tridimensionnel de ma conscience par une autre source de connaissance condensée à l'intérieur de moi. Ils prenaient naissance dans les abîmes flamboyants de mon être, se développaient soudainement en couplets pleinement formés comme les flocons de neige qui, gouttelettes d'eau à très haute altitude, deviennent en tombant des cristaux aux arêtes vives, aux formes régulières lorsqu'ils approchent des yeux ; et ils s'évanouissaient si subitement que j'avais à peine le temps de les retenir dans ma mémoire. Ils venaient pleinement formés, complets, aussi bien à l'égard du langage, de la poésie, que du mètre, tels des produits finis tirant leur origine, semblait-il, de l'intelligence environnante et venant défiler devant mon œil intérieur pour s'exprimer. J'étais encore dans un état exalté quand je me levai de table et entrai dans ma chambre. La première chose que je fis fut de noter ces vers dans la mesure où j'arrivai à me les rappeler. Ce n'était pas une tâche facile. Je me rendis compte que durant le bref intervalle qui s'était écoulé j'avais oublié non seulement l'ordre dans lequel les vers s'étaient manifestés mais aussi des portions entières du sujet, et il m'était extrêmement difficile de m'en ressouvenir ou de combler les vides. Cela me prit plus de deux heures pour réparer les omissions.

Je me couchai, cette nuit-là, dans un état d'esprit enthousiasmé et heureux. Après des années de souffrances aiguës, il m'avait enfin été donné d'entrevoir le suprasensible, et j'étais devenu en même temps le réceptacle fortuné de la grâce divine, ce qui correspondait admirablement aux concepts traditionnels au sujet de

Koundalinî. Je n'arrivais pas à croire à mon bonheur. J'avais l'impression que c'était trop mirobolant pour être vrai. Et quand je regardais en moi-même pour découvrir ce que j'avais fait pour le mériter, je me sentais rempli d'une extrême humilité. Je n'avais à mon crédit aucune réussite, aucun accomplissement suffisamment remarquable pour m'habiliter à l'honneur qui m'était octroyé.

J'avais vécu une vie ordinaire, je n'avais jamais rien fait d'exceptionnellement méritoire, et je n'avais jamais réalisé une conquête complète de mes désirs et de mes appétits.

Je passai en revue, dans mon esprit, tous les incidents remarquables des dernières douze années ; en les étudiant à la lumière du dernier événement, je trouvai que bien des aspects de mon expérience qui étaient demeurés obscurs ou inaperçus jusqu'ici assumaient maintenant une signification profonde et saisissante.

Dans l'intensité de la joie que j'éprouvais à cette révélation, j'oubliai la terrible épreuve que j'avais traversée ainsi que le suspense épuisant et l'anxiété qui avaient été mes compagnons pendant toute cette période. J'avais bu la coupe de souffrance jusqu'à la lie pour déboucher sur une source éblouissante et perpétuelle de joie indicible et de paix résidant, cachée, à l'intérieur de mon être. Elle avait attendu le moment propice pour se révéler, m'apportant en un instant une plus profonde compréhension de l'essence des choses qu'une vie entière consacrée aux études n'était susceptible de le faire.

Tout en entretenant de telles pensées je m'endormis finalement, et je m'éveillai au monde lumineux des rêves dans lequel je séjournais chaque nuit. Quand je me réveillai, le lendemain matin, le premier souvenir qui vint à mon esprit fut celui de l'expérience transcendante de la veille. Même le rappel fugace d'un envol supraconscient dans le pays des merveilles de l'Infini transporte l'esprit et surpasse tout ce que nous pouvons imaginer ou rencontrer dans l'univers physique. Si l'on prend en considération le contenu prodigieux de ce type de vision, il n'est pas surprenant que les anciens sages de l'Inde, en communion

constante avec la réalité transcendante, regardaient le monde comme rien d'autre qu'une ombre inexplicable, une apparence illusoire cachant un éternel, éblouissant Soleil d'une gloire et d'une sublimité indescriptibles.

Chaque jour, pendant les deux semaines qui suivirent, j'écrivis quelques stances en Cachemiri qui, sans exception, abordaient un aspect ou un autre de l'Inconnu ; quelques-unes étaient indubitablement de style apocalyptique. Ces vers survenaient soudainement, à des moments de loisir du jour ou de la nuit, précédés par une pause volontaire de ma part dans le processus normal de la pensée. Cette cessation préliminaire de mon activité mentale était bientôt suivie d'un état de profonde absorption, comme si j'étais en train de plonger en moi-même pour atteindre une certaine profondeur où je pouvais saisir les vibrations du message, toujours exprimé sous forme poétique. Les vers se manifestaient à partir d'une forme extrêmement subtile, d'une semence invisible, et instantanément passaient devant mon esprit sous une forme pleinement élaborée, se suivant l'un l'autre en succession rapide jusqu'à ce que le morceau entier fût achevé j'éprouvai alors brusquement un désir de sortir de l'état de demi-transe et de revenir à la normale.

A plus d'une reprise pendant cette quinzaine, j'eus la même expérience transcendante que le premier jour, égalant presque à tous égards mon expérience originelle. Un jour, j'étais assis sur une chaise en train de lire un passage écrit la veille, quand, percevant un commandement intérieur, je m'appuyai sur le dossier de la chaise et fermai les yeux dans un état de détente, attendant ce qui allait s'ensuivre. A l'instant même où je fis cela, je me sentis en expansion dans toutes les directions, j'oubliai tout ce qui m'environnait, et je fus enveloppé par une immense mer de lumière coruscante, et bercé par une mélodieuse cadence intérieure surpassant toute symphonie terrestre ; j'approchai de plus en plus de l'état suprême, jusqu'à ce que, faisant un saut, je me trouvais tout à coup détaché de tout ce qui relevait du monde causal : j'étais dissous dans un vide indicible, un mode d'être merveilleux absolument exempt de distinctions spatiales et temporelles. Je retournai à mon état normal après plus d'une demi-heure, et

pendant les quelques moments de transition je découvris une composition pleine de beauté qui attendait que mon esprit en prît connaissance, alors qu'il était encore tout titubant de l'expérience extraordinaire qu'il venait de traverser.

Après une quinzaine, la langue changea et au Heu de vers en Cachemirî survinrent des poèmes en Anglais. Toutes les maigres connaissances de poésie anglaise que je possédais s'étaient bornées à l'étude de quelques poèmes choisis qui faisaient partie du programme des manuels d'école et de lycée. A part cela, n'ayant aucune inclination personnelle pour la poésie, je ne m'étais jamais soucié de lire quoi que ce soit d'autre. Mais je pouvais aisément me rendre compte que le morceau en face de moi était semblable aux poèmes que j'avais lus, mais, ne possédant aucune connaissance de versification et de prosodie anglaises, je ne pouvais me former aucun jugement sur son excellence.

Quelques jours plus tard, les poèmes apparurent en Ourdou au lieu de l'Anglais. Comme je détenais une connaissance passable de l'Ourdou, je n'éprouvais aucune difficulté à coucher les vers par écrit, mais cependant de nombreux trous étaient laissés qui furent comblés seulement des mois plus tard. Le Pendjabi succéda à l'Ourdou au bout de quelques jours. Je n'avais jamais lu aucun livre en Pendjabi mais j'avais appris cette langue par une fréquentation continuelle d'amis et d'associés parlant Pendjabi durant mon séjour de plusieurs années à Lahore en tant qu'écolier et étudiant. Ma surprise, toutefois, ne connut pas de bornes quand, quelques jours plus tard, me vint une directive de me préparer à recevoir des vers en Persan. Je n'avais jamais rien lu en ce langage et je ne pouvais y comprendre quoi que ce soit ni le parler tant soit peu. J'attendis, le souffle coupé, et immédiatement après l'indication, quelques vers persans se manifestèrent en un éclair devant mon esprit de la même manière que les compositions dans d'autres langues. Je n'eus pas de difficulté à reconnaître de nombreux mots persans et même la forme poétique des vers. Le Cachemiri étant riche en mots persans, il m'était facile de comprendre certains mots en usage dans ma langue maternelle. Après beaucoup d'effort et d'entraînement, j'arrivai finalement à noter les vers par écrit, mais il y avait de nombreux trous et des erreurs qui ne purent être comblés

ou corrigés que longtemps après.

Parvenir à prendre note de ces quelques courts poèmes en Persan impliquait un effort si laborieux qu'après quelques jours je fus obligé de renoncer à cette tâche pénible. Je me sentais complètement épuisé, et ce qui était plus grave, l'effet nuisible à ma santé de la tension intellectuelle et de l'émoi engendrés se manifestaient de manière inquiétante par des moments prolongés d'agitation précédant le sommeil. En conséquence, je m'accordai plus d'une semaine de repos complet.

Après cette courte pause, me sentant à peu près remis en forme, je n'éprouvai plus la nécessité de résister à l'impulsion et je me soumis à nouveau aux inspirations extatiques aux moments opportuns. Un jour, j'avais obéi à une directive sans parole de détendre mon esprit pour me préparer à recevoir, et j'avais plongé suffisamment profond pour atteindre les subtiles émanations de la stupéfiante source de conscience présente à l'intérieur de moi, et pourtant, comme dans un supplice de Tantale, encore hors de ma portée ; je ressentis brusquement un tressaillement d'enthousiasme profond non dépourvu d'appréhension se propager à travers toutes les fibres de mon être quand un signal traversa, comme un éclair, mon esprit maintenant apaisé et immobile : celui de me préparer à prendre note d'un morceau de poésie en Allemand. J'émergeai de la semi-transe dans un état d'effervescence mentale, incapable de me réconcilier avec l'idée qu'un exploit si incroyable soit possible. Je n'avais jamais appris l'Allemand, ni vu un livre écrit en cette langue, je ne l'avais jamais, autant que je sache, entendu parler en ma présence, et pourtant on attendait de moi que je prenne par écrit un poème en Allemand, ce qui signifiait sans ambages une complète négation de la vérité confirmée par le temps que toute langue que l'on parle est un bagage acquis et ne peut être reçue en don.

L'Allemand fut suivi par le Français et l'Italien. Puis vinrent quelques vers en Sanscrit, suivi par de l'Arabe. Certainement, il ne pouvait y avoir rien de plus convaincant que le phénomène dont j'étais témoin, pour frapper juste et me faire

accepter, sans que je puisse y résister, l'idée que j'étais en contact occasionnel avec la fontaine de toute connaissance, et que, si ce n'était mon incapacité à comprendre et à transcrire, j'aurais pu prendre par écrit des morceaux poétiques dans la plupart des langues littéraires de la terre. Je sentais passer à travers moi, vague après vague, cette sorte d'électricité consciente chargée de connaissance, à laquelle, à cause de la pauvre capacité de mon esprit, je ne pouvais avoir pleinement accès.

Les mots me manquent quand j'essaye de décrire l'expérience qui, avec des intermittences, a tout du long été la particularité la plus sublime et la plus exaltante de mon existence. En chacune de ces occasions, je suis amené à éprouver que l'observateur en moi, ou, pour parler plus précisément, mon soi conscient lumineux, est en train de flotter, ne gardant qu'une idée extrêmement vague du cadre corporel, dans un plan de conscience d'une splendeur éclatante, dont chaque fragment représente un monde illimité de connaissance, embrassant le présent, le passé et le futur, contenant et régissant toutes les sciences, toutes les philosophies et tous les arts jamais connus et ceux qui seront connus dans les âges à venir, tout cela concentré et contenu en un point existant ici et partout, maintenant et toujours ; un océan informel, immesurable, de sagesse, d'où, goutte après goutte, la connaissance s'est écoulée et continuera à s'écouler pour s'infiltrer dans l'esprit humain. A chaque visite dans le règne suprasensible je suis si confondu par ce mystère et par ses merveilles que tout le reste, tout ce qui appartient à ce monde, tout ce que nous concevons de l'autre monde, tous les faits et les incidents de ma vie autres que cela, tous les événements capitaux de l'histoire, toutes les ambitions et les désirs, et par-dessus tout ma propre existence, ma vie et ma mort, apparaissent insignifiants et triviaux par rapport à la gloire indescriptible, au mystère insondable, à l'immensité inimaginable du merveilleux océan de Vie, dont' il ni est permis parfois d'approcher le rivage.

CHAPITRE XVII

La plongée quotidienne dans l'océan de conscience auquel j'avais maintenant, de manière inattendue, trouvé accès, eut pour effet de porter mon esprit à une jubilation extrême. J'étais comblé d'émerveillement par l'incalculable richesse que j'avais découverte à l'intérieur de moi-même. L'anxiété affolante que j'avais éprouvée et les doutes graves que j'avais entretenus sur mon état s'évanouirent complètement, cédant la place à un sentiment de gratitude inexprimable envers la puissance divine, qui en dépit de mon ignorance, de ma résistance constante, de mes fautes, faiblesses et erreurs nombreuses, avait façonné en moi avec une adresse inimitable une nouvelle voie de perception, m'avait doué d'une vision nouvelle et plus pénétrante afin de m'ouvrir à une prodigieuse existence.

En dépit de tous mes efforts, la nouvelle des étranges manifestations psychiques se produisant en moi s'ébruita. Mes hôtes, mes amis, mes collègues au bureau étaient frappés par mon comportement changé et mon humeur d'absorption constante. Même si j'avais essayé, je n'aurais pas été capable de la secouer, car j'étais entièrement transporté par la merveille de phénomènes dépassant tout ce que j'avais pu imaginer. Je ne pouvais assurément pas cacher à mes associés intimes une transformation qui avait pour effet de me faire éprouver un tel saisissement que tout mon équilibre en était ébranlé. Mon hôte, troublé par mes déambulations continuelles dans un état de distraction profonde, presque au point d'être complètement oublieux de mon environnement à certains moments, devint réellement alarmé en voyant la lumière allumée à n'importe quelle heure de la nuit et en me trouvant éveillé, en train d'écrire dans un état de préoccupation extrême. Comme il connaissait mes tendances mystiques, il me fit des remontrances pleines de gentillesse, car il avait l'impression que mon absorption perpétuelle et mes exercices nocturnes étaient Un Prélude annonçant mon

renoncement complet au monde et mon adoption de la vie monastique.

Au bout de quelques semaines, je fus incapable de résister à la fascination de cette existence nouvellement découverte qui transcendait le seuil de la conscience ordinaire. Je me trouvais impuissant à sortir de mes états contemplatifs. En dehors de quelques heures de sommeil irrégulier la nuit, ils étaient continuellement sur moi pendant la journée entière, et me rendaient presque incapable d'appliquer mon esprit à quoi que ce soit. Je mangeais machinalement, presque comme un enfant le fait tout en étant endormi, et quand j'étais obligé de parler, je m'exprimais et j'écoutais comme un homme occupé à regarder la plus captivante pièce de théâtre jamais jouée en face de lui, et qui réplique par des réponses laconiques aux commentaires des gens assis auprès de lui, souvent sans même comprendre pleinement ni se souvenir exactement de ce qui a été dit. J'allais à mon bureau plus par la force de l'habitude que par choix ou par inclination. Mon être tout entier se révoltait quand je faisais effort pour dégringoler des cimes éthérées et transcendantes pour porter attention aux dossiers ennuyeux qui gisaient, négligés, sur ma table. Après quelques jours le simple fait de m'asseoir dans l'atmosphère étouffante de la pièce pendant des heures devint si pénible et oppressant que je recourus à un congé prolongé, et je ne devais plus jamais pénétrer dans ces locaux à nouveau. Je me rendais compte que la rupture de mon lien avec le bureau réduirait mon revenu dans une grande mesure, mais le besoin de me libérer des entraves de cet asservissement était trop fort pour être supprimé par des considérations financières ou mondaines.

Pendant ce temps, d'étranges bruits avaient transpiré dans la ville, et une foule de gens venaient me rendre visite, attirés par les rumeurs d'une transformation miraculeuse en moi. La plupart venaient seulement pour satisfaire leur curiosité et vérifier ce qu'ils avaient entendu dire, aussi bien comme ils seraient allés voir un phénomène curieux ou les exploits abasourdissants d'un prestidigitateur. Peu d'entre eux témoignaient un intérêt réel pour la genèse du changement ou la raison de cette manifestation soudaine. En peu de jours, l'affluence fut si grande et si continuelle que depuis tôt le matin jusque dans la soirée je n'avais pas un moment

pour moi-même. Je pensais qu'il serait discourtois de refuser les entrevues, et j'entretenais la notion qu'une telle attitude de ma part serait méprise pour de l'orgueil ; je supportai donc patiemment la ruée quotidienne au prix de ma paix mentale, qui aurait dû être mon souci primordial dans les stades initiaux de cette récente évolution. J'étais en général dans un état de conscience exalté tout le temps, et dans cet état même je parlais aux gens rassemblés autour de moi, passant fréquemment sous leurs yeux à des degrés d'absorption plus profonde, d'où j'étais souvent rappelé à mon environnement par l'entrée d'autres groupes. J'accueillais les foules avides machinalement, à peine conscient de ce que je disais, ou de ceux qui arrivaient et de ceux qui partaient pendant la journée.

Au bout de quelques jours la fatigue devint insupportable, et je commençai à éprouver ses effets nuisibles sur ma santé. Le premier indice du trouble fut une agitation croissante pendant les nuits, qui bientôt prit les proportions d'une insomnie partielle. Au lieu d'être alarmé par la réapparition d'un ennemi qui m'avait causé tant de souffrances dans le passé, je l'interprétais comme le premier signe d'une existence libérée, d'une délivrance de la domination du corps, considérée comme un trait essentiel de la croissance spirituelle. Etant privé des soins de ma femme, qui avec un vrai instinct féminin avait toujours surveillé strictement mon régime, je devins indifférent à la nourriture aussi, et je m'enivrais de la pensée que j'avais enfin surmonté une faiblesse qui m'avait forcé à être trop attentif à mon alimentation et esclave de la régularité. Progressivement un sentiment de détachement du monde commença à s'emparer de moi, accompagné par un désir grandissant de briser les chaînes qui m'attachaient à ma famille et de mener la vie d'un Sannyâssin, qu'aucun désir ne vient troubler, qu'aucune convention ni coutume ne retiennent prisonnier.

Je venais de traverser une expérience étrange qui avait atteint son apogée en un aboutissement qui dépassait entièrement mon expectative et qu'il était nécessaire de faire connaître aux autres. Il était par conséquent de mon devoir, arguai-je à part moi, de mener une vie entièrement dégagée des tracasseries et de l'agitation fébrile de l'existence mondaine, une existence vouée exclusivement au service de

l'humanité, dans le dessein de faire connaître la grande vérité que j'avais découverte. Le seul obstacle à l'exécution de cette résolution, pensai-je, résidait dans les puissants liens d'affection qui m'attachaient à ma famille et à mes amis ; Ces liens, à en juger par mon expérience passée et mes tendances personnelles, seraient très difficiles à briser. Mais, comme je réfléchissais plus profondément à cette question et que je sondais mon cœur en quête d'une réponse, je découvris à ma grande surprise que l'expérience fantastique que je venais de vivre m'avait également purgé de mes amours mondaines, et que j'étais capable de me séparer pour toujours de ma famille et de mes amis sans même jeter un regard en arrière, pour accomplir, sans être gêné par la moindre pensée d'obligation familiale, la tâche sacrée que je désirais ardemment assumer.

Mais bien qu'il me fût donné d'entrevoir l'état d'esprit et la motivation puissante qui poussa les prophètes et les visionnaires de jadis à des exploits sans égal de renoncement et d'ascétisme, qui semblent au-delà des capacités de l'homme ordinaire, je n'étais pas destiné à suivre leurs traces à cause de l'extrême susceptibilité de mon organisme aux troubles provoqués par la tension et par l'effort inévitables dans les conditions défavorables et dures. Il y avait un point faible quelque part en moi qui souvent cédait sous la pression des rigueurs imposées par une vie ascétique ou par une continuelle irrégularité dans le domaine de la nutrition et du sommeil. Je crois que c'est à cause de cette vulnérabilité que j'ai été capable de suivre la piste et de remonter jusqu'à la source de la relation étroite qui existe entre le corps et l'esprit même dans les modes de fonctionnement du cerveau menant à la transcendance, alors que cela aurait pu ne pas m'être si clair et si évident s'il en était allé autrement.

Pendant plus d'un mois je vécus dans un état de triomphe et d'exultation spirituelle impossible à décrire. Pendant toute cette période mon être entier était constamment pénétré d'un sentiment distinct que tout en me déplaçant, en m'asseyant ou en agissant j'étais sans cesse enveloppé par une présence silencieuse prodigieuse d'où je tirais mon existence individuelle. Fréquemment j'avais des ravissements d'absorption plus profonde dans laquelle, muet

d'émerveillement, je me perdais complètement dans l'indescriptible. Ces états étaient accompagnés, de temps à autre, par des éclairs d'inspiration vers la fin. Au terme de cette période, à cause du manque de sommeil et de l'irrégularité de mon régime, le sentiment de griserie et de bonheur, qui avait été continuellement présent, diminua sensiblement, et à nouveau je commençai à sentir des signes d'épuisement et même parfois de mal à l'aise mental. Je fus rudement jeté à bas de cet état éphémère de joie paradisiaque un matin, où, lorsque je me levai de mon lit après une nuit agitée, je me trouvai empoigné par une dépression aiguë qui continua pendant toute la journée, et qui agit comme une douche d'eau glacée sur quelqu'un saisi par l'ivresse. Eveillé en sursaut de mon euphorie mal fondée et me réprimandant moi-même durement pour mon laisser-aller, je m'obligeai à porter une attention immédiate à ma nourriture, et après quelques jours je remarquai des signes d'amélioration dans mon état.

Mais mon abandon immodéré aux délices métapsychiques, l'effort mental excessif, et ma négligence à l'égard de mes besoins organiques avaient, sans que je m'en aperçoive, affaibli ma vitalité à un point inquiétant ; cela avait engendré un état d'intoxication de mon système nerveux, qui m'avait empêché de m'apercevoir de cette détérioration extrêmement lente suffisamment à temps pour prendre des mesures de précaution appropriées. J'ai entendu relater l'histoire d'hommes qui, grisés de joie jusqu'à la folie lors de leur premier aperçu du mode d'existence suprasensorielle, juste après l'éveil spirituel, avaient été si entièrement transportés et ravis loin de la vie terrestre, qu'il leur avait été impossible de redescendre au niveau de conscience normal pour satisfaire aux besoins du corps ; leur esprit, dans une contemplation extatique ininterrompue du fascinant règne suprasensoriel, avait délaissé une fois pour toutes le corps affamé sans daigner jusqu'à la fin redescendre, ne serait-ce qu'une seule fois, au niveau terrestre.

Je m'abstins immédiatement de me donner en spectacle devant les foules curieuses qui entraient et sortaient en flots interminables. Au lieu d'encourager les états d'intense absorption, sans cesse prêts à fondre sur moi dès que mon esprit se tournait vers l'intérieur, j'évitai délibérément l'introversion, et je m'occupai

exclusivement de bagatelles et de futilités pour accorder une période de repos à mon esprit surmené. C'était la mi-mars, qui marque le début du printemps au Cachemire, et je sentis que je ne devais plus tarder à revenir dans mon foyer, mon seul asile en temps de détresse, afin de me soumettre à l'affection vigilante de ma femme, ma seule sauvegarde durant la maladie. Sans perdre un seul jour je retournai à Shrinagar par avion, abandonnant pour toujours l'idée de vagabonder sur le globe terrestre à la manière traditionnelle pour accomplir la régénération de l'humanité ; dans mon cas cela avait été une imagination fantastique née d'un désir de puissance, d'une aspiration à la conquête spirituelle, tendances qui accompagnent souvent l'activité de Koundalinî dans le centre intellectuel, et provoquent une légère ébriété cérébrale, trop subtile pour être remarquée par le sujet lui-même ou par ses compagnons manquant de connaissances en la matière, quelles que soient leur intelligence et leur érudition par ailleurs.

Chez moi je me confiai entièrement aux soins de ma femme, qui à ma lividité et à l'expression de mon regard, déduisit immédiatement que j'étais dans un état d'épuisement et que j'avais un besoin urgent de repos et de rétablissement.

La nouvelle de mes étranges prouesses avait voyagé jusqu'à Shrinagar avant moi, et ce fut un problème difficile d'empêcher les foules qui s'assemblaient dans ma maison d'arriver jusqu'à moi. Après quelques jours je devins capable de consacrer plusieurs heures par jour à rencontrer les visiteurs sans être fatigué, et je gardais mon esprit occupé à des riens le reste du temps pour éviter l'influence des états contemplatifs qui, même alors, exerçaient encore une telle fascination sur moi que je devais arc-bouter ma volonté à l'extrême pour résister complètement à la tentation, ne serait-ce qu'un seul jour. Au bout de quelques semaines les foules commencèrent à diminuer et finalement cessèrent d'affluer ; ceci m'accorda un répit qui, de pair avec les précautions adoptées en matière de régime, m'aida à surmonter la faiblesse causée par le manque de mesure dont j'avais fait preuve. Mais j'eus besoin de plus de six mois pour revenir à la normale et pouvoir vaquer à mes devoirs sans m'oublier tout à coup dans la contemplation, tel un rapt, de l'existence inconditionnée.

Lorsque l'expiration de mon congé se fit proche, je résolus de ne plus faire davantage de service. La voie permettant d'échapper à la sordidité et à la misère du monde matériel et de déboucher sur la paix et la sérénité indicibles de l'univers intérieur resplendissant était trop étroite et trop dangereuse pour que je me permette de l'emprunter avec, sur mes épaules, un lourd chargement de responsabilités mondaines. Afin de goûter le fruit de la véritable libération spirituelle, il m'était nécessaire de me dégager autant que possible des chaînes qui me rivaient au monde matériel. Le coin retiré d'une salle de bureau affairée, frémissant d'une activité feutrée et agitée par les tensions d'émotions contenues n'était pas le lieu où un homme désormais constamment préoccupé par l'invisible pouvait passer plusieurs heures de suite sans cesse à la disposition des autres, sans courir le risque de détriment sérieux à sa santé mentale. Il y avait d'autres raisons aussi qui précipitèrent ma décision de rompre entièrement mes relations avec le bureau. Le changement de gouvernement avait entraîné dans son sillage une foule de problèmes brûlants requérant des solutions immédiates. Ils devaient être pris en main, et traités avec précaution à un moment où le pays tout entier était dans un état d'effervescence causé par la lutte sauvage pour le pouvoir et les possessions d'un côté et les efforts faits pour éviter la spoliation et la dépossession de l'autre. Notre bureau ne pouvait pas échapper à la commotion générale sensible partout, et bientôt son atmosphère devint surchargée de suspicion mutuelle à un point qui, pour un homme dans mes dispositions, était réellement dangereux. Je fis donc une demande de retraite prématurée qui, après les formalités usuelles, fut finalement accordée légalement.

J'étais maintenant libre de passer le temps comme il me plaisait, sans être perturbé par le moindre souci de comment trouver une issue aux dilemmes officiels sans cesse renouvelés et aux conflits constants entre ma conscience et les volontés de mes supérieurs. Après une absence de plusieurs mois, durant laquelle s'était vraiment produit un changement énorme en moi, je rejoignis à nouveau le groupe d'amis inébranlables qui avaient maintenu notre mouvement vivant durant cet intervalle. Je participai à nouveau à leurs activités, qui visaient maintenant à

améliorer le sort des veuves complètement indigentes de notre société ou à supprimer les obstacles dressés par l'opinion publique contre le remariage de celles qui y étaient disposées, afin d'adoucir par là, dans une certaine mesure, les souffrances de nombreux êtres soumis à un traitement inhumain, au nom de la religion et de la caste, par leur propre famille.

En dépit du désir profond de tous les membres de notre petit groupe de confiner leurs activités à la mission de service, ils étaient entraînés sans le vouloir dans les eaux troubles des rivalités et des ambitions politiques, à cause de l'opposition constante qui visait à les inféoder de force. Au bout de quelques années il leur était devenu extrêmement difficile même de poursuivre le travail humanitaire dans lequel ils s'étaient engagés. Mais déterminés à persévérer, ils arrivèrent à continuer leurs activités sous une forme restreinte, tout en prenant soin toujours de rester en dehors des groupes politiques rivaux qui recherchaient leur support.

Durant les années critiques qui suivirent ma première expérience de l'invisible, le centre de travail de notre groupe remplit pour moi la double fonction de me fournir une occupation s'accordant à mon caractère sans m'ôter ma liberté, et aussi de me servir de distraction saine pendant mes heures de loisir. J'avais pour la première fois goûté à la joie d'une existence totalement nouvelle et cela m'avait rendu fou à un point que je n'aurais pas cru possible, créant en moi un sentiment d'éloignement vis-à-vis du monde et une aversion envers les choses de la vie, comme si j'étais un captif dans une terre étrangère, impatient de quitter ma prison mais incapable de le faire. J'aurais pu devenir un reclus pour apaiser le feu du renoncement allumé en moi, n'eût été ce contact constant avec la souffrance et la misère, et la maigre possibilité que j'avais de les soulager. Ma participation active à ces efforts charitables, bien que d'une portée extrêmement limitée, contribua, dans une certaine mesure, à me faire demeurer normal, avec suffisamment d'attachement au monde pour combattre les tendances morbides à l'évasion qui s'étaient développées en moi. Le reste fut accompli par ma femme, dont l'immense amour, l'attention assidue à mes moindres besoins, et les soins constants me rendirent si dépendant d'elle, que l'idée de résider dans la solitude,

loin d'elle, même pour un court laps de temps, m'apparaissait comme trop redoutable pour être mise à exécution par quelqu'un dont la santé était aussi délicate et particulière que la mienne.

Dès le début des manifestations nouvelles, de nombreuses personnes, mues par le désir ou poussées par la nécessité, étaient venues me voir avec l'arrière-pensée d'atteindre un certain objet. Ces gens attendaient pendant des heures, cherchant une opportunité de me parler seul à seul du but de leurs visites. Pendant la période initiale, quand les foules semblaient ne jamais diminuer et que j'étais en général dans un état élevé et répugnant à la communication, ils venaient plusieurs fois de suite jusqu'à ce qu'ils arrivent à obtenir quelques minutes de conversation privée avec moi. Aux yeux de la plupart d'entre eux j'avais atteint un statut d'autorité, de domination sur les forces subtiles de la nature, et j'étais capable de faire et de défaire les choses, j'étais apte à modifier les circonstances, à changer la destinée et à métamorphoser l'effet des actions et de la conduite des autres. Ils m'attribuaient une position de suzeraineté, d'intimité étroite avec le Tout-Puissant, et le pouvoir de défier les lois de la nature et d'interrompre la marche des événements par un simple geste ou un acte de volonté. J'écoutais leur histoire en silence, touché par les scènes de misère humaine et les récits de malheurs navrants qu'ils me racontaient. Certains étaient sans ressources, d'autres en chômage, ou sans enfants, ou engagés dans un procès, les uns étaient des invalides sans espoir, les autres saisis par les griffes de l'adversité, d'autres encore se débattaient dans des problèmes domestiques, etc. Ils attendaient de moi que j'intercède en leur faveur auprès du destin pour les délivrer de leurs peines et les dégager des difficultés contre lesquelles ils étaient impuissants à combattre, et ils étaient avides de saisir la moindre opportunité passagère, de s'accrocher au plus mince rayon d'espoir comme un homme qui se noie s'agrippe à un fétu de paille. C'était tous des hommes et des femmes affligés, frustrés ou désabusés pour qui la vie n'était qu'un lit d'épines.

La croyance générale des masses au sujet des hommes spirituels et des visionnaires, croyance qui remonte aux temps préhistoriques, leur prête des

pouvoirs surnaturels stupéfiants. Elles ont l'impression qu'ils possèdent un lien mystérieux avec ou une maîtrise sur les forces subtiles et intelligentes de la nature et qu'ils peuvent commander aux éléments et aux esprits. Je ne pouvais pas échapper aux conséquences de cette conception, et j'avais beau dénier et argumenter, rien n'avait un pouvoir effectif pour dissuader ces gens, non seulement baignant dans les superstitions depuis la tendre enfance, mais aussi contraints, par des situations excessivement douloureuses, à chercher ardemment un agent surnaturel pour les arracher à leurs difficultés. Maints d'entre eux, imputant l'expression honnête de mon incapacité à les sortir de leurs afflictions à une réticence de ma part à faire quoi que ce soit, se conduisaient comme des enfants, implorant mon assistance les mains jointes avec des larmes dans les yeux. Le spectacle de leurs larmes et de leurs voix viriles brisées par l'émotion me laissait puissamment affecté, aussi ébranlé par le chagrin qu'ils l'étaient eux-mêmes.

Ces hommes et ces femmes affligés qui venaient à moi pour échapper miraculeusement à leurs maux étaient, pour la plupart, des victimes de l'injustice sociale, et mon cœur éprouvait pour eux une sympathie et une compassion profondes. Moi aussi, à leur place, j'aurais peut-être agi de la même manière. Ma totale impuissance à soulager leur détresse ajoutait tellement à ma douleur à la vue de leurs souffrances que parfois, incapable d'en supporter davantage, je devais rechercher le sanctuaire de mon être profond afin de retrouver suffisamment d'assurance et de force pour surmonter ce chagrin. Je les consolais du mieux que je pouvais, et souvent ils s'en allaient dans un état d'esprit plus apaisé que lorsqu'ils étaient venus, mais ils me laissaient agité et insatisfait, chargé de leurs peines, vivement conscient du fait que, puisque nous constituons les minuscules cellules individuelles d'un vaste organisme, nous partageons également les souffrances et les malheurs qui existent en ce monde ; mais comme le mur de l'ego séparant chaque cellule du reste l'empêche de réaliser cela, nous nous sentons heureux et fiers d'acquisitions souvent obtenues à nos propres dépens, et nous croyons, dans notre aberration, que d'autres en ont fait les frais.

S'il est vrai que la croyance vénérable qui attribue des pouvoirs transcendants aux visionnaires repose sur une base solide, par contre l'idée populaire, qui a persisté à travers les siècles, selon laquelle ceux qui possèdent ces pouvoirs sont en mesure de suspendre les lois de la nature et de changer le cours des événements et de la destinée, est fondée sur une évaluation incorrecte de leur position et aussi sur une attitude impropre vis-à-vis des problèmes de la vie. Le développement de voies suprasensorielles de connaissance pour la perception des réalités subtiles qui échappent à la portée des sens et de la raison n'est pas destiné à supplanter mais plutôt à aider la faculté rationnelle dans la gestion des affaires temporelles strictement régies par des lois temporelles. Les pouvoirs psychiques et même physiques détenus par les prophètes et les visionnaires ont seulement la nature d'une manifestation, d'un insigne de la souveraineté octroyée par la nature. Dans ces conditions l'application de dons spirituels extrêmement rares à la solution des problèmes quotidiens de l'existence physique de l'homme, pour laquelle l'intellect est l'instrument approprié, est aussi irrationnelle que le serait l'utilisation de la qualité de pesanteur de l'or dans le but de broyer des pierres ou de servir de matériau pour l'aménagement de routes. Les pouvoirs guérisseurs et autres, parfois exercés par les mystiques et les saints, ne dépassèrent jamais la sphère de l'application individuelle, et ce furent les hommes de génie qui mirent leurs dons visionnaires au service de l'intellect à qui fut laissé le soin d'inventer des remèdes universellement efficaces pour des fléaux comme la variole, et de faire d'autres découvertes sur le plan physique, tâche qui ne fut jamais accomplie par les prophètes et les visionnaires et qui ne relevait pas de leur domaine.

Comme le temps passait et que je refusais fermement d'être tenté de faire un étalage vulgaire ou une utilisation impie des dons inestimables que le Ciel m'avait accordés, le nombre des suppliants qui venaient uniquement dans le but d'un secours miraculeux diminua sensiblement, et finalement ils cessèrent complètement de venir. J'adhérais scrupuleusement à un mode de vie normal, accomplissant tous les devoirs qui m'incombaient en tant que chef de famille, et dans mon vêtement, mon allure et mon comportement je ne laissais pas paraître le

moindre écart par rapport au modèle que j'aurais suivi dans des circonstances usuelles. Ceci eut pour effet que la plupart, des gens, qui au commencement avaient témoigné d'un intérêt extrême pour mes manifestations étonnantes, révisèrent leur opinion et regardèrent mon évolution soit comme fantasque, consistant en phénomènes qui disparaissaient aussi mystérieusement qu'ils étaient venus, soit comme une anomalie qui se tassait d'elle-même avec le passage du temps. Au bout de quelques années l'incident, après s'être déroulé comme une merveille de conte de fées, fut presque complètement oublié et est rarement mentionné, excepté par mes détracteurs, qui le citent comme une preuve incontestable de mon caractère excentrique quand ils veulent me dénigrer,

A la suite de cette expérience je fus étonné par l'incapacité que la majorité des esprits éprouvait à sortir tant soit peu des ornières de leur tracé coutumier. Excepté une demi-douzaine de personnes en tout et pour tout, les milliers de gens qui étaient venus me voir ne manifestèrent pas la moindre curiosité les poussant à chercher à savoir comment la transformation s'était opérée en moi et quel était le mystère caché derrière ces manifestations surprenantes. Si dès le commencement, en même temps que les manifestations se produisaient, je m'étais mis à prêcher ou à chuchoter de manière mystérieuse, et si j'avais édité des volumes abstrus pour que des lecteurs mystifiés puissent s'absorber à méditer sur leur contenu, chacun étant libre de tirer sa propre interprétation des expressions vagues et des passages obscurs, au lieu de relater de façon simple et dépourvue d'ambiguïté les faits que j'ai constatés, et si j'avais suivi les mêmes principes dans mon habillement et dans mon comportement, l'intérêt et la curiosité suscités auraient augmenté énormément, au moins pendant un certain temps, et cela m'aurait assuré, non seulement la popularité, mais aussi la richesse au prix de la vérité.

CHAPITRE XVIII

A la longue je revins de plus en plus à la normale, et tout en gardant la pureté du plan de conscience exhaussé, je descendis de mon état d'ivresse mentale à un mode d'être plus sobre. Je devins plus vivement conscient du fait que, bien que mon appareil psychophysiologique eût atteint maintenant une condition qui me permettait en certaines occasions de transcender les frontières qui limitaient strictement l'activité mentale de mes prochains, je n'étais, d'aucune façon, essentiellement différent d'eux ou supérieur à eux.

Sur le plan physique, j'étais ce que j'avais été auparavant, aussi susceptible aux maladies, au déclin, et au vieillissement, aussi exposé aux accidents et aux malheurs, aussi assujetti à la faim et à la soif que je l'avais toujours été ; j'étais un homme normal à tous égards, excepté dans le domaine mental, où la transformation qui s'était opérée m'amenait à maintes reprises plus près de réalités métaphysiques bien réelles, quoique aussi abasourdissantes et éloignées de nos conceptions ordinaires que la lumière s'oppose à l'obscurité ; cela eut pour effet de brider les tendances frivoles et vaines de mon esprit. Je n'avais d'aucune façon surmonté les limitations biologiques de mon corps, nullement dépassé la mesure de son endurance et de ses capacités physiques, ni atteint aucun pouvoir miraculeux de défier les lois de la nature. En revanche, mon organisme était devenu plus délicat. J'étais le même homme, maintenant avancé en âge, que celui qui s'était assis pour méditer le jour mémorable où j'eus ma première expérience supraphysique, à la différence que depuis lors mon cerveau avait été mis au diapason des vibrations plus subtiles de l'inimaginable univers de conscience qui nous entoure de partout, et avait, en conséquence, acquis un pouvoir de vision intérieure plus profonde et plus pénétrante. A part la transformation des courants vitaux et certains changements biologiques particuliers, il n'y avait aucune

caractéristique extérieure qui me distinguât des autres. Les états d'absorption profonde, nie menant occasionnellement à l'indescriptible condition suprême, devinrent un aspect normal de mon existence. Je perdais contact avec eux, cependant, pendant les périodes de maladie, et dans les états de faiblesse physique qui prolongeaient celles-ci.

L'expérience transcendante s'est répétée si souvent que je ne puis douter de sa validité, et elle s'accorde si évidemment avec les descriptions laissées par les mystiques et les yoguins que cela ne me laisse aucune possibilité de la méprendre pour une autre condition. L'expérience en elle-même est sans contredit authentique, mais il y a une différence entre ma compréhension de cette expérience et celle qui a prévalu dans le passé. La différence consiste à considérer la manifestation non comme une marque de faveur divine spéciale, octroyée à moi en particulier ou gagnée par moi en récompense de mes mérites, mais comme une possibilité toujours présente, existant chez tous les êtres humains en vertu du processus évolutif encore à l'œuvre dans l'espèce humaine ; ce processus tend à créer une condition du cerveau et du système nerveux qui puisse habilitier l'être à transcender les limites actuelles de son esprit et à acquérir un état de conscience bien au-dessus de celui qui est l'héritage normal de l'humanité à présent. En d'autres mots, au Heu de croire que l'expérience, en dépit de sa nature merveilleuse et sublime, dénote une appréhension subjective de la Réalité ultime complète et totale, elle représente à mes yeux une ascension d'un degré dans l'échelle de l'évolution.

Il me semble qu'il n'y a aucune raison d'attribuer le phénomène à l'intervention directe de la Volonté Divine, indépendamment des lois cosmiques physiques et spirituelles. Le progrès fait par un homme, pendant le cycle — qui dure des éternités — de son évolution, ne peut être accidentel, et en même temps sa transformation ne peut pas s'effectuer sans la direction et la faveur divine à chaque pas. Il serait rien moins que ridicule d'assurer qu'il est plus cher maintenant à Dieu qu'il ne l'était un million d'années auparavant, et qu'il a droit à présent à des faveurs spéciales qui lui étaient refusées à cette époque. A moins que nous

éliminions la Divinité complètement de la création ou au moins de tout le schème de l'évolution organique, nous n'avons nul choix et devons reconnaître que l'origine et le développement subséquent de celle-ci, depuis le premier frémissement de la vie dans l'état primordial jusqu'à l'émergence de l'homme, sont dus entièrement à l'opération de la Volonté Divine agissant à travers des lois éternelles, obscures et inintelligibles pour nous à présent. Le chemin parcouru que l'homme a laissé derrière lui depuis son ascension à partir des terres basses de l'instinct jusqu'au plateau de la rationalité fut un bond capital dans sa pérégrination, de même que le sera le saut qui l'attend maintenant, depuis son état de mortel rivé à la terre jusqu'à la cime touchant aux cieux du mode d'être divin. Sa position intermédiaire actuelle doit tout autant son origine à la Volonté Divine que le sera sa position ultérieure, et toutes deux dépendent, pour leur obtention, de l'observance juste de lois cosmiques encore obscures.

Il y a une loi qui opère même dans les cas où la manifestation est soudaine, qu'elle vienne à la suite d'efforts spirituels ou d'ascétisme extraordinaires, ou qu'elle se produise sans ces précédents, ou bien encore qu'elle ait lieu selon toute apparence, comme une intervention miraculeuse à un moment critique, comme cela m'est arrivé plus d'une fois ; dans ce dernier cas, il n'y a absolument aucune explication et pas de choix autre que de regarder le phénomène comme un acte de grâce divine. Je ne sais pas si cela est dû à la nature de la manifestation ou au fait que le privilège de cette expérience me fut accordé alors que je menais la vie normale d'un homme marié dépourvu de tout endoctrinement antérieur, de toute prévention religieuse, et ignorant de toute discipline mentale monastique, mais le fait demeure que depuis le tout commencement une conviction innée prit forme graduellement dans mon esprit : à savoir que l'expérience qu'il m'était donné de vivre dans l'état transcendant n'est rien d'autre que l'étape suivante de conscience plus haute que l'humanité est destinée à acquérir, au bout d'un temps indéterminé, comme une possession normale, qui lui permettra d'aspirer à nouveau à une forme plus sublime absolument impossible à concevoir à présent.

Mis en garde par les effets pernicioeux qui suivirent, au Jam-mou, mon absorption excessive dans le règne supraconscient, je m'exerçai et progressivement réussis à contenir et à modérer activité suprasensorielle de mon esprit en le gardant engagé dans des tâches d'ordre temporel et dans un travail d'organisation. L'effort mental épuisant nécessaire pour recevoir des compositions dans des langages autres que ceux que je connaissais me faisait payer trop cher un exploit qui n'avait tout au plus qu'une valeur d'événement sensationnel ou surprenant pour les autres. Je me rendis compte, à la longue, qu'une faible connaissance seulement d'un langage était suffisante pour me rendre capable de recevoir des morceaux en vers sans entraîner de tension excessive de la mémoire ni de fatigue nocive pour les cellules cérébrales sensibles. Sans doute à cause de ce risque de lésion encouru par l'effort mental ardu que nécessitait la réception de vers en langages inconnus, cette phase de mon activité psychique cessa au bout d'un certain temps. Des morceaux en langage connus de moi continuaient à se révéler de temps à autre, en particulier pendant les trois mois d'hiver, durant lesquels mon organisme, probablement mieux adapté au froid qu'à la chaleur, pouvait supporter les états élevés plus facilement qu'en été. Mais, été ou hiver, il est indispensable pour le fonctionnement suprasensoriel de mon esprit que mon corps soit en bonne santé, entièrement exempt de maladie ou d'infection.

L'éclat resplendissant dans ma tête et la cadence dans mes oreilles continuent sans diminution. Il y a une légère modification dans la luminosité, ainsi que dans la qualité des sons, lorsqu'il se produit un trouble physique ou une perturbation mentale, ce qui indique clairement, en tout cas, une étroite relation entre mon champ de conscience, maintenant extrêmement étendu, et mon organisme, relation analogue à celle qui existait avant l'éveil. Ma réaction aux infections et aux maladies était légèrement différente ; tout d'abord, une absence complète de température ou seulement une très légère hausse de température pendant la maladie, en même temps qu'une anormale rapidité du pouls ; secondement une incapacité à supporter un jeûne sans préjudice. Il semble que le pompage de carburant vital dans mon organisme, pour alimenter la flamme brûlant

constamment au centre du front, est trop excessif et la réserve d'énergie trop faible pour permettre à mon corps de poursuivre son activité vitale hautement intensifiée pendant de longues périodes sans réapprovisionnement. La susceptibilité de mon organisme est peut-être due à l'énorme surtension subie ou même au léger endommagement souffert par mon système nerveux à plus d'une reprise, à cause de ma violation inconsciente des lois gouvernant mon nouveau mode d'existence, ou bien à la faiblesse constitutive de quelque organe vital, ou aux deux à la fois. Pour cette raison je suis obligé de faire extrêmement attention à mon régime et à la régularité de ma vie dès que se produit la moindre affection dans ma santé.

En plus des crises que j'eus à traverser dans le domaine spirituel, le sort m'avait destiné à rencontrer des épreuves non moins sévères dans le domaine temporel également. La rupture de ma relation avec mon bureau aboutit à la réduction de mon revenu de moitié, et je devais, avec cela, subvenir à mes besoins et à ceux de ma famille. Ma forme physique et mentale trop délicate et précaire ne me permettait pas de m'adonner, pour augmenter mes ressources, à aucune occupation demandant une attention et un effort soutenus. J'avais besoin de ma liberté et de repos pour échapper à un désastre mental dans cette condition extrêmement sensible du cerveau. Pendant cette période même, le prix des denrées monta en flèche, et cela nous mettait dans l'impossibilité, avec notre maigre revenu, de joindre les deux bouts. Loin de tendre la main vers quiconque pour demander de l'aide, je ne permis même pas au moindre indice de notre pauvreté accablante de transparaître. Je n'avais ni frère ni oncle de qui je pouvais attendre de l'assistance. Mon pauvre beau-père, toujours plein de sollicitude pour moi, fut tué d'un coup de fusil par les pillards au moment de leur invasion en 1947, et son fils aîné fut gardé prisonnier à Boundji où il endura de pénibles traitements pendant plus d'un an avant de réussir à se libérer. Ses plus jeunes frères étaient complètement pris par la tâche d'essayer de relever la fortune ruinée de leur famille dépouillée et dévastée. Mes deux sœurs, toutes deux extrêmement affectueuses et bonnes envers moi, étaient elles-mêmes saisies dans l'étau de la détresse économique et pendant des années, ne purent s'en extraire suffisamment

pour retrouver une position stable.

La vague glaciale de pénurie qui nous submergea balaya presque toutes les familles qui étaient intimement liées à nous par des relations de parenté et il n'y avait aucune possibilité de recevoir de support d'aucun côté. Même s'il y en avait eu une, j'aurais été la dernière personne à vouloir l'utiliser. Bien que nous souffrîmes terriblement, pas le moindre geste ne fut fait pour demander du secours à qui que ce soit. Comparé aux prix avant-guerre, le coût de la nourriture avait augmenté de nombreuses fois à la suite de l'inflation présente partout. Le salaire entier que je recevais pour mon travail de bureau avant ma retraite, même s'il avait été doublé, n'aurait pas pu nous suffire à subvenir aux besoins de notre petite famille face à l'énorme hausse des prix, et même en temps normal aurait entraîné des difficultés financières. Mais avec ce revenu coupé de moitié, le coût de la vie au moins quadruplé, et en plus la nécessité impossible à éluder d'un régime plus nourrissant et par conséquent plus cher pour moi, sans aucune autre source de revenu et sans même la possibilité d'en rechercher une autre, j'étais placé dans une situation d'une difficulté inénarrable à un moment où ma condition mentale était précaire.

Nous nous débattîmes dans cette lutte pour l'existence pendant presque sept ans. Seul l'héroïsme de ma femme me sauva la vie. Elle vendit ses bijoux et se priva jusqu'à la limite du possible afin de se procurer les vivres essentiels nécessaires à ma propre alimentation. J'étais complètement impuissant à l'empêcher d'agir ainsi et je fus contraint de demeurer un témoin désarmé de ses sacrifices. Elle était la seule personne qui savait tout à mon sujet, et sans comprendre le moins du monde la signification réelle de ce qui se passait en moi, elle se mettait elle-même au supplice pour me sauver des affres des dérèglements physiques violents qui résultaient invariablement d'irrégularités ou de déficiences notables dans ma nutrition. A pas moins de trois reprises pendant cette période, j'échappai à grand peine aux mâchoires de la mort, non à cause de quelque caprice de l'énergie puissante désormais résidant dans mon corps, ni à la suite d'aucune omission délibérée de ma part, mais à cause de la pauvreté écrasante, du manque

de denrées, de la nourriture insuffisante et non appropriée à mes besoins ; en dépit de l'héroïsme de ma femme et des sacrifices de mes deux jeunes fils, qui souvent insistaient pour me donner une partie de leur propre portion de nourriture, mon alimentation ne pouvait pas être ce qu'elle aurait dû être à cause de l'insuffisance criante de nos finances. En de telles circonstances, gisant dans un état d'épuisement complet dans mon lit de malade, je m'étonnais du mystère prodigieux de la destinée qui permettait que quelqu'un destiné à révéler un formidable secret soit affligé et torturé à cause du manque de quelques pièces de monnaie qui coulaient à flots partout ailleurs et qui étaient dissipées à tort et à travers par bien des gens quotidiennement pour des choses insignifiantes. Mais, même dans les situations les plus lugubres, une conviction inébranlable persistait toujours dans mon esprit, telle une étoile solitaire brillant faiblement dans un ciel complètement obscur et menaçant, que j'arriverai, je ne sais comment, à survivre à ces périodes critiques, et à vivre pour confier entre les mains de l'humanité le grand secret dont dépendait le salut futur de l'espèce. C'était principalement à cause de cette force intérieure, que nulle source extérieure ne pouvait m'infuser, que je fus capable d'opposer une forte résistance même dans les situations les plus désespérées où nulle aide d'aucune source en ce monde n'était possible.

Les effets nocifs de ces débâcles graves de ma santé, et les résultats inévitables du dénuement, durèrent pendant plusieurs mois à chaque fois et une fois pendant près de deux ans. Durant ces périodes, jusqu'à ce que mon corps recouvre la réserve d'énergie vitale épuisée, je perdais les états sublimes et pendant une partie du temps je souffrais même de symptômes mentaux inquiétants. Mais il n'y avait pas de diminution dans le courant vital ni dans le halo de splendeur qui entourait ma tête, même dans mes états de plus grande faiblesse. La réaction violente de mon organisme à la moindre faute de ma part, qui entravait d'une façon ou d'une autre l'action des processus se déroulant à l'intérieur, et en particulier à tout relâchement en matière de nutrition, était facile à comprendre. Il est nécessaire, pour que toute tendance transformatrice naturelle puisse devenir effective, qu'elle soit supportée par une activité biologique vers ce but ; et pour qu'une activité

biologique quelconque soit opérante, elle requiert comme condition indispensable et primordiale une alimentation en quantité suffisante et de nature saine. S'il est obligatoire pour un athlète d'adhérer à certaines règles de conduite rigides, d'avoir des heures de repos régulières et un régime équilibré, combien plus il est nécessaire pour quelqu'un dont l'organisme entier est dans un état d'activité fiévreuse, analogue aux efforts de l'athlète pendant son entraînement intensif, de porter une attention prévoyante à ces aspects de son mode de vie et à bien d'autres, afin de sauvegarder son organisme d'atteintes irréparables. Les transformations en cours à l'intérieur de lui ne visent pas seulement à consolider les muscles de ses bras, de ses jambes et de sa poitrine, mais, ce qui est bien plus important, sont orientées vers le développement du système cérébral et nerveux, voies principales par lesquelles la vie opère ; les énergies mises en branle travaillent d'arrache-pied jour et nuit à façonner ces voies ainsi que tous les organes vitaux, tandis que le propriétaire du corps, étant donné l'état actuel de nos connaissances sur ces processus, demeure dans une ignorance complète quant à la sorte de conduite qu'il doit adopter et quant aux précautions qu'il doit prendre pour se préserver de dommages plus menaçants et bien plus graves que ceux qu'un athlète subirait par une négligence analogue.

N'eût été le soin que ma mère prit de moi dans l'enfance et l'adolescence, dans l'adversité et aux prises avec la pauvreté, et celui que, par la suite, me dispensa mon épouse à travers toutes les phases critiques de mon évolution et toutes les vicissitudes de mon existence jusqu'à ce jour, je n'aurais jamais pu émerger vivant et sauf de la terrible épreuve. Sans les sacrifices personnels colossaux de ma femme et sans les soins pleins d'une sollicitude inquiète qu'elle me prodigua quotidiennement pendant plus de vingt-quatre ans, en ne comptant que la période postérieure à mon éveil spirituel, je ne serais pas vivant maintenant pour écrire ces lignes. Chaque fois que j'essaie d'imaginer comment j'aurais agi à sa place si les rôles avaient été renversés dans de semblables circonstances, en dépit de toute mon expérience de la réalité suprasensible et de ma prétention à la connaissance suprasensorielle, je suis amené à la plus grande humilité par la pensée que j'aurais

échoué misérablement à l'imiter dans l'accomplissement des tâches fastidieuses, et pourtant essentielles, qu'elle poursuit consciencieusement et avec sérénité pendant des années.

Sans doute personne, en lisant ce récit, ne sera aussi surpris que je le suis moi-même de la merveilleuse ingéniosité de la nature et des prodiges qu'elle a cachés dans le fragile corps humain, qui, à travers l'argile qui le rive à la terre, permettent à l'esprit de l'homme de prendre son essor sans entraves jusqu'à des cimes vertigineuses pour frapper aux portes mêmes des cieux. Comme un petit enfant s'aventurant pour la première fois au-dehors et se retrouvant sur le rivage d'un océan houleux, et qui jette les yeux vers la chaumière familière derrière lui et sur la scène stupéfiante en face de lui, je me sentais complètement perdu entre les deux mondes dans lesquels je vivais : l'univers incompréhensible et infiniment merveilleux à l'intérieur et le monde extérieur immense mais familier. Quand je regarde vers l'intérieur je suis soulevé au-delà des limites du temps et de l'espace, accordé au diapason d'une existence majestueuse, consistant en une plénitude de conscience qui se moque de la peur et qui se rit de la mort. Comparés à cette existence, les océans et les montagnes, les soleils et les planètes, n'apparaissent rien de plus que de minces nuages inconsistants fuyant à travers un ciel flamboyant ; une existence qui est en tout et en même temps absolument détachée de tout, une merveille infinie et indicible qui peut seulement être connue par l'expérience et non décrite. Mais quand je tourne mon regard vers l'extérieur, je suis ce que j'étais auparavant, un mortel ordinaire en aucune façon différent des millions d'êtres humains qui peuplent la terre, un homme du commun, pressé par les nécessités et mû par les circonstances, un peu épuré et rendu plus humble, c'est tout.

Le seul changement vraiment remarquable que je perçois en moi-même est que, non par mes propres efforts mais par ce qu'à présent je puis seulement appeler une grâce, en tant que résultat de l'activité, quotidiennement observable mais encore incompréhensible, d'une sorte d'énergie vitale lumineuse, présente sous forme latente dans l'organisme humain, il s'est développé en moi une nouvelle voie de

communication, un sens d'un ordre plus élevé. Par cette voie extraordinaire et extrêmement sensible, une intelligence, plus haute que celle que je possède, s'exprime de temps en temps d'une manière aussi surprenante pour moi qu'elle peut l'être pour les autres, et par cette voie également je suis capable, en certaines occasions, d'avoir un aperçu fugitif du monde grandiose et ineffable auquel j'appartiens en réalité, de même qu'un mince rayon de lumière se glissant obliquement dans une chambre obscure à travers un trou minuscule n'appartient pas à la chambre qu'il éclaire, mais au soleil resplendissant qui est à des millions de kilomètres de distance. Je suis aussi fermement convaincu de l'existence de ce sens supérieur que je le suis de l'existence des cinq autres sens déjà présents en chacun d'entre nous. En fait, à chaque fois que j'utilise ce sens supérieur, je perçois une réalité face à laquelle tout ce que je considère comme réel apparaît inconsistent et chimérique, une réalité plus solide que le monde matériel reflété par les autres sens, plus solide que moi-même, qui suis enveloppé par le mental et l'ego, plus solide que tout ce que je puis concevoir y compris la solidité elle-même. En dehors de cette faculté extraordinaire, je ne suis qu'un être humain ordinaire, avec un corps peut-être plus vulnérable au froid et à la chaleur, et à l'influence des facteurs mentaux ou physiques de disharmonie, qu'un être humain normal. Le récit véridique, non enjolivé, exposé en ces pages, de ma vie normale, antérieure à la manifestation soudaine de l'état mental et nerveux extraordinaire que j'ai décrit, sera, je l'espère, suffisant à fournir une ample confirmation du fait qu'initialement je n'étais ni meilleur ni pire que les autres êtres humains, et que je ne possédais aucune des caractéristiques tout à fait hors du commun qui sont en général l'apanage des êtres visionnaires, et qui auraient pu me donner droit à une faveur divine spéciale. Par ailleurs l'état de conscience final exceptionnel, dont je continue à bénéficier maintenant, ne se manifesta pas tout d'un coup, mais marqua l'aboutissement d'un processus continu de reconstruction biologique s'étendant sur non moins de quinze années, avant le premier signe indiscutable d'un nouvel épanouissement. Ce processus est toujours en cours en moi, mais, même après une expérience de plus de vingt-cinq ans, je suis encore confondu et frappé de stupeur par les tours de magie de l'énergie mystérieuse responsable des merveilles

auxquelles j'assiste jour après jour dans mon propre corps mortel. Je considère la manifestation avec les mêmes sentiments de crainte respectueuse, d'adoration et d'émerveillement que j'éprouvai lors de sa première apparition, et ces sentiments se sont accrus en intensité, loin de diminuer comme c'est en général le cas envers les phénomènes matériels. Contrairement à la croyance qui attribue la croissance spirituelle à des causes purement psychiques, à une mortification et à un renoncement extrêmes ou à un degré extraordinaire de ferveur religieuse, il s'est avéré, dans mon cas, qu'un homme peut s'élever du niveau de conscience normal à un niveau plus élevé par un processus biologique continu, aussi régulier que n'importe quelle autre activité du corps, et qu'en aucune étape de cette évolution il n'est nécessaire ni même désirable, soit de négliger les besoins physiques, soit de refuser d'accorder une place aux sentiments humains dans son cœur. Un état de conscience plus élevé, capable de désentraver la personne de la servitude des sens, apparaît incompatible, à moins que nous ne tenions compte des facteurs biologiques, avec une existence physique dans laquelle les passions et les désirs, et les besoins animaux du corps, quelque restreints qu'ils soient, existent parallèlement. Mais je puis affirmer avec certitude qu'un degré raisonnable de maîtrise des appétits, associé à une compréhension du mécanisme puissant de la force évolutive, s'avère une voie plus sûre et plus dépourvue de dangers vers l'épanouissement spirituel que n'importe quelle dose massive d'abnégation de soi et de ferveur religieuse démesurée.

J'ai toutes les raisons de croire que l'expérience mystique et la connaissance transcendante peuvent venir à un homme aussi naturellement que le jaillissement du génie, et que, pour atteindre cette fin, il ne lui est pas nécessaire, en dehors de ses efforts bien dirigés d'ennoblissement de soi et de régulation de ses appétits, de sortir de manière excentrique du cours normal de la conduite humaine. Que le processus transformateur soit mis en branle par un effort volontaire ou qu'il soit spontané, la pureté de la pensée et la discipline du comportement sont essentiels pour minimiser la résistance de l'individu à l'action de nettoyage et de remodelage que la formidable puissance exerce sur l'organisme. Le sujet doit émerger normal

à tous égards de la grande épreuve, métamorphosé mais sain d'esprit, en possession d'un intellect et d'un pouvoir émotif non altérés, pour être à même d'apprécier et de goûter pleinement le bonheur suprême d'une union extatique périodique avec l'indescriptible océan de conscience dans l'état transcendant, tout en faisant la distinction en lui-même entre le frêle élément humain d'une part et la conscience immortelle d'autre part. C'est seulement ainsi que l'incomparable béatitude de la libération peut être réalisée, parce que celui qu'on doit traiter de visionnaire, c'est en fait celui qui éprouve jouissances et souffrances dans l'état conditionné et prisonnier de son ego d'une créature humaine ordinaire, et non point celui qui vit dans l'existence inconditionnée, échappant au domaine de la jouissance et de son opposé.

CHAPITRE XIX

Avec le caractère dont m'avait doué la nature, aucune manifestation du genre habituel, que ce soit sous la forme de trances accompagnées de visions et d'extases ou sous la forme de pouvoirs psychiques apparaissant soudainement, n'aurait pu m'apporter une conviction absolue, ni réduire au silence les voix murmurantes et insistantes des innombrables doutes qu'il est nécessaire désormais, à la lumière des connaissances modernes, d'apaiser avant que l'existence de l'univers spirituel et que la possibilité du développement, chez un homme normal, d'un état de conscience supérieur puissent devenir acceptables pour un esprit strictement rationnel. Les explications fournies doivent apparaître aussi convaincantes pour l'anthropologue que pour l'homme de Dieu, aussi raisonnable pour le psychologue que pour l'historien. La réponse qui, en fin de compte, s'imposa à moi, après environ un demi-siècle d'attente et d'observation et à peine moins d'un quart de siècle de souffrances, comme allant de façon saisissante jusqu'au fond de la question — ce qui est une caractéristique de toutes les lois universelles —, réussit enfin à calmer les doutes obstinés présents dans mon esprit, au moyen d'une solution, base valide susceptible de développements et d'applications, au plus grand problème qui, de tous les temps, ait jamais confronté l'homme. Il n'est besoin maintenant, pour en faire le principe d'une science exacte, que du labeur et du sacrifice d'autres hommes compétents de cette génération et des suivantes, qui viendront à cette solution pour être inspirés et guidés, et pour la première fois deviendront conscients du dessein et du but de l'existence humaine, vers lequel ils devront s'efforcer comme un seul corps.

Sans aucun orgueil d'avoir accompli quoi que ce soit, sans la moindre prétention à aucune mission divine, je soumets humblement ma conclusion, fondée sur la compréhension que j'ai acquise : la religion est infiniment plus que

ce qu'on croit qu'elle est, maintenant, ou que ce que l'on a cru qu'elle fut dans le passé ; la religion est en réalité l'expression d'une impulsion évolutrice chez les êtres humains, qui jaillit d'un centre de puissance organique dont l'action est imperceptible mais le fonctionnement régulier à l'intérieur du corps, et ce centre est susceptible de réagir à une stimulation volontaire dans des conditions favorables. De plus, l'état transcendant, dont nous ne pouvons pour le moment nous faire qu'une vague représentation, quoique impossible à confondre avec quoi que ce soit d'autre, d'après les descriptions fournies par les visionnaires, cet état est l'héritage normal de l'homme, de l'homme accompagné de tous ses désirs et de ses sentiments, mais seulement raffinés et tempérés de manière à s'harmoniser avec les besoins d'un type de perception plus élevée. En outre, le bonheur et le salut de l'humanité dépendent de l'adhésion de celle-ci aux lois encore inconnues du mécanisme évolutif, connu en Inde sous le nom de Koundalinî, qui tend à entraîner tous les hommes vers un état de conscience glorieux où leurs capacités d'agir, d'aimer et de jouir sont intactes, intensifiées plutôt que diminuées, mais fonctionnent sous la domination d'une volonté cultivée, conformément aux exigences d'une conscience correctement développée et en accord avec les jugements d'un intellect adéquatement informé et pleinement conscient du but qu'il a placé en face de lui.

A partir de ma propre expérience, qui s'étend sur un quart de siècle, je suis irrésistiblement amené à la conclusion que l'organisme humain est en train d'évoluer dans la direction indiquée par les mystiques, les prophètes, et les hommes de génie, grâce à l'action de ce merveilleux mécanisme, localisé à la base de la colonne vertébrale, et qui dépend principalement, pour son activité, de l'énergie fournie par les organes reproducteurs. Ce mécanisme a été connu et manipulé depuis les temps les plus anciens, non pas toutefois dans son application générale en tant qu'organe d'évolution de l'humanité, mais dans le domaine individuel en tant que moyen de développer la conscience spirituelle, les facultés supranormales et les pouvoirs psychiques. Quand il est manipulé et éveillé à une intense activité par des hommes déjà avancés sur le chemin du progrès intérieur et

qui remplissent les nombreuses conditions nécessaires, en particulier, d'hérédité favorable, de constitution physique et mentale, de mode de conduite, d'occupation et de régime, ce mécanisme peut mener à des résultats absolument remarquables et extrêmement utiles, développant l'organisme par étapes généralisées depuis sa condition native jusqu'à un degré de capacité mentale extraordinaire, aboutissant en fin de compte à un zénith où la conscience cosmique et le génie sont indissociablement mêlés.

La civilisation et le loisir, si on les purge des abus criants qui s'y sont introduits à cause de l'ignorance et d'une conception fondamentalement fausse du but de l'existence humaine, ne sont que des moyens en vue de cette fin si importante. Grossièrement organisés et mal utilisés à présent, ils devront nécessairement passer par une opération de raffinement quand le but sera clairement établi. Tous les grands sages et les hommes doués de vision dans le passé, et tous les grands fondateurs des religions, qu'ils aient été guidés intuitivement par la vie évolutive elle-même, ou qu'ils aient été amenés à cela par leur don d'observation, ont consciemment ou inconsciemment mis l'accent énergiquement sur les traits de caractère et les modes de conduite qui ont ceci de particulier qu'ils mènent avec certitude à un progrès spirituel. Ce que la civilisation a produit de plus élevé, sous la forme de prophètes, de mystiques, et d'hommes de génie, indique clairement quels doivent être la direction et le but de l'évolution humaine. Ces personnalités, si on les étudie à la lumière des faits mentionnés dans ce volume, s'avéreront toutes avoir des caractéristiques communes. L'impulsion motrice et la puissance qui oriente et qui guide ces hommes à leur insu dans tous les cas sans exception est Koundalinî.

Si l'on poursuit une étude critique à partir de ce point de vue, la littérature religieuse ancienne de l'Inde, les doctrines ésotériques de la Chine, les traditions sacrées des autres pays et des autres cultes, les monuments et les vestiges de la culture préhistorique, apparaîtront tous (compte tenu des variations dues au niveau de développement, au contexte géographique et historique, et aux us et coutumes des peuples), s'orienter sans qu'on puisse s'y méprendre vers la même

direction. De manière approfondie en Inde, à un moindre degré en Chine, et dans une certaine mesure au Moyen-Orient et en Grèce ainsi qu'en Egypte, les méthodes pour activer ce mécanisme en vue de développer des facultés mentales et des pouvoirs spirituels supranormaux, étaient connues et pratiquées des siècles avant l'ère chrétienne. En Inde, sa capacité à conférer le génie était reconnue et consciemment utilisée pour sa valeur pratique. Il y a suffisamment de matériel disponible dans les textes sacrés de mon pays pour corroborer ces affirmations presque à tous égards. La doctrine du Yoga, l'un des plus grands résultats d'un effort humain soutenu s'étendant sur des milliers d'années, doit son origine à la possibilité présente dans l'organisme humain de se remodeler sur l'initiative et avec la coopération de la conscience de surface, jusqu'à atteindre un plus haut degré d'efficacité fonctionnelle et organique, qui tend à l'amener de plus en plus près de la substance primordiale responsable de son existence. Cette possibilité ne peut pas être accidentelle, ne peut pas être présente chez certains et absente chez d'autres, et elle ne peut pas, non plus, être seulement le résultat artificiel d'un effort humain entièrement divorcé de la nature. Elle doit exister en tant que potentialité, présente naturellement dans le corps humain, et dépendant, pour son actualisation effective, de lois et de facteurs encore mal connus et peu compris.

L'éveil de Koundalmî est la plus grande entreprise et le plus merveilleux accomplissement qui attendent l'homme. Il n'y a absolument aucune autre voie ouverte à son intellect lancé dans une quête incessante, s'il veut passer au-delà des bornes de l'univers physique, dont le sens autrement ne se laisse pas déchiffrer. Elle fournit la seule méthode accessible à la science pour établir empiriquement l'existence de la vie en tant que puissance intelligente et immortelle sous-jacente à tout phénomène organique sur terre ; et elle amène à la portée de son champ d'activité la possibilité d'une culture systématique du génie chez les individus qui n'en possèdent pas les dons dès la naissance ; par là, elle déploie, devant la vision mentale de l'homme, un éventail de voies et de débouchés pour l'accélération du progrès et pour l'accroissement de la prospérité, qu'il est encore impossible de visualiser pleinement à présent. Mais ce type d'entreprises héroïques ne peut être

tenté que par des hommes d'une haute intelligence, sereins, sobres, aux idéaux purs et aux résolutions nobles. Ils doivent mener cette expérimentation sur leur propre précieuse chair et, du moins à présent, au risque de leur propre vie.

Si elle est menée par le type d'homme approprié selon des directives justes et avec les précautions nécessaires, en partie expliquées en ces pages et en partie devant être expliquées en d'autres ouvrages, cette expérimentation sera sûrement couronnée de succès, et suffira, grâce à quelques cas, à démontrer l'existence du mécanisme qui peut conduire, après l'éveil, à différents résultats. La réaction suscitée dans l'organisme s'apaisera peut-être après quelque temps, brasillant avant de s'éteindre comme une allumette enflammée, sans effectuer aucun changement notable chez le sujet, après avoir existé pendant quelques mois en tant que phénomène biologique remarquable et bizarre, donc accessible à l'observation et capable d'analyse et de mesures ; ou bien, dans un second cas, après une longueur de temps variable, elle peut mener à une altération physique ou mentale permanente, ou à la mort. Enfin dans le dernier cas, le seul qui soit vraiment réussi, le processus de transformation engendré pourra mener à cet état sublime qui transporte l'être mortel faillible jusqu'aux cimes supraphysiques dans la bienheureuse proximité de la Réalité consciente éternelle et omnisciente, plus merveilleuse que toute merveille et plus secrète que tout secret, cette Réalité qui, en tant que vie incarnée, se manifeste sous des formes innombrables, belles et laides, bonnes et mauvaises, sages et folles, vivant, jouissant, et souffrant tout autour de nous.

Ces expériences, non seulement fourniraient des preuves irréfutables de l'existence d'un dessein dans la création, mais en même temps ouvriraient la perspective d'une direction nouvelle et saine conforme au plan de la nature pour la sublimation de l'énergie humaine et l'utilisation des ressources humaines, à présent gaspillées dans des poursuites frivoles, des amusements dégradants, et des entreprises ignobles ne convenant pas à la dignité de l'homme. La connaissance des méthodes les plus sûres pour éveiller Koundalinî et leur application empirique sur eux-mêmes par les hommes les plus nobles, physiquement et mentalement

préparés et équipés pour cette entreprise, apporteraient à l'humanité une moisson dorée périodique d'êtres-prodiges en possession de dons mentaux et spirituels surpassant tout, et seuls ces êtres, pendant l'ère atomique et post-atomique, seraient capables d'assumer d'une manière appropriée, compatible avec le salut et la sécurité de la race, les fonctions suprêmes de ministres de Dieu et de gouvernants parmi les hommes.

Il n'est pas difficile de se rendre compte qu'à présent la menace qui pèse sur l'humanité est plus grande qu'aucun danger que celle-ci ait jamais rencontré auparavant. Bien que cette menace puisse ne pas prendre la forme terrifiante d'une annihilation totale de toute trace de civilisation sur la surface de la terre, elle risque cependant de causer des ravages à une très vaste échelle, la perte de millions de vies, une douleur inouïe et des souffrances telles que l'humanité, pourtant endurcie aux malheurs et accoutumée aux catastrophes, n'en a jamais encore éprouvées. Cela a longtemps représenté pour moi une énigme d'arriver à comprendre pourquoi la situation mondiale présente un aspect si menaçant dans une ère de gouvernements démocratiques, de prospérité sans précédent, de progrès incomparable dans toutes les branches de la connaissance, d'éducation généralisée, de liberté de pensée et, par-dessus tout, de maîtrise presque complète de toutes les ressources de la terre. Quel minuscule rouage était desserré dans une machine par ailleurs si parfaite, et créait un tel dérèglement que le mécanisme tout entier risquait d'éclater en morceaux ? Mais quand la réponse me vint, la clarté se fit là où je n'avais vu auparavant qu'une obscurité complète, et à la lumière de cette compréhension le prodigieux rouleau de la destinée humaine se déployant à mes yeux me permit un aperçu du passé et du futur de l'homme. Ainsi, j'en vins à comprendre pourquoi ses efforts pour amasser la richesse aboutissaient finalement à entretenir la dissipation, pourquoi ses tentatives de constituer des empires menaient toujours à l'invasion, et pourquoi ses efforts pour obtenir la puissance se terminaient invariablement en dissensions. Toute cette connaissance fait ressortir l'importance de ce petit rouage dans l'organisme humain, qui a été négligé jusqu'ici et qui exerce sur l'ascension et la chute des individus et des

nations un effet comparable à celui d'un ressort aussi fin qu'un cheveu sur le fonctionnement précis d'une montre.

Une foule de questions extrêmement importantes, demandant une attention urgente, ne peuvent manquer d'être soulevées s'il est établi qu'un mécanisme évolutif, constamment à l'œuvre pour développer le cerveau en vue d'un état de conscience supérieur prédéterminé, existe réellement chez l'homme. Il n'est pas difficile de se former une idée de ces problèmes, parmi lesquels les plus vitaux, à savoir, la direction de l'impulsion évolutive, les facteurs biologiques en jeu, et le mode de conduite nécessaire aux individus et aux sociétés afin de faciliter le processus de transformation, demanderont une clarification immédiate. Cela est nécessaire afin d'empêcher les individus et les sociétés, à présent complètement ignorants du but qui est en avant d'eux, de tirer dans une direction contraire à celle qui est destinée par la nature. Un tel conflit ne peut qu'aboutir à un gigantesque corps-à-corps dans lequel, après de longues peines et souffrances, le parti vaincu et blessé, comme on peut aisément le comprendre, ne pourra être que l'homme.

Il est facile de voir qu'une altération nettement discernable est en train de se produire dans l'étoffe extrêmement délicate de la psyché humaine, modification que nous sommes tentés d'attribuer aux temps changés, à la modernité, au progrès, à la liberté, à l'éducation libérale et à une foule d'autres facteurs pertinents ou hors de propos. Si on l'étudie de près, ce changement, bien qu'il soit en partie amené à la surface par l'un quelconque ou plusieurs de ces facteurs, jaillit en réalité des profondeurs cachées de la personnalité, des fondations de la vie. La modification, bien qu'extrêmement ténue, n'a pas pu se produire soudainement, mais elle doit être l'effet cumulatif d'imperceptibles changements qui se sont produits continûment dans l'organisme psychophysiologique extrêmement complexe de l'homme pendant des siècles d'existence civilisée, laquelle à certains égards est incompatible avec les lois évolutives. Pour une juste croissance de l'homme, dont dépendent la sécurité et le bonheur de l'individu et de l'humanité, il est essentiel que le contenu de sa psyché montre une alliance harmonieuse et appropriée de sentiments, de volonté, et de pensée, et qu'il y ait un développement concordant

de la dimension morale et de l'intellect. Si cela ne se produit pas et s'il y a une prépondérance disproportionnée d'un aspect avec sous-développement simultané de l'un ou des deux autres, c'est un signe que la croissance est anormale et, en tant que telle, ne peut jamais conduire ni au bonheur ni au progrès de la race.

La présente situation mondiale inquiétante est le résultat direct d'un tel développement inharmonieux de l'homme intérieur. Aucun exercice de l'intellect ni aucun artifice ne peuvent permettre à l'humanité d'échapper à la pénalité qu'elle doit subir pour sa continuelle violation des lois de l'évolution. Bien qu'elle soit passée inaperçue jusqu'à présent à cause de l'ignorance absolue qui prévaut au sujet de ce tout-puissant mécanisme, Koundalinî remplit une fonction aussi importante pour la détermination de la destinée humaine et pour le développement mental et spirituel de l'homme que le système reproducteur le fait pour la perpétuation de la race. Les temps sont proches où ce mécanisme fera sentir son existence par la pure force de facteurs concomitants inexplicables, qui ne seront justiciables d'aucune autre solution. Mais la sphère de la connaissance humaine capable de progrès doit d'abord s'élargir suffisamment pour arriver à découvrir la lacune qui existe dans les explications couramment utilisées par l'intellect.

Dans Père présente de développement technologique sans précédent et d'explosifs suffisamment puissants pour anéantir de vastes cités en un instant, la moindre tendance divaguante dans l'esprit des chefs d'Etat, et en particulier chez ceux qui détiennent les commandes du pouvoir, est grosse de dangers d'une gravité extrême pour l'espèce humaine. Un seul acte non prémédité ou un concours de circonstances imprévu, réagissant sur des esprits inférieurs au point de vue éthique, quelle que soit leur supériorité intellectuelle, peut provoquer l'étincelle qui suffirait à réduire d'entières portions du jardin souriant de l'humanité en monceaux de cendres virulentes. Par conséquent, tant que les données fondamentales de l'esprit humain ne sont pas connues et que la science n'est pas en possession de techniques effectives pour contrôler les propensités inhérentes, qui, par leur présence chez les hommes qui tiennent les positions de

pouvoir, peuvent causer de terribles dégâts à une échelle globale, l'humanité continuera à résider précairement au sommet d'un volcan endormi capable d'éruption violente à n'importe quel moment.

La seule sauvegarde certaine contre l'épée de Damoclès maintenant suspendue au-dessus de l'humanité, contre la menace constante d'une guerre annihilatrice, est une connaissance approfondie et vaste de Koundalinî. Il me semble que c'est la main invisible de la destinée qui, en dépit de mes limitations, me pousse à présenter une vérité religieuse démontrable d'une importance capitale qui peut sauver l'humanité en ce moment crucial où elle est entraînée sans recours à la dérive vers le plus grand désastre qu'elle ait jamais souffert, tout cela à cause de son ignorance totale des lois gouvernant le puissant mécanisme qui opère dans l'organisme de chacun des membres de l'espèce.

La seule source d'où je tire ma force est ma conviction absolue de l'exactitude, à tous égards, de tout ce que je révèle à propos de Koundalinî. Je suis absolument sûr que les principales caractéristiques de l'éveil décrites dans cet ouvrage, les résultats délimités, et les conséquences ultimes prédites seront pleinement établis par expérience et corroboration de sources inattendues, en partie avant la fin de ce siècle et principalement dans les siècles suivants. Je suis également certain que la divulgation d'une puissante loi de la nature, qui aurait très bien pu rester enveloppée de mystère pendant longtemps sans que personne soit capable de la deviner, relève de l'ordre d'une révélation divine. J'ai été conduit à la connaissance de cette vérité prodigieuse étape par étape, par l'action d'une énergie supraphysique travaillant sur mon organisme, le formant graduellement à l'état requis d'efficacité nerveuse, comme si j'étais instruit dans cette science ancienne que j'étais destiné à faire connaître sous une forme vérifiable adaptée aux tendances de l'époque.

On peut se demander comment tout ce que je peux dire pourra avoir un effet suffisant sur le monde pour réussir à créer le climat mental qui abolira la menace des guerres, inaugurera une ère favorable à l'établissement d'une religion

universelle, d'un nouvel ordre mondial et d'un gouvernement à l'échelle planétaire, avec la démolition des barrières raciales et l'introduction d'autres réformes vraiment nécessaires contribuant au progrès non entravé et au bonheur ininterrompu de l'humanité. La réponse est simple, si simple peut-être que beaucoup trouveront peut-être difficile de concilier son caractère apparemment ordinaire avec la nature colossale de la transformation qu'on attend qu'elle produise. Tous les changements que j'ai mentionnés seront engendrés par le simple expédient consistant à démontrer empiriquement la transformation provoquée dans l'organisme humain par une Koundalinî volontairement éveillée. A chaque expérience réussie les résultats seront si positifs qu'ils ne laisseront absolument aucune possibilité de doute, et si stupéfiants qu'ils nécessiteront une révision immédiate de certaines des théories scientifiques les plus fermement établies et d'une grande partie des concepts actuels. Cela mènera inévitablement au transfert de l'attention mondiale d'objectifs et de projets purement matérialistes à des problèmes et à des recherches psychiques et spirituels.

L'homme fortuné en qui l'Energie divine est favorablement disposée dès le commencement, qui possède les dons psychiques et biologiques qui le prédisposent, autant que j'ai pu en juger, a un aboutissement heureux, manifestera, après des périodes variables s'étendant normalement sur des années, des accomplissements remarquables, aussi bien intérieurs qu'extérieurs, si saisissants et, à en juger par les notions répandues chez les grands penseurs, si inattendus, qu'ils ne manqueront pas de frapper de stupéfaction non seulement le sujet lui-même mais aussi le scientifique professionnel engagé dans l'observation du phénomène. Antérieurement l'homme s'épanouira en un visionnaire, et deviendra le véhicule de l'expression d'une plus haute conscience douée d'un sixième sens ou sens spirituel ; extérieurement il deviendra un génie religieux, un prophète, un géant intellectuel, doté d'une versatilité ahurissante et d'une acuité pénétrante, et ainsi il sera complètement différent sur le plan mental de ce qu'il était avant l'expérimentation. Dans des cas exceptionnels, et de tels exemples se produiront dans l'ère à venir où la lumière sera faite sur davantage de faits au sujet du mode

d'opération de la prodigieuse Puissance, l'être humain favorisé se transformera peut-être en un type d'homme supérieur capable de hauts-faits spirituels, mentaux et physiques, et susceptible d'être une constante source d'émerveillement et de respect pour la multitude, et de servir d'inspiration et de guide aux autres, à ceux qui sont déjà fermement engagés sur la voie mais ne sont pas destinés à atteindre ses sommets. La plupart des hiérarques qui auront atteint quelque degré de perfection dans cette voie trouveront tôt ou tard accès au trésor éternel de la sagesse infinie, afin d'y puiser, dans un langage inimitable, des messages inspirés convenant aux besoins de l'humanité et nécessaires à son illumination et à sa direction spirituelle.

Il suffirait de quelques expériences réussies seulement pour convaincre le monde de la validité du phénomène et de son caractère naturel. Les résultats obtenus fourniront les preuves nécessaires pour découvrir la nature et le sens de l'impulsion religieuse chez l'homme, pour révéler le mystérieux pouvoir souverain d'où les prophètes et les sages tiraient leur autorité et leur inspiration, pour dévoiler la source du génie, pour déceler la fontaine secrète des arts, et par-dessus tout pour faire connaître le but immédiat auquel la nature a destiné l'humanité, but que celle-ci doit atteindre à tout prix si elle veut vivre dans la paix et dans l'abondance. Sur le plan empirique, les effets seront l'uniformité des symptômes, la régularité et la séquence ordonnée des processus biologiques, nettement observables de jour en jour pendant des années, et indiquant l'action d'une forme supérieure d'énergie vitale dans l'organisme ; ceux-ci aboutiront finalement à la transformation complète de la personnalité et au développement de facultés mentales supérieures. Ceci ne pourra que mener irrésistiblement à la conclusion que par l'opération d'une loi biologique extraordinaire, encore totalement inconnue de la science, l'organisme humain peut achever dans l'espace de quelques années le cycle évolutif nécessaire à son ascension au stade suivant, alors que cette évolution requiert selon le cours normal des événements des laps de temps d'une immense durée pour arriver à complétion.

L'importance suprême des questions soulevées par ce phénomène psychophysiologique, envisagée dans la perspective d'un contexte scientifique moderne, ne saurait être exagérée. L'émergence d'une conscience du type transcendant au bout d'un certain laps de temps, inévitable résultat de l'éveil de Koundalinî dans tous les cas réussis, fournit la preuve irréfutable du fait que la force régénératrice à l'œuvre dans le corps est, dès le tout commencement, consciente du modèle ultime auquel elle doit se conformer en agissant au moyen des processus de restructuration biologiques mis en branle.

L'existence d'une puissance empiriquement démontrable dans l'organisme, non seulement pleinement consciente de la totalité du fonctionnement psychophysique, d'une complexité et d'une subtilité confondantes, mais aussi capable de remodeler celui-ci pour lui faire atteindre un degré bien plus élevé de capacité organique et fonctionnelle, et ainsi de l'amener à des modalités en harmonie avec les exigences d'un état de conscience plus haut, tout ceci ne peut avoir qu'une seule signification : à savoir que la force évolutive en l'homme l'entraîne vers un état sublime déjà connu et prédéterminé, dont l'humanité ne se doute nullement malgré les quelques lueurs que lui fournissent les concepts religieux des prophètes et des visionnaires.

Cette enquête ne doit pas être abordée dans un esprit de conquête et d'arrogance et avec l'intention d'obtenir la victoire sur une force de la nature, attitude qui a caractérisé depuis les temps modernes l'approche de l'homme envers les problèmes du monde matériel ; mais elle doit être inaugurée plutôt avec humilité, dans un esprit d'abandon entier à la Volonté Divine et de dépendance entière de la Merci Divine ; on devrait avoir la même disposition mentale qu'on aurait en approchant un Soleil flamboyant. Il n'y a pas d'autre voie que celle-ci accessible à l'homme pour arriver à la solution du mystère autrement impénétrable de la création, pas d'autre voie ouverte à lui pour découvrir quel chemin a été tracé pour son évolution par la nature, pas d'autre voie disponible pour se connaître lui-même et arriver à la reconnaissance de sa véritable nature, et pas d'autre voie pour le sauver des conséquences terrifiantes de sa violation consciente et inconsciente

des lois puissantes qui gouvernent sa destinée.

Ceci est la seule méthode qui puisse jeter un pont sur l'abîme qui sépare à présent la science de la religion, et remplir le gouffre entre les ambitions et les idéologies en conflit, qui puisse mettre fin à cette guerre plus mortelle que la maladie la plus virulente et plus horrible que toutes les épidémies à la fois, entre les confessions religieuses, les races, les nations, les classes et les individus eux-mêmes. Ceci est la lumière immortelle, flambeau tenu par la nature depuis les temps immémoriaux pour guider les pas trébuchants de l'humanité égarée cheminant à travers les tours et les détours du chemin serpentant de l'évolution, la lumière qui resplendit chez les prophètes et les sages de l'Antiquité, qui continue à briller chez les hommes de génie et les visionnaires d'aujourd'hui, et qui continuera à scintiller de toute éternité, illuminant le vaste amphithéâtre de **l'univers** pour le scénario merveilleux et incessant de la toute-puissante et impérissable reine de la création, la Vie.